Études interdisciplinaires sur le monde insulindien
Sous le patronage de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales

ARCHIPEL 78

2009

Publiées avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique
et de l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales, Paris

Études interdisciplinaires sur le monde insulindien

Publiées avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique
et de l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales, Paris
Sous le patronage de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales

Fondateurs : ***Pierre LABROUSSE (responsable juridique),***
Denys LOMBARD, Christian PELRAS

ARCHIPEL 78

Comité de rédaction
Andrée FEILLARD, Rémy MADINIER, Étienne NAVEAU,
Daniel PERRET, Jérôme SAMUEL, Monique ZAINI-LAJOUBERT

Comité scientifique
Henri CHAMBERT-LOIR, Claude GUILLOT, Pierre LABROUSSE,
Christian PELRAS, François RAILLON, James SIEGEL,
Mary SOMERS HEIDHUES, Luis Filipe THOMAZ

Directrice de la rédaction
Claudine SALMON
Secrétaire de la rédaction
Anna PEZZOPANE

Éditeur
Association Archipel
EHESS, bureau 732, 54 bd Raspail, 75006 Paris

2009

ISSN 0044-8613

Commande des volumes disponibles
(Frais de port en sus)

	Prix par volume en Euros
Archipel 6, 7, 8, 9, 14	4,55
Archipel 11, 12	6,10
Archipel 15, 16, 17	7,60
Archipel 19, 20, 21, 22	9,15
Archipel 23, 24	10,65
Archipel 25, 26, 32	12,20
Archipel 27, 28, 29, 30	13,70
Archipel 31	14,20
Archipel 33, 34, 35	14,65
Archipel 36	18,30
Archipel 37	22,10
Archipel 38	15,25
Archipel 39, 40	16,00
Archipel 41, 42	16,75
Archipel 43, 44, 45, 46	18,30
Archipel 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 55	19,05
Archipel 54, 56	22,85
Archipel 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64	19,80
Archipel 65, 66, 67, 68, 69, 70	20,00
Archipel 71	26,00
Archipel 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78	22,00
L'HORIZON NOUSANTARIEN, pour les 4 volumes (N^os^ 56, 57, 58, 60), **PRIX SPÉCIAL**	68,60
Index des volumes 15 à 30	4,10
Cotisation 2009 (Archipel 79 & 80)	38,00

Règlement

Je joins mon règlement de ..... Euros par :

❑ chèque bancaire ❑ chèque postal à l'ordre de «Association Archipel»

❑ carte de crédit
Je vous autorise à débiter mon compte* ❑ CB ❑ Visa ❑ Mastercard/Eurocard

N° ..... expire à fin .....

❑ Je désire recevoir une facture

Date Signature

* *Cocher la mention voulue*

Enclosed please find payment for a year's subscription to *Archipel* (€.....)

Enclosed please find payment for ..... back issues of *Archipel* as marked above

Name .....

Address .....

Payment enclosed by : ❑ Euro check ❑ Postal check
Please make checks payable to "Association Archipel"

Charge my : ❑ Visa Card ❑ Master Card – Account number : .....

Expiration Date : ..... Signature

Librairie dépositaire : C.I.D. 131, bd Saint-Michel - 75005 Paris
Tél. : (33) 01 43 54 47 15 – Fax : 01 43 54 80 73 – cid@msh-paris.fr

Association Archipel : E.H.E.S.S. (bureau 732) 54, bd Raspail - 75006 Paris
Tél. : 01 49 54 25 64 – Fax : 01 49 54 23 44 – e-mail : archipel@ehess.fr

Archipel 78

Échos de la recherche — Aceh – Témoignages historiques : Claude Guillot & Ludvik Kalus, *Note sur le sultanat de Pidir. Début du XVI^e s.* [*Épigraphie islamique d'Aceh. 3]* – Sanjay Subrahmanyam, *Pulverized in Aceh: On Luís Monteiro Coutinho and his 'Martyrdom'* – Pavel Durdik, *Cinq années à Sumatra. Récits d'un médecin militaire, 1877-1883* (Extraits), Traduction du tchèque et adaptation en français par Ludvik Kalus & Claude Guillot **— Images :** Pierre Labrousse, *Auguste de Molins. Un artiste à Java dans* Le Tour du monde *(1864)* **— Reconnaissance de Madagascar :** Luis Filipe Thomaz, *La découverte de Madagascar par les Portugais au XVI^e s.* **— Langue et culture malaises :** Claudine Salmon, *Malay (and Javanese) Loan-words in Chinese as a Mirror of Cultural Exchanges* – Monique Zaini-Lajoubert, *La « bonne gouvernance » selon l'écrivain indonésien Abdullah bin Muhammad al-Misri (fin XVIII^e s.-début XIX^e s.)* **— Comptes rendus — Résumés - Abstracts**

22,00 €

ISBN 978-2-910513-57-3

SOMMAIRE

ÉCHOS DE LA RECHERCHE

3 International Conference on Aceh and Indian Ocean Studies II, Civil Conflict and its Remedies
(Banda Aceh, 23-24 février 2009)

ACEH – TÉMOIGNAGES HISTORIQUES

7 Claude Guillot & Ludvik Kalus
Note sur le sultanat de Pidir. Début du XVI^e siècle
[*Épigraphie islamique d'Aceh. 3*]

19 Sanjay Subrahmanyam
Pulverized in Aceh: On Luís Monteiro Coutinho and his 'Martyrdom'

61 Pavel Durdik : *Cinq années à Sumatra. Récits d'un médecin militaire, 1877-1883* (Extraits)
Traduction du tchèque et adaptation en français de Ludvik Kalus & Claude Guillot

IMAGES

135 Pierre Labrousse
Auguste de Molins. Un artiste à Java dans Le Tour du monde *(1864)*

RECONNAISSANCE DE MADAGASCAR

153 Luis Filipe Thomaz
La découverte de Madagascar par les Portugais au XVI^e siècle

LANGUE ET CULTURE MALAISES

181 Claudine Salmon
Malay (and Javanese) Loan-words in Chinese as a Mirror of Cultural Exchanges

209 Monique Zaini-Lajoubert
La « bonne gouvernance » selon l'écrivain indonésien Abdullah bin Muhammad al-Misri (fin XVIII^e s.-début XIX^e s.)

COMPTES RENDUS

Histoire

241 Shanghai haishi daxue, Zhongguo hanghairi huodong bangongshi, Zhongguo haiyang xuehui 上海海事大学, 中国航海日活动办公室, 中国海洋学会 (eds.), *Haiyang. Women minzu liuxia de jiyi* 海洋. 我们民族留下的记忆.
(Roderich Ptak)

244 KONG YUANZHI 孔远志, ZHENG YIJUN 郑一钧, *Dongnanya kaocha lun Zheng He* 东南亚考察论郑和.
(Roderich Ptak)

248 MATHIEU TORCK, *Avoiding the Dire Straits. An Inquiry into Food Provisions and Scurvy in the Maritime and Military History of China and Wider East Asia*.
(Claudine Salmon)

250 *Peranakan Tionghoa Indonesia. Sebuah Perjalanan Budaya* (The Peranakan Chinese of Indonesia. Voyage of a Culture).
(Claudine Salmon)

Musique

252 JEREMY WALLACH, *Modern noise, fluid genres: Popular music in Indonesia, 1997-2001*.
(Dana Rappoport)

Littérature

256 JOHANNES MARIA HÄMMERLE (ed.), *Geschichten und Gesänge von der Insel Nias in Indonesien* (Stories and Songs from the island Nias in Indonesia).
(Marlies Salazar)

257 GRET SURBECK, *„Im Herzen waren wir Indonesier". Eine Bernerin in den Kolonien Sumatra und Java 1920-1945.*
(Marlies Salazar)

260 COELI BARRY (ed.), *The Many Ways of Being Muslim: Fiction by Muslim Filipino*.
(Elsa Clavé)

261 LALITA SINHA, *The Other Salina. A. Samad Said's Masterpiece in Translation.*
(Monique Zaini-Lajoubert)

RÉSUMÉS – ABSTRACTS

© Copyright Association Archipel 2009

En couverture : Un marchand ambulant vendant de la noix d'arec à Pékin (manuscrit de la fin du XIX^{e} siècle).

ÉCHOS DE LA RECHERCHE

International Conference on Aceh and Indian Ocean Studies II, Civil Conflict and its Remedies

(Banda Aceh, 23-24 février 2009)

Organisée par l'Asia Research Institute (Université Nationale de Singapour), l'International Centre for Aceh and Indian Ocean Studies (ICAIOS, Banda Aceh), l'Institut Agama Islam Negeri (IAIN) Ar-Raniry & l'Université Syiah Kuala (Banda Aceh), cette conférence était la seconde d'une série qui a débuté en 2007, également à Banda Aceh. L'idée d'Anthony Reid, à l'époque directeur de l'Asia Research Institute, de contribuer à sortir définitivement Aceh de son isolement par la mise en place d'un centre de recherches permanent sur les lieux mêmes, s'est entre temps concrétisée. Le Centre International pour les Études sur Aceh et l'Océan Indien (ICAIOS) a en effet débuté ses activités en décembre 2008, avec pour objectif principal de coordonner des programmes de recherches à moyen et à long terme.

Quarante-quatre communications ont été présentées par des chercheurs venus d'horizons très divers puisque pas moins de trente et une institutions publiques et organisations non gouvernementales appartenant à treize pays étaient représentées. Les présentations étaient réparties en quinze sessions (avec deux ou trois tenues en parallèle) sur les thèmes suivants : société civile, résolution traditionnelle des conflits, culture et sens, femmes acihaises, études comparatives sur les conflits, le processus de paix d'Helsinki, femmes et islam, histoire, réalignements post-conflit, économie, le conflit et sa résolution, reconstruction et communauté, conflit local, intervenants au niveau communautaire, islam et société à Aceh. Près de 200 participants ont pris part de manière assidue à ces deux journées de conférence. Il n'est pas question de commenter ici les communications

touchant des sujets extrêmement variés, mais nous soulignerons en particulier l'excellente qualité de celles présentées par de jeunes chercheurs acihais à l'issue d'enquêtes de terrain difficiles sur des thèmes très sensibles.

Cette conférence a été clôturée par Martti Ahtisaari, ancien président de la république de Finlande, médiateur dans la résolution du conflit acihais et lauréat du Prix Nobel de la Paix. Les intervenants ont ensuite apprécié l'hospitalité du gouverneur Irwandi Yusuf lors d'un dîner de gala, agrémenté de danses locales, offert à son *pendopo*.

Il faut souligner enfin l'excellente initiative du KITLV (Institut Royal pour les Études sur l'Asie du Sud-Est et les Caraïbes) de Leyde qui, suite à la destruction de bibliothèques importantes de Banda Aceh lors de tsunami de décembre 2004, avait mis en chantier, grâce au soutien du ministère néerlandais de l'éducation et de la bibliothèque nationale des Pays-Bas, la numérisation d'une grande partie du fonds consacré à Aceh de sa propre bibliothèque afin d'en faciliter l'accès pour les gens d'Aceh en particulier. C'est ainsi, qu'au cours des interventions de clôture de la conférence, le conseiller culturel de l'ambassade des Pays-Bas en Indonésie et le directeur du bureau du KITLV à Jakarta ont remis officiellement aux représentants de plusieurs institutions locales, un support informatique contenant plus de 600 ouvrages numérisés relatifs à Aceh. Ces ouvrages sont depuis peu disponibles sur Internet à l'adresse suivante : http://www.acehbooks.org/. Ce programme de numérisation se poursuit et d'autres titres devraient être disponibles sur Internet dans le courant de l'année 2009.

Daniel PERRET

Liste des communications

Abbas, Damanhur (Université Malikussaleh, Lhokseumawe) – *Sikap Masyarakat Terhadap Double Tax di Nanggroe Aceh Darussalam*

Abbas, Was'i & McKeon, Jock (World Bank) – *Expenditure of Aceh Post-Conflict Response*

Abd Syihab, Mahdi – *Radikalisme Syari'at Islam di Aceh Utara: Analisis Kasus Razia Santri Dayah*

Amalia, Nanda (Université Malikussaleh, Lhokseumawe) – *Perempuan & Penegakan Hukum: Studi tentang Perspektif Aparatur Penegak Hukum di Kabupaten Aceh Utara*

Aries Tina P., Dwia (Université Hasanuddin, Makassar) – *Peranan Nilai Sosial Tradisional dan Kepemimpinan Efektif dalam Pengelolaan Konflik Sosial*

Barron, Patrick; Blanco Armas, Enrique; Elmaleh, David & Masyrafah, Harry (World Bank) – *Aceh's Growth Diagnostic: Identifying the Binding Constraints to Growth in a Post-Conflict and Post-Disaster Environment*

Boussalem, Fabrice (UN Office of the Recovery) – *Peace Building in a Post-Tsunami Setting: Understanding Post-Conflict in Aceh: Why it Matters*

Dhuhri, Saifuddin (Aceh Research Training Institute & Pasee Institute of Research) – *PEUSIJUEK; Sebuah Tradisi Ritual Sosial Masyarakat Pasee Dalam Perspektif Tradisionalis dan Reformis*

Edwards McKinnon, E. – *Aceh's Endangered Cultural Heritage, Post-tsunami and Conflict Heritage Management: Conservation or Oblivion?*

Fakhriati (Universitas Islam Negeri (UIN) Syarif Hidayatullah, Jakarta) – *Perang dan Damai: Analisis atas Manuskrip Aceh terhadap Konflik dan Solusinya di Aceh*

Fauziah, Cut Aja (LSM Flower Aceh & Aceh Reseach Training Institute) – *Mitos Tentang Kehamilan di Kecamatan Meureubo, Kabupaten Aceh Barat, Nanggroe Aceh Darussalam*

Firdausa, Sarah (Université Syiah Kuala, Banda Aceh) – *Kesehatan Santriwati di Pesantren Modern dan Pesantren Tradisional di Aceh*

Gallop, Annabel Teh (British Library) – *Sultanah Tajul Alam's* tarakata *of 1666: The Earliest known Original Royal Decree from Aceh*

Göksoy, İsmail Hakki (Université Süleyman Demirel, Isparta, Turquie) – *The Mission of Acehnese Minister Habib Abdurrahman az-Zahir to Turkey, 1873*

Grayman, Jesse Hession (Université Harvard) – *Community Perceptions of the Peace Process in Aceh: Three Years After the Helsinki MOU*

Hadi, Amirul (IAIN Ar-Raniry, Banda Aceh) – *The 'Ulama' and Civil Conflict in Aceh*

Hamdani, S.H (Université Malikussaleh, Lhokseumawe) – *Hukuman Cambuk di Serambi Mekah: Studi Kasus Efektifitas Hukuman Cambuk di Kota Lhokseumawe dan Kabupaten Aceh Utara*

Holtz, Rolf & Zain, Fajran (Troy University, USA & The Aceh Institute) – *Viewing the Prism of Constituents in Aceh from the Right Angle: The Method Matters*

Inayatillah (Aceh Research Training Institute, IAIN Ar-Raniry, Banda Aceh) – *Peran Perempuan dalam Pendidikan Tinggi Islam di Aceh*

Jones, Sidney (International Crisis Group, Jakarta) – *The Danger of Declaring Success Too Quickly*

Kartomi, Margaret (Université Monash) – *Effects of the Armed Conflict and the Helsinki Peace Accord on the Musical Arts in Nanggroe Aceh Darussalam, 2003-2008*

Kenny, Sue & Fanany, Ismet (Deakin University, Australie) – *Non-Government Organisations and Civil Conflict*

Missbach, Antje (The Australian National University) – *All's Well, That's Ends Well? The Achenese Diaspora after the Helsinki Memorandum of Understanding: Return Challenges, and Post-Conflict Transformations*

Muhammad Nasir Badu (Université Nationale de Malaisie) – *Strategi Kerjasama Internasional Dalam Pengelolaan Konflik Etnik di Kawasan Asia Tenggara: Perbandingan Konflik Aceh (Indonesia) dengan Konflik Moro (Philipina)*

Newman, Sarah Justine (Oberlin Shansi, USA & Université Syiah Kuala, Banda Aceh) – *Patrolling Sexuality: A Case Study on Khalwat and Vigilantism in Aceh*

Noble, Cameron (World Bank, UNDP) – *Identifying the Foundations for Sustainable Peace and Development in Aceh, Where Have We Come From, Where Are We Now, and Where To From Here?*

Ozay, Mehmet (IAIN Ar-Raniry & Université Syiah Kuala, Banda Aceh) – *Ulama Turki di Aceh: Baba Daud*

Palmer, Blair (The Australian National University & The World Bank) – *Elections as Remedy to Conflict: Aceh's 2006* Pilkada *and the 2009* Pemilu

Perret, Daniel (École française d'Extrême-Orient) – *Aceh and Barus: The Old Conflicts (11th-17th Century)*

Samuels, Annemarie (Université de Leiden) – *Remaking a Neighborhood: Spontaneous Reconstruction in Post-Tsunami Banda Aceh*

Schiller, Rachel (CDA Collaborative Learning Projets, USA) – *Reflecting on Peace Practice: Lessons Learned from Comparative Analysis of Peacebuilding Work 2008*

Srimulyani, Eka (IAIN Ar-Raniry, Banda Aceh) – *Kepemimpinan Perempuan dalam Lembaga Pendidikan Islam Tradisional: Sebuah Perbandingan antara Tradisi Pesantren di Jawa dengan Dayah di Aceh*

Susanti, Elly (Université Syiah Kuala, Banda Aceh) – *Tanggapan Perempuan Desa Kumbang Terhadap Pembagian Peran Gender dalam Komunitas Petani Padi Sawah*

Thalang, Chanintira na & Thippimol, Onanong (Université de Bristol & Université Thammasat, Bangkok) – *Mengambil Pelajaran dari Kasus Aceh: Kemungkinan untuk Membangun Perdamaian di Tiga Provinsi Terselatan di Thailand*

Thett, Ko Ko (Université d'Helsinki) – *To Be or Not to Be: The 2010 Election Dilemma of the Burmese Opposition in Light of Aceh Peace Process*

Törnquist, Olle (Université d'Oslo) – *Aceh: From Liberal to Social Democratic Peace*

Uning, Dara Meutia – *Female Ex-Combatants Reintegration into Post-Conflict Aceh: Women at the Periphery*

Uyangoda, Jayadeva (Université de Colombo) – *Where Sri Lanka Faltered to Collapse while Aceh Succeeded in Ending a Civil War by Political Means*

Vignato, Silvia (Université de Milan-Bicocca) – *Different Orphans: an Ethnography of Children in Aceh*

Wahyuni, Sri (Aceh Cultural Institute) – *Paradigm Shift: Art and Culture as Transforming Conflict Tools: An Empirical Experience*

Wu, Treena (Université de Maastricht) – *Civil Conflict and Redistribution as a Remedy: A Comparative Analysis*

Zain, Fajran (The Aceh Institute) – *Politik Pemekaran Propinsi ALA dan ABAS dan Keberlangsungan Perdamaian di Aceh*

Zeccola, Paul (The Australian National University) – *Humanitarian Action and Conflict Transformation in Aceh, Indonesia*

Zulkarnaen, Iskandar; Fathurrahman, Tubagus Erif & Fauzi (Université Malikussaleh, Lhokseumawe) – *Peace in Aceh: Process and Challenges*

ACEH – TÉMOIGNAGES HISTORIQUES

Claude Guillot & Ludvik Kalus

Note sur le sultanat de Pidir. Début du XVI^e s.
[Épigraphie islamique d'Aceh. 3]

Les débuts du sultanat d'Aceh, qui allait connaître une longue et parfois brillante histoire, restent plongés dans une profonde obscurité, malgré les nombreuses études qui leur ont été consacrées, en raison de la rareté des sources, locales comme étrangères. La redécouverte des tombes de souverains dans les années 1910 a donné une nouvelle impulsion à cette recherche qui pensait pouvoir se baser enfin sur les solides fondations que constituaient les épitaphes. Comme on le verra, au fur et à mesure, les espoirs qu'elle avait suscités n'ont pas été suivis des résultats escomptés pour la raison que l'étude épigraphique ne fut pas toujours réalisée de façon systématique et que certaines lectures, faites sans doute trop hâtivement dans l'enthousiasme du moment, se révèlent erronées, entraînant bien entendu de fausses interprétations. Il nous a donc semblé nécessaire de reprendre l'ensemble du corpus épigraphique du nord-ouest de Sumatra.

Il faut d'emblée souligner que pour la très courte période qui nous intéresse ici, de la fin du XV^e au début du XVI^e siècle, on assiste à un éparpillement géographique des tombes de souverains et donc très vraisemblablement à la multiplication des centres politiques. On trouve en effet des sépultures de sultans de cette époque à Daya (aujourd'hui Lamno), à Banda Aceh, à Krueng Raya, à Pidir (aujourd'hui Sigli) et à Peudada (aujourd'hui Bireuen), en plus bien sûr de Pasai (aujourd'hui Geudong) [1].

1. Les inscriptions des tombes de Pasai ont été publiées de façon systématique dans Claude Guillot et Ludvik Kalus, *Les monuments funéraires et l'histoire du Sultanat de Pasai à Sumatra*, avec une contribution de Marie-Odette Scalliet, coll. Cahiers d'Archipel, 37, Paris, 2008.

Dans cette note, nous nous bornerons à présenter les résultats de notre analyse épigraphique des tombes anciennes de Pidir seulement et à les comparer aux autres sources à notre disposition, reportant à plus tard nos conclusions générales sur le nord de Sumatra.

Dans son article sur l'histoire de Pidie et d'Aceh « Nota over de geschiedenis van het landschap Pidie (Pidië) », l'ancien officier de l'armée hollandaise aux Indes, T.J. Veltman[2], donnait en 1919 la traduction de deux inscriptions funéraires retrouvées en 1915 au sud de l'actuel Sigli par l'équipe de De Vink qui avait en charge la photographie des stèles anciennes d'Aceh[3]. La lecture fut effectuée par ou avec l'aide de Habib Cut, que son appellation de Habib désigne sans doute comme un Arabe ou un métis d'Arabe[4].

Selon eux, la première épitaphe était celle du « sultan Ma'âruf shah, mort dans la nuit du 22 du mois de Jumâda 'l âchir de l'an 917 H ou 18 septembre 1511 »[5].

Voici notre lecture complète des inscriptions de cette tombe[6], qui est composée de deux stèles à accolade polylobée[7].

---

2. T.J. Veltman, « Nota over de Geschiedenis van het Landschap Pidië » *Tijdschrift voor Indische Taal-, Land- en Volkenkunde*, 58, 1919.

3. Au sujet de cette entreprise, voir Marie-Odette Scalliet, « L'aventure du relevé des vestiges islamiques de Pasai » dans Guillot et Kalus, *op. cit.*, 2008, pp. 391-402.

4. Celui-ci travaillait avec J.J. De Vink. On peut le voir photographié en sa compagnie – où il est qualifié de 'guide d'Aceh' – au cimetière de Teungku Sidi à Kota Kareueng en 1913, voir Marie-Odette Scalliet, « L'aventure du relevé des vestiges islamiques » in Guillot & Kalus, *op. cit.*, p. 401.

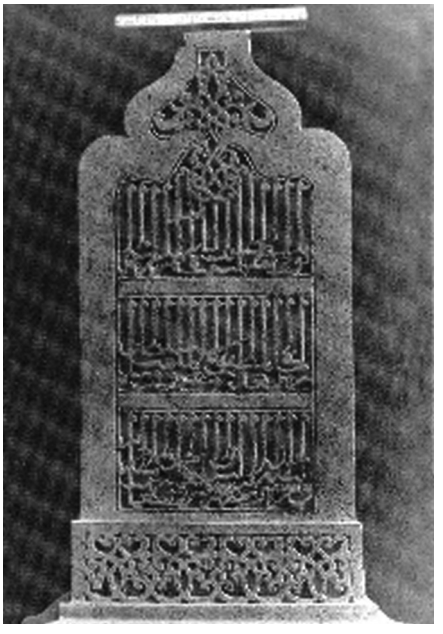
5. Pp. 31-33 de l'article cité.

6. De Vink localise ainsi le cimetière : « Teungkoe di Kandang ; kg. Klibeuët ; Meunassa Tanöh ; Moekim XII. » Lors de notre visite en octobre 2008, le cimetière était, d'après la population, nommé : Teungku Syeh Aircam. De Vink a bien relevé un complexe funéraire du nom de « Teungkoe Sjeh Aircham ; kg. Langgo ; Meunassa Keuteumoe ; Moekim XII », dont il a photographié une tombe mais nous n'avons pas ces clichés à notre disposition. Ce petit complexe est certainement situé dans la même zone puisqu'il suit le cimetière dont il est question ici dans la liste de De Vink.
Dans le cimetière identifié par De Vink comme « Teungkoe di Kandang », nous avons relevé, lors de notre passage en 2008, trois tombes à deux stèles : une tombe est non inscrite, une seconde porte des inscriptions effacées et semble être, typologiquement, plus tardive et sans intérêt pour notre propos et la troisième est inscrite au nom de Ma'rûf shâh.

7. La répartition des inscriptions est la suivante : I - Stèle sud : A - face sud ; B - face ouest ; C - face nord ; D - face est ; E - sommet. II - Stèle nord : A - face sud ; B - face ouest ; C - face nord ; D - face est ; E - sommet.

Photos De Vink nos. 1357, 1358, 1359, 1360, 1361, 1362, 1363, 1364, 1365, 1366.

Cimetière de Teungku di Kandang, vue générale (Guillot/Kalus, 2008)



Tombe du Sultan Ma'rûf shâh, face avec l'épitaphe (De Vink, 1911)

Épitaphe

Texte

- ١ - أ - (١) توفّى الشريف الحسيب النسيب اللاه [؟] الكريم البسيم [؟]
(٢) الجاه المظفور [= المظفّر؟] من الاعد[ا] الملقّب بسلطان معروف شاه
(٣) ليلة الأحد الثانى و العشرين من شهر جمادى الآخر سنة سبعة عشر و تسعمائة
- ب - هما محلّان ما للناس غيرهما فاختر لنفسك ايّ الدار تختار ما للعبيد إن عقلون سوى الفردوس
فإن هفوا هفوة فالربّ الغفّار
- ت - (١) ألا إنّما الدنيا فناء ليس للدنيا ثبوت
(٢) إنّما الدنيا كبيت نسجته العنكبوت و لقد يكفيك منها
(٣) أيّها الطالب قوت وى (ا)لعمر عن قليل كلّ من فيها يموت
- ث - الموت باب و كل الناس داخله فليت شعرى بعد الباب ما الدار الدار جنت عدن إن عملت
بما يرضى الإله و إن خالفت فالنار
- ج - اللهمّ اغفر و ارحم لصاحب هذا القبر
- ٢ - أ - (١) هو اللّه الذى لا إله إلّا هو عالم الغيب
(٢) و الشهادة هو الرحمن الرحيم هو اللّه الذى لا إله
(٣) إلّا هو الملك القدّوس السلام المؤمن المهيمن
- ب - إنّ الدين عند اللّه الإسلام (قرآن، ٣، ١٨/١٦- ١٩/١٧) و نحن على ذلك من الشاهدين
(قرآن، ١٢، ٧٥/٦٥) فان تولّوا فقل حسبى اللّه لا إله إلّا هو عليه توكّلت و هو ربّ العرش
العظيم (قرآن، ٩، ١٢٩/١٣٠)
- ت - (١) العزيز الجبّار المتكبّر سبحان اللّه عمّا يشركون
(٢) هو اللّه الخالق البارئ المصوّر له الأ
(٣) سماء الحسنى يسبّح له ما فى السموات و الأرض و هو العزيز الحكيم (قرآن، ٥٩، ٢٢-٢٤)
- ث - شهد اللّه أنّه لا إله إلّا هو و الملائكة و اولوا العلم قائما بالقسط لا إله إلّا هو العزيز الحكيم
- ج - لا إله إلّا اللّه محمّد رسول اللّه

Traduction

- I - A - (1-3) : *al-Sharîf* (noble), au lignage connu, appartenant à une famille distinguée, ... [?], honorable, gai [?], dignité, vaincu [victorieux ?] des ennemis, le surnommé Sultan Ma'rûf shâh, est décédé dans la nuit du [samedi au] dimanche le 22 du mois de djumâdâ II de l'année 917/16 septembre 1511.

D'après les Tableaux de Wüstenfeld, le 22 djumâdâ II 917 tombe un mardi.

Coran

- II - A - (1-3) ; - II - C - (1-3) : LIX, 22-24.
- II - D - ; - II - B (début) : III, 16/18-17/19.
- II - D (milieu) - : XXI, 57/56 (paraphrase).
- II - D (fin) - : IX, 130/129.

Textes religieux

- II - E - : *Shahâda*.

Prières

- I - E - : Ô mon Dieu ! pardonne et accorde Ta pitié à celui qui se trouve dans cette tombe !

Morceaux poétiques

- I - B - : Il existe deux résidences pour l'homme, hors celles-ci il n'en est pas d'autre. Choisis pour toi-même la demeure que tu préfères. Pour les serviteurs qui ont compris, il n'y a que le Paradis, alors que pour ceux qui s'adonnaient au péché, c'est Dieu l'Absoluteur qui décidera.
- I - C - (1-3) : Ce bas monde n'est-il pas le néant ? Ce bas monde est sans constance. Oui, ce bas monde est comme une toile tissée par l'araignée. Il te suffit, ô toi qui es en quête, d'un (seul) aliment. Oui, la vie est peu de chose : celui qui est sur terre va mourir.

L'*Hikayat Aceh*[8] parle d'un sultan de Shahr Deli (Pidir) nommé Ma'arif. Il s'agit certainement du sultan de notre tombe, il n'est pas rare que ce texte écorche les noms propres. Selon cette chronique, ce sultan aurait demandé en mariage la sœur du sultan d'Aceh, Ali Mughayat shah ce que celui-ci lui aurait orgueilleusement refusé pour la raison qu'il n'était pas d'assez bonne noblesse. S'ensuivit une guerre gagnée par Aceh.

8. Teuku Iskandar, *De Hikayat Atjeh*, Verhandelingen van het Koninklijk Instituut voor Taal-, Land- en Volkenkunde, deel XXIII, 's-Gravenhage, 1958.

Cet épisode commence par l'affirmation que Ma'ârif shâh et Ali Mughayat shah étaient des souverains contemporains. Or la tombe de Ali Mughayat shah porte pour date de mort 1530. Comme ce dernier aurait régné selon le *Bustan us-salatin* 13 ans et 18 ans selon l'*Hikayat Aceh,* il serait monté sur le trône en 1512 ou 1517. Il est donc très difficile de rendre compatible les deux règnes avec la lecture de la stèle.

Rien dans son épitaphe ne permet de mieux cerner son identité, sinon qu'il est « surnommé sultan » et qualifié de sharîf. En effet sa tombe ne donne aucun de ses ascendants.

À courte distance de sa sépulture, Veltman avait vu un petit complexe funéraire dit de Putroë Baleë, signifiant selon lui en acihais, « une femme veuve ou séparée ». Il donnait la traduction suivante de l'épitaphe de la tombe principale « Putroh Baleë, fille du sultan Ma'âruf shâh, fils de Soleyman Nur, morte le 20 Muharram 970 ».

Le petit complexe et la tombe existent toujours [9], la tombe en question est composée de deux grandes stèles à ailes déployées [10].

Voici notre lecture de l'ensemble de ses inscriptions.

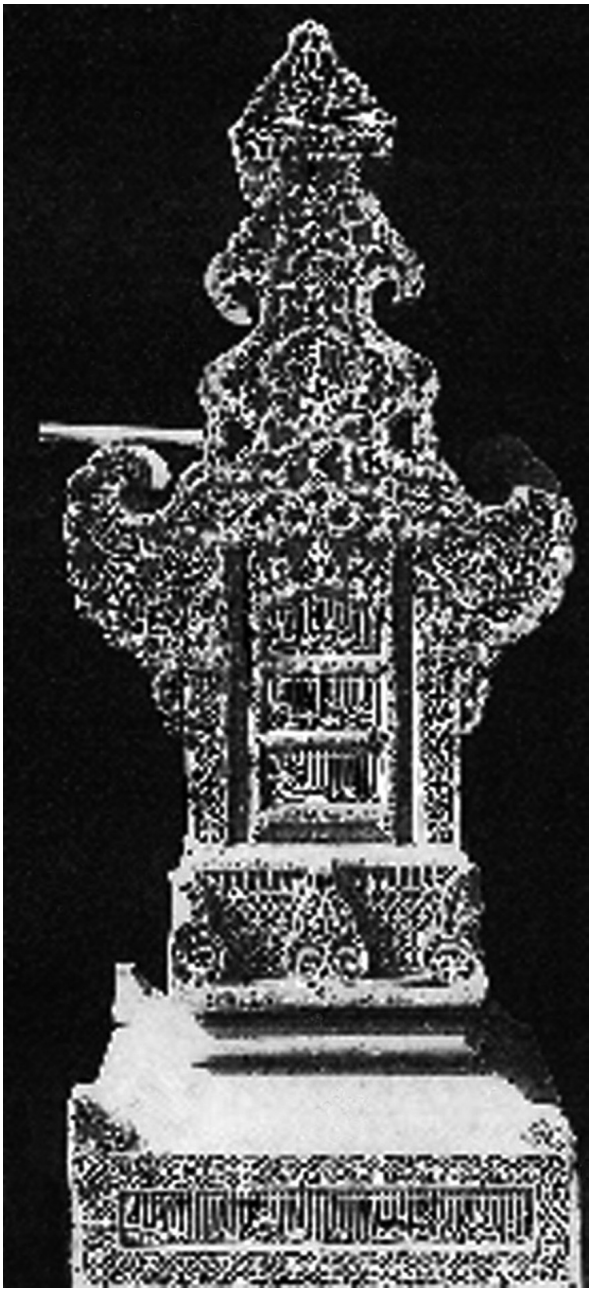
---

9. Localisation du cimetière d'après De Vink : « Poetroh Baleë ; kg en Meunassa Keutapang ; Moekim XII » (photos nos. 1384 à 1391). Nous avons visité en 2006 et en 2008 ce cimetière qui fait actuellement partie du village (*desa*) Ujong Langgo (*kecamatan* Pidië).
Le petit complexe compte toujours une dizaine de tombes, presque toutes semblent être à deux stèles (mais l'emplacement de certaines stèles a été sans doute modifié au cours des âges. Ces stèles sont typologiquement très variées et en majorité postérieures à la « grande » époque d'Aceh.
De Vink a retenu trois tombes qu'il numérote IV (photos 1384 et 1385), VI (photos 1386 et 1387) et IX (photos 1388, 1389, 1390 et 1391). De ces photos, nous n'avons pu retrouver que le no. 1390. Il s'agit sans doute de trois tombes à ailes, dont deux petites (nos. IV et VI) et une grande (no. IX). Les inscriptions des deux petites tombes (nos. IV et VI) sont effacées et nous ne les avons pas retenues pour les présenter ici. Parmi les autres tombes du cimetière, une seule, postérieure, porte une courte inscription.
La tombe présentée ici est le no. IX de De Vink.

10. La répartition des inscriptions est la suivante : St I - Stèle sud : I - face sud ; II - face ouest ; III - face nord ; IV - face est. St II - Stèle nord : I - face sud ; II - face ouest ; III - face nord ; IV - face est.

Cimetière de Putroë Baleë, vue générale au début du XX^e siècle (De Vink, 1911)

Le même cimetière de Putroë Baleë, vue générale en 2008 (Guillot/Kalus, 2008)



Tombe de la fille du maître Ahmad, dite de Putroë Baleë, face avec l'épitaphe (De Vink, 1911)

STÈLE I

Épitaphe

Texte

- ١ - أ - حسبي [؟] ...
حسبي ربّى [؟]
حسبي [؟] ...
- ب - (١) لا إله ألّا اللّه محمّد رسول اللّه لا أله ألّا اللّه
(٢) ... الأوّل المبين
- ت - (١) لا إله إلّا اللّه ...
(٢) ...
(٣) لاإله إلّا اللّه محمّد رسول اللّه
- ث - .....
- ٢ - لا إله إلّا اللّه .....
- ٣ - أ - هذا نشان [؟] القبر المسمّية بـ... بنت معلّم أحمد [؟] ...
- ب - (١) سبعين و تسعمائة من هجرة خير البرية عليه أفضل الصلوات و أزكى التحيّة
(٢) ... يوم الإثنين الخامس [؟] و عشرين من شهر المحرّم ...
- ت - (١) لا إله إلّا اللّه إليه أطرح بها [؟].. صدرى
(٢) لا إله إلّا اللّه ... عمرى
(٣) لا إله إلّا اللّه بقى سرى و جهرى لا إله
- ث - لا إله إلّا اللّه الجليل الحنّان على كل شئ قدير لا إله إلّا اللّه العزيز السبحان لا إله إلّا اللّه الكريم السالم
- ٤ - (١) ...
(٢) ...

STÈLE II

Presque entièrement effacée ou difficilement lisible.

Traduction

St I - III - A -; St I - III - B - (1-2) : Ceci est le signe [?] de la tombe de celle qui est appelée …, fille du maître Ahmad [?] … (décédée) … (dans la nuit du dimanche au) lundi le 25 [?] du mois de muharram 970 de l'émigration du meilleur de la Créature - sur lui les meilleures bénédictions et la plus pure salutation !/24 septembre 1562.

D'après les Tableaux de Wüstenfeld, le 25 muharram 970 tombe un jeudi.

Textes religieux

St I - I - B - (1-2) : Il n'y a de divinité que Dieu, Muhammad est l'envoyé de Dieu. Il n'y a de divinité que Dieu … le Premier le Manifeste.
St I - I - C - (1-3) : Il n'y a de divinité que Dieu …. Il n'y a de divinité que Dieu, Muhammad est l'envoyé de Dieu.
St I - II : Il n'y a de divinité que Dieu …
St I - III - C - (1-3) : Il n'y a de divinité que Dieu, je jette vers Lui [?] … mon cœur. Il n'y a de divinité que Dieu … ma vie. Il n'y a de divinité que Dieu … reste mon secret et mon public. Il n'y a de divinité.
St I - III - D : Il n'y a de divinité que Dieu, le Majestueux, le Très-miséricordieux, sur toute chose omnipotent. Il n'y a de divinité que Dieu, le Puissant, à qui la gloire. Il n'y a de divinité que Dieu, le Magnanime, qui est sans défaut.
St II - I - B - (1) : Il n'y a de divinité que (Dieu), Muhammad est l'envoyé de Dieu [?].
À déterminer : St I - I - A -; St I - I - D -; St I - IV - (1-2); St II - I-IV.

Notre lecture est à ce point différente de celle donnée par Veltman qu'on pourrait presque penser qu'il ne s'agit pas de la même tombe, n'étaient la date similaire – au mois de muharram 970 – et le fait que la population confirme toujours qu'il s'agit de Putroë Baleë. La défunte, dont le nom est effacé, était, d'après notre lecture de la même épitaphe, la fille d'un *mu'allim* appelé sans doute Ahmad et elle est morte le 25 [?] du mois de muharram 970 soit le 24 septembre 1562[11]. Il est malheureusement impossible de

11. Notons que la traduction de Veltman présentait deux importantes incongruités qui suscitaient la suspicion. La fille aurait survécu cinquante ans à son père qui pourtant a eu le temps de régner, ce qui théoriquement n'est pas impossible mais aurait constitué un cas très exceptionnel. Plus grave, l'épitaphe aurait donné un nom ou un surnom acihais à la défunte (Putroë Baleë), ce qui aurait été une exception encore plus improbable puisqu'on ne trouve dans les titres et surnoms en langue locale que des termes en malais.

déterminer s'il faut prendre le mot *mu'allim* « guide » dans son sens religieux de « maître de religion » ou dans celui profane de « capitaine de navire ou pilote ». L'exemple de Pasai montre pourtant que les tombes anciennes sont essentiellement celles de personnages de la cour et de religieux. La Putroë Baleë est donc, malheureusement, à écarter totalement pour la généalogie royale de Pidir.

On arrive donc à la conclusion qu'il n'existe pour Pidir qu'une seule épitaphe de Sultan dont on ne connaît aucun des ascendants.

L'*Hikayat Aceh*[12] rapporte, comme on l'a vu, qu'il se lança dans une guerre contre Aceh, gouverné par 'Alî, qu'il perdit. « Alors le Sultan 'Alî retourna à Aceh après avoir obtenu la victoire et en emmenant plusieurs capitaines de Shahr Deli faits prisonniers par des capitaines d'Aceh.

(…) et alors rentra à Shahr Deli le sultan Ma'arif, rempli de désespoir et au bout de quelque temps à Shahr Deli, il mourut. Son fils Ahmad le remplaça comme roi de Shahr Deli. »

Ahmad reprit la guerre contre Aceh mais ses armées refusant de le suivre, il monta sur un navire et partit vers Malaka. Le sultan 'Alî d'Aceh resta quelque temps à Pidir pour récompenser les hommes d'armes ralliés à sa cause et mettant à mort les autres, puis il rentra à Aceh après avoir nommé un régent pour diriger le royaume de Pidir. C'est tout ce que ce texte nous rapporte sur Pidir et ses souverains.

Les sources portugaises donnent quelques informations supplémentaires. Selon Barros, Barbosa[13] et Pires, avant l'arrivée des Portugais dans les eaux insulindiennes, donc avant l'arrivée de la flotte de Lopes de Sequeira en 1509, les deux grands royaumes du nord de Sumatra étaient Pasai à l'est et Pidir à l'ouest. Barros ajoute même que seuls les souverains de Pasai et de Pidir portaient le titre de sultan[14].

Selon Barros, le souverain de Pidir, avant 1511, avait placé à la tête des principautés d'Aceh et de Daya deux « esclaves » à lui, mariés à deux de ses nièces. Le souverain d'Aceh avait deux fils appelés respectivement « Raja Abraemo (Ibrahim) », l'aîné, et « Raja Lela »[15]. Ibrahim se souleva contre son père, qu'il fit prisonnier puis contre le roi de Pidir. Il prit Daya et Pidir.

---

12. *Hikayat Aceh*, p. 77 et sqq. (page 26 et sqq. du manuscrit).

13. Maria Augusta Da Veiga e Sousa, *O Livro de Duarte Barbosa edição crítica e anotada*, vol. II, Lisboa, 2000, p. 379. Dans son chapitre sur Sumatra, Duarte Barbosa dit que Pidir est le principal royaume musulman du côté de Malaka (côte est) ajoutant qu'il y avait beaucoup de poivre et de soie. Aceh n'apparaît que dans l'édition de Ramusio et c'est sans doute un ajout plus tardif de cet éditeur.

14. Barros, *Da Asia*, III, 8, 1, pp. 242-243.

15. *Ibidem*.

Le souverain de Pidir s'enfuit à Pasai où se trouvait une forteresse portugaise. En trois ans, Ibrahim serait devenu l'homme fort du nord de Sumatra. Il serait mort en 1528, empoisonné [16].

Selon Pires [17], le royaume de Pidir avait été avant 1515 le plus puissant royaume de la région mais il avait perdu toutes les principautés qu'il avait subjuguées. Pidir serait donc vassal d'Aceh en 1515 selon l'auteur portugais qui ajoute pourtant que les deux royaumes étaient alors en guerre, ce qui laisse supposer que cette vassalité n'était pas véritablement établie. Le roi de Pidir, Muzaffar shah, d'après Pires, venait de mourir, avant 1515, en laissant deux enfants en bas âge. Au moment de son passage, l'apothicaire affirme que ce n'était pas un souverain qui règnait à cette date mais un capitaine qui aurait chassé un de ces deux princes, lequel aurait trouvé refuge à Pasai. Dernière information : un certain souverain de Pidir avait été capable en 1513 d'installer un de ses fils sur le trône de Pasai [18].

Conclusion provisoire

On constate que les diverses informations sont très discordantes et qu'il ne sera possible de tenter d'en tirer une chronologie solide que lorsque toutes les stèles du nord-ouest de Sumatra auront été relues. En effet, comme on l'a évoqué plus tôt, tous ces petits États qu'on voit fleurir dans la région à la fin du XV^e^ siècle – sans doute quand se désagrège le royaume de Lamuri – ont des destins étroitement liés les uns aux autres et en particulier avec celui qui sortira vainqueur de cette période de turbulences, Aceh. Or, la reconstruction des débuts d'Aceh effectuée au tournant du XX^e^ siècle en grande partie à partir du déchiffrement des stèles funéraires ne peut plus être acceptée telle quelle en raison de lectures erronées.

On se contentera donc ici de souligner que le sultanat de Pidir a eu une existence extrêmement éphémère qu'on peut évaluer entre vingt et trente ans et que le caractère local que nous avions noté dans le style des pierres tombales de cette région, à l'époque du royaume de Lamuri [19], disparaît pour adopter celui beaucoup plus raffiné de Pasai avant de créer celui, plus exhubérant, d'Aceh.

---

16. Barros, III, 8, 4-5.

17. A. Cortesão, *The Suma oriental of Tomé Pires*, London, 1944, pp. 139-140.

18. G. Bouchon, « Les premiers voyages portugais à Pasai et à Pegou (1512-1520) », *Archipel*, n° 18, 1979, p. 145.

19. Guillot et Kalus, *op. cit.*, pp. 21-29.

SANJAY SUBRAHMANYAM

Pulverized in Aceh: On Luís Monteiro Coutinho and his 'Martyrdom' *

Your eyes, which hitherto have borne in them
Against the French, that met them in their bent,
The fatal balls of murdering basilisks:
The venom of such looks, we fairly hope,
Have lost their quality, and that this day
Shall change all griefs and quarrels into love.

William Shakespeare, *Henry V*, Act 5, Scene 2.

"The captured soldier ought to be most constant in faith, patient in travails, keeping hope in God that he will remedy them, for Solomon says: Better to be patient than a strong-man, *Melior est patiens viro forti*" [Proverbs 16:32].

Anonymous, *Primor e honra da vida soldadesca* (c. 1580). [1]

A context

One of the most popular and widely-read works produced in the course of the first two centuries of the Portuguese presence in the Indian Ocean was the *Peregrinação* of Fernão Mendes Pinto (ca. 1511-83). First published in 1614, about three decades after its author's death, this rambling work deals with his adventures over some two decades or more in Asia including the claim (or perverse boast) that he was "thirteen times made captive and seventeen times sold". [2] There is little consensus today among scholars regard-

* I am grateful to Jorge Flores for bibliographical help and many sage suggestions in regard to this essay, to Paulo Pinto for aid with the illustrations, and to Claude Guillot for comments.

1. Laura Monteiro Pereira, ed., *Primor e honra da vida soldadesca no Estado da Índia (Anónimo do séc. XVI)* (Ericeira, 2003), p. 99.

2. Fernão Mendes Pinto, *Peregrinação*, ed. Adolfo Casais Monteiro (Lisbon, 1984), p. 13: "estes meus trabalhos, & perigos da vida que passei no discurso de vinte & hum anos em que fuy treze vezes cativo, & dezasete vendido".

ing how we should read Mendes Pinto's work. One strand of scholarship, most forcefully represented by the late Rebecca D. Catz, would see it above all as a literary work and social satire, embodying a moral critique of empire as conceived by some sixteenth-century Portuguese who participated heavily in it themselves.[3] Another would still see it as containing a core of verifiable "fact", covered with layers of imaginative elaboration, and several coats of a final varnish that may have been applied after the author's death when the work was being brought into print. The most recent attempt to produce a balanced evaluation of its ethnographic value, including a nuanced critique of Catz's overly schematic reading, concludes that while it "is not the most accurate, nor the most penetrating, contemporary account of peoples of the East (…) it still remains that Mendes Pinto presents some key dimensions of the Portuguese empire more effectively than the humanist-educated poets and historians who wrote elegant apologies for national and religious expansion".[4]

A key element on Pinto's narrative, as briefly remarked above, is the role that captivity plays in it. This should make the reader take pause, for the purpose of such an insistence on captivity is surely to make the Portuguese actor appear to be not merely the perpetrator of empire (with all its moral ambiguity), but also its victim, and very nearly a martyr. This is not surprising in view of Mendes Pinto's markedly Christian vocation and his proximity to the Society of Jesus, in particular to the figure of St Francis Xavier; and it is an aspect that is carried forward into other captivity narratives of a more secular flavour. There has been a recent revival of such narratives, as telling a sort of "history from below" of empire from the point of view of the underdog, particularly with respect to early modern British expansion. We have been reminded of the sorry fate of the British captives held by the rulers of Morocco or by Tipu Sultan of Mysore, who were obliged to acculturate and at times even to convert to Islam.[5] Inevitably these exercises, carried out by historians of the British empire, tend to forget or at least downplay their

---

3. Fernão Mendes Pinto, *The Travels of Mendes Pinto*, trans. Rebecca D. Catz (Chicago, 1989); also the earlier work by Catz, *A sátira social de Fernão Mendes Pinto: Análise crítica da Peregrinação*, trans. Manolo B.R. Santos (Lisbon, 1978).

4. Joan-Pau Rubiés, "The Oriental Voices of Mendes Pinto, or the Traveller as Ethnologist in Portuguese Asia", *Portuguese Studies*, Vol. 10, 1994, pp. 24-43 (citation on p. 43).

5. See the acclaimed work by Linda Colley, *Captives: Britain, Empire and the World, 1600-1850* (London, 2002); for an important critique, Miles Ogborn, "Gotcha!", *History Workshop Journal*, No. 56, 2003, pp. 231-38. More recently, see the interesting literary analysis in Lisa Voigt, *Writing Captivity in the Early Modern Atlantic: Circulations of Knowledge and Authority in the Iberian and English Imperial Worlds* (Chapel Hill, 2009), which may be read together with Nabil Matar, *Turks, Moors and Englishmen in the Age of Discovery* (New York, 1999), and Matar, *Britain and Barbary, 1589-1689* (Gainesville, 2005).

Iberian precursors in matters of such captivity narratives, whether those of the so-called *chrétiens d'Allah* in North Africa, or ones involving states in South and Southeast Asia in the sixteenth century.[6] They certainly say little about the case that concerns us here, namely of a curious narrative from Aceh in western Indonesia.

The foundation and consolidation of the Sultanate of Aceh in northern Sumatra in the sixteenth century had significant direct effects on the history of the western edge of the Malay world, but also spread far wider ripples that extended at least from eastern Indonesia to the Red Sea. There were several contexts for Acehnese expansion: rivalries with other kingdoms in northern Sumatra and the Malay Peninsula; political, economic and cultural links to Sunda and the ports of the Javanese *pasisir* such as Jepara and Gresik; commercial and other contacts with Bengal, Gujarat and southern India; complex and murky connections with the Ottoman Empire; but the dealings with the Portuguese *Estado da Índia* were also of quite considerable importance.[7] The early struggles of Aceh's founding Sultan 'Ali Mughayat Syah (d. 1530) involved the Portuguese, both at Melaka which they had captured from its own Sultan in August 1511, and for a time at the northern Sumatran port of Pasai where the *Estado* had founded a short-lived fortress. Acehnese opposition to the Portuguese gained even greater significance in the next major phase, which corresponds *grosso modo* with the reign of 'Ala-ud-Din Ri'ayat Syah al-Qahhar (1539-71), when the activities of *il rè d'Assi* against "the Portuguese, his greatest enemies (*li Portoghesi suoi inimicissimi*)" even came to the regular attention of the Venetians.[8] This was the period which Charles Boxer perspicaciously identified in a brief but classic essay written four decades ago as the moment when the commercial contacts between Aceh and the Red Sea port of Jeddah came to be fully consolidated.[9] In the

---

6. Bartolomé Bennassar and Lucile Bennassar*, Les chrétiens d'Allah: L'histoire extraordinaire des renégats, XVI*e *et XVII*e *siècles* (Paris, 1989).

7. See the collection of essays by Anthony Reid, *An Indonesian Frontier: Acehnese and Other Histories of Sumatra* (Singapore, 2005), which includes his earlier essays "The Turkish Connection", pp. 69-93, and "Trade and the Problem of Royal Power in Aceh: Three Stages, c. 1550-1700", pp. 94-111.

8. "Relazione dell'Impero Ottomano del clarissimo Daniele Barbarigo tornato bailo da Costantinopoli nel 1564," in Eugenio Albèri, ed., *Relazioni degli Ambasciatori veneti al Senato*, Serie III, Vol. III (Florence, 1844), p. 12. For further aspects of the Portuguese-Acehnese rivalry in the same decade, see Pierre-Yves Manguin, "Of Fortresses and Galleys: The 1568 Acehnese Siege of Melaka, following a Contemporary Bird's-eye View", *Modern Asian Studies*, Vol. 22, No. 3, 1988, pp. 607-28, and John Villiers, "Aceh, Melaka and the *Hystoria dos cercos de Malaca* of Jorge de Lemos", *Portuguese Studies*, Volume 17, No. 1, 2001, pp. 75-85.

9. C.R. Boxer, "A Note on Portuguese Reactions to the Revival of the Red Sea Spice Trade and the Rise of Atjeh, 1540-1600", *Journal of Southeast Asian History*, Vol. 10, No. 3, 1969, 415-28.

past two decades, the diligent archival researches of a number of younger historians have developed and nuanced the important analysis of Boxer, and enabled us to gain a far better understanding of Aceh in the years previous to its traditionally defined apogee under Sultan Iskandar Muda (1607-36) in the early seventeenth century. [10] In an earlier essay published a few years ago in *Archipel*, Muzaffar Alam and I attempted to show how the image of Aceh as a political and commercial centre came to develop in these years in Mughal India, using a text written just after 1600 by a Mughal intellectual, a certain Tahir Muhammad Sabzwari. [11]

The work of Boxer and others tended to lay great stress, undoubtedly with reason, on the commercial side of the Portuguese-Acehnese rivalry. After all, the main problem with Aceh as the Portuguese saw it was the fact that it was a centre for the collection and transhipment of pepper and spices, the pepper coming from the Sumatran west coast, Sunda and the Malay Peninsula, and the spices much farther east from Maluku. However, it is almost impossible to speak of this struggle without looking at its religious dimensions. The Portuguese were undoubtedly motivated in some measure in their early empire-building in Southeast Asia by religious stirrings, at times providentialist in character and at others downright messianic in their colouring. In this they were not unique, for the world in which the likes of Gama and Albuquerque were brought up was not entirely distinct from that of Savonarola or Columbus, both notorious for their politically flavoured and quite muscular Christianity. However, as the sixteenth century progressed, the nature of Portuguese religious activity in Asia also changed. The major Catholic religious orders all entered the fray, and with the advent of the Counter-Reformation in mid-century, the Jesuits came to play a prominent role, joining the earlier Franciscans, and soon to be followed from the 1560s and 1570s by the Augustinians. [12]

It has been common enough in the literature to pose this expanding Christianity side by side with an expanding Islam, propelled by the "missionary" activity of Muslims from West Asia and the Indian subcontinent in Southeast Asia. In at least one celebrated and iconic episode involving the

---

10. Most significant amongst these is Jorge Manuel dos Santos Alves, *O domínio do norte de Samatra: A história dos sultanatos de Samudera-Pacem e de Achém, e das suas relações com os Portugueses, 1500-1580* (Lisbon, 1999); but also see Giancarlo Casale, "His Majesty's Servant Lutfi: The Career of a Previously Unknown Sixteenth-Century Ottoman Envoy to Sumatra Based on an Account of His Travels from the Topkapı Palace Archives", *Turcica*, No. 37, 2005, pp. 43-81.

11. Muzaffar Alam and Sanjay Subrahmanyam, "Southeast Asia as seen from Mughal India: Tahir Muhammad's 'Immaculate Garden' (ca. 1600)", *Archipel*, No. 70, 2005, pp. 209-37.

12. For a useful overview, see Ronnie Po-chia Hsia, *The world of Catholic renewal, 1540-1770* (Cambridge, 1998).

ruler of Makassar, Sultan 'Ala-ud-Din, in the early seventeenth century, the two – Islam and Christianity – even appear as rival suitors for the hand of an undecided "heathen" bride.[13] In an early account of his conversion in 1605, the ruler allegedly sends out to Aceh and Melaka for representatives of the two religions who could present their rival arguments; the Acehnese arrive first and he thus accepts Islam. Indeed, as Anthony Reid has written, "the intense competition between the two sides certainly sharpened the boundary, not only between themselves, but between each of them and the surrounding environment of traditional beliefs".[14] If the Portuguese deployed the notions of crusade and of holy war (*guerra santa*), certain Muslim *'ulamā'* for their part made appeals to ideas of *jihād*, as much in Southeast Asia as on the Indian west coast, where a celebrated text written in the 1570s by a certain Shaikh Zain-ud-Din Ma'bari boldly titles itself *Tuhfat ul-mujāhidīn fī ba'z ahwāl al-Burtukāliyyin* ("A gift to the holy warriors in the form of some tales of the Portuguese").[15] In reality, however, we know that the Portuguese had extensive trading contacts with both the Mappilla Muslims of Kerala, and even to an extent with merchants from the Iranian plateau for a good part of the sixteenth century, so that their religious zeal was always tempered by a certain pragmatic spirit. In turn, even the 'Adil Shahs of Bijapur – notionally amongst the fiercest opponents of the Portuguese in India – periodically opened up dealings with Goa, though such episodes could at times appear to be no more than manœuvres intended to lull the *Estado* into a false sense of security before a further set of hostilities.[16]

Another way of posing the problem of Muslim-Christian relations in the sixteenth century Indian Ocean might be to say that some groups and parties more than others were interested in stirring the pot and keeping the religious rivalry fresh. Underlying this was an awkward fact. To be sure, much of the conversion to Christianity and to Islam in the period was of individuals and communities with a third location, such as the Paravas of southern India or the peasants and hill-men of eastern Bengal. Over a century and a half before the Portuguese arrived in the Indian Ocean, the Moroccan traveller Ibn

---

13. For the broad context, also see William Cummings, "Islam, Empire and Makassarese Historiography in the reign of Sultan Ala'uddin (1593-1639)", *Journal of Southeast Asian Studies*, Vol. 38, No. 2, 2007, pp. 197-214.

14. Anthony Reid, "Islamization and Christianization in Southeast Asia: The Critical Phase, 1550-1650", in Anthony Reid, ed., *Southeast Asia in the Early Modern Era: Trade, Power, and Belief* (Ithaca, NY, 1993), pp.151-79 (citation on p. 166).

15. Shaykh Zainuddin Makhdum, *Tuhfat al-Mujāhidīn: A historical epic of the Sixteenth Century*, trans. S. Muhammad Husayn Nainar (Kuala Lumpur, 2006). In some manuscripts, the word *ahwāl* is substituted in the title by *akhbār*.

16. Sanjay Subrahmanyam, "Palavras do Idalcão: Um encontro curioso em Bijapur no ano de 1561," *Cadernos do Noroeste*, Vol. 15, Nos. 1-2, 2001, pp. 513-24.

Battuta briefly visited Pasai in the 1340s, and its ruler al-Malik al-Zahir, and described him as "a most illustrious and open-handed ruler, and a lover of theologians [who] is constantly engaged in warring for the Faith and in raiding expeditions". In this view of the apparently ceaseless war between Muslims and *kuffār*, obviously it was the Muslims "who have the upper hand over all the infidels in their vicinity, who pay them a poll-tax to secure peace". [17] But in the sixteenth century, there was also the problem of Christians who became Muslims and the other way around. By all accounts, this was a somewhat asymmetrical process, for Muslim states in Asia had far more resources and prestige to offer at this time than their relatively modest Christian counterparts. [18] Faced with this reality, it is not entirely surprising that we see the production of a set of exhortatory texts in the second half of the sixteenth and early seventeenth century, intended to urge Christians to hold firm to their faith, and even prefer the goriest forms of martyrdom to the temptations of Islam. That missionaries might be seen as potential martyrs is not entirely unexpected, but it is interesting that this odour of sanctity is also extended to secular actors such as soldier-martyrs, whose deaths seem to provide a conceptual link between Portuguese activities in North Africa and the *Estado da Índia*. [19]

An author

One of the oddest personages in the intellectual history of the Portuguese *Estado da Índia* – and there is avowedly no shortage of them – is Manuel Godinho de Erédia, who was born around 1558 in the great Southeast Asian entrepôt of Melaka, and who died in 1623. Erédia was a Luso-Asian, termed a "*hijo de la India y mestiço*" by the powerful Italian Jesuit Alessandro Valignano, who seems to have known and heartily disliked him. His father João Erédia was in all likelihood a Portuguese soldier of Spanish and Italian descent in the Melaka garrison and his mother was either Malay or Bugis, probably from the Makassar region of Sulawesi. [20] Manuel Godinho was the

---

17. Ibn Battuta, *Travels in Asia and Africa, 1325-1354*, trans. H.A.R. Gibb (reprint, New Delhi, 2001), p. 274.

18. The classic essay on this theme is that of Maria Augusta Lima Cruz**, "**Exiles and Renegades in Early Sixteenth Century Portuguese India," *Indian Economic and Social History Review*, Vol. 23, No. 3, 1986, pp. 249-62.

19. See the useful reflection on the North African case in Maria de Lurdes Rosa, "Velhos, novos e mutáveis sagrados ...: Um olhar antropológico sobre formas 'religiosas' de percepção e interpretação da conquista africana (1415-1521)", *Lusitania Sacra*, Vol. 18, 2006, pp. 13-85, and also in Lurdes Rosa, "Vom Heiligen Grafen zum Morisken-Märtyrer: Funcktionem der Sakralität im Kontext der nordafrikanischen Kriege (1415-1521)" in *Novos Mundos-Neue Welten: Portugal und das Zeitalter der Entdeckungen* (Berlin, 2007), pp. 88-105.

20. The sections that follow are largely based on J.G. Everaert, "Manuel Godinho de Erédia: Humaniste ou aventurier?", in Manuel Godinho de Erédia, *Suma de Árvores e Plantas da*

youngest of four children, and his two older brothers constructed religious careers for themselves, one – Francisco Luís – with a certain degree of success. After an education with the Jesuits in Melaka, Manuel, who was apparently the most ambitious of the three brothers, moved in his early teens to the Portuguese Asian capital of Goa, where he seems to have been accepted by the Jesuits into their order as a novice in about 1574. But things really did not go well for him in this context. After ten years at the fringes of the Society, Erédia was asked to leave, accused by superiors of doing no more than "troubling and disturbing others", and also of having no serious religious vocation. He may have equally been a victim of discriminatory policies which the Jesuits such as Valignano and Mercuriano came to formulate in Asia from the mid-1570s against natives (*naturales*) and those of mixed blood (*mestiços*), something of an irony in view of the tolerance that the same order showed in regard to New Christians in Europe. Nevertheless, Erédia had demonstrated by then that he possessed a certain number of other talents, notably in geometry and mathematics more generally (which he taught), and above all as a draftsman and painter. These, together with cartography (and what he liked to term "cosmographia"), were the skills that he would deploy with some measure of success during the rest of his life, which he lived out in Cochin (where he married a certain Violante de Sampaio in about 1586), then in Melaka, and eventually again in western India.

Manuel Godinho de Erédia was a characteristic intermediary figure or go-between from several points of view. As a *mestiço* who affirmed rather than denied his dual heritage, he was in the first place an 'in-between' even before he was a 'go-between'. The manner in which he used this heritage was quite typical of many such figures, in that he inflated the weight and prestige of his genealogy. Thus, on his father's side he claimed some relationship with the noble Italian family of Acquaviva, and in a self-portrait from 1613, he showed himself with the admittedly ill-defined arms of a noble family (*escudos de sua nobreza*, as he himself put it), and suggested that his father was in fact a *fidalgo*. But he gave as much if not more importance to the notion that his mother belonged to the Southeast Asian aristocracy, and it is in this sense that the distinguished Portuguese historian Luís Filipe Thomaz has noted that "Erédia was, in effect, not just a physical *mestiço* but a cultural *mestiço*, a *topaz*, as used to be said in Portuguese at the time in the East: the term (…) etymologically signifying 'bilingual', but better translated by the notion of what we might as a neologism term 'bicultural'".[21] Here the reference is to the Portuguese version of the Indian term *dubāsh* or *dubāshī*, literally mean-

Índia Intra Ganges, eds. J.G. Everaert, J.E. Mendes Ferrão and M. Cândida Liberato (Lisbon, 2001), pp. 23-82.

21. Luís Filipe Thomaz, "Prefácio", in Godinho de Erédia, *Suma de Árvores*, p. 12.

ing he (or she) of two (*du*-) languages (*bhāshā*).[22] An early nineteenth-century French colonial official in India would define these *topazes* or *dubashes* as follows: "they come from the mixture of Europeans with the women of the land, and from Indians who have renounced their caste". This means that such a group was made up of a mix of acculturated converts and Eurasians, and was in none-too-good a shape by then, for we learn from the same source that "the *topas* population is the most miserable in India, and with the exception of some individuals who are employed as scribes in offices or who have shops, the others have no profession and no employment".[23]

Unlike those who are referred to in the early nineteenth century, however, Erédia manifestly did not see himself as belonging to some *topaz* community but as pretty much *sui generis*. He also strongly asserted his attachment to a learned culture, that of the Catholic Iberian world. His Jesuit education had brought him into contact with classical authors from Aristotle and Ptolemy to Pliny, and he also had gained some acquaintance with Copernicus and Girolamo Cardano, as well as Petrus Plancius and Mercator. This was a written culture then, quite unlike his Asian heritage. Erédia did have some notions of Konkani, the vernacular language of Goa, as we note from works on botany where he uses terms from that language to designate plants. However, he had a far deeper immersion in Malay which probably stemmed from a childhood spent in Melaka, and perhaps from the direct influence of his mother. But his access to both these languages was manifestly through the world of orality, bodies of stories and legends, as well as the life-experiences of mariners and others. Further, he tended to use such materials quite pell-mell and in a credulous manner whereas he reserved a somewhat more critical spirit for his readings of European materials.

Erédia is known for having written about ten works of a quite diverse variety; if, on the one hand he was a scholar, the other aspect of his life was as a man of action, notably as a prospector, explorer and military engineer. But in reality these two sides of his life were inextricably mixed up. One set of his works thus concerns the plans of fortresses and settlements of the Portuguese, and shows off his (admittedly limited) skills as a draftsman.[24] A second, and quite diverse work, dating from 1612, is his "Summary of the trees and plants of India *Intra Ganges*", accompanied again by illustrations from his hand. Then there are works of geography or pseudo-geography,

---

22. Susan Neild-Basu, "The Dubashes of Madras", *Modern Asian Studies*, Volume 18, No. 1, 1984, pp 1-31.

23. Achille Bédier and Joseph Cordier, *Statistiques de Pondichéry (1822-1824)*, ed. Jean Deloche (Pondicherry, 1988), p. 58.

24. See Rui Carita, ed., *O "Lyvro de Plantaforma das Fortalezas da Índia" da Biblioteca da Fortaleza de São Julião da Barra* (Lisbon, 1999).

ranging from his "Discourse on the Province of Indostan, termed Mogûl" from 1611, to the spectacularly confused "Declaration on Malaca and Meridional India, with Cathay".[25] A further set of works concerns one of his principal obsessions, namely the search for sources of gold in the vicinity of Portuguese Asia, and especially in the broad region of Melaka. These include the earliest of his known works, from 1599-1600, the "Information on the *Aurea Chersoneso*, or Peninsula, and auriferous, carbuncular and aromatic islands". It is clear from this last lot of writings that Erédia rather fancied himself as an explorer, and from the 1590s is known to have importuned a series of Portuguese viceroys to allow him to explore the gold-bearing potential of Southeast Asia, in a conception that rather paralleled the El-Dorado projects of his contemporary Walter Ralegh. What is interesting however is the source for this drive, for it is mixed. If on the one hand it derives from classical works such as that of Ptolemy and their construct of the "Golden Chersonese", Erédia also drew fully on a range of Malay legends that spoke of a place called *Pulo Mas*, an island where the beaches had golden sands that could be harvested easily. In a similar vein, he developed the idea of a great southern land lying beyond Java that could be explored, drawing it would seem on a mix of tales carried by Malay sailors and maritime communities (or *orang laut*), and rumours that stemmed from the first Dutch sightings of the north coast of Australia. We need not revisit the rather futile controversy here concerning the "secret discovery of Australia", but rather point to how Erédia was able to produce a curious synthesis of classical western, oral Southeast Asian, and contemporary European knowledge, tempered of course by a large dash of his own ungovernable imagination.[26] Further, as we see from his autobiographical *Sumário da Vida*, he was much given to exaggeration regarding his own knowledge, achievements and connections, something that places him within easy reach of the category of trickster as well. For example, the royal grant that he allegedly received from Philip II in 1594 to promote his explorations in Southeast Asia seems to have been either an outright fantasy or a major exaggeration on his part.

A work

Our central concern in this brief essay is none of the works cited above; rather it is a peculiar work entitled *História de serviços com martírio de Luís*

---

25. Manuel Godinho de Erédia, *Eredia's description of Malaca, Meridional India, and Cathay*, trans. J.V. Mills, introd. Cheah Boon Kheng (Kuala Lumpur, 1997). On the other texts, also see Jorge Flores, "Dois retratos portugueses da Índia de Jahangir: Jerónimo Xavier e Manuel Godinho de Erédia", in Jorge Flores and Nuno Vassallo e Silva, eds., *Goa e o Grão-Mogol* (Lisbon, 2004), pp. 44-66.

26. For a general consideration on these questions, see Luis Filipe F. R. Thomaz, "The Image of the Archipelago in Portuguese Cartography of the 16th and Early 17th Centuries", *Archipel*, No. 49, 1995, pp. 79-124.

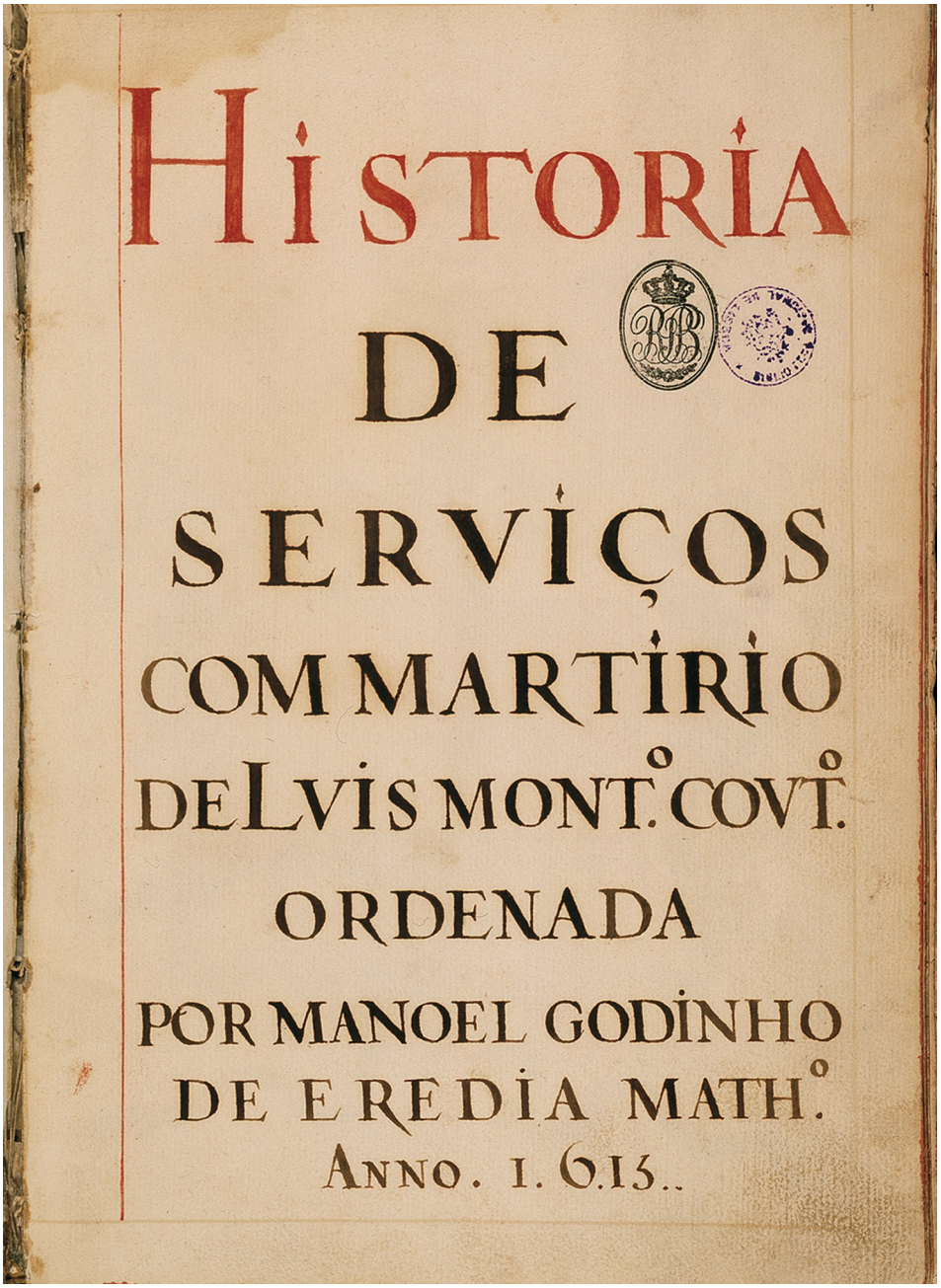
Monteiro Coutinho, ordenada por Manoel Godino de Erédia, mathemático, Anno 1615 ("History of the services and martyrdom of Luís Monteiro Coutinho, set in order by Manoel Godinho de Erédia, mathematician, in the year 1615").[27] There is some significance to the choice of the word *ordenada*, in place of *escrita* (written) or *composta* (composed); it seems to place some distance between author and work. What the work (henceforth abbreviated as *HSMLMC*) intends to explore is the life and death of a minor Portuguese nobleman, who met his end in 1583 after serving in Asia for an undefined period of time, possibly something under fifteen years. It exists, so far as we know, in a single manuscript copy in the Biblioteca Nacional in Lisbon and to date is yet to be published. It is carelessly put together, and may not be in the final form that Godinho de Erédia intended to give it, lacking a proper conclusion for example. It is also accompanied by seven rather interesting watercolours from the hand of Godinho, as well as the arms of the Monteiro Coutinho family.

The hero of Godinho's work is a rather obscure figure, hardly one of those who feature regularly in the great chronicles or texts of the second half of the sixteenth century. He is mentioned only once in Diogo do Couto's *Da Ásia*, in regard to a naval combat that led to his capture, and in this mention he is simply termed Luís Monteiro. We might say that his capture and death are the most remarkable features of his biography, and that even to produce a relatively modest text of some thirty folios requires a certain amount of embroidery on the part of Godinho, with extraneous contextual passages (usually with geographical and historical ramblings) being introduced on more than one occasion. We may begin with the framing, which is in the form of a short dedication to Augustinian prelate Dom Frei Aleixo de Menezes, former Archbishop of Goa, who in 1615 (at the time *HSMLMC* was completed) was Archbishop of Braga and Viceroy of Portugal on behalf of the Habsburg Crown.[28] The dedication runs as follows.

---

27. The unique manuscript of this work is in the Biblioteca Nacional de Lisboa, Fundo Geral, Reservados, Codex 414. The work may be consulted online at http://purl.pt/1275. One of the few modern works to make extensive use of this text is Paulo Jorge de Sousa Pinto, *Portugueses e Malaios: Malaca e os Sultanatos de Johor e Achém, 1575-1619* (Lisbon, 1997). Also see Jorge Manuel dos Santos Alves, "Os mártires do Achém nos séculos XVIe XVII: Islão *versus* Cristianismo?", in *Missionação Portuguesa e Encontro de Culturas — Congresso Internacional de História: Actas, Vol. II (África Oriental, Oriente e Brasil)* (Braga, 1993), pp. 391-406, where the author mentions (p. 398, n. 24) the text by Erédia and states: "preparamos para breve a sua edição comentada e anotada", though it has not to our knowledge yet appeared.

28. On this important and controversial personage, see Carlos Alonso, *Alejo de Meneses, O.S.A. (1559-1617), Arzobispo de Goa (1592-1612): Estudio biográfico* (Valladolid, 1992). *A*lso Sanjay Subrahmanyam, "Dom Frei Aleixo de Meneses (1559-1617) et l'échec des tentatives d'indigénisation du christianisme en Inde", *Archives de Sciences Sociales des Religions*, No. 103, 1998, pp. 21-42.



Title page of the manuscript

> "Amongst authors, it is a very common matter to dedicate their works and offer their writings to princes and illustrious persons, so that under their protection and shade they might be esteemed; and in this way, this small work [too] might gain worth under the shade of Your Lordship, particularly on account of the greatness of the martyrdom of Luís Monteiro Coutinho, which his brother Nuno Monteiro Coutinho wished to publicize amongst the Christians (*publicar entre os Christãos*), as it has been forgotten through negligence, [especially] that new mode of martyrdom which was through the firing of a cannon (*tyro de hum basalisco*) by which means he decorated his own services and the services of his brothers: And he [Nuno Monteiro] encouraged us to pursue this act of impudence of offering this work to Your Lordship so that the populace might not despise this work of praise, confident in the notion that the great nobility of Your Highness would act as a shield to defend this small work offered to Your Highness, whose person God be pleased to preserve for many years, with the greatest and happiest state, for the protection of this servant of his. In Goa, on the 11th of November of the Year 1615, Manoel Godinho de Heredia". [29]

A few minor aspects of this dedicatory text are worth remarking. The first is the explicit notion that the text is meant to "publicize amongst the Christians" a moment of martyrdom, and thus goes beyond the simple limits of the Portuguese or Luso-Asian sphere. A second point is the location of the martyr not as an individual but as the member of a noble family, which is collectively exalted by his death and prior services. A third point is Godinho's use of a slightly obscure technical term, that of *basalisco* or "basilisk" to describe the weapon that was used to execute the hero of the text. [30] The novelty of the martyrdom, he implies, lies as much in its technological means as anything else; rather than being stoned, decapitated, pierced with arrows, skinned alive, or crucified, Monteiro Coutinho is very much a martyr of his own times. The same fact is emphasized in the following passage, a brief address by Godinho to his reader ("*Ao Lector*").

> "The martyrdom of Luís Monteiro Coutinho not only caused amazement (*pos em admiração*) to the King of Achem, Raia Mançor, and to the grandees of that court, when they took note of his constancy and very great willpower (*esforço*) in the very act of dying, but this martyrdom also astonished all those nearby Moorish kings and satraps. And to the Christians it was a cause of great consolation, because Luís Monteiro Coutinho was martyred with a new [type of] martyrdom through the shot of a *basalisco*. Since it was an example for others to follow as a good and prudent captain of Portugal, and since it was a notable act, it seemed to me that I should not allow such a glorious death and so many and such distinguished services, which have been taken into account in the Divine Tribunal (*tribunal da glória*), to be forgotten. Therefore, only he and his services, as well as the services of his brothers will be dealt with summarily in this history, without taking account of the other events of the time, or mentioning other persons besides Luís Monteiro Coutinho and his brothers who followed him in service. And may this martyrdom be for the honour and glory of God, and an example for all Christians; it occurred on

---

29. *HSMLMC*, fl. 3r.

30. On the basilisk, see for example John Vogt, "Saint Barbara's Legion: Portuguese Artillery in the Struggle For Morocco, 1415-1578", *Military Affairs*, Vol. 41, No. 4, 1977, pp. 176-182; and Leonid Tarassuk, "Model of a Basilisk by Petrus de Arena", *Metropolitan Museum Journal*, Vol. 24, 1989, pp. 189-197.

> the 24th of March, in the presence of the King of Achem, and the grandees of his court, and all of the princes of Samatra, the relatives and vassals of Raia Mançor, and the ambassadors of the Grand Turk, and they were all present at that most happy death (*naquella felicissima morte*), for on that account his soul was able to enjoy eternal glory in the year 1588". [31]

We already see here the first signs of carelessness on the part of Godinho de Erédia in respect of the year of martyrdom, which was considerably earlier than 1588. The Sultan of Aceh referred to here is 'Ala-ud-Din Mansur Syah, a prince from the Perak Sultanate who had been brought during earlier wars to Aceh and had married into the royal family there, eventually succeeding to the throne in 1579 at the death of Sultan Zain-ul-'Abidin. Mansur Syah appears to have died in 1586 and could manifestly not have been the ruler in 1588 if the martyrdom indeed took place in that year. [32] Malay texts from the region carry a concrete and fairly well-defined image of this ruler suggesting that he was firm, just and pious, as well as a rather *sharī'a*-minded Muslim unlike his somewhat playful predecessor. He is reputed to have supported a number of learned *'ulamā'* from West Asia, notably a certain Syaikh Abu'l Khair ibn Syaikh ibn Hajjar al-Makki (a specialist in *fiqh* and author of the text *as-Saif al-Qāti'*) as well as his Yemeni rival Syaikh Muhammad Yamani. The period also saw the arrival of at least one prominent *'ālim* from the Rander region in Gujarat, Syaikh Muhammad Jilani ibn Hasan ibn Muhammad Hamid Quraishi. [33] It is also possible, as Erédia's text suggests, that Mansur Syah had Ottoman representatives regularly present in his court. But the Portuguese text of the *HSMLMC* is not particularly helpful in these matters. In contrast, Jorge de Lemos's account of the sieges of Melaka published in 1585 does give us a hint of the Portuguese perspective on this reign. He writes that "one should not allow this occasion to pass since there is now no king in Achém. And the kingdom being in such a state that some captains suspected that there were thoughts of rebellion and uprisings amongst the most powerful, they worked to calm things down and invited the ruler of Perak (*o Régulo de Pêra*) to govern the kingdom: [but] he is poorly obeyed". [34] Since, in Portuguese writings of the period on Asia, weakness

---

31. *HSMLMC*, fl. 4r.

32. See the discussion in Pinto, *Portugueses e Malaios*, pp. 253-62, "O Sultanato de Achém: Questões e problemas de genealogia".

33. Hoesein Djajadiningrat, "Critisch overzicht van de in maleische werken vervatte gegevens over de geschiedenis van het Soeltanaat van Atjeh", *Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederlandsch Indië*, Vol. 65, 1911, pp. 135-265 (especially pp. 159-62).

34. Jorge de Lemos, *História dos cercos de Malaca (1585)* (facsimile edn., Lisbon, 1982), pp. 58-64; for the larger context, see B.N. Teensma, "An unknown Portuguese text on Sumatra from 1582", *Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde*, Vol. 145, Nos. 2-3, 1989, pp. 308-23.

and tyranny were often seen as two sides of the same coin, one can see how such a portrayal might go together with one of a Sultan inclined to blow up brave Portuguese captains from the mouth of a cannon.

By the time Godinho de Erédia set out to write his work in the 1610s, a number of possible models for such texts already existed in the context both of Portuguese Asia and the wider ambit of the Portuguese empire. He would have known of the major chronicles of Fernão Lopes de Castanheda and João de Barros, as well as the continuation of the latter's work by Diogo do Couto (1542-1616), a personal acquaintance of Erédia in Goa. Besides these, there were works that focused on the trajectory of a single figure, such as a viceroy, a governor or even a simple captain. Afonso de Albuquerque's son had written a work on his father, and published it in two versions in the latter half of the sixteenth century; other works existed for example on the mid-sixteenth century figure of Dom João de Castro by authors such as Leonardo Nunes and Dom Fernando de Castro. Closer to the object at hand, Diogo do Couto himself had written the *Vida de Dom Paulo de Lima Pereira*, concerning the life of a "*fidalgo*, soldier and captain, who in this *Estado da Índia* fought for many years, during which time he always enjoyed great and famous victories"; Pereira (1538-89) was the illegitimate son of a northern Portuguese nobleman, who eventually died after a shipwreck on the African east coast while on his way back to Portugal.[35] But Couto possessed significant advantages that Erédia did not. As an official chronicler and archivist, he had access to written documents as well as a privileged position from which to gather oral testimonies. Erédia on the other hand seems to have been very largely dependent on Luís Monteiro Coutinho's own family, and in particular his brother Nuno who lived in Melaka, for his material.[36] He thus begins his text in a somewhat vague tone, once he has delivered to the reader what he possesses by way of genealogical information. We are aware that most Portuguese soldiers of status in Asia tended to build their own dossiers in the expectation of future rewards, and Luís Monteiro must certainly have done the same. This dossier included letters and certificates (*consultas de partes*) from those under whom the soldier in question had served and would

---

35. Diogo do Couto, *Vida de D. Paulo de Lima Pereira, por Diogo do Couto (com uma descripção que de novo deixou feita o mesmo author desde a Terra dos Fumos até o Cabo das Correntes)* (Lisbon, 1903).

36. In this respect, another interesting comparison would be to the hagiographical texts produced around the 'martyred' figure of Constantino de Sá de Noronha in seventeenth-century Sri Lanka; cf. Jorge Flores and Maria Augusta Lima Cruz, "A 'Tale of two Cities', a "Veteran Soldier', or the Struggle for Endangered Nobilities: The Two *Jornadas de Huva* (1633, 1635) Revisited", in Jorge Flores, ed., *Re-exploring the Links: History and Constructed Histories between Portugal and Sri Lanka* (Wiesbaden, 2007), pp. 95-124.

eventually be summed up in a central narrative document (*carta de serviço*) wherein the soldier set out the principal steps of his military *curriculum vitae*.[37] However it is clear that this dossier was simply not available to Erédia, inducing a certain imprecision in his narrative.

We thus learn that Luís Monteiro Coutinho was born in Lamego, just south of the Douro River in northern Portugal, on 25th August 1527, and was hence named for Louis IX (or St Louis) king of France, the saint for that day. There is a certain obvious irony in this, for St Louis embarked on at least two Crusades against the Muslims in the thirteenth century, and while in Egypt was defeated by the Ayyubid Sultan Turanshah at Fariskur in April 1250, taken prisoner, and eventually ransomed at considerable cost.[38] Our hero's father was a certain António Monteiro Coutinho, his mother was Lucrécia Luíz, and he was the oldest of four brothers, the others being Domingos, António and Nuno, all of whom (so Erédia assures us) were "of merits and great services" (*todos de merecimentos e grandes serviços*). The milieu was clearly one of the middling nobility; both parents counted themselves as *fidalgos* and numbered connections with houses such as the Monteiros, Coutinhos, Mouras and Pereiras of Lamego on the father's side, and the Luizes and Vazes of neighbouring Penajoia to the north on the mother's side. The first quarter-century of Luís Monteiro Coutinho's life is left an entire mystery by Godinho de Erédia. He contents himself by noting that he was baptized in the parish of Almacave in Lamego, and that during his "childhood and young age continued his studies in Lamego for some years until he attained the age of twenty-seven years".[39] This was in fact a rather advanced age until which to remain at home, and many sons of the nobility embarked for North Africa or Asia at a far earlier moment. Perhaps it was the privilege of the oldest son to remain in the parental abode for somewhat longer. At any rate, at the age of twenty-seven, we learn that he developed a taste for adventure. "And being capable of military action (*capax de melicia*), in order to show his force and his high spirits, he left his patria of

---

37. Luís de Albuqerque and José Pereira da Costa, "Cartas de 'Serviços' da Índia (1500-1550)", *Mare Liberum*, No. 1, 1990, pp. 309-96; Historical Archives, Panaji, Goa, Mss. 1043, "Consultas de Partes".

38. Jacques Le Goff, *Saint Louis* (Paris, 1996), pp. 192-93, in which Le Goff remarks: "être fait prisonnier est le pire malheur qui puisse arriver à un roi (…). Mais être fait prisonnier par des Infidèles est le pire malheur qui puisse arriver à un roi chrétien". More generally, see Robert I. Burns, "Christian-Islamic Confrontation in the West: The Thirteenth-Century Dream of Conversion", *The American Historical Review*, Vol. 76, No. 5, 1971, pp. 1386-1434.

39. *HSMLMC*, fl. 5r. For a general history of the town and its bishopric, see M. Gonçalves da Costa, *História do bispado e cidade de Lamego*, 6 Vols. (Lamego, 1977-92), in particular Vol. III (Renascimento I).

Lamego and embarked in Lisbon for India in the company of Francisco Barreto, conqueror of Monomotapa, who was governor of the *Estado da Índia* on the death of the governor Pêro Mascarenhas in the year 1554. And Luís Monteiro Coutinho in the company of the said conqueror disembarked in Moçambique from where he passed on to Soffalla, and with his men went marching into the interior (*o certão*) of the Rio de Cuama as far as Monomotapa".[40]

This is, to put it mildly, a rather confused little narrative sequence. To be sure Barreto (1520-73) had been interim governor at Goa in the mid to late 1550s, after having first arrived there in 1547. Thereafter, he had returned to Lisbon after a tortuous and complex voyage, to eventually be named by Dom Sebastião as head of a massive expedition to discover the sources of gold in east-central Africa. However, this large body of men left Lisbon only in April 1569 to arrive over an extended period in Mozambique. If Luís Monteiro Coutinho was in fact a member of this expedition, we still cannot account for the period between 1554 (when he was aged twenty-seven) and 1569, when he embarked for the Indian Ocean. In any event, it does not appear that Monteiro Coutinho accompanied Barreto on his long and fruitless trek up the Zambezi river valley, in the process of which (after a further return sortie to the coast), he eventually died at Sena in July 1573.[41] Rather, he was despatched to Goa sometime in the early 1570s: "and the said Francisco Barreto wished to inform the Viceroy Dom Luis de Atayde of his arrival and the conquest of Monomotapa, and to this end despatched Luís Monteiro Coutinho with letters in order to voyage from Moçambique to the port of Goa the capital, in a *pangayo* (*sic*: for pangajava), and on his arrival that whole court rejoiced". In 1570, Erédia reminds, us, "the Moorish kings of India" had constructed a major alliance in order to attack the fortresses of the *Estado da Índia* and each had decided to besiege one site. The viceroy thus called on Coutinho to serve in one of the most hard-pressed of the fortresses, namely Chaul in the Northern Province, which was under siege by Murtaza Nizam Shah (1565-88) of Ahmadnagar.[42] The Portuguese had built a fortress there in 1521, but we are informed that by 1570, the larger Portuguese settlement was "open without any defence in terms of walls, or bulwarks, nor any people in it save the *cazados* who were very few in number to resist the great power of the Nizamaluco who from Adenager (*sic*: for Ahmadnagar) in the Balagate advanced with two hundred thousand infantry-

40. *HSMLMC*, fl. 5r.

41. On the expedition see Malyn Newitt, *History of Mozambique* (London, 1995), pp. 56-58.

42. On this siege, see R.O.W. Goertz, "Attack and defense techniques in the siege of Chaul, 1570-1571", in Luís de Albuquerque and Inácio Guerreiro, eds., *Actas do II Seminário Internacional de História Indo-Portuguesa* (Lisbon, 1985), pp. 265-87.

men and cavalry and with them attacked Chaul several times". Coutinho accompanied the captain of the expeditionary force sent from Goa, Dom Francisco Mascarenhas, later himself to be the viceroy of the *Estado* in the 1580s. His hagiographer underlines his courage and valour in this first military operation: "he was the first on the frontline in assaults, and sorties and attacks on the [enemy] camp, in which he visited destruction on the Moors, and in the fight he was stabbed mortally six times, and God permitted that he should regain his health and life, so that he could later attain glory through martyrdom".[43] This account is confirmed in its broad details by the chief Portuguese source for that period, namely António Pinto Pereira's *História da Índia*. Pereira mentions the bravery of the cousins Nicolao and Luís Monteiro at one point in his account of the siege of Chaul, and then adds further interesting details in regard to another episode. Writing of a certain Fernão Pereira de Miranda and his actions, he notes that "in everything, he was followed by Luís Monteiro, a very honourable soldier and one of his clients (*de sua criação*), who in this and other combats always followed and helped him greatly, and on this occasion was pierced by a lance through his mouth".[44]

Recovering from his wounds, Luís Monteiro seems to have followed the regular pattern of newly-arrived soldiers from Portugal, serving on the coastal fleets that were sent out annually from Goa to patrol the west coast against the Mappilla Muslim adversaries of the Portuguese. According to Erédia, he accompanied Matias de Albuquerque in 1572 when the latter was sent out against Calicut and Chaliyam; the next year, he was part of the coastal fleet that made its way to the Gulf of Cambay and Surat "to impede the arrival and departure of ships from Mecca, so that they do not carry out voyages without a *cartaz* from the viceroy". The year was 1573, and Gujarat had just been conquered with relative ease by a Mughal army.[45] Relations between the Mughal dynasty and the Portuguese were about to enter a new footing, and Luís Monteiro Coutinho would play a minor (but hitherto unnoticed) role therein. Erédia writes:

> "And since the King Equebar of Mogor wanted to see Portuguese in his court at Agra, he asked the captain-major Fernão Telles de Menezes to send some Portuguese so that he [Akbar] could make him some grants: and to this end, the said Fernão Telles de Menezes chose Luís Monteiro Coutinho and his cousin António Teixeira Pinto, and having been

43. *HSMLMC*, fl. 5v.

44. António Pinto Pereira, *História da Índia no tempo em que a governou o visorey D. Luís de Ataíde*, introd. Manuel Marques Duarte (Lisbon, 1987), pp. 429, 522.

45. See Farhat Hasan, *State and locality in Mughal India: Power relations in western India, c. 1572-1730* (Cambridge, 2006), pp. 20-30.

> supplied with all that was needed, they left Surrate and through Amadava [Ahmadabad] arrived in the court of Agra, where they were well-received and fêted by the King Equebar". [46]

Further, if we are to believe Erédia, Coutinho made a particularly favourable impression on the monarch on the occasion of a fencing tournament (*hum desafio de espadas pretas*) that was held at the Mughal court in which he "overcame all the Moors with his sword [so that] everyone was astonished, and it was a great cause of honour for the Portuguese, and at once the king Equebar gave him grants of money and sent him back to Cambaya". [47]

Coutinho thus seems to have returned via Gujarat to Goa around the time of the great administrative disputes that broke out in late 1573, leading to the setting aside of the viceroy Dom António de Noronha and his substitution by António Monis Barreto in December of that year. [48] Noronha was apparently accused of having neglected the affairs of the south (*negócios do Sul*), and in particular the ongoing dispute between the Portuguese and the Aceh Sultanate. The new governor Barreto, it is claimed by Erédia, was well aware of the valour and enterprise shown by Coutinho at Chaul, Calicut and elsewhere; he hence chose him to participate in a small maritime force to help shore up the position of the Portuguese in Melaka. Coutinho was thus given command of a galliot, and his brother Domingos Monteiro of another; they accompanied some rather more substantial vessels including one carrying the incoming captain of Melaka, who according to Erédia was a certain Dom João da Costa, brother of Francisco da Costa who had been captain of Melaka in the years 1570-73 and died in office. This is however rather difficult to reconcile with the extant record which shows that the incoming captain of Melaka at the time was Tristão Vaz da Veiga, who took over from the interim captain Francisco Henriques, and who arrived in the great Southeast Asian port probably in early June 1574. Whatever the confusion with names and precise dates we find in Erédia's text, it is nevertheless clear that

---

46. *HSMLMC*, fl. 6r. If this account may be credited, Coutinho would have been in the Mughal court in late 1573, at least some years before the first proper Jesuit mission there. On early Portuguese-Mughal relations, also see Jorge Flores e António Vasconcelos de Saldanha, *Os Firangis na Chancelaria Mogol: Cópias Portuguesas de documentos de Akbar (1572-1604)* (New Delhi, 2003). Godinho de Erédia had some contacts with the early Jesuit missions at the Mughal court, and these may have been his source of information. On António Teixeira Pinto, see the brief mention in Costa, *Historia do bispado e cidade de Lamego*, Vol. III, p. 376.

47. On the *espadas pretas* or *espada negras* used for fencing, see the mention in Miguel de Cervantes, *Don Quijote*, Part II, Ch. 19, of "*dos espadas negras de esgrima, nuevas, y con sus zapatillas*", usually translated as "new fencing-foils with buttons".

48. Diogo do Couto, *Da Ásia, Década Nona* (reprint, Lisbon, 1974), pp. 103-10. The dates in Erédia's account are, as usual, problematic, and he writes that the transition in government took place on 18 October 1574 (*HSMLMC*, fl. 6v).

Coutinho had no particular desire to remain in Melaka; rather his chief ambition was to take his galliot and move eastward to Ambon, since he had a letter naming him Captain-Major of the Sea of Ambon (*capitão-mor do mar de Amboino*), to eventually be succeeded in that post by his brother Domingos. But the administrative confusion and disputes that characterized Goa at this time seem to have had an effect lower down in the administrative hierarchy of the *Estado* as well. Thus Dom João da Costa (or Tristão Vaz), having assumed the post of captain of Melaka, insisted that he could not spare any vessels but rather needed them all to protect the straits around Melaka and secure them from attack. Both Coutinhos were thus obliged to serve in the seas around Melaka, and Costa/Vaz eventually may have persuaded the governor Barreto in Goa to confirm this decision. Erédia claims to have had access to the original orders (*regimento*) given by Barreto, and produces a copy of it. It runs as follows.

> "On account of the good information I have of you, Luís Monteiro Coutinho, and of your services and of the good manner in which you have carried them out, I decided to employ you in this aid that I am sending to Malaca, giving you a galliot in which you can better serve the King, my lord, thus adding new merits to those of the past for which I hope you will soon be rewarded, so that setting your prow against all the travails of the sea and the land, you will set sail together with your brother in the company of the *nao* of Francisco de Souza Tavares (…) and you will make for the island of Pulo Pinam [Pulau Pinang], and there you will wait for the galley and for the captain of Malaca Dom João da Costa so that you may all go together to the port of Malaca, and without him you will not move from Pulo Pinam for I am informed through letters that arrived in this monsoon that the [king of] Achem was out with his fleet against the fortress [Melaka]. And these two galliots and the galley are to go on to Maluco with Diogo de Azambuja, or whoever else is named in his place if he cannot go. However, I order you and your brother should go with that galley to Maluco, which is in great need of assistance, and when you return your brother will take charge of that post of captain-major of the sea of Amboino, which I have granted him and charged him with. And nothing should prevent you from going to Maluco, or from making that voyage. May Our Lord be pleased to make you prosper in it, with tail winds and a calm sea, and may He give you the victory in those parts that I desire for you. Jorge de Lemos composed it in Goa on 13 April 1576. António Monis Barreto". [49]

We may suspect Erédia here of gilding the lily somewhat; perhaps he even invented this document entirely in view of its unlikely mention of Dom João da Costa. The language in the latter part of *regimento* is rather suspicious; governors of the *Estado* did not normally use such phrases as "May Our Lord be pleased to make you prosper in it, with tail winds and a calm sea (*que Nosso Senhor volo queira prosperar, com vento a poupa e mar bonança*)". In any event, the chief purpose of this is to show how despite his considerable service to the Crown and the *Estado*, Coutinho was still done down by the mean-spiritedness of a *fidalgo* such as Dom João da Costa.

---

49. *HSMLMC*, fls. 7v-8r.

In any event, Erédia assures us that in the succeeding years, Coutinho continued to act vigorously in the seas around Melaka, initially in the company of Dom Pedro de Menezes, captain-major of the fleet there. There was a new ruler in Aceh, Raya Mançor, and he apparently wished to put together a new league between the Acehnese and the Malays against the Portuguese, through a marriage alliance between his family and that of the Sultan of Johor, ʻAli Jalla ʻAbdul Jalil Shah (whom Erédia terms "Raja Ale Rey de Jor e Viantana"). [50] Later, he also participated in a naval battle between a Portuguese fleet commanded by Matias de Albuquerque and a very large Acehnese fleet (*huma grossa armada de 150 vellas*), including forty galleys allegedly commanded by Turks, and crews made up of "lascarins, Turks, Arabs, Deccanis and Acehnese". This engagement apparently took place at sunrise, when the Portuguese fleet – which was sailing south-east from Melaka towards the Straits of Singapore – chanced on the Acehnese fleet as it was entering the Johor river. [51] Some of the Acehnese vessels, including the two chief ones (*a almiranta e a bisalmiranta*) were driven onto sand banks and mangroves, somewhere in the vague region between Baru Bukit and Tanjung Pura. Coutinho is again said to have engaged in hand-to-hand combat in boarding these galleys and once more was wounded seriously; as usual, however, "God granted him life so that he might accomplish marvellous works".

By the time of this engagement, which allegedly took place on 1st January 1578, but really a whole year before on 1st January 1577, Erédia would have it that Coutinho's old nemesis Dom João da Costa had been substituted in the captaincy of Melaka by Aires de Saldanha. (The reality is that Aires de Saldanha became captain in 1576, in place of Miguel de Castro, who had briefly taken the place of Tristão Vaz; we see here that administrative detail and its chronology are clearly not Erédia's strong points). Saldanha thus permitted Coutinho to return to Goa in late January 1577 (or perhaps 1578), carrying letters for governor Barreto and the king, Dom Sebastião. It was an occasion for Coutinho to insist once more at the capital of the *Estado* on his earlier grant to be captain-major of the seas of Ambon and the Moluccas, and this was in fact reconfirmed for him by the governor. Barreto apparently also gave him a certificate (*certidão*) mentioning his tireless services on the sea, and in particular the combat in the company of Matias de Albuquerque;

---

50. See Pinto, *Portugueses e Malaios*, pp. 237-52, "O Sultanato de Johor: Questões e problemas de genealogia".

51. Also see Antonella Vignati, ed., "Vida e Acções de Mathias de Albuquerque, Capitão e Viso-Rei do Estado da Índia", (in two parts) *Mare Liberum*, No. 15, 1998, pp. 139-245; No. 17, 1999, pp. 267-360. The text was probably written by a certain Miguel de Lacerda. The combat with the Acehnese armada is described in Part I, pp. 173-75, and amongst the captains of the galliots we do find a certain Manoel Monteiro.

Naval combat between Matias de Albuquerque's fleet and the Acehnese fleet near the Johor river (fls. 25v-26r)

this, together with another document signed by the city-council (*câmara*) of Melaka, is again copied by Erédia into his text. However, if Luís Monteiro Coutinho intended to make his fortune in eastern Indonesia, he had chosen quite the wrong time to do so. The presence of the Spaniards in the Philippines from the 1560s onwards was a major reason for the growing problems that the Portuguese faced in that area; besides, they had mismanaged their relations with the Sultans of Ternate to a very great extent from the mid-century on, and the assassination of Sultan Hairun by Portuguese *casados* in 1570 confirmed a rapidly deteriorating situation.[52] The brothers Coutinho thus left Melaka for the eastern seas in a situation where military resources were desperately needed by the Portuguese outposts there. But luck did not favour at least one of them. Domingos Monteiro in his galliot managed to arrive safely at the Portuguese fort of Ambon, in time to aid the captain there, a certain Sancho de Vasconcelos, in his bloody inter-island raids in the course of which (according to Erédia), he "captured a great *coracora*, and burnt many other places, favouring friends, and castigating enemies and rebels".[53] It was Luís Monteiro who was caught in a storm, and was eventually shipwrecked, losing his galliot near Pulau Ende on the south coast of Flores. The captain and a number of his companions managed to survive, however, eventually making their way from Flores – very likely on local vessels – further east to Solor, where the Portuguese had a fortified settlement.[54] Here they found that they had rather fallen out of the frying pan and into the fire. This is how Godinho de Erédia describes the situation.

> "And Luís Monteiro Coutinho, after that shipwreck, he and his companions passed on from Ende to Solor, and on finding that fortress of Solor besieged by Moors and renegades in a battery, so the said Luís Monteiro Coutinho with those people from the galley formed a squadron of rescue (*hum esquadrão de soccorro*) and went marching up the beach to a camp with over two thousand renegades and Moors, who were blockading the supplies by sea and by land so that that fortress, which was already at its limit, would surrender from hunger. And Luís Monteiro Coutinho when he was at the distance of an harquebus-shot, opened fire with his harquebusiers (*sua arcabusaria*) with such a fury that he caused great destruction in that encampment; those who escaped from it died at the point of a sword, so that they attained a victory, and freed that fortress of Solor, the capital of that [part of] Christendom from its travails, and also took six *coracoras* as a prize".[55]

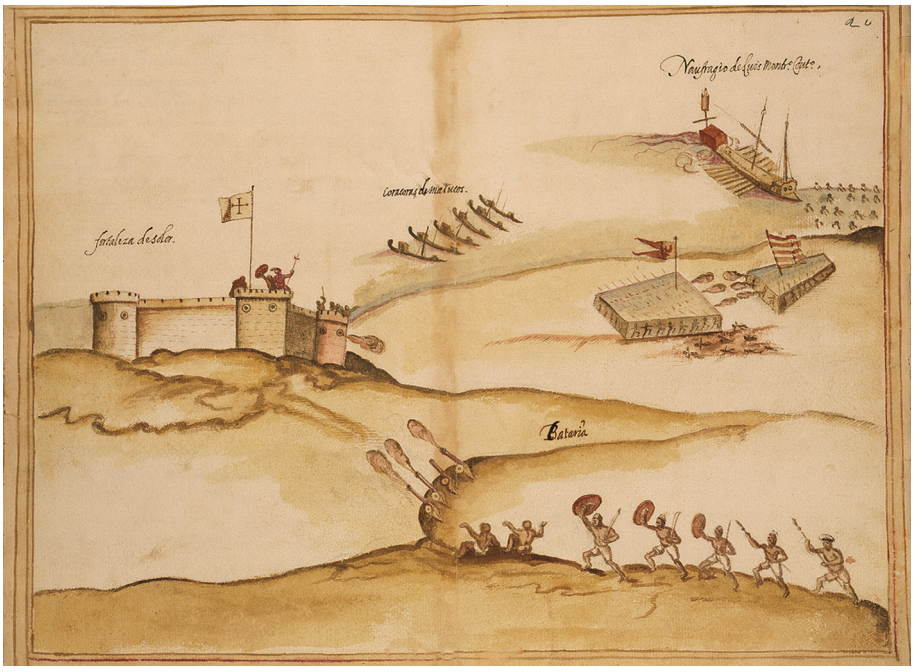
---

52. Maria Augusta Lima Cruz, "O assassínio do rei de Maluco: Reabertura de um processo", in Artur Teodoro de Matos and Luís Filipe F. Reis Thomaz, eds., *As Relações entre a Índia Portuguesa, a Ásia do Sueste e o Extremo Oriente: Actas do VI Seminário Internacional de História Indo-Portuguesa* (Macau/Lisbon, 1993), pp. 511-30.

53. For the Portuguese at Ambon in this period, see Hubert Jacobs, "The Portuguese town of Ambon, 1567-1605", in Albuquerque and Guerreiro, eds., *Actas do II Seminário Internacional de História Indo-Portuguesa*, pp. 601-614.

54. On Solor, see the wide-ranging essay by Robert H. Barnes, "Avarice and iniquity at the Solor Fort", *Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde*, Vol. 143, Nos. 2-3, 1987, pp. 208-36.

55. *HSMLMC*, fls. 14r-14v.



The combat at Solor after the shipwreck in Pulau Ende (fls. 19v-20r)

Attack on the renegade castle at Solor (fls. 29v-30r)

Building on the momentum of this victory, Erédia claims that Coutinho and his men went on to consolidate this victory, marching a league off to Lamakera, which was at that time fortified and defended by a force of two thousand five hundred "renegades and Moors". This fort too was taken by escalade, and all the defenders massacred; the fortress was razed to the ground, after which Coutinho spent a four further months on the island mounting raids and attacks on enemies, while also building alliances for the Portuguese garrison. In short, Erédia concludes, "that shipwreck was a boon for that fortress of Solor (*antes aquelle naufrágio foi o remédio daquella fortaleza de Solor*)".

This is a curious and interesting narrative section. We note that Erédia himself in his text is fairly vague regarding the identity of the Moorish opponents of Coutinho in these combats in the Lesser Sunda Islands. They might well have been part of a growing shadow of Islamization extending from the western part of the Malay world to the eastern archipelago. Or they might have represented disgruntled groups from areas such as Ternate which had by now had over half a century of bitter-sweet dealings with the Portuguese. What is equally of interest is Erédia's insistence on the presence of renegades (*arrenegados*) in the affair, who may have been either Portuguese or Luso-Asians like Erédia himself. At any rate, what is of crucial importance for the narrative overall is the constant confrontation between the figure of Luís Monteiro Coutinho, and Islam in its various manifestations: the Mappillas off the Kerala coast, the Mughals in northern India, the Acehnese off Singapore, and the mysterious "Moors" even as far east as Solor. Still, we may equally note a particular aspect of Erédia's text, namely his inclusion in it of documents, many of which clarify matters concerning which he himself is rather vague. These include a letter from a certain Frei Amador da Victoria, a priest and vicar (*vigairo*) resident in Solor to the Provincial of the Order of the *Pregadores de Portugal*. He writes:

> "The last year of 1581, Luís Monteiro Coutinho was lost in these parts of Solor through a storm, while he was on his way to aid the fortresses of Maluco and Amboino, as the captain of a galley with 80 soldiers, and it would seem that God brought him to this fortress of Solor with these people to aid us, for we were in such tribulations that I cannot stress those travails enough in this [letter]: for the fortress was besieged, and there was nothing there to eat, since no-one dared to send out for supplies or water by sea or by land, as Solor was wholly besieged by two thousand renegades who had been Christians, and on the sea by six *coracoras* from Maluco. And when Luís Monteiro Coutinho arrived, he attacked them and killed many people. And not satisfied with this, he went on to attack a fort that was at a league's distance, and which had in it more than two thousand five hundred warriors (*homens de peleja*), amongst whom there were Moluccans; and by the force of arms he took this castle from them as well as thirty small vessels and three *coracoras* from Maluco, and six large pieces of metal artillery. So that, on account of his arrival, Solor was liberated, and during the time that he was in this fortress which was four months, he was forever occupied in service, patrolling the coast with an armada, [and] visiting Christian communities. And for this reason, we ask Your Paternity, both we and

> the *cazados* of Solor, that you may want for the love of God to remember this Christianity. From Solor, on 24th of April 1581. Frei Amador da Victoria". [56]

Here, matters appear in terms that are far clearer. The source of the difficulties, it would seem, stemmed essentially from the Moluccas and not from western Indonesia. The problems in Solor appear to be above all a fallout of the affairs of Ternate, and the renegades may have been as much converted Catholic Moluccans as Portuguese or Luso-Asians. There now follows a hiatus in the text of the *HSMLMC*, suggesting that Erédia had not quite completed drafting it. We are left adrift in Solor, without quite knowing how or when Luís Monteiro Coutinho returned to the western Malay world. Nevertheless, the following passage (on fl. 18r) returns us abruptly to Melaka in 1582, at a moment when Roque de Melo Pereira had succeeded Dom João da Gama as captain of that fortress (here, as usual, Erédia's chronology is incorrect, for he tells us that "Roque de Mello Pereira … succeeded Dom João da Gama in that fortress in the year 1581"). This new captain, we learn, sent Luís Monteiro out as captain of an excellent galleass, accompanied by several lighter vessels, in order to patrol the Straits of Singapore and in particular to accompany the Great Ship of Amacon (*a nao de trato*) as it made its usual stately way to Macau. [57]

Not long after, a message arrived for Coutinho from Roque de Melo to state that Melaka was once more under attack by the Sultan of Aceh with an enormous fleet, comprising seven large and well-armed ships (*sette naos grandes*), forty royal galleys, and another hundred and fifty lighter vessels (*embarcações de galeotas, fustas e lancharas*). Coutinho now prepared to enter battle, after having reinforced his own galleass with elements taken from the other vessels. Godinho de Erédia portrays his sudden appearance and attack as having an enormous success: "in that encounter, the galleass fired its artillery with great fury, with which it caused great damage to the armada, sending some galleys to the bottom and destroying others". However, the combat eventually came to be close, and the galleass itself was boarded. It was now that an unfortunate accident occurred. One of the soldiers dropped a pot of gunpowder (*huma panella de polvora*), which fell into the gunpowder magazine of the ship. The whole galleass quickly caught fire and exploded, going down to the bottom with the bulk of the crew and the soldiers on board. According to Erédia, only twelve Portuguese escaped this tragedy, and amongst them was Luís Monteiro Coutinho, on account of the fact that he was defending the stern (*o castello de poupa*) which was being

56. *HSMLMC*, fl. 17r.

57. See Charles Ralph Boxer, *The great ship from Amacon: Annals of Macao and the old Japan trade, 1555-1640* (Lisbon, 1959).

boarded by the Acehnese. Violently thrown into the water and nearly drowned, these Portuguese were (in his words) "at once taken prisoner by the Acehnese of the chief galley (*da galle almiranta*) which was to the stern of the galleass and [then] taken to the king Rayamançor who handed them over to the general Laksamana (*Lacamana*)". [58] The sea-engagement, he notes, took place on 6th February 1583, "in the presence of the captain of Malaca Roque de Mello Pereira, and all the people in that fortress, who were deeply heartsick to witness such an unhappy and lamentable event, with no-one being able to remedy the travails of that galleass that was lost and burnt". [59]

The official Portuguese chronicler Diogo do Couto in his *Década Décima da Ásia* offers us a somewhat different account of the incident. He notes the arrival of Roque de Melo Pereira from Goa in Melaka on 20th June 1582, and the rather difficult transition between him and the previous captain Dom João da Gama who insisted on holding on to a part of his privileges for some time at least. Shortly thereafter, a significant new threat loomed on the horizon: "on 22nd of August [writes Couto], there appeared before that fortress an armada from Achem of one hundred and fifty sail, which included seven great ships (*náos de alto bordo*) and eleven bastard-galleys (*galés bastardas*)". A siege now began, and various residents of Melaka are said to have distinguished themselves in the defence of the city. Couto then adds that he will describe a "very saddening case, and very deeply felt (*hum caso muito lastimoso, e muito pera sentir*)" that occurred at the time.

> "At the time that the enemies appeared, Luiz Monteiro was employed as the captain of a galleass in the Straits of Sincapura and he had with him about sixty soldiers who were mostly sons of Malaca, to whom Dom João da Gama quickly sent information about the armada from Achem, ordering him to go beyond the Straits of Sabão to be farther away from the enemy, and that he should not budge from there for he would advise him of all that was happening; and that he should on no account allow any Turks or *juncos* with supplies to pass through but rather detain them, for otherwise they would fall into the hands of the enemies and they would supply themselves; and not being content with just one message, he sent him a second and a third, and Roque de Mello did the same after he took command of the fortress with threats of severe action (*penas de caso maior*) if he did the contrary. But since he [Luís Monteiro] was very energetic, and he had so many sons of Malaca with him, it seemed to all of them that they were not doing what they ought to do unless they went to the aid of that fortress, and since they believed that the galleass alone could fight against the whole armada, they all came to an agreement, and ignoring the orders and the insistence of the Captain (*não dando pelos mandados, e protestos do Capitão*), set sail towards Malaca, and appeared in the sea [before the town]". [60]

---

58. *HSMLMC*, fls. 18r-18v.

59. *HSMLMC*, fl. 21r.

60. Diogo do Couto, *Da Ásia, Década Décima*, Parte I (reprint, Lisbon 1974), pp. 280-81, Book 3, Chapter 3: "De como os Turcos, que hiam na Armada do Achem, ordenáram humas balsas de fogo pera queimarem as náos: e de como Nuno Monteiro (*sic*), que andava no estreito em huma Galeaça, foi socorrer a Malaca: e da aspera batalha que teve com a Armada do Achem: e de como por desastre tomou fogo, e se arrazou, e queimou".

A bird's eye view of the naval combat between Monteiro Coutinho in his galleass and the Acehnese armada
(fls. 12v-13r)

There is a certain superficial ambiguity here in Couto's version, but it can be cleared up. It is certain that direct orders were disobeyed, but was this with Luís Monteiro's complicity (after all, he was "very energetic", *muito esforçado*) or against his will? It seems that Couto means us to understand that Monteiro Coutinho was in part to blame, and he is certainly in no doubt that the action of Monteiro and his crew was deeply foolhardy. He also reports that as soon as Roque de Melo saw the vessel, he sent out a boat with a certain Nuno Vieira, "whom he ordered to tell Luiz Monteiro that he should at once return to the Straits, under threat of severe action, but he paid no heed to him". Instead, the galleass advanced into the midst of the Acehnese fleet, which divided itself into two parts and surrounded the Portuguese vessel. There is again no doubt in Couto's account concerning the spirit and valour (*animo e valor*) of Monteiro and his companions in the close combat that followed. In his version, they might even have succeeded in making their way through the opposing armada and to the safety of the fortress but for the fact that the sails of the galleass caught fire; a flaming piece then fell down a hatchway where the bombardiers were loading the cannon, and it set fire to barrels of gunpowder. There was a tremendous explosion as the ship blew up; "from the fortress that spectacle was seen with such deep sentiment that all the people were moved to laments, for the greater part of the residents (*moradores*) had sons, and brothers and nephews on board". Couto notes that "some of those who were thrown by the fire into the sea were captured alive by the enemy and taken away as captives", but he mentions no particular names. His moral conclusion is however a sombre one: "God permitted that with that sort of death they should pay for their disobedience to their Captain [meaning, Roque de Melo] for against his repeated orders they came to seek him out in that place". [61]

The martyrdom

It is possible, even likely, that Erédia was aware of this as yet unpublished official narrative when he wrote his work for he certainly had a personal acquaintance with Couto in Goa. In a sense, therefore, Erédia's purpose may have been to counter the official version; he equally wishes to reassure his reader that all this bravery was not in vain. For as he tells it, 'Ala-ud-Din Mansur Syah ("El Rey do Achem Rayamançor"), realizing that he had no hope of capturing Melaka in the face of such fierce resistance, packed his bags, called off his men and ships, and returned rapidly to Aceh. The only problem was that he also carried off with him Luís Monteiro Coutinho and his twelve companions (a conventional and rather convenient

61. Couto, *Da Ásia, Década Décima*, Parte I, pp. 283-84.

number), who were thrown into prison where they "endured many troubles from hunger, and thirst, and ill-treatment, all of which they suffered with patience, while each day awaiting the sentence of martyrdom". Erédia continues: "The King Rayamançor, coming to know that he [Coutinho] was a noble, and a very energetic cavalier, wished to attract him to his service. But he did not wish to show his desire without first ascertaining if he wanted to return to Malaca. And as he came to understand that he was determined not to remain in Achem, he had him secured in prison with his companions".[62] The implicit comparison, we may gather, may have been with other Portuguese, who – when faced with such adverse circumstances – would have willingly turned coat. But as Erédia would have it, in Monteiro Coutinho the Acehnese Sultan had no ordinary prisoner. This is how his tale carries on.

> "But Luís Monteiro Coutinho, not being able to suffer those intolerable travails of the prison, wished to gain his liberty even at the risk of his person and that of his companions, to whom he communicated regarding this affair in secret, and together with them he concluded that it was necessary to liberate themselves from that captivity. And immediately, that very night, Luís Monteiro Coutinho and the soldiers broke down that prison, and from the gaol they passed to the coast of Pedir [Pidie] in order to freight a vessel in that port for Malaca. But the affair could not be concluded with sufficient secrecy and rapidity, before they were found out by the guards, and in particular by the prison officials. When the King of Achem was informed of that flight of the Portuguese, he sent an Acehnese captain on a powerful elephant with all the guards that were needed, to search out Luís Monteiro Coutinho and the Portuguese, who were concealed in the forest of Pedir, where the Acehnese captain found him with his arms in hand. And when he wished to capture him, Luís Monteiro Coutinho attacked the elephant with his sword and shield with such force that he cut off a piece of its trunk. And the elephant who was constrained by that pain retreated to the settlement. However, the men in the guard captured Luís Monteiro Coutinho and the Portuguese and all of them were taken back to prison. But when the King of Achem Rayamançor was informed of how Luís Monteiro Coutinho had cut the trunk of the elephant without the Acehnese captain being able to kill him while he resisted, the King was filled with rage and he called for the Acehnese captain to be seized and he cut off his head".[63]

The story is an interesting one, which reflects both Southeast Asian and South Indian tales of individual heroism, where a single hero resists an elephant as a sign of his royal potential.[64] Here, it has been transformed into an act of resistance, even if it is a futile one. Coutinho, it seems, is a sort of untamed force of nature, and this leads to the inevitable *dénouement* of the text.

---

62. *HSMLMC*, fl. 21r.

63. *HSMLMC*, fl. 24r. The distance between Aceh and Pidie (on the Sumatran east coast) being not inconsiderable, the episode must have occupied a certain amount of time, if indeed it really occurred.

64. For example, see Nicholas B. Dirks, "The Pasts of a *Pāḷaiyakārar* (sic): The Ethnohistory of a South Indian Little King", *The Journal of Asian Studies*, Vol. 41, No. 4, 1982, pp. 655-83, in particular pp. 675-77.

The combat between Monteiro Coutinho and the Acehnese captain atop an elephant near Pedir
(fls. 15v-16r)

Erédia, like most Portuguese authors of the period, sees the Acehnese Sultans as heavily under Turkish (which is to say, Ottoman) influence.[65] In his account, then, when faced with someone like Coutinho, it was to his Turkish advisors that Mansur Syah was obliged to turn; they advised him to attempt further negotiations.[66] So, approaches were once more made to the Portuguese captain; "that they would give him a life with much money, and he would be given honourable posts in the court at Achem if only he would care to change his faith (*mudar ley*) and accept the sect of Maffamede, but if he refused this offer, then he would be most rigorously punished and killed through the firing of a cannon (*tyro de bombarda*)". It is unclear whether the threat that accompanied the blandishments is suppose equally to have been part of the *conselho de Turcos*. At any rate, the response that is placed in the mouth of Coutinho by Erédia is a highly exalted and religious one.

> "To this Luís Monteiro Coutinho responded with great joy, saying that he was a Portuguese Christian, baptized in the church of Our Lady of Almacave in Lamego, his Patria, and at that baptism he had been called Luís; and later he received Confirmation in the same parish, and had always lived as a Christian. And that he hoped to die a martyr for the faith of Christ in order to attain eternal glory, and on this account he did not care for mortal life or the riches of the body, for he only desired the salvation of his soul".[67]

He is also supposed to have told his companions that it was a great honour to be in that prison, for they had not been sent there for evil deeds "but only because they defended the Patria and State of Portugal". The response is reported by Erédia to have enraged the Sultan, who ordered Coutinho to be blown up by a cannon, while ordering that his companions be trampled by elephants, quartered, have their hands and feet cut off, and their throats cut. Furthermore, this was to be carried out as a public spectacle before a crowd. Erédia continues:

> "And on the day following the sentence, the King Rayamançor ordered Luís Monteiro Coutinho and his soldier-companions to be taken from the prison to the fortress on the seafront (*a fortaleza da barra*) which was two leagues away, where all of them were to be martyred in the presence of the king. And in order to witness this spectacle, the King Rayamançor set out with his grandees from his palace to the fortress by the sea, situated on the edge of the shore, at the mouth of the river, and mounted on an elephant he placed himself in that public square (*terreiro*) to see that martyrdom and if by chance Luís Monteiro Coutinho changed his mind. And to terrorize the said Luís Monteiro Coutinho, they began first to carry out justice on his Portuguese companions, and in front of him

---

65. This is a view that continues to be reflected in modern historiography in such significant texts as Luís de Albuquerque, **"**Alguns aspectos da ameaça turca sobre a Índia por meados do século XVI", *Biblos: Revista da Faculdade de Letras*, Vol. 54, 1978, pp. 87-113.

66. Compare Ottoman attitudes to conversion as portrayed recently in Marc David Baer, *Honored by the Glory of Islam: Conversion and Conquest in Ottoman Europe* (New York, 2008).

67. *HSMLMC*, fl. 27r.

A gory scene of martyred Portuguese in Aceh (entitled “Portuguezes martyrizados”)
(fls. 10v-11r)

"Martírio de Luís Monteiro Coutinho" showing him kneeling before the cannon
(fls. 22v-23r)

> they threw a few to the elephants who were at once smashed to bits; and another few were quartered and cut to pieces, with their hands and feet cut off, and others had their throats cut, and while they were in these agonies, Luís Monteiro Coutinho consoled them. And the executioner (*o Algos*) brought Luís Monteiro Coutinho to the mouth of a cannon (*hum bazalisco*) which was on the beach, and without their making a great effort he came to the mouth of the cannon that was to blow him up, where with a great joy he went down on his knees facing the mouth and turning his eyes to the Heavens, and raising up his hands, asked God to pardon him for his sins, since for love of Him he was offering himself for martyrdom". [68]

The soldier is now transformed into the Soldier of Christ, repeating certain of the joyful gestures of the Messiah without the final moments of doubt, ambiguity and regret that appear in the gospel. The text continues, drawing the suspense out:

> "And the executioner once again laid the conditions before Luís Monteiro Coutinho, asking if he wished to accept the sect of Maffamede, to enjoy his life, money, posts and many honours from Rayamançor. And the said Luís Monteiro Coutinho always responded with lucidity that he did not care about the mortal life when he was about to enjoy eternal life. And hearing this clarity, the executioner pretended to fire the cannon to terrorize him, and he did this several times to see if he changed his faith. And since Luís Monteiro Coutinho disillusioned him saying that they should not waste their time in vain, since neither for promises nor for threats would he abandon the faith of Christ his God, and that they should quickly fire the cannon since what he wanted most of all was to die for the Faith. And when the executioner saw his constancy, and that each time [he responded] with greater warmth and greater boldness, and with total clarity that he would accept nothing from Rayamançor, then the executioner really set fire to the primer of the cannon, and with the setting off of the gunpowder, that glorious body was blown into pieces in the air. And his fortunate soul was joined with his God whom he loved so much while on earth, so that for his faith and love he died. And they found nothing of his flesh, for the gunpowder blew everything into the sea in the northerly direction. And the martyrdom happened on the 24th of March on the eve of Our Lady of the Annunciation, for the greater glory of God, in the year 1583". [69]

Here, the text of Erédia effectively ends, having at least clarified the chronological confusion that appears at its outset. Two final documents are copied on to provide a solid documentary base for this concrete claim of martyrdom. The first is dated May 1595, and is signed by Dom Leonardo de Sá, the Portuguese Bishop of China, who had not too long before been held prisoner in Aceh for three years. He recounts the immediate events surrounding the death of Coutinho, his willing martyrdom, and his being blown up by a cannon (*bombarda*); he also adds that he had learnt all of this "from persons

---

68. *HSMLMC*, fls. 27r-27v. For the geography of Aceh at this time, see Jorge M. dos Santos Alves and Pierre-Yves Manguin, *O 'Roteiro das Cousas do Achem' de D. João Ribeiro Gaio: Um olhar português sobre o Norte de Samatra em finais do século XVI* (Lisbon, 1997), and the curious map of Aceh in Biblioteca Nacional de Rio de Janeiro, CAM. 3.5, "Plantas de praças das conquistas de Portugal feytas por ordem de Ruy Lourenço de Távora, Vizo-Rey da India por Manuel Godinho de Eredia, cosmographo em 1610", fl. 18.

69. *HSMLMC*, fl. 27v.

who were present there, and there still are three or four eyewitnesses (*testemunhas de vista*)". [70] A second certificate follows from the Augustinian Frei Hieronimo da Madre de Deus who had been in Aceh as the representative of the Bishop of Melaka, Dom João Ribeiro Gaio. The Augustinian for his part certifies that while in Aceh he interrogated some "local Moors and a renegade (*alguns mouros da terra e a hum arrenegado*)" and was told the story of Monteiro Coutinho and his constancy in the face of a spectacularly violent death. [71]

Some framings

As has been noted above, the text of the *HSMLMC* exists in a single manuscript copy, and there are clear indications that it was not wholly completed. Amongst other matters, a gap exists in the narrative between the events in Solor and the return to Melaka in 1582, which Erédia probably hoped to fill. It is, besides, a rough text, often approximate in its syntax and repetitive in its vocabulary. But it is a work in which Erédia clearly invested something of himself, to the point of drawing several highly stylized and curious illustrations for it. I list these illustrations below, noting that they are somewhat disordered and do not follow the proper sequence of events in the text itself.

- The arms of the Monteiro Coutinhos (fl. 2r)
- A gory scene of martyred Portuguese in Aceh (entitled "Portuguezes martyrizados"), which should correctly be at the end of the text (fls. 10v-11r)
- A bird's eye view of the naval combat between Monteiro Coutinho in his galleass and the Acehnese armada (fls. 12v-13r)
- The combat between Monteiro Coutinho and the Acehnese captain atop an elephant near Pedir (fls. 15v-16r)
- The combat at Solor after the shipwreck in Pulau Ende (fls. 19v-20r)
- "Martírio de Luís Monteiro Coutinho" showing him kneeling before the cannon (fls. 22v-23r)
- Naval combat between Matias de Albuquerque's fleet and the Acehnese fleet near the Johor river (fls. 25v-26r)
- Attack by Monteiro Coutinho on the renegade fortress in Solor (fls. 29v-30r)

There were at least three distinct possible framings to the writing of the *HSMLMC* which are worth bringing out here. The **first** of these, which we have mentioned briefly above, is its curious and anomalous place as a commissioned work in the overall *œuvre* of Erédia himself. Nuno Monteiro

70. *HSMLMC*, fl. 28r. These may have included men like the enigmatic Diogo Gil, but we also know of other Portuguese such as Tomás Pinto who were active in Aceh at that time. See Alves and Manguin, *O 'Roteiro das Cousas do Achem' de D. João Ribeiro Gaio*, pp. 22-25.

71. *HSMLMC*, fls. 28r-28v.

Coutinho, the brother of the text's hero and its patron, we may recall, was himself a *casado* in Melaka, and it may have been his solidarity with a fellow-citizen that led Erédia to accept the compilation of a work like this which allowed him to hark back to his days as a religious novice. A **second** framing is that of the captivity narrative, a genre that was no doubt gaining a certain popularity at the time in the Portuguese empire. To be sure, in Erédia's version, Monteiro Coutinho's captivity was a relatively short one: about seven weeks from the day of the naval combat (6th February) to the day of the execution (24th March). But it could still be read in relation to other narratives that had made a place for themselves in Portuguese literature, particularly after the Battle of Alcácer-Quibir in North Africa, where – after the death of the Portuguese king Dom Sebastião on 4th August 1578 – a large number of his followers had been captured by their Muslim enemies. Notable amongst these was the spiritual work of the Augustinian Frei Tomé de Jesus (or Tomé de Andrade, 1529-82), whose work *Trabalhos de Jesus* (significantly, itself written in captivity), was published with much success in the early seventeenth century.[72] In its preface, we learn the circumstances of the text.

> "[In the battle] he was wounded by an arrow in the shoulder: he was afterwards taken by a Moor, and sold to a *Morabut*, which is the name given in that country to the Mahometan monks. This *Morabut* treated him at first very mildly, and promised him great things, that he might engage him to renounce Christ; but seeing this artifice did not succeed, and that on the contrary he had great difficulty himself to resist Fr. Thomas, who urged him to embrace the Christian faith, by shewing him clearly the absurdity of that of Mahomet, he had recourse to violence; he stript him of his cloaths, loaded him with chains, and threw him into a frightful prison, where he caused him to be cruelly beaten, and allowed him no more food than what was necessary for keeping him alive. It was there that Fr. Thomas of Jesus composed this book of the *Sufferings of Jesus Christ*, for the support and comfort of his captive brethren, whom he could not help in any other way".[73]

This view of things may still have been in the mind of the best-known hagiographer who took up the cause of Luís Monteiro Coutinho, namely Francisco de Sousa. This Jesuit priest, born in Bahía in 1649, moved to the *Estado da Índia* at a relatively young age after a short stay in Lisbon. In 1710, not long before his own death, and a century-and-quarter after the death of Coutinho, he published his celebrated work *Oriente conquistado a*

---

72. Tomé de Jesus, *Trabalhos de Jesus: Compostos pelo veneravel Padre Fr. Thomé de Jesus da ordem dos eremitas de Santo Agostinho, da Provincia de Portugal, estando cativo em Berberia*, 2 Vols. (Oporto, 1925). The work is often accompanied by a life of its author written by none other than Dom Frei Aleixo de Meneses. For an English translation, see *The Sufferings of Our Lord Jesus Christ, written originally in the Portuguese by Fr. Thomas of Jesus, of the Order of the Hermits of St. Augustin*, 3 Vols. (London, 1753).

73. *The Sufferings of Our Lord Jesus Christ*, Vol. I, pp. 3-4.

Jesus Cristo pelos Padres da Companhia de Jesus.[74] Here, he devotes some pages to the case of Coutinho, whose martyrdom he dates to 1584. Sousa is well-informed, indeed in ways that are astonishing if not suspicious. He provides us details that even the sixteenth-century writers do not seem to have at their disposal, and claims that his main source was the account of a certain "António Ribeiro, a Portuguese, who was captured on the same galleass and was present at everything". Here is how he narrates matters. He begins with how the captain of Melaka, Roque de Melo, had sent Luís Monteiro Coutinho to the straits (of Singapore) in a galleass on the 12th June 1582, with orders not to return to Melaka on account of the threat of a large Acehnese fleet. He then informs us that despite these orders, Coutinho chose to return with his forty-two soldiers, and made his way back to the sea of Melaka on 6th September. However, in the course of the combat (in which six hundred enemies were slaughtered), a sail caught fire, which led to an explosion of gunpowder. Coutinho and nine (rather than the formulaic twelve) of his soldiers were captured and carried off to Aceh.

The Sultan of Aceh is here called "Alaradim" (which is not incorrect), and it is noted that on his being defeated before Melaka in 1582, his fleet went on to attack Johor for about three weeks. Sousa's narrative, wherever it comes from, thus manifestly owes nothing to that of Erédia. He also goes on to note that on returning to Aceh, the Sultan "divided [the prisoners] in various places in the interior of his kingdom". Several individual Portuguese names are mentioned: these include Mateos de Andria and Domingos Toscano (both natives of Melaka), and a certain Gaspar Gonçalves, the master of the galleass. Sousa tells us that after a year and a half of being incarcerated, Coutinho, Andria and Gonçalves decided to break out of prison, and made their way to the seashore, where they managed to get hold of a vessel. But they were not able to get the sails going, and did not have the strength to row either; as a result, they simply hid in the woods until they were captured. Brought before the royal presence, they were subject to summary justice: Gaspar Gonçalves and Domingos Toscano had their hands and feet cut off and they were thrown into the sea. Another prisoner, Francisco de Freitas, was thrown under an elephant. As for the young boy (*mancebo*), Mateos de Andria, he too had his hands and feet cut off and his body was thrown into the river; Sousa suggests that in this place, the water acquired miraculous and curative properties and that it became a holy spot as a result. Only Luís Monteiro Coutinho remained to be dealt with. Sousa writes: "One cannot

---

74. Francisco de Sousa, *Oriente conquistado a Jesus Cristo pelos padres da Companhia de Jesus da Província de Goa*, ed. Manuel Lopes de Almeida (Oporto, 1978), pp. 1112-14. The relevant section of the text may also be found in Jorge Manuel dos Santos Alves, ed., *Notícias de missionação e martírio na Índia e Insulíndia* (Lisbon, 1989), pp. 181-84.

explain the hatred that the tyrant conceived against this Cavalier of Christ, and wanting to give him an exemplary punishment, he ordered that he should have such a death that it would serve as an example to all the Catholics who might find themselves in similar battles". He thus ordered a special cannon (called "Avê") to be brought forward, which was as wide as a great church-bell, and had it filled with gunpowder; shortly before sunset, he then gave Coutinho the option either to convert to Islam or to die.[75] The Portuguese responded that he wanted to enter heaven and be united with Christ, and went and sat down in the mouth of the cannon (*se foi sentar na boca da bombarda*). The cannon was discharged, and "he flew through the air transformed into smoke". Sousa reports that several Christians searched for his relics afterwards, but all they could find was a small part of his entrails (*entranhas*) atop a dried-up tree. The other captives were apparently released and returned to the *Estado da Índia*, since the tyrant's bloodlust had been satisfied. Oddly enough, Sousa and Erédia do not even have the same date for the martyrdom: the latter suggests 24th March 1583 and the former April 1584, implying a far longer captivity.[76]

A **third** and final framing in which the work by Erédia can be read is provided by a rather significant anonymous work published in Lisbon in 1630 (but initially drafted about half a century earlier) entitled *Primor e honra da vida soldadesca no Estado da Índia* ("Excellence and honour of the soldiering life in the State of the Indies"). This work, like many of those we have surveyed above, was closely linked to the Augustinian order; we learn from its title page that it is an "excellent book, composed earlier in the same parts of the East Indies, without an author's name, and now put into order to see the light with an eulogy about him [the author] by P.M. Friar António Freire of the Order of St Augustine, deputy of the Holy Office of the Inquisition in Lisbon". The work is then divided, after a dedication, a note to the reader, and a brief introduction ("*fundamento da obra*"), into four symmetrical parts. The first is entitled "Of the obligation that we have to spread the Faith and Christian Religion" and comprises fifteen chapters. A second part is headed "on the service of the King, and of the common weal", and once more is made up of fifteen chapters. The third part, "Of the credit of the nation and of the *Estado*", also contains the same number of chapters, and

---

75. Was this cannon in fact one of Gujarati manufacture? See Claude Guillot and Ludvik Kalus, "Inscriptions islamiques sur des canons d'Insulinde du XVIe siècle", *Archipel*, No. 72, 2006, 69-94.

76. Another brief notice of the martyrdom of Monteiro Coutinho, lacking the detail of Sousa's version, may be found in George [Jorge] Cardoso, *Agiológio Lusitano dos Sanctos, e Varoens illustres em virtude do Reino de Portugal e suas conquistas*, Vol. II (Lisbon, 1657), pp. 290-91.

leads us to the final section, "Of the particular excellence of the life of each one", the fifteen chapters of which contain moral and practical lessons for the common soldier. The work has a mixed tone, which may mean that it was the work of more than one hand, namely an anonymous author (possibly himself an old soldier who had served in Asia), and the Augustinian "editor" who may have interfered with the text far more than he admitted. On the one hand, it is full of classical citations in Latin, both from religious texts and from lay Greek and Roman authors. But its greatest interest lies, on the other hand, in its proliferation of concrete examples, drawn for the most part from the middle decades of the sixteenth century, in the years after the foundations of the *Estado da Índia* had been laid. Two of these are particularly relevant to us, both appearing in the First Part of the Work.

Chapter Nine of Part One of the *Primor e Honra* is entitled "Of what transpired with Diogo de Mesquita in Cambaia, and of the death of seventy soldiers in the same kingdom as well as of Simão Feo". The incident is supposed to have taken place during the governorship of Lopo Vaz de Sampaio (1526-29) when Mesquita and his brother Jorge, as well as several other Portuguese, were captured during a naval battle off the west coast and taken to Sultan Bahadur of Gujarat (r. 1526-37).[77] The text continues:

> "The King of Cambaia wanted to make use of them, in particular of Diogo de Mesquita, as he was the chief person, and they were all warriors (*todos homens de guerra*). And so he told him that he should become a Moor, and that he would give him many honours and benefices; and since Diogo de Mesquita responded to this with words against the sect of Mafamede, and besides said that there was no great enough honour that he [the Sultan] could do him compared to what he as a Christian would receive from the Portuguese, so he [the King] ordered him to be greatly tortured. And since he showed great forbearance and constancy in our faith, and great contempt for the sect of Mafamede, the King ordered that he should be placed in the mouth of a great cannon (*grossa bombarda*), and that they should fire it. Once he had been placed there, they said to him that he should pay some attention to the great peril in which his life was, and that he should become a Moor, and that if not they would fire as the King had ordered and he would be smashed to pieces. To which he responded: 'O accursed people, ministers of Satan! Go ahead, fire away, fire away (*ponde fogo, ponde fogo*), for I am not a man who will negate the true law of God in order to accept the false sect of Mafamede'. When the King saw the great spirit and constancy of this man, he was astonished, and wanted even more to have him in his service; and since the other companions had told him [the King] that they would do whatever Diogo de Mesquita did, the King ordered them all thrown in a hard prison, where they were very badly treated, until God organized matters in such a way that they were freed".

Here, while the sequence is the same as that of the narrative of Erédia to a point, the narrative would have us believe that Mesquita was able to call

77. On Mesquita, also see Dejanirah Couto, "L'itinéraire d'un marginal: La deuxième vie de Diogo de Mesquita", *Arquivos do Centro Cultural Calouste Gulbenkian*, Vol. 39, 2000, pp. 9-35.

Sultan Bahadur's bluff; but the author (or authors) does not want to leave the reader with the impression either that things will always end well. For they follow this section with other extremely gory stories, such as that of the slaughter of Simão Feo and his men in the 1540s, or of a "young Portuguese, a gentleman, who was crucified and skinned alive since he would not agree to the abominable sin (*pecado nefando*, i.e. sodomy) with that accursed king Soltão Badur". [78]

The following chapter of the *Primor e Honra* is, in some sense, of even greater relevance for it deals with Aceh at the time of Sultan 'Ala-ud-Din Ri'ayat Syah al-Qahhar ("Soltão Aladim, rei do Achém"). It recounts how, in the mid 1560s (a date we can infer from some contextual details), a certain number of Portuguese in the eastern Bengal port of Chittagong (Porto Grande) began to have profitable trading relations with Aceh. These included a certain Cosme de Magalhães and his associate Fernão Viegas; but on a subsequent trip, Viegas, his son, and a certain Álvaro Ferreira were seized in Aceh, perhaps because they had a quarrel with an Ottoman ambassador (*um mouro embaixador do Grão Turco*) there. Given the options of conversion or death, they were tortured by being stretched out naked on the sand, with heavy beams on their legs; Ferreira was then skinned alive (*esfolado vivo*). The text now narrates a touching conversation between Viegas and his son, where the father urged the boy to convert and save himself, and the son steadfastly refused. But there is more to the tale. For soon after, Cosme de Magalhães, entirely innocent of what had happened to the others, appeared in Aceh and was seized in turn, despite the fact that he had a royal *farmān* (or *formão*) to protect him; the Sultan pointed out the damage that had recently been done to his own ships by a Portuguese fleet under Gonçalo Pereira Marramaque, and after a brief but violent exchange of words had him and his companions stabbed to death with spears (*às azagaiadas*). [79] Finally, in the same sequence, a Portuguese merchant from the Coromandel coast called Pero Lobo was also seized with his companions (including a cowardly Fleming from Bruges) and brought before the Sultan, who asked him what useful service he could render. Lobo is reported to have replied: "that he knew how to make munitions for muskets, and kill many Moors with them";

---

78. *Primor e honra da vida soldadesca*, pp. 108-110. Also see the interesting discussion in Matar, *Turks, Moors and Englishmen*, pp. 113-27 under the heading "Sodomy and conquest", where the author concludes: "Sodomy served to legitimate Christian/European moral authority and to prepare for holy war".

79. On Marramaque's activities, see Maria Augusta Lima Cruz, "A viagem de Gonçalo Pereira Marramaque do Minho às Molucas – ou os itinerários da fidalguia portuguesa no Oriente", *Studia*, No. 49, 1989, pp. 315-40.

he had his eyes torn out for his insolence. The chapter concludes: "Of all these men, who were fifty-seven Portuguese in all, no-one became a Moor, except the Fleming [called Fernão de Burges] as we already said, who is still there, and is charged with muskets and damascene (*oficial de espingarda e tauxia*)". [80]

The text of the *Primor e Honra* arguably shares some common elements with the contemporary writings of Portuguese *arbitristas* or reformers, men like Francisco Rodrigues Silveira or even Diogo do Couto (in a certain incarnation). [81] It wishes to improve the morale and behaviour of the Portuguese soldiery, and is in a sense concerned with an idea of decadence. But it is above all a moral work, a form of collective hagiography that is rooted in ideas of soldierly martyrdom and filled with instances of miracles where soldiers die "good deaths". The best of the deaths in this understanding is the one that consists of resisting the temptations of Islam, and underlying these tales is a deeper realization: namely, that many Portuguese had indeed converted and entered the services of Muslim rulers across the width of Asia. To the author(s) of the *Primor e Honra*, such dishonourable behaviour might come from a native of Bruges, but it was not to be accepted from a proper Portuguese. [82] This was the larger reality then which also defined the urge behind Erédia's work. In such works, the moments of martyrdom are largely under-motivated, and we are never allowed to understand why (beyond the fact that they are "tyrants") various Sultans are so determined to orchestrate gory and spectacular deaths for Portuguese soldiers. What we are meant to understand however is the difference between the ordered and lawful life of the *Estado da Índia* (at least in its ideal version), and the noisy if opulent tyrannies that confronted it, whether in Gujarat or in Aceh. It is ironical that the mode of martyrdom used here was one that was deployed about two cen-

---

80. *Primor e honra da vida soldadesca*, pp. 110-12. This account involving an Ottoman ambassador (perhaps the famous Lütfi) appears to be of the same incident described in a near-contemporary letter from the Jesuit Lourenço Peres in Melaka to Gomes Vaz in Goa, dated November 1566, published in Josef Wicki, ed., *Documenta Indica VII (1566-1569)* (Rome, 1962), pp. 33-35. Peres notes that the only two who accepted conversion were "hum mestiço e hum framengo"; he also claims that one of the Portuguese merchants was crucified.

81. Francisco Rodrigues Silveira, *Reformação da milícia e governo do Estado da Índia Oriental*, eds., B.N. Teensma, Luís Filipe Barreto and George D. Winius (Lisbon, 1996); Diogo do Couto, *O Primeiro Soldado Prático*, ed. António Coimbra Martins (Lisbon, 2001).

82. Interestingly, one of the early Dutch accounts of Aceh (in about 1601) is that of Frederik de Houtman, who in fact claims to have refused to convert to Islam despite severe threats from the reigning Sultan 'Ala-ud-Din Ri'ayat Syah Sayyid al-Mukammil; see "Cort Verhael van 't gene wedervaren is Frederick de Houtman tot Atchein", in Willem S. Unger, ed. *De oudste reizen van de Zeeuwen naar Oost-Indië, 1598-1604* (The Hague, 1948), pp. 64-111, and the discussion in Reid, "Islamization and Christianization in Southeast Asia", pp. 173-74.

turies later for quite other moral purposes. This was in the aftermath of the Great Indian Rebellion of 1857-58 when we are informed of the repeated use of a "frightful punishment, much favored by British commanders for its supreme deterrent value, of being 'blown from the cannon's mouth'". [83] The text we have examined here was also a deterrent of a sort, but one that was intended to deter Portuguese from having too much truck with the other side. For all that he was a *mestiço*, Erédia too had to let his reader know that his faith was unwavering, as much as that of his hero Luís Monteiro Coutinho. Death-by-basilisk was for him surely part *topos* and part nightmare; and above all it was a measure of the fact that martyrdom was not simply a relic of the distant past, but a pressing reality when the lines between Muslims and Christians became too blurred for comfort.

83. Christopher Herbert, *War of No Pity: The Indian Mutiny and Victorian Trauma* (Princeton, 2007), p. 46.

Pavel Durdik

Cinq années à Sumatra. Récits d'un médecin militaire, 1877-1883 *(Extraits)*

Traduction du tchèque et adaptation en français
de Ludvik Kalus et Claude Guillot

Avant-Propos

Dans un article du numéro 72 de cette revue, nous avions présenté l'œuvre concernant le nord de Sumatra de Pavel Durdik (1843-1903), docteur et écrivain tchèque qui s'enrôla dans l'armée néerlandaise des Indes comme médecin militaire et qui participa à ce titre à la Guerre d'Aceh entre 1877 et 1883. De cette expérience, il tira un livre, Cinq années à Sumatra. Récits d'un médecin militaire, 1877-1883 (Pet let na Sumatre. Vypraveni vojenského lékare, 1877-1883) *qui parut à Prague en 1893. Certains lecteurs nous ayant fait part de leur frustration de ne pas avoir accès à ce témoignage écrit en tchèque, nous avons décidé d'en établir une traduction française qui devrait prochainement paraître.*

*En « bonnes feuilles », nous proposons dans cette livraison d'*Archipel *de larges extraits, choisis en raison de l'intérêt qu'ils présentent pour la compréhension de cette guerre coloniale.*

La traduction présentée ici est celle du texte de la réédition partielle de 1978 (éd. Kruh, Hradec Kralove) dans laquelle n'a pas été reprise la deuxième partie de l'édition originale. Elle s'appuyait sur des récits d'amis et de connaissances de Durdik ainsi que sur des livres et ne constitue donc pas un véritable témoignage.

Cette réédition comprend une courte introduction, faite par l'auteur à son retour en Bohême dix ans plus tard, dans laquelle il tente de dresser un tableau général de cette guerre en mêlant des informations livresques à ses

propres souvenirs et commentaires. Le corps du livre est composé d'une vingtaine de lettres, écrites durant son séjour à Sumatra et adressées à différents correspondants tchèques anonymes, où l'auteur fait part avec minutie de sa vision personnelle des événements dans lesquels il est quotidiennement plongé.

Dans le but de faciliter la lecture, y compris de ceux qui sont peu familiers avec le nord de Sumatra, nous avons jugé opportun d'ajouter quelques éclaircissements en notes qui donc, sauf avis contraire, ne sont pas de Durdik. En revanche, nous avons conservé les choix typographiques, parfois déroutants, voulus par l'auteur.

(L.K. & C.G.)

Introduction

Disons quelques mots de cette armée particulière et très intéressante[1]. L'armée hollandaise des Indes – elle compte 25 000 hommes, dont 11 000 engagés à Atjeh, quelque 5 000 inaptes au combat en raison de maladies, etc. et 9 000 autres répartis entre les îles de l'archipel des Indes néerlandaises – est composée de ressortissants de diverses nations. Les Hollandais n'en constituent qu'un quart seulement, les trois quarts sont des étrangers : un quart d'Allemands, un quart de Belges, les autres nations européennes formant le dernier quart. La même diversité se retrouve dans l'armée indigène, recrutée parmi les autochtones de l'archipel indien – et ces soldats indigènes y sont presque trois fois plus nombreux que les Européens. Ainsi l'armée qui se bat à la solde du gouvernement hollandais forme un mélange coloré de races, de langues et de croyances. Le commandement hollandais et la discipline militaire maintiennent ensemble ces éléments hétéroclites et les Atjihais n'ont probablement aucune idée du kaléidoscope qu'offre leur ennemi sur le plan des nationalités et des langues. Les Hollandais du peuple répugnent à s'enrôler dans l'armée coloniale, sachant bien que le destin du soldat colonial est un calice plein d'amertume. Le gouvernement a donc eu recours au recrutement d'anciens garibaldistes, carlistes et communards[2]. Les officiers hollandais, eux, quittent volontiers leur pays pour s'enrôler dans l'armée européenne des Indes car, en plus d'une solde plus élevée et d'une gratification, chaque année passée aux Indes compte double et rend leur avancement plus rapide qu'en métropole. Il y a également pénurie de médecins militaires et, là aussi, on a recours à des étrangers. Il y a des médecins allemands, danois et slaves d'Autriche. Lors de mon séjour, nous étions trois Tchèques, le Dr Czurda, le Dr Krch et moi-même, deux Polonais, un Croate

1. P. 20.

2. Les partisans de Garibaldi en Italie, de Carlos V en Espagne et de la Commune de Paris.

de la zone de Krajina[3] et deux Slovaques qui se disaient Magyars. Il y avait en outre, un Roumain d'Autriche, un Magyar et un Allemand magyar de Hongrie.

En 1878[4], les Hollandais ont incorporé à leurs colonies la partie du territoire d'Atjeh qu'ils occupaient au nom du droit du vainqueur, sous l'appellation de *Gouvernement van Atjeh en onderhoorigheden*[5]. Pendant quelques années, le commandant en chef dans ce gouvernorat a été le général *van der Heyden*, résidant à Kota Radja[6]. Ce n'est qu'en 1881 que le territoire a été suffisamment soumis pour qu'une administration civile (civiel bestuur) puisse y être officiellement installée. Le gouverneur civil disposait toujours du pouvoir militaire « pour repousser les raids des bandes de rebelles Atjihais ». L'administration hollandaise a maintenant construit une grande mosquée[7] dans le but de s'attacher les Atjihais et de leur montrer qu'ils vivraient bien sous ce gouvernement civil qui leur laisse l'autonomie et une administration locale. Il paraît que le *Gouvernement van Atjeh* comprend environ 900 milles carrés, en y incluant la zone des rebelles Atjihais. On sait maintenant avec certitude que les dépenses de guerre et autres ont absorbé plus de 500 millions de gulden. Avec une telle somme, il aurait été possible d'acheter à l'amiable dix fois plus de territoire dans n'importe quelle autre partie du monde. À propos du vainqueur, on peut parler d'effort démesuré pour un bénéfice nul, ou mieux encore, de pure perte.

Avec l'aide des Chinois, les Hollandais colonisent – un domaine dans lequel ils sont passés maîtres – une partie du territoire d'Atjeh, dans laquelle des milliers d'indigènes sont tombés au cours de combats héroïques et où des villages ont été détruits et rayés de la surface du globe. Mais, plus on s'éloigne de la côte, plus l'administration civile a besoin de l'armée. C'est l'éternel refrain : l'armée, l'armée, l'armée !

Le recours à l'armée était si pressant qu'au bout d'un an seulement, l'administration civile, mise en place par Pruys van der Hoeven et Tobias, a été supprimée et qu'on a nommé un nouveau gouverneur militaire. En très peu de temps, se sont succédés deux d'entre eux et cette instabilité a été mise à profit par les Atjihais pour lancer des attaques contre des fortins hollandais dont ils se sont emparés avec une grande bravoure. Les « rebelles » ne cessaient de descendre en masse des montagnes et toujours avec la même fougue qu'au début.

---

3. À l'époque, zone au statut spécial entre la Croatie et la Bosnie.

4. Pp. 46-51.

5. Gouvernement d'Aceh et dépendances. Le territoire correspond à la province « spéciale » actuelle de Nanggro Aceh Darussalam.

6. Karel van der Heijden (1824-1901), général métis néerlando-bugis, gouverneur militaire d'Aceh de 1877 à 1881.

7. Inaugurée le 27 décembre 1881.

Atjeh et dépendances, le dernier territoire que les Hollandais ont – prématurément – annexé à leurs colonies, occupe l'extrémité nord-ouest de l'île de Sumatra et s'étend vers le sud, sur la côte occidentale jusqu'au petit État de Terumon[8] à 2° 50' de latitude nord, et sur la côte orientale jusqu'à la région de Tamiang à 4° 25' de latitude nord ; vers l'intérieur du pays, cette zone est limitrophe des régions de Langkot[9], de Balu Tjina[10] et de Deli ainsi que des territoires bataks, dont elle est séparée par une ligne virtuelle passant par la montagne Batu Gapit[11] et se dirigeant vers le sud-ouest jusqu'à la côte. La chaîne des Barisan qui s'étend sur l'ensemble de Sumatra, occupe par endroits toute la largeur d'Atjeh. S'en distinguent par leur hauteur, de gigantesques cônes volcaniques, au nord la Montagne d'or (Gunung Ya Mura)[12], haute de 1 726 m d'après la cartographie hollandaise la plus récente, la montagne Samalangan et la montagne Batu Gapit, les deux dernières un peu moins hautes que la Montagne d'or ; dans la corne du nord-ouest, la montagne de Tafelberg, 1 400 m ; plus au centre d'Atjeh, la montagne de Abong-Abong, 3 000 m[13], et la montagne de Lusé, 3 000 m[14] ; sur la côte sud-ouest, la montagne de Tampat Tuwan[15], 1 400 m.

Dans cette nouvelle province des Pays-Bas, les Atjihais sont environ un demi million, les Chinois environ 4 000 ; il y a quelques centaines d'Arabes et autant d'Européens qui y résident (en dehors de ceux de l'armée européenne). À l'intérieur du pays, dans l'ensemble mal connu, demeurent deux tribus indépendantes, la race des *Gaju*[16] et la race des *Alas*. La race des Gaju est païenne, elle a sa propre écriture et ses lois écrites ; celle des *Alas* est mahométane et moins instruite que celle des Gaju. De plus, on dit que sur les flancs de la Montagne d'or demeure encore une race particulière, à la peau presque blanche, sur laquelle se racontent des choses étranges comme à propos de notre [mont] Blanik et des chevaliers qui y dorment[17]. Mais les Atjihais n'ont pas besoin de ses héros de Blanik (de la Montagne d'or) car ils sont eux-mêmes braves, courageux, et se passent facilement des héros et des titans de contes pour enfants.

---

8. Trumon.

9. Langkat.

10. Non identifié.

11. Non identifié.

12. Seulawah Agam.

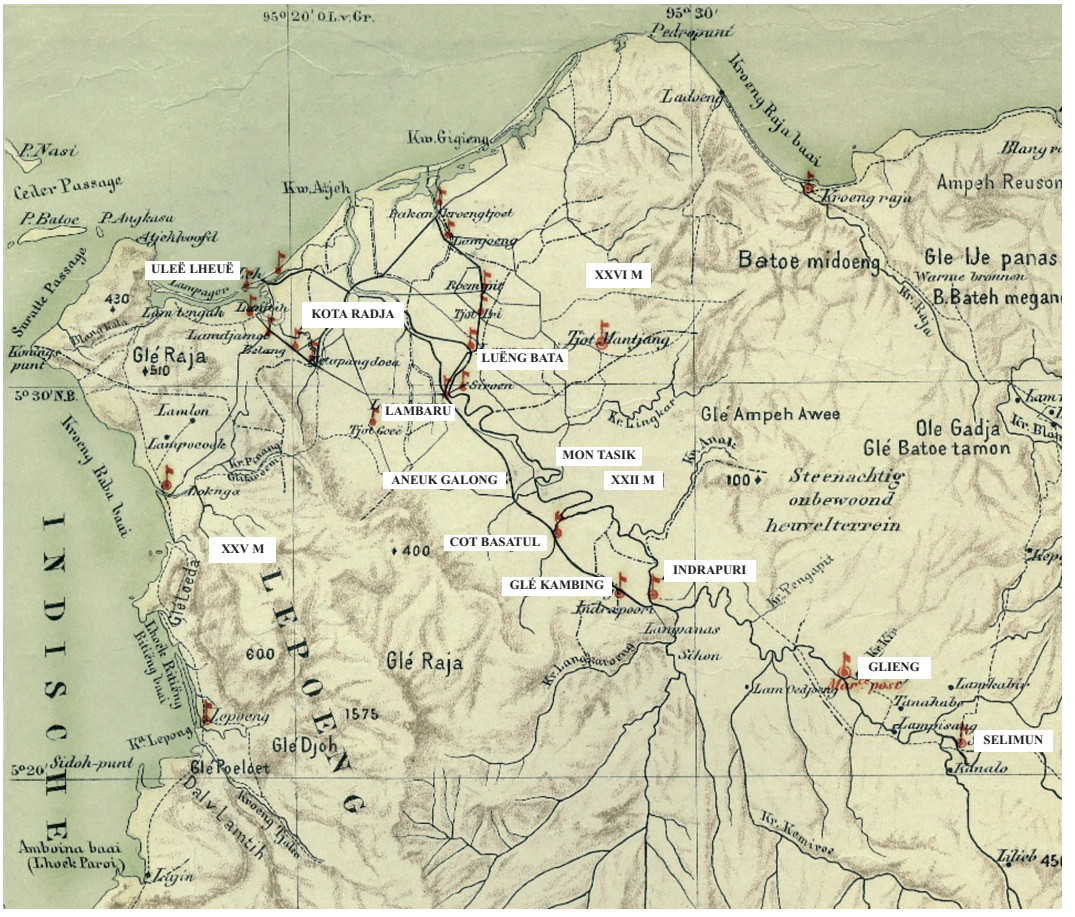
13. Dans le kabupaten actuel de Nagan Raya, 2985 m.

14. Gunung Leuser dans le kab. de Aceh Barat Daya.

15. Tapaktuan.

16. Gayo.

17. Blanik : mont (638 m) de la Bohême centrale. Les chevaliers dormant à l'intérieur de cette montagne s'éveilleront quand une grande catastrophe s'abattra sur la Bohême.



Carte du bassin de la rivière d'Aceh

(D'après *Kaart van het gebied bezet in Groot-Atjeh* de L.W.J.K. Thomson. Octobre 1897. Échelle 1/40 000)

La province d'Atjeh est divisée en trois districts. Le district de *Groot Atjeh*[18] a pour capitale Kota Radja et possède les terres les plus belles, les plus saines et les plus fertiles qui sont arrosées par la principale rivière, celle d'Atjeh. Le district des *Côtes nord et est d'Atjeh* comprend des États semi-dépendants et les terres de Telok Semavé, Samalangan, Segli et Edi[19]. Le district de la *Côte ouest d'Atjeh*, a pour capitale Malabu[20] et comprend de nombreux petits États semi-dépendants et même quasi indépendants.

L'habit des hommes, porté à partir de l'âge de douze ans, consiste en une bande d'étoffe blanche, *slendang*, de coton ou de soie, large d'environ cinquante centimètres et longue de deux mètres, qu'ils s'enroulent autour des reins et qu'ils attachent avec un ruban de la même étoffe. En dessous, ils portent un pantalon, généralement de soie, qui ressemble au pantalon turc, très large en haut, avec une profonde échancrure et se rétrécissant aux jambes jusqu'aux chevilles. Ce pantalon est connu dans l'Archipel sous le nom de *selur Atjeh* (pantalon d'Atjeh)[21]. Ils gardent d'habitude le haut du corps dénudé ; ils le couvrent parfois d'une camisole de soie ou d'indienne, à manches courtes, qui arrive jusqu'aux hanches ou ils se couvrent les épaules d'un tissu blanc, de toile ou de soie. Sur la tête, ils portent un petit bonnet (kopja)[22], autour duquel les prêtres et les nobles enroulent un foulard de soie à la manière d'un turban. Les femmes portent le même costume, un large pantalon noir, mais à l'extérieur de la maison, elles se couvrent la tête d'un morceau de toile blanche et le haut du corps d'une camisole ou d'un slendang. Les femmes, comme les hommes, sont souvent très minces et comme eux se tiennent droites comme des cierges. Nous en avons vu des files entières marcher à côté de nous, l'une derrière l'autre. Un petit sac de riz en natte sur la tête, elles passaient près de nous d'un pas régulier. Pas une seule ne nous jetait un regard. On pouvait voir un œil noir, de feu, voilé de longs cils et on sentait que ces yeux avaient de quoi charmer, émerveiller et éblouir les hommes. Elles avaient des cheveux noirs, abondants, brillant de reflets d'un bleu sombre. Les jambes serrées de leur pantalon collaient à leurs mollets musclés. Leur démarche avait quelque chose de charmant, d'attrayant et en même temps d'imposant ; elle rappelait celle du cheval arabe. Nous les regardions toujours longtemps après leur passage et enviions les Atjihais. À Prague, je n'ai vu cette même démarche qu'une seule fois, sur l'île Strelecky ostrov[23], chez Guma, la commandante des amazones du Dahomey[24].

---

18. Aujourd'hui Aceh Besar.

19. Lhok Seumawe, Samalanga, Sigli et Idi.

20. Meulaboh.

21. *Silueue.*

22. *Kopya.*

23. Une des petites îles de la Vltava (Moldau) à Prague.

Les villages atjihais sont entièrement noyés dans la verdure et cachés par des arbres et des broussailles touffues. Ils sont ceinturés soit par une palissade (pagar) soit par des remblais de terre, souvent couverts de bambous épineux (bambu duri) entrelacés et impénétrables. Les maisons en planches, proches les unes des autres, sont bâties sur des pilotis, les toits sont faits de couches de feuilles de palmier (atap[25]). Les maisonnettes sont oblongues et composées d'habitude d'une large véranda et de deux ou trois pièces. L'endroit pour dormir est séparé par des rideaux de coton ou d'indienne (tabir[26]). Le matériel domestique, très simple, consiste en fines nattes sur lesquelles on s'assoit et en marmites pour préparer le repas. C'est tout ! Ils mangent sans fourchette ni cuillère, en se mettant le riz dans la bouche avec tous les doigts de la main gauche. Les hommes s'occupent de la culture des rizières, du commerce et de la pêche. Les travaux domestiques et la fabrication des vêtements sont dévolus aux femmes. La nourriture ordinaire des Atjihais est composée de riz et de légumes, avec du poivre ou du poisson ; ils ne mangent de la viande et du poulet que lors des fêtes. Ils boivent de l'eau et ne connaissent pas l'alcool. Comme les Atjihais, les Javanais n'ont qu'une nourriture végétarienne et boivent de l'eau, mais ils sont peu belliqueux, dociles et craintifs. Comment expliquer une telle différence de caractère entre deux races qui consomment la même nourriture ?

On sait maintenant qu'en fin de compte, le déclenchement de la guerre a été une erreur de la part de la diplomatie hollandaise. Et l'administration militaire a commis deux fautes graves dont elle subit toujours les terribles conséquences : elle a commencé une guerre contre de courageux indigènes avec un trop petit nombre de soldats et lorsque les effectifs ont été accrus et que des succès ont été remportés, elle a déclaré la paix trop tôt. Les deux erreurs avaient la même cause : les gouvernants de La Haye voulaient, tels des marchands, avoir tout à bon marché et à moindre coût. Il est trop tard pour faire machine arrière ! En 1885, les Hollandais ont préféré se retirer volontairement de l'intérieur du pays qu'ils avaient conquis avec des pertes et dépenses considérables et une grande opiniâtreté. Ils avaient compris qu'il leur était impossible de s'y maintenir sans se battre constamment et sans une armée nombreuse. Ils ont maintenant concentré leurs forces plus près de la côte, derrière la ligne fortifiée où les fortins sont reliés entre eux par un chemin de fer militaire[27]. Le territoire, où j'ai passé huit mois en bivouac en

---

24. Corps militaire composé de femmes dans le royaume du Dahomey (Bénin) aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles.

25. Le palmier *nipa.*

26. *Tabir* : rideau, écran.

27. C'est la fameuse politique de la « geconcentreerde linie » mise en place en 1884 par le général van Heutsz (1851-1904) qui a conduit à l'abandon volontaire de la vallée de la rivière d'Aceh conquise sous van der Heijden.

1880, est à nouveau aux mains des indigènes ! Qui de nous aurait alors pu prévoir que quelques années plus tard les Atjihais seraient de nouveau les maîtres là où, après d'immenses efforts, nous nous promenions en vainqueurs. Anagalung, Mantassik, Tjot Basitul, Gle Kambing, Indrapuri, Djerir[28] – tous ces territoires ont été reconquis. God verdoeme[29] ! Ainsi tourne la roue du temps. En 1873, le 1er avril, a commencé la guerre et le 1er avril de l'année 1893, Fransen van de Putte, « père » de la guerre d'Atjeh[30], a eu une terrible vision : les furies de la guerre d'Atjeh le poursuivent ; lui se détourne avec effroi et regret et dit : « C'est ma faute …, mais ce n'est pas la seule » (Illustration parue dans l'Amsterdamer[31] du 2 avril 1893.)

Il semblerait qu'Atjeh soit la Nemesis de la Hollande ! Celle-ci tirait profit de ses colonies tel un vampire géant. Elles étaient la vache à lait des Hollandais. Ils faisaient ce que font de nombreux gouvernements métropolitains d'Europe : profiter le plus possible de la population, la sucer jusqu'à la dernière goutte de sang et de sueur – et en faire le moins possible pour elle. Ce qu'ils ont pu tirer de l'exploitation de leurs colonies devrait maintenant être consacré à la poursuite de la guerre contre Atjeh qui peut durer de nombreuses décennies. De 1867 à 1878, grâce aux colonies, chaque année (à l'exception de l'année 1876) a été excédentaire d'un montant total, en arrondissant, de 130 millions de gulden. De cette somme, le Parlement a octroyé à la métropole 77 millions de gulden qui lui ont servi à construire des chemins de fer, des ports, etc. Depuis 1879, il n'y a plus d'excédents. Au contraire, en 1884 on a dépensé pour les colonies 19 millions de plus qu'on en a tiré – le déficit a été couvert par un emprunt intérieur. Ce déficit ne cesse de croître. À la fin, la politique d'exploitation se retourne toujours contre l'État exploiteur et pour cette raison s'évanouit l'espoir de mettre un terme à la guerre par un énergique effort. En attendant, ont soudainement éclaté des troubles entre les indigènes à Sumatra sud et en 1887 une rébellion sur l'île de Célèbes[32]. Les soulèvements ont partout été étouffés dans le sang mais à

---

28. Aneue Galong, Montasik, Cot Basatul, Gle Kambing, en face de Indrapuri, Indrapuri, Djerir, un peu en amont de Indrapuri Il s'agit de villages ou de hameaux situés dans le bassin de la rivière d'Aceh, à vol d'oiseau, à une vingtaine de kilomètres seulement de Kota Radja, pour les plus éloignés. Cette faible distance montre bien sûr les énormes difficultés rencontrées par l'armée coloniale pour pénétrer à l'intérieur du pays.

29. Juron. Lit. : Dieu les maudisse ! Cf. l'anglais *Goddam(n)*.

30. I.D. Fransen van de Putte (1822-1902). Ministre des colonies qui a décidé de déclarer la guerre à Aceh.

31. *De Amsterdammer*, hebdomadaire puis à partir de 1883 aussi quotidien radical d'Amsterdam.

32. L'auteur fait peut-être plutôt référence à 1885 où il y eut effectivement des troubles à Jambi et une rébellion au nord de l'île de Célèbes.

Atjeh, la guerre continue toujours. En 1891, dans l'intérieur des terres, est apparu un jeune sultan atjihais[33] autour duquel se concentre la résistance contre les Hollandais et qui ne veut pas rendre les armes tant qu'il « n'aura pas chassé par la force le dernier Hollandais de son pays natal ».

En 1893, dans *Groot Atjeh* les Hollandais ne possèdent que la côte d'Analabu, Edi, Segli, et de Ololé[34] ainsi que le cours inférieur de la rivière d'Atjeh, défendu par des fortins qui entourent en large arc de cercle la fortification principale de Kota Radja. Ce territoire, qui comprend quelque quatre milles géographiques carrés, est entièrement au pouvoir des Hollandais. La totalité du territoire d'Atjeh a, dit-on, un demi-million d'habitants. Autour de Kota Radja, se trouve maintenant un mur constitué de pieux de fer, pourvu de nombreux miradors pour observer les alentours. Les fortins autour de Kota Radja sont maintenant reliés entre eux et avec le fort principal par un petit chemin de fer. Ils sont au nombre de douze ; les principaux sont *Lamprit* au nord, *Lambaro* au sud-est et *Ketapang Duva* au sud-ouest[35]. Les fenêtres du train sont blindées d'épaisses plaques de fer afin que ne pénètrent pas les balles de l'ennemi car celui-ci tire souvent sur le train en marche depuis les hautes herbes. Auparavant, l'ensemble du bassin de la rivière d'Atjeh était pourvu de nombreux fortins (la rivière fait 100 km de long et prend sa source près de la Montagne d'Or) et était occupé militairement. Actuellement, les Hollandais se sont retirés jusqu'à Lambaro et s'appuient sur le fort principal de Kota Radja. Les Atjihais ne sont nullement organisés et chaque commune mène sa guerre contre les Hollandais comme elle l'entend et à ses propres risques et périls.

Actuellement, les Hollandais ne sont maîtres que d'une petite zone de terres basses marécageuses, toutes les denrées alimentaires pour l'armée et pour les fonctionnaires sont importées de Penang à des prix exorbitants. La construction de quatre petits fortins a coûté autour d'un million. Qui sait comment tout cela va se terminer ? Si la Hollande quittait Atjeh, elle subirait une défaite morale et perdrait son prestige auprès des indigènes dans l'ensemble de l'Archipel. Outre cela, l'Angleterre s'entendrait avec les Atjihais pour s'installer immédiatement sur la côte nord, comme créée exprès pour le commerce mondial ; elle ouvrirait ici des escales à charbon

---

33. Il s'agit de Muhammad Daud shah (1871 ?-1928), âgé de vingt ans, successeur du sultan Mahmud shah, mort du choléra en 1874, peu de temps après la prise du palais, alors qu'il n'avait que trois ans environ. Il fut officiellement intronisé sultan dans la mosquée d'Indrapuri en 1878. Il a fait sa reddition et renoncé au trône en 1903 et est mort en 1928.

34. Meulaboh, Idi, Sigli, Ulee Lheue.

35. Rumpit (?), Lambaro, Ketapang Dua, villages très proches, quelques kilomètres, de Kota Radja.

pour les vapeurs et conclurait un traité d'amitié avec les Atjihais. C'est qu'au large d'Atjeh croisent chaque année des centaines de vapeurs et des centaines de voiliers, provenant du sud de l'Océan indien et destinés aux Straits Settlements anglais ou aux ports à riz de Birmanie. À Atjeh, s'arrêtent les vapeurs postaux hollandais venant d'Europe ; en outre, il existe une liaison commerciale et particulière active entre Atjeh et Penang. (Penang est une petite île sur la côte occidentale de la Péninsule de Malaka ; elle appartient aux Anglais et est, tout de suite après Singapour, la place commerciale la plus importante du Détroit de Malaka). L'Angleterre ferait d'Atjeh un centre mondial pour le commerce, comme l'est déjà Singapour.

La guerre d'Atjeh a déjà coûté un milliard de Marks à la Hollande. Comment s'étonner que les Atjihais provoquent l'exaspération des Hollandais ? C'est ainsi que l'Amsterdamois A. Prell écrit en 1892 (Ausland, 1892)[36] : « À ce peuple à bout de force de fumeurs d'opium et de pédérastes, on ne peut souhaiter que deux choses : qu'il accède aux effets bénéfiques de la civilisation ou qu'il disparaisse du rang des nations. »

Ne se réalisera ni l'un ni l'autre de ces souhaits. Les Hollandais affirment qu'ils ont le droit de gouverner Atjeh par la grâce de Dieu. Mais dès lors que les Atjihais remportent des succès, les Hollandais cessent d'avoir le droit de parler de grâce de Dieu puisqu'elle se trouve apparemment du côté des Atjihais. En même temps, les Hollandais vendent eux-mêmes de l'opium à Java, à Sumatra et en tirent chaque année de nombreux millions – et le seul crime des Atjihais est d'acheter eux-mêmes cet opium, refusant d'en payer la taxe douanière aux Hollandais. Quant au reproche de pédérastie, que jadis le ministre hollandais Fransen van der Putte a publiquement fait au Parlement de La Haye, il s'agit d'un reproche très naïf et partisan qu'on pourrait tout aussi bien faire aux Grecs de l'Antiquité, qui ont fait beaucoup pour la culture humaine en général. De même, il n'apparaît nullement que le peuple Atjihais soit aussi moralement à bout de force, que le décrivent constamment des sources hollandaises. Un peuple qui sait à ce point défendre la liberté de sa patrie, ne saurait être moralement à bout de force. Un historiographe local atjihais écrira au sujet de cette guerre tout autre chose que Prell et que le ministre hollandais. Les Atjihais suscitent l'admiration par leur résistance continue et leur courage et pour cette raison, ils ne risquent guère de disparaître du rang des nations. L'actuel commandant militaire d'Atjeh, Deykerhoff, se trouve là-bas dans une position bien délicate.

*

36. *Das Ausland*. Hebdomadaire de géographie et d'ethnographie, édité à Stuttgart et Munich. A. Prell, vétéran de la Guerre d'Aceh, a publié trois livres de souvenirs sur cette période entre 1893 et 1904.

L'Atjihais[37] est passé maître dans la manière particulière qu'il a de mener la guerre et dans laquelle personne ne peut le surpasser : il traverse les torrents de montagnes, monte sur les collines, grimpe sur les versants abrupts, se cache dans les fourrés des forêts et des terres en friches, tend des pièges à son ennemi « blanc » dans les défilés et les espaces rocheux et l'attaque dans les broussailles ou les villages habités. Il ne connaît pas la fatigue ; aucun Européen n'est capable, comme lui, de supporter les intempéries du ciel des tropiques. L'Atjihais effectue de longues marches sous une chaleur extrême, quand le soleil brûlant est à son zénith. À ce moment de la journée où le soldat européen songe à plus de repos, lui passe rizières inondées, coteaux abrupts et rocheux. Souvent sous la forte pluie tropicale, il fonce avec impétuosité au travers des rivières de montagne. Sous la pluie et dans le vent, il passe la nuit à la belle étoile, à même le sol, souvent sur une terre marécageuse, dépourvu de tout ce qui contribue au soulagement et au réconfort du soldat européen. L'Atjihais est partout et nulle part ; il surgit là où on l'attend le moins et, au même moment, là où on est prêt à l'accueillir, règne ce calme silencieux qu'on ne rencontre que dans la nature tropicale. Les soldats européens avancent pendant des heures, pas une feuille ne bouge, personne en vue au loin, et tout à coup, de la broussaille part un tir, suivi d'autres ; ici et là, tombent des morts et des blessés, pourtant personne n'a vu d'Atjihais ; ils ont disparu dans les buissons. Avec leurs fusils à répétition, les soldats hollandais ripostent de plusieurs centaines de coups en direction des bosquets d'où sont partis les tirs, mais n'y trouvent ensuite pas un seul cadavre ; les Atjihais emportent leurs morts et leurs blessés ; au plus, les Hollandais découvrent une fosse creusée d'où l'ennemi, recouvert par la broussaille, avait tiré en toute sécurité.

Les Atjihais[38] connaissent chaque recoin de leur pays, ils connaissent également les mouvements de l'armée hollandaise de sorte qu'on ne peut pas les surprendre et qu'ils se retirent toujours au bon moment dans les forêts. L'expérience enseigne que jusque-là, ils ont toujours su contourner tous les arrière-postes hollandais et les éviter. Chez eux est profondément enraciné le sentiment d'être *maître en son pays* ; ils se jugent supérieurs à un étranger même s'il est très savant et très expérimenté dans plusieurs domaines, même s'il s'agit d'un Anglais ou d'un Américain qu'il respecte pourtant plus. Il exprime son hostilité de la manière suivante : « Pourquoi pénètres-tu dans mon pays alors que moi, je ne vais pas dans le tien ? *Je* suis maître dans mon pays et c'est pourquoi toi, étranger, tu dois m'éviter si tu me rencontres ; tu foules notre sol sur lequel personne ne t'a dit de venir et tu te trompes vrai-

37. P. 9.
38. P. 11.

ment si tu t'imagines que moi, qui suis le nourricier et l'héritier de ce pays, je pourrais te saluer en premier. » De telles règles ont imprégné le peuple tout entier et il le prouve vraiment par ses actes. Je suis d'opinion que peu de peuples se sont battus, comme les Atjihais, pour leur pays natal avec une telle bravoure, acharnée et persévérante et avec un tel art de la guerre. Ils luttent contre un ennemi qui est bien armé, dépense de l'argent, promet des récompenses, des titres et des décorations de toutes sortes. Dans tout pays européen, dans des conditions analogues, on trouverait des traîtres qui serviraient l'ennemi comme espions ou comme guides pour pénétrer dans le pays. Mais parmi les Atjihais, il n'y avait ni espions ni traîtres. Si un Atjihais a conduit l'armée hollandaise, il l'a toujours fait sous la contrainte et il menait les Hollandais soit dans une mauvaise direction, soit directement vers les arrière-postes et prenait la fuite à la première occasion. Jusqu'à présent, personne parmi les Atjihais soumis ne s'est battu aux côtés des Hollandais contre ses compatriotes. Ils sont trop fiers pour travailler pour les Hollandais, même bien payés – le travail physique, exécuté sur l'ordre de qui que ce soit, rabaisserait un courageux Atjihais. C'est en vain que les Hollandais essayent de convaincre les Atjihais soumis de venir vendre des fruits et de la nourriture au marché dans la principale place hollandaise, à Kota Radja, aussi appelé Kraton[39]. Il est vrai que certains y sont allés mais ils demandaient des prix exorbitants pour leurs denrées et n'acceptaient pas de marchander. En outre, ils adoptaient un comportement fier et provocateur, restant assis, grincheux, à côté de leur marchandise et la ramenant régulièrement chez eux. Ainsi le commerce – et en général la communication – avec les Atjihais soumis n'a pas marché. Les Européens n'osent même pas aller dans les villages des Atjihais soumis car même là-bas on peut y recevoir des balles tirées depuis la broussaille. Quant aux femmes, c'est comme si elles n'existaient pas, elles ne sortent ni de leurs villages ni de leurs maisons.

Une nation[40] ne peut réussir que si elle sait défendre son indépendance au prix de sa vie et de sa fortune. C'est ce que nous voyons au Moyen Âge chez les habitants des Pays-Bas et du Monténégro. À notre époque, chez les Italiens et les Hongrois. Nous le voyons aussi chez les Atjihais.

Les Hollandais ont déclaré la guerre aux Atjihais. Ils voulaient d'abord s'emparer de leur très lucratif commerce du poivre ; ensuite, ils voulaient forcer les Atjihais soumis à cultiver le café pour leurs propres entrepôts, comme le font 20 millions de Javanais qui font gagner des millions et des millions aux Hollandais. Les stricts protestants de Hollande sont convaincus que le « Dieu hollandais » a créé les Javanais craintifs et serviles pour que les

---

39. *Kota Radja* ainsi que *Kraton* (mot javanais) sont deux noms donnés par les Hollandais à l'ensemble palatin du sultan d'Aceh, qui était nommé *Dalam* par les Acihais.

40. Pp. 32-34.

pieux Hollandais puissent les exploiter. Ce serait une récompense pour leur adhésion à la pure doctrine chrétienne. À la suite des Javanais, les Atjihais aussi étaient censés faire gagner de l'argent aux Hollandais. Mais les choses se sont passées différemment.

Les Atjihais ont commencé leur « petite guerre » sans plan d'opérations, sans cavalerie et sans armes à feu modernes. Les soldats hollandais, quand ils se trouvaient dans l'incapacité d'utiliser convenablement les fusils à répétition pour échapper au corps à corps, tombaient sous les klewang comme des poires blettes ou tentaient de s'enfuir dans le but – disaient-ils eux-mêmes – de ne pas finir en « viande hachée ».

Les Atjihais n'ont pas peur du corps à corps. Un soldat hollandais n'a pas encore tourné les talons de la pièce commune d'un village ennemi que déjà un Atjihais y rentre par la fenêtre. Un village en feu n'est pas encore évacué par les incendiaires hollandais que déjà les Atjihais s'approchent à travers la broussaille pour les accueillir avec leurs klewang. À peine sont-ils chassés d'une hauteur par un tir de grenades, qu'une demi-heure plus tard ils sont de nouveau là-bas. Dans les premières années de la guerre, quelques-uns ont fait preuve d'une vaillance remarquable, se sacrifiant pour la patrie dans le but de servir d'exemples aux autres. Des hommes courageux, habillés de blanc, hurlant comme des diables : « Il n'y a de divinité que Dieu et Mahomet est son prophète », un dans chaque main et faisant des bonds féroces, couraient à la rencontre des Hollandais, provoquant de terribles boucheries dans leurs rangs, jusqu'à ce qu'enfin, criblés de balles et percés de part en part, ils meurent pour se réveiller dans la félicité du Paradis, dans les bras de gracieuses jeunes filles. Car les Atjihais sont musulmans. Ces « combattants de Dieu » s'appellent chez les Malais « hulubalang »[41] et leur exemple enfièvre leurs compatriotes qui, à leur suite, se jettent aveuglément sur l'ennemi.

Les Atjihais savent aussi merveilleusement profiter du terrain. Ils connaissent chaque recoin de leur pays, aussi est-il impossible de les assaillir. Loin dans les montagnes, on voit brûler des feux disposés de façon particulière ; c'est un moyen de s'envoyer des signaux par-dessus la tête des Hollandais. Lorsque s'approche une force supérieure en nombre, ils se débandent dans les forêts pour attaquer aussitôt de manière imprévue et harceler sans arrêt les détachements ennemis de moindre importance. En principe, on ne fait pas de prisonniers. Les Atjihais les mettent toujours en pièces et les Hollandais les passent par les armes. Une fois, j'ai été témoin de la

41. Les *ulebalang* sont à Aceh les chefs traditionnels. Les combattants prêts à mourir dont parle l'auteur semblent plutôt avoir un comportement relevant aussi bien du *amok* local que de la *jihad* islamique.

scène suivante : nos soldats emmenaient un prisonnier. Lui avançait de son plein gré ; tout à coup, par derrière, on a tiré sur lui et il est tombé mort à terre. Immédiatement, on a jeté son cadavre dans la rivière d'Atjeh qui coulait à côté. Tout cela s'est passé en deux minutes. Une autre fois, les Atjihais s'étaient encore fait remarquer en attaquant la poste hollandaise. Le corps de l'officier en charge de cette poste a été transformé par eux en tas de viande hachée qu'on a, après leur fuite, ramassé dans un sac et enterré dans un cercueil. Ces événements et d'autres analogues, sans cesse répétés et témoignant de la dureté des partis en guerre, étaient le sujet banal de nos conversations. Naguère, des soldats hollandais traversaient des marécages ; le soleil ardent donnait un reflet d'acier aux flaques d'eau ; chacun tenait son arme au-dessus de la tête. Alors qu'ils avançaient en pataugeant, épuisés, éclaboussés et trempés, tout à coup, de quelque part, une voix s'est fait entendre. Dans l'air impassible et opaque**,** d'une voix sonore ont retenti ces mots en langue malaise : « Chiens de Blancs ! Que venez vous faire dans notre pays ? Qui vous a appelés ici ? Nous, nous n'allons pas dans le vôtre. Vous allez tous périr ici ! »

« Smeerlap ! » (bougre d'arrogant !)[42], s'est impulsivement écrié l'officier hollandais en direction de l'orateur atjihais invisible.

L'audace des Atjihais ne se manifestait pas seulement en paroles – ce n'est pas assez héroïque – mais aussi en actes. Peu de gens ont lutté, comme eux, pour leur terre natale avec autant de bravoure, d'acharnement et de persévérance, et avec un tel art de la guerre. Le conflit a déjà coûté aux Hollandais des centaines de millions de gulden et des milliers de soldats, pourtant ils n'occupent toujours qu'une part infime du territoire d'Atjeh. Là où ils ont des fortins et des garnisons, la population se tient tranquille, ainsi que là où existent de larges routes réalisées à grands frais par des ouvriers chinois (kuli). Partout ailleurs, les « *kwaadwillige Atjineezen* » (les Atjihais hostiles)[43] – c'est ainsi qu'on les appelle officiellement – restent turbulents.

Pendant un certain temps, le général hollandais *van Swieten* a libéré les prisonniers atjihais en leur donnant à chacun un écu (thaler) mais cette politique de l'écu (thaler) ne fut pas efficace. Sont restés également sans effet l'amadouement et la flatterie, la distribution de cadeaux et la promesse de décorations et de différentes distinctions. Ont été vains leurs sourires mielleux de grands seigneurs et, en bref, tout ce qui flatte les petites nations soumises et humbles chez qui le courage civique n'appartient pas au caractère national et tout ce qui compte beaucoup pour les gens vaniteux, veules, et dénués de logique et de vraie assurance. Le même général a dépêché un

42. Plus crûment : « Salaud ! ».

43. Les rebelles ou insoumis Acihais.

noble Javanais[44] auprès des Atjihais comme envoyé personnel – les Hollandais connaissent si peu le caractère de l'ennemi ! Mais, furieux de cette offense, ils ont noyé le Javanais dans un puits ; seuls deux de ses accompagnateurs sont revenus au campement hollandais. Il faut dire que les Javanais, dépourvus de la moindre fierté, sont dociles, extraordinairement serviles et à ce point asservis que, devant les officiers hollandais en uniforme, ils *s'accroupissent dans le seul but de paraître plus petits.* Envoyer comme ambassadeur auprès des fiers Atjihais le fils d'une telle race de laquais, de lièvres et de pigeons ! Il n'est guère surprenant qu'ils l'aient supprimé.

(…) [*passage de comparaison avec le peuple tchèque sous domination autrichienne*[45]] …

À propos des Javanais[46], il suffit de dire que ce sont des baiseurs de main. Ils ne sauraient même pas être grossiers, tant ils sont délicats. Ils méritent vraiment l'éloge du poète hollandais disant à leur sujet qu'ils sont *het zachtste volk der aarde* (la plus douce nation du monde).

En revanche, les Atjihais et les Malais méprisent les Javanais pour être dociles, serviles, pour se laisser totalement manipuler par des étrangers et pour tout supporter avec patience et humilité. Et pourtant, ces Javanais dont je suis en train de dire du mal sont un peuple bon, docile, prévenant, extraordinairement respectueux envers ses parents et les personnes âgées, remarquablement modeste, calme et simple dans son comportement. Les Javanais mériteraient un meilleur destin si la justice régnait dans le monde, si dans le monde chacun était jugé sur ses actes. Les Javanais sont comme de bons enfants, non encore gâtés par leurs parents, et ils le restent toute leur vie. C'est pourquoi ils sont opprimés par leurs bonzes[47] et les Hollandais et largement volés par les Chinois. Ils sont l'exacte réplique des personnages de Léon Tolstoï[48] : ils ne s'opposent pas au mal, ne commettent pas le mal et ne se défendent pas contre le mal. Du fait de leur bonté et de leur esprit simple, ils n'appartiennent même pas à l'ordre du monde actuel où à chaque instant se vérifie la loi du « Malheur aux bons ! », c'est-à-dire aux faibles, à ceux qui sont sans défense et à ceux qui ne se défendent pas.

(…) [*passage de comparaison avec le peuple tchèque*[49]].

---

44. Il s'agit de Mas Sumo Widikjo, qui fut envoyé au début de 1874 pour demander la reddition du sultan.

45. Pp. 34-35.

46. P. 35.

47. Pour l'auteur, le terme bonze n'a aucune connotation religieuse et lui sert à désigner les responsables politiques locaux au même titre que duc.

48. 1828-1910.

49. Pp. 35-36.

*

Les Atjihais[50] semblent nés pour la « petite guerre ». Ils n'ont pas de plan d'opérations qui les lieraient à un endroit ou à un moment précis ; ils n'ont pas de chef suprême ; ils n'ont pas de logistique pour la nourriture ; ils n'ont pas de campements, comme ils n'ont pas d'ordres du jour ; ils n'ont pas de cavalerie ; enfin, ils n'ont même pas d'armes à répétition comme leur ennemi blanc – ils sont totalement libres dans leurs marches. S'ils voient qu'ils ont devant eux une force supérieure en nombre, ils se dispersent dans les forêts pour lancer une attaque contre l'ennemi, peu de temps après et à un autre endroit, avant de se disperser à nouveau. Ils ont acheté aux Anglais de gros fusils, lourds, remontant au Moyen Âge. Un homme tient l'arme, un second avec une étoffe en feu l'allume près du déclencheur. En outre, ils ont de petits canons de fer, lilla[51], qu'ils chargent avec tout ce qu'ils peuvent trouver : morceaux de plomb, clous, verre, petits cailloux, etc. Leurs armes blanches ainsi que la poudre, les balles et les piques, ils les fabriquent eux-mêmes depuis toujours ; ils ont les matières premières nécessaires chez eux. Malgré les insuffisances de leurs armes à feu, ce sont de courageux artilleurs. En tout cas, c'est avec la plus grande agilité qu'ils manient un large sabre lourd (klewang), fait en excellent acier, avec lequel ils tranchent en deux un officier européen. Ils le manient si rapidement et les coups donnés sont si efficaces qu'un soldat atteint porte parfois plusieurs blessures mortelles. Les soldats hollandais ont un grand respect pour le klewang devant lequel ils reculent souvent. Après des rencontres de ce type, membres coupés et morceaux de têtes jonchent l'herbe. Il va de soi que commence alors le travail des médecins – amputation de jambes et de bras – car la cassure des articulations des bras, des épaules et des genoux (parfois les trois chez le même blessé), provoquée par l'impact d'un seul klewang, exige l'amputation. Le klewang et la pique sont considérés par les Atjihais comme leurs biens les plus précieux et on ne peut les prendre que sur les morts ; les Atjihais se promènent toujours armés d'un poignard et avec un klewang sans fourreau à la ceinture.

La guerre[52] a commencé en 1873. *La première expédition*, commencée en avril de cette année-là avec 3 000 hommes, s'est terminée sans gloire par une retraite des Hollandais. La nouvelle de cet événement a provoqué une belle panique à Batavia et à La Haye. Pendant deux heures environ, l'armée s'était frayée un chemin vers l'intérieur du pays à travers les marécages et les broussailles mais elle perdit courage après la mort du commandant en chef Köhler, tué par une balle atjihaise. Jamais auparavant elle n'avait rencontré

50. P. 9.

51. *Lela*, petit canon, généralement de cuivre.

52. Pp. 14-15.

une résistance aussi désespérée et tenace qu'ici, un ennemi aussi bien armé. Craignant que la communication entre la côte et leur campement ne soit rompue, les Hollandais se sont retirés en bon ordre vers la côte. Puis, ils ont quitté le pays après deux mois de guerre, n'ayant rien conquis qu'une mosquée ennemie[53], et ce fut tout. Les ennemis se jetaient sur les soldats avec de simples klewang. Ils surgissaient en nuées, chacun armé d'un fusil, d'une pique et de deux klewang. Ils se ruaient contre l'armée en poussant des cris de guerre, tiraient avec leur fusil, le jetaient, lançaient leur pique contre l'ennemi puis munis de leurs sabres s'avançaient en courant jusqu'aux lignes hollandaises. Le fusil à répétition (le fusil Beaumont)[54] causa de terribles et sanglants dégâts dans leurs rangs. Quand l'ennemi se fut enfin retiré, le sol était couvert de cadavres au point qu'il ne restait pas un pouce carré de libre. Les Hollandais comprirent qu'il valait mieux repartir et revenir avec des effectifs plus nombreux. Ce retour fut justifié par le fait que la saison des pluies qui venait de commencer empêchait le cours des opérations militaires – ceci est aussi vrai que le brouillard qui aurait empêché la victoire de Benedek à la bataille de Sadova[55].

La défaite des Hollandais a provoqué une grande agitation parmi tous les indigènes des colonies hollandaises, de sorte qu'à Batavia, on s'est mis à préparer en grande hâte une expédition plus puissante et plus énergique contre Atjeh. Le commandant nommé fut le général expérimenté van Swieten, qui, à la fin de la même année, a entrepris la *deuxième expédition* contre Atjeh, avec 10 000[56] hommes et 82 canons. Il est descendu sur la côte après en avoir éloigné des foules d'ennemis grâce aux chargeurs (une pièce comprenant plusieurs balles) et aux grenades. Son rôle n'était pas facile. La terre et le climat étaient pratiquement inconnus aux Hollandais. On ne savait pas si les Atjihais étaient deux millions ou deux cent mille. On savait depuis la première expédition que chaque Atjihais était aussi un vaillant combattant et que les pêcheurs qui sans cesse et sans crainte exerçaient leur métier au vu de la flotte hollandaise, participaient également à toutes les escarmouches contre les soldats hollandais.

L'esprit guerrier était si enflammé par l'échec de la première expédition que la marche vers le pays s'est faite avec une énergie exemplaire. Après de grandes pertes des deux côtés en 1874, les Hollandais ont pénétré dans le centre principal du sultan, le Kraton, qui était aussi le centre religieux ainsi

---

53. La grande mosquée d'Aceh, Baiturrahman.

54. Du nom du fabricant d'armes belgo-néerlandais Edouard de Beaumont (1841-1895). Adopté par l'armée néerlandaise en 1870. Le modèle Beaumont-Vitali était à répétition.

55. Sadová, en Bohême orientale, où les troupes autrichiennes commandées par le général Ludwig von Benedek subirent une cuisante défaite en 1866 dans la guerre les opposant à la Prusse et à l'Italie.

56. En fait, 8 000 militaires et 3 000 bagnards.

que la nécropole des sultans et des ducs atjihais. Au début, les Hollandais ne se doutaient même pas qu'ils étaient dans le Kraton tant ils connaissaient peu le pays. En effet, les Atjihais, voyant qu'ils ne pouvaient pas résister aux grenades et aux armes à répétition, ont pris les joyaux du royaume avec eux et, de nuit, ont quitté secrètement le Kraton et se sont retirés à l'intérieur du pays. Le sultan d'Atjeh est mort pendant cette fuite[57]. Après la chute du Kraton, appelé maintenant *Kota Radja* – c'est là que se trouve toujours la résidence principale du gouvernement hollandais – les Hollandais ont considéré que la guerre était dès lors terminée et que l'ennemi allait bientôt venir leur demander la paix. C'est dans cet état d'esprit que van Swieten a quitté le champ de bataille, que le commandement a été remis au général *Pel*[58] et qu'une partie de l'armée a été rappelée à Java. Les Atjihais, profitant de cette pause, se sont renforcés et ce n'est qu'alors qu'a commencé la guerre proprement dite avec les attaques contre le Kraton. Les Hollandais avaient brûlé plus de 200 villages, conquis de nombreux fortins et éliminé un grand nombre d'ennemis, il va de soi que les Atjihais voulaient se venger.

*

Si les Atjihais[59] ont alors [en 1873] laissé éclater la guerre, ils l'ont dû à un homme qui en ce temps-là avait une influence déterminante à la cour du sultan et qui, par la suite, a dirigé pendant six ans la résistance armée des Atjihais contre les Hollandais. Cet homme, c'était Habib Abdul Rahman[60], d'ordinaire appelé seulement Habib, curé mahométan et fanatique qui, après une jeunesse turbulente et aventurière pendant laquelle il a visité Paris et Constantinople, s'est installé à Atjeh. Les Atjihais ont dépêché des envoyés aux Anglais les priant de les prendre sous leur protection mais la prévoyante Angleterre le leur a refusé. Elle connaissait peut-être mieux que les Hollandais le véritable état des affaires d'Atjeh ainsi que le caractère du peuple. Peut-être connaissait-elle la versatilité et le courage des Atjihais. Peut-être, par son flair commercial inné, devinait-elle qu'il y avait peu à gagner là-bas. Elle s'est contentée de faire de nouveau part de son ferme espoir de voir la Hollande assurer la sécurité de la navigation maritime au large de Sumatra nord. Les Hollandais ne se souciaient nullement d'améliorer quelque peu leur connaissance de l'ennemi contre lequel ils allaient com-

57. Le Sultan Mahmud shah, mort en effet, peu après la prise du *dalam*, de la malaria.

58. En avril 1874. J.L.J.H. Pel, est mort à Aceh deux ans plus tard d'une attaque cérébrale.

59. Pp. 14-20.

60. Habib Abdul Rahman al-Zahir (1833-1896), fameux homme d'action et aventurier d'origine hadramie qui, a résidé à Aceh entre 1864 et 1878. Il joua un rôle important de conseiller auprès du sultan Ibrahim Mansur Shah, comme intermédiaire entre celui-ci et les puissances étrangères et comme inspirateur de la lutte au cours des premières années de la guerre d'Aceh, voir A. Reid, « Habib Abdur-rahman az-zahir (1833-1896) », *Indonesia*, n° 13, 1972.

mencer la guerre. Se fiant à leur puissance et à la force de leur armée, ils avançaient à l'aveuglette. Ils avaient à l'esprit qu'en soumettant Atjeh, ils allaient s'emparer du coup du commerce du poivre, très lucratif et important, fait par les Atjihais, et qu'ils allaient introduire une taxe élevée sur le commerce et l'exportation du poivre pour remplir les caisses de Batavia. Peu après, on a appris à Batavia, qu'une mission atjihaise avait adressée la même requête au gouvernement des États-Unis d'Amérique. Les Hollandais se sont empressés de déclarer la guerre à Atjeh pour devancer toute autre puissance qui chercherait à s'ingérer dans les affaires de leurs colonies.

Avec le temps, il devenait de plus en plus clair que le principal instigateur des activités militaires d'Atjeh était Habib (appelé aussi Abdul Rahman), aussi excellent diplomate que conseiller averti, et que celui-ci avait pour soutien dans ce domaine panglima Polim[61], vieillard très estimé des Atjihais et très énergique. L'attaque de l'hôpital militaire hollandais près du Kraton, qui a déjà été mentionnée, était l'œuvre de quelques francs-tireurs appartenant à des unités de Habib formées pour l'occasion. Ce dernier cherchait par là à détourner l'attention des Hollandais pour pouvoir lui-même s'emparer d'Ololé, leur port à Atjeh. Le moment était favorable. Une grande partie de l'armée avait été envoyée par le gouverneur général *van der Heyden* punir le village rebelle de Gedung[62] et ne restait dans le Kraton qu'une petite unité. Tout à coup, les bataillons de Habib sont apparus non en direction du Kraton mais dans celle du défilé de Baradin[63] et des Quatre mukim (mukim = village Atjihais)[64], dont le chef n'avait que peu participé à la lutte active contre les Hollandais. Ces bataillons qui comptaient plus de trois mille hommes auraient eu la possibilité d'incendier facilement les bâtiments gouvernementaux autour du Kraton et quatre campements des alentours en détruisant les réserves de vivres qui y étaient conservées. Ils auraient aussi pu mettre le feu aux bâtiments de l'hôpital et provoquer une terrible effusion de sang parmi les malades sans défense qui, sept jours durant, ont été dans un état de peur panique des Atjihais. Sept nuits de suite, la population du Kraton et des campements des alentours est restée en alerte – ce fut une période horrible !

Après le retour de l'armée de Gedung, a commencé la *troisième expédition* contre les Atjihais. L'armée a progressé vers l'intérieur jusqu'à Mantassic brûlant des villages et détruisant les récoltes, alors que l'ennemi se contentait de se lancer dans de petites escarmouches et de reculer vers

---

61. Chef, *panglima*, du *sagi* des XXVI *mukim*, ce Panglima Polim (VII), appelé Cut Banta, mort en 1883, fut l'un des principaux dirigeants de la résistance acihaise aux Hollandais.

62. Gedong, bourgade à une petite dizaine de kilomètres à l'est de Lhok Seumawe, située à l'emplacement de l'ancienne capitale de Pasai.

63. Baradin, village situé entre Kota Radja et Lhok Nga.

64. Dans la région de Lhok Nga, sur la côte occidentale d'Aceh Besar.

l'intérieur des terres, vers la Montagne d'or, où il était protégé par les forêts et les marécages. Mantassik, le siège de Habib, qui était faiblement défendu, a été pris d'assaut et ravagé et la mosquée dans laquelle Habib prêchait et dirigeait les prières a dès lors été occupée par les soldats hollandais. À environ un quart d'heure de là, ils se sont déployés sur les rives de la rivière d'Atjeh, attendant et espérant que l'ennemi se présente pour demander la paix. Mais l'espoir, comme toujours, fut vain. Les beaux villages de Pekan Baru, Senelop, Mantassik et Lampassi[65] ont été brûlés jusqu'aux fondations pour la raison qu'il s'agissait de résidences et de lieux d'activité de Habib. Le campement hollandais se trouvait loin à l'intérieur du pays[66], sur des terres où jamais auparavant n'avait pénétré un Européen, totalement inconnues, couvertes de charmants vergers centenaires et de rizières, avec des vues ravissantes sur des montagnes se trouvant à une dizaine d'heures de marche.

Les Hollandais ont campé là pendant de nombreux mois. Il leur était impossible d'avancer plus avant à cause de la saison des pluies qui venait d'arriver. Subitement, s'est produit un événement inattendu : Habib qui, du fait de la guerre, avait perdu brutalement toute influence sur les dirigeants atjihais ainsi que tous ses biens, est arrivé, après de courtes négociations, dans le campement hollandais où il a fait sa reddition (le 13 octobre 1878). Les conditions de sa soumission ont été acceptées avec plaisir : il a reçu un salaire annuel, à vie, de 30 000 gulden hollandais, un passage gratuit pour La Mecque en Arabie sur le navire de guerre à vapeur Curaçao et des salves d'honneur tirées par des canons – onze – au départ de cette traversée. En même temps que lui s'est soumis de son plein gré le duc Tuku Muda Bajit, chef des Sept-villages-unis, le beau-père de Habib[67]. Comme preuve de sa reconnaissance de la souveraineté hollandaise, il a accepté divers cadeaux de valeur de la part du commandant hollandais. De nouveau, nombreux furent ceux qui pensaient que la guerre prenait fin avec le départ de Habib. Mais peu de temps après, ils ont constaté que ce n'étaient que deux ennemis de moins et que la situation restait inchangée. Le conflit a repris. Les Hollandais ont progressé vers le nord[68], le long de la rivière, et ont installé

65. Pekan Baru, Sinalob, Montasik et Lampasei, villages situés autour de Montasik et Indrapuri.

66. À Selimun, un peu plus en amont, ultime point atteint par les troupes de Van der Heijden dans sa campagne pour conquérir le bassin de la rivière d'Aceh.

67. Teuku Muda Ba'et, *ulebalang* des VII villages-unis, sur la rive gauche de la rivière d'Aceh dans le *sagi* des XXII *mukim*, était le beau-frère par alliance – et non le beau-père – de Habib.

68. L'auteur, ici et à plusieurs reprises plus bas, semble avoir du mal avec l'orientation. L'armée se dirige clairement vers le sud. Glé Kambing et Indrapuri sont des communes

des campements à Gle Kambing et à Indrapuri. Ils ont ensuite avancé jusqu'à Glieng et Selikumun [Selimun]. Quelques autres chefs Atjihais se sont encore rendus, comme Tuku Ismail, Tuku Bentana et autres, avec pour principale raison de pouvoir cultiver leurs rizières abandonnées.

Mais les Atjihais n'écoutent leurs chefs que s'ils exécutent la volonté du peuple. Bien que certains d'entre eux aient volontairement fait leur reddition, le peuple restait hostile aux Hollandais et détestait ses chefs soumis. D'ailleurs, à chaque fois, ces derniers ne reconnaissaient la souveraineté hollandaise qu'aussi longtemps que les campements hollandais se trouvaient à proximité. Il s'agissait de ruses diplomatiques : dès que les récoltes étaient rapportées des champs, reprenait l'ancienne rengaine des balles sifflantes et des klewang coupants. Tuku Muda Bajit a vite suscité la méfiance des Hollandais, il ne cherchait qu'à leur soutirer de l'argent. « La lourde chaîne d'or que vous m'aviez donnée en cadeau, m'a été volée ; je demande donc deux mille thaler en dédommagement. Les joyaux de la cour royale, je ne peux pas vous les livrer, comme promis, car j'ai été obligé de les mettre en gage par manque d'argent et actuellement, je n'ai pas de quoi les racheter ». Ainsi se plaignait Muda Bajit au commandant hollandais. De toute façon, il n'aurait jamais pu porter la chaîne en public, par crainte de son propre peuple.

La fin de la guerre n'arrivait pas, l'ennemi gagnait du temps pour rassembler ses forces et concentrer tous ses bataillons précisément là où les Hollandais voulaient percer, c'est-à-dire dans les Vingt-six-villages-unis où s'étaient retirés les habitants des villages dévastés. À la tête de ces forces de guerre atjihaises se trouvait l'intraitable panglima Polim[69] qui a déjà sacrifié la plus grosse part de ses biens pour la guerre. À ses côtés, agissait l'imam Longbattah[70], prêtre de haut rang qui résidait auparavant au Kraton, homme fortuné qui avait déposé une grande quantité d'or et de bijoux à Singapour, sous la protection des autorités anglaises. C'est lui qui, au Kraton, couronnait toujours le sultan élu qui n'était officiellement reconnu comme tel qu'après cette cérémonie**.** À la mort du dernier sultan, l'élection du nouveau souverain n'a pas pu avoir lieu à cause de la guerre. Après la perte du Kraton, elle ne pouvait plus du tout se faire[71].

---

situées à la même hauteur sur les rives opposées de la rivière d'Aceh un peu en amont de Montasik. Glieng et Selimun sont encore un peu plus en amont.

69. Note de P. Durdik : On appelle panglima les électeurs du sultan d'Atjeh. Ils sont au nombre de six et sont eux-mêmes à leur tour élus, parmi les bonzes, par le peuple atjihais.

70. Teuku Imam Lueng Bata, *ulebalang*, chef traditionnel – et non prêtre – de Lueng Bata, sur la rivière d'Aceh à peu de distance en amont du palais, aujourd'hui quartier de Banda Aceh.

71. En fait, l'intronisation de Tuanku Muhammad Daud shah comme sultan a bien eu lieu après la prise du *dalam*, dans la mosquée d'Indragiri en 1878.

Mais le fait que les Atjihais n'avaient pas de sultan n'a rien changé au cours de la guerre. Ils avaient abondance d'armes et de munitions. Des zones occupées par l'ennemi, des foules entières se sont déplacées vers les zones indigènes insoumises, dans les territoires des Vingt-six et Vingt-deux-villages-unis, dans les environs de la Montagne d'or, alors que les troupes hollandaises progressaient jusqu'à Mantassik. Privations et difficultés de camper pendant six mois sous les pluies et dans les vents des tropiques, inondations terribles forçant le campement à chercher son salut par une fuite rapide vers des lieux plus élevés et passer là-bas la nuit à même le sol, au milieu des flaques, des rizières trempées et inondées, à la belle étoile – voilà le souvenir de mon séjour à Mantassik. Aussi longtemps que durait la saison des pluies, il était impossible de se mettre en route contre les Vingt-six-villages-unis, car les terres s'étaient transformées en marécages et progresser était devenu irréalisable. Sous les tropiques, les campements de longue durée démoralisent les soldats et mettent à mal la discipline militaire. Les hommes, même les plus animés de courage, deviennent peu à peu moroses, indifférents, silencieux et languissants et ils espèrent un changement même s'il doit les mener à la mort. Après les inondations, la boue accumulée et les marais sèchent sous les rayons brûlants du soleil tropical en répandant des vapeurs fétides et nocives et la malaria des marais se régale. Passés les effets des inondations, Tiens ! Ici l'eau monte à nouveau ! La rivière d'Atjeh, qui auparavant coulait avec un calme remarquable, s'est transformée en courant sauvage et inquiétant, bouillonnant des centaines d'affluents venus des montagnes proches. La communication avec le Kraton s'interrompait à nouveau pour quelques jours car le chemin avait disparu sous les eaux et le marécage. Tout cela, les Hollandais le supportaient patiemment. Et, en attendant, ils s'appliquaient à s'organiser, à renforcer leurs positions dans le territoire déjà conquis et à ouvrir des routes, damées et larges, en faisant appel à des travailleurs chinois. En créant ces moyens de communication pratiques, ils asseyaient leur autorité dans la zone déjà soumise.

La guerre contre Atjeh n'est plus populaire. Elle dure depuis trop longtemps, elle exige de grands sacrifices financiers et de nombreuses vies humaines. En Hollande, on souhaiterait l'arrêt de combats qui, à moins d'énormes dépenses supplémentaires, ne promettent rien de bon. Le gouvernement lui-même aimerait mettre un terme à la guerre, même en accordant des conditions avantageuses aux Atjihais – mais comment le faire ? Partir du pays conquis serait avouer sa défaite et ça, l'honneur militaire ne le permet pas. S'engager dans une nouvelle expédition pour s'enfoncer plus profondément à l'intérieur du pays signifierait la prolongation de la guerre pour des années et des années. De même, il n'est pas sans conséquence de concentrer toute l'armée des Indes néerlandaises à Atjeh, alors que peuvent facilement éclater simultanément des révoltes en plusieurs endroits parmi les popula-

tions des autres colonies hollandaises. En effet, toute l'histoire des colonies indiennes n'est qu'une suite de résistances étouffées. Dans l'armée hollandaise l'enthousiasme pour la guerre est aussi moins grand. Il a donc été nécessaire de renouveler les effectifs en incorporant de nouveaux éléments et en appliquant une discipline sévère. Le général van der Heyden l'a fait avec une grande énergie et il a au moins pu réussir à chasser complètement l'ennemi dans les montagnes. Après avoir détruit les réserves de riz et de soie de l'ennemi et saccagé de nombreux villages, l'armée est retournée à Indrapuri. Les adversaires et la population de régions entières se trouvaient dès lors dans les montagnes où il était impossible de les poursuivre – pour cela, il aurait fallu de nouvelles expéditions – et l'armée a pu respirer.

Avant de terminer[72], nous allons encore parler plus particulièrement de *Abdul Rahman* qui a tant contribué à l'éclatement de la guerre en 1873. Il voulait renouer les relations avec la Turquie, reconnaître l'autorité suprême du sultan de Constantinople et s'efforcer d'obtenir son aide pour chasser les Hollandais de Sumatra. Une requête dans ce sens a été signée par tous les ducs d'Atjeh. Abdul Rahman, connu sous le nom de Habib, est originaire de la région de Pedir et il est né autour de 1828[73]. Mécontent de son comportement, son père lui infligea comme punition de l'abandonner dans une barcasse en pleine mer, sans pagaie ni nourriture, afin de le faire périr. Lors de l'exécution de cette condamnation, se trouvait par hasard sur les lieux un navire de commerce français. Le garçon attira l'attention du capitaine qui demanda à son père de le lui livrer, ce qui fut fait. Abdul arriva en France. En 1852, il visita Rotterdam, Amsterdam et La Haye et constata que la Hollande était minuscule comparée à la France et à l'Angleterre et qu'Atjeh n'avait pas à craindre un si petit empire. Sur ce, il rentra à Paris où il fut reçu en audience en tant qu'envoyé du sultan d'Atjeh par le président de la République française d'alors, L. Napoléon. Il y fut dit que le sultan souhaitait entretenir des relations avec la France et envoyait au Président une magnifique tabatière de travail chinois. Abdul reçut du Président une lettre autographe ainsi qu'un précieux sabre pour le sultan. Un mois après cette audience, le président s'emparait du trône de France et Abdul se rendait à Constantinople pour rentrer chez lui en passant par La Mecque. À Constantinople, il eut une audience avec le sultan turc, qui s'intéressait de près aux événements d'Atjeh et qui lui décerna une décoration élevée[74].

---

72. Pp. 30-31.

73. Nous ne savons pas à quelle source l'auteur s'est informé. Certains éléments sont fantaisistes. Il est clair que l'ambassade en France en 1852 est celle de Muhammad Gauth qui avec son scribe Teuku Nyak Adum effectua bien une visite à Louis-Napoléon. On sait que Abdul Rahman lui-même disait avoir participé à cette ambassade, voir A. Reid, « The French in Sumatra and the Malay World », *BKI*, 1973, pp. 218-224.

74. Il n'alla jamais en France et ne rencontra jamais Louis-Napoléon, il séjourna à Istanbul mais ne fut jamais reçu par le sultan ottoman.

À son retour dans sa patrie, Abdul Rahman resta un certain temps auprès du sultan d'Atjeh pour se rendre ensuite dans le petit État de Terumon au sud d'Atjeh, où il se mit à agir contre les Hollandais et où il créa quelque inquiétude chez les ducs. Il disait que le sultan turc lui avait promis de rétablir le royaume Atjihais dans sa gloire passée et d'élargir son territoire. Il se pouvait même que le drapeau atjihais flotterait à Batavia, dans quelques années. La France allait apporter son soutien aux Atjihais. C'était un discours qu'on n'avait encore jamais entendu. Le succès d'Abdul fut encore plus grand à Atjeh. Il entraîna dans la révolte les ducs et le peuple après quoi fut envoyée la requête au « grand seigneur » de Constantinople dont on a parlé plus haut. Le gouvernement turc a bel et bien envoyé quelques questions à La Haye demandant des explications sur les relations entre la Hollande et Atjeh. L'affaire n'eut pas d'autres effets. En 1871, a accosté dans la baie d'Atjeh le vapeur hollandais Djambi, pour y mesurer la profondeur de la mer. À cette occasion, on insistait sur la construction d'un phare et en même temps, le contrôleur Krayenhoff devait remettre au sultan une lettre de la part du gouverneur général de Batavia. Mais des obstacles ont alors surgi. D'abord le ministre du royaume, Abdul Rahman, notre Pediri, n'était, paraît-il, pas chez lui. Après avoir longuement tergiversé, il est finalement venu sur le vapeur accompagné d'une suite ostentatoire. Le premier ministre du royaume a pris la parole. Il a insisté sur ses conversations avec le « grand seigneur » (le sultan de Constantinople) et invoqué le fait qu'Atjeh entretenait des relations amicales avec la Turquie, la France, l'Angleterre et les autres grandes puissances mais qu'il n'était pas convaincu de l'amitié de la Hollande[75]. Si cette dernière avait de bonnes intentions envers Atjeh, elle devrait au préalable et sans délai rendre à Atjeh les régions qu'elle lui avait enlevées, comme Sibocha, Barus, Sinkel, l'île de Kas, et les petits États de la côte occidentale[76]. Et puis, paraît-il, les Hollandais devraient assister le sultan d'Atjeh contre ses vassaux insoumis. C'est ainsi, avec confiance en lui-même et arrogance, que déclamait Abdul Rahman qui avait atteint la plus haute dignité à Atjeh. Tout s'est terminé de façon plus ou moins pacifique. Entre-temps, cependant, en 1872, Abdul Rahman sollicitait l'assistance des Anglais de Singapour contre les Pays-Bas, en même temps qu'il fomentait le soulèvement des chefs batas [batak] contre le sultan de Deli qui était le fidèle vassal

75. Le passage sur ce qu'a pu dire Abdul Rahman sur le *Djambi* est corroboré par d'autres sources. Il était bien allé à Istanbul sans avoir rencontré le sultan ottoman et il avait eu des conversations avec les consuls de plusieurs pays européens et de l'Amérique à Singapour. Sur cet épisode voir par ex. E.S. de Klerk, *De Atjeh-oorlog*, 's-Gravenhage, 1912.

76. Sibolga, Barus, Singkil, l'île de Nias. Il s'agit de places dépendant autrefois d'Aceh, passées sous domination hollandaise après le traité de Païnan en… 1663 ! Abdul Rahman avait une bonne connaissance de l'histoire d'Aceh ! La côte « occidentale » doit être comprise comme côte « orientale », cf. E.S. de Klerk, *op. cit*., p. 347.

de la Hollande. De nouveaux pourparlers avec Atjeh ont eu lieu jusqu'à ce que, enfin, éclate, en 1873, la guerre entre les deux partis, guerre en vue de laquelle les Atjihais s'étaient bien préparés.

Après la première expédition des Hollandais, qui a été un échec, l'influence de Abdul n'a fait que croître et s'affirmer. La résistance courageuse de l'ensemble de la population, que les Hollandais ont reconnue, a prouvé le caractère mensonger des informations sur la situation interne à Atjeh selon lesquelles le menu peuple serait favorable aux Hollandais. Seul le parti arabe (Abdul et les ducs), disait-on, leur serait hostile, le peuple aurait, semble-t-il, été opprimé par ses ducs, ne pourrait plus les supporter davantage et souhaiterait la protection hollandaise. On disait aussi que le peuple s'adonnait à l'opium et était dans un tel état de dépravation qu'il n'était même pas capable de résister, que les armes qu'il portait seraient des signes de vanité plus que de courage, etc.

Ce qui a, au juste, poussé Abdul à se rendre aux Hollandais, en 1878, n'est pas bien connu car les Hollandais ne savent pratiquement rien de tout ce qui se passe parmi les Atjihais, ce qui témoigne de l'enfermement et de l'irréductibilité des partis en guerre. Nous avons vu que même après le départ d'Abdul, la guerre contre les Hollandais avait continué, ce qui est la meilleure preuve que ce n'étaient pas seulement les ducs mais aussi le peuple qui la souhaitaient. Le pire, en même temps, est qu'il n'y a personne avec qui les Hollandais pourraient négocier la paix comme cela se passe en Europe. Les bonzes atjihais sont très nombreux et quand l'un d'eux feint de reconnaître la domination hollandaise, le peuple continue allègrement la guerre. Un des bonzes qui préconisait la réconciliation avec les Hollandais a été tué par le peuple lui-même. Voilà un peuple patriote qui ne plaisante pas ! Dans d'autres conflits internes, les Hollandais nommaient toujours comme duc principal un petit duc servile et celui-ci s'occupait lui-même de travailler les autres bonzes : il les flattait de différentes façons, s'appuyant sur leur vanité, leur prétention et leur avarice. À Atjeh, les Hollandais se sont surestimés. Il n'en va pas là-bas aussi facilement et aussi sottement que dans le reste du monde ! Il y a là-bas de vrais défenseurs de la patrie !

*

La partie d'Atjeh[77] la plus importante est située au nord-est où se trouve aussi le principal centre, le Kraton ou Kota Radja (kota = ville, radja = ducal), l'ancienne résidence du sultan. Le Kraton constituait le noyau des pays d'Atjeh. Autour de cette capitale se situent trois districts ou unions de communes qui, avec le Kraton, forment les terres d'origine de la race atjihaise. Cette division remonte au XVII^e^ siècle. Les districts (ou sagi) sont appelés du

77. Pp. 21-22.

nombre de leurs villages (comme c'est également le cas à Sumatra central chez les Malais), et ils distinguent ainsi ceux des Vingt-six, Vingt-deux et Vingt-cinq mukim. À l'ouest[78] du Kraton, se situe le district des Vingt-six mukim, au sud, celui des Vingt-deux mukim avec pour centre principal Rudup[79] au pied de la Montagne d'or (Gunungmas) et à l'est[80], celui des Vingt-cinq mukim. De ces mukim sont issus tous les Atjihais, qui se sont répandus, soit en fondant des colonies soit par la guerre, sur une grande partie de la côte où ils ont créé de nouvelles communes. Les Pediris, qui vivent surtout à l'ouest[81] sur la côte septentrionale, se distinguent encore des Atjihais proprement dits et ont une structure politique différente, de la même façon que les Malais qui se sont installés sur la côte au milieu des Atjihais et des Pediris.

Les *Atjihais*, qui vivent dans la plus belle région du monde, se distinguent clairement par leur aspect extérieur et par leur langue des autres habitants de Sumatra. Leur origine et leur parenté restent obscures. Ils sont d'une taille plus grande et plus esthétique que leurs voisins et ont la peau plus sombre. Ils sont minces et bien bâtis, agiles et vifs. Ils ont très mauvaise réputation, mais celle-ci prend sa source chez leurs ennemis. On dit d'eux qu'ils sont orgueilleux, peu fiables, faux, traîtres, et rancuniers. Le ministre hollandais des colonies Fransen van de Putte, le principal instigateur de la guerre d'Atjeh, pour convaincre les députés de financer la guerre, leur reprochait à l'Assemblée une « lubricité contre nature ». Mais cette lubricité contre nature n'est vraiment visible que dans les capitales européennes, centres de la civilisation des Blancs. En somme, ils ont les traits de caractère habituels des indigènes indiens : ce sont des amateurs acharnés de jeux de hasard et de combats de coqs, ils fument l'opium et mâchent le bétel. Leur principal défaut est de ne pas se laisser manipuler et d'être valeureux et tenaces au combat, bien différents des dociles Javanais par exemple qui s'abaissent à obéir. Les Atjihais dépassent les autres races de l'archipel par leur vigueur, leur vivacité ainsi que par leur esprit d'entreprise et leur habileté dans le commerce et l'agriculture. Le manque d'honnêteté dans le commerce qu'on leur reproche, fleurit de toute façon même en Europe. Ils surpassent leurs voisins également par la richesse qu'ils ont acquise grâce à leur commerce séculaire avec les Anglais et les Américains (poivre et soie). Dans la guerre, ils manifestent peu d'humanité mais il faut avouer qu'ils en ont encore moins vu chez ces porte-étendards de la culture européenne qui ont envahi leur beau pays. Pire, ces porte-étendards de l'Europe pour n'avoir pas réussi à les transformer en main-d'œuvre, aimeraient les exterminer, s'ils pou-

78. En fait, à l'est.

79. Reudeub ?

80. En fait, à l'ouest.

81. En fait à l'est, bien sûr.

vaient. Les Atjihais se défendent en véritables héros contre les envahisseurs blancs, bandits excellemment armés. En effet, toute cette soi-disant appropriation en colonies de pays des différentes parties du monde par les Européens – avec, peut-être, l'Australie comme unique exception car elle est très peu peuplée – n'est en principe rien d'autre, vue par les indigènes, qu'un vol de terres locales aux dépens des autochtones, héritiers de droit.

Les Atjihais[82] sont des adeptes de l'islam et leur pays a été le seul à soutenir le développement et les efforts de l'islam au moment de son épanouissement et ont répandu cette religion par la guerre. Les pays atjihais reconnaissent, en même temps, le sultan turc comme dirigeant de l'islam[83]. Les ducs ont depuis des siècles été de grands partisans de l'islam, alors que le petit peuple se montre plutôt froid à son égard. En effet, l'islam approuve le pouvoir sans limite des ducs alors que le peuple veut continuer à suivre des lois malaises séculaires d'après lesquelles les élus du peuple forment le conseil du pays qui choisit et démet les ducs, contrôle leurs activités et qui, en association avec des élus du peuple de moindre rang, rend les sentences de justice. À Atjeh, il y avait deux partis, l'arabe et le national, soit l'un absolutiste et l'autre démocratique, et y dominait tantôt le premier tantôt le second. Le parti national qui puise sa force dans le passé où il a ses racines n'a jamais perdu de son pouvoir et se trouve du fait de sa volonté démocratique en contradiction avec l'islam. Aussi le peuple n'accomplit-il pas les différentes prescriptions, négligeant les prières quotidiennes, les jeûnes et les fêtes – il ne va que le vendredi à la mosquée où le prêtre (hadji)[84] prononce le sermon en langue arabe.

*

Les Atjihais[85] vivent soit de la culture des rizières (surtout à l'intérieur du pays), soit de la pêche ou du commerce (surtout la population des régions côtières). Comme activité, la population côtière s'adonnait à la piraterie. Ils tiraient sur les bateaux hollandais, ne les laissaient pas accoster aux rivages atjihais et à l'occasion, les attaquaient, alors que vis-à-vis des navires sous couleurs anglaises ou américaines, ils se comportaient avec le respect et la courtoisie voulus. Mais il est arrivé une fois, en 1871, qu'un bateau anglais soit pillé près de la côte d'Atjeh. L'Angleterre s'est retournée alors vers le gouvernement hollandais en lui demandant de façon péremptoire de veiller à la sécurité de la navigation dans leurs mers. La Hollande ne pouvait empêcher la piraterie *qu'en faisant patrouiller plusieurs navires de guerre au*

82. P. 27.

83. Le sultan ottoman était en effet calife.

84. Il veut ici dire « imam ».

85. Pp. 12-13.

large des côtes atjihaises, comme elle le fait déjà depuis de longues années autour de Bornéo ou autour des îles Sulu, de sorte qu'il n'était pas nécessaire d'entrer en pourparlers avec les Atjihais ou de conclure avec eux des traités. Lorsque ceux-ci étaient conclus pacifiquement, ils n'étaient jamais respectés par les habitants de l'archipel indien et leur non-respect était pour les Hollandais, qui n'attendaient que cela, un prétexte pour commencer la guerre. Les habitants disent toujours : un traité est en papier et le papier peut être déchiré, détruit, brûlé, jeté, etc. En 1857, un tel accord avait été conclu avec le sultan d'Atjeh, qui résidait dans le Kraton, d'après lequel les Hollandais étaient mis au même rang que les Anglais et les Américains dans le domaine du commerce[86]. Dans ce traité, il était stipulé que le sultan devait empêcher la piraterie sur les côtes et que, conjointement avec les Hollandais, il devait totalement éliminer les pirates. Il est à noter que la piraterie est depuis toujours pratiquée dans l'archipel indien, étant en plusieurs endroits la seule source de revenus pour la population côtière. Ajouté à cela, le fait que la pratique d'une telle profession n'y est pas considérée comme un crime mais au contraire, comme une preuve de courage et d'habileté maritime. Très rapidement, il est devenu évident que le sultan ne voulait ou ne pouvait forcer ses sujets à respecter l'accord. Finalement, après de longues et vaines tractations, les Hollandais ont déclaré, en 1873, la guerre aux pays d'Atjeh, désireux de les incorporer à leurs colonies.

Les Atjihais[87] sont de bons agriculteurs et horticulteurs et d'habiles tisseurs de soie, leurs femmes tissent merveilleusement des étoffes de soie très fines et précieuses. Ils fabriquent aussi une étoffe très résistante de coton. Ils font un vaste commerce de poivre et de soie. Par ailleurs, les Batak leur apportent de l'intérieur de Sumatra du camphre, du benjoin, du damar, du rotin, etc. Ce commerce a été complètement arrêté par la guerre, mais auparavant, ils exportaient chaque année des milliers et des milliers de sacs de poivre, provenant surtout des villages situés le long de la côte orientale, remarquablement propice à la culture du poivrier. La création de villages se passe ici très simplement : un homme entreprenant réunit, en leur faisant des avances financières, quelques personnes à la recherche de travail et de subsistance ; celles-ci défrichent et plantent une pièce de terrain près d'une rivière ou d'un ruisseau. Quand les premières boutures ont repris, on agrandit la propriété. Chacun de ceux qui ont reçu une avance livre les fruits de son travail à un certain prix au chef et réduit ainsi sa dette jusqu'à ce que celle-ci soit entièrement remboursée. Si l'entreprise prospère, en quelques années se crée alors un village là où auparavant il n'y avait aucune trace de l'homme et où se déchaînaient les bêtes sauvages. Et quelques années plus tard encore,

86. Accord entre le général van Swieten et le sultan Ibrahim Mansur shah, r. 1857-1870.
87. Pp. 27-30.

au fur et à mesure que se développent l'agriculture et le commerce, surgit un petit État indépendant. Par la suite, l'entrepreneur devient chef de ce petit État et les travailleurs, même après le remboursement de leur dette, le reconnaissent comme bonze. Quant à lui, il s'attribue le titre de Tuku, Tuanku, ou même de Radja, titre – quelque chose comme duc ou petit duc – qu'il transmet à son fils aîné. Il nomme des chefs subordonnés et des prêtres dont la fonction est aussi souvent héréditaire. Tant que l'État est tout récent ou que la situation est défavorable à son essor, il reconnaît la domination du sultan atjihais du Kraton. Mais si le bonze est riche et suffisamment puissant pour se maintenir, il se préoccupe peu du sultan et en fin de compte devient indépendant.

Cette situation était cause de guerres locales entre les ducs et le sultan. Au cours de celles-ci, le sang coulait très peu, le seul souci était de brûler aux adversaires le plus grand nombre possible de maisons et de cultures agricoles. Avant la première expédition hollandaise, il y avait environ vingt-trois ducs atjihais dont quatre seulement reconnaissaient la domination du sultan. Il va de soi que le pouvoir du sultan diminuait au fur et à mesure que se renforçait celui des ducs. Outre le territoire du sultan – c'est de là que viennent ses revenus –, il convient de mentionner aussi des États vassaux, tels que Pedir et Pasei, qui ont été forcés par les armes à reconnaître la domination du sultan, ou d'autres qui sont nés du peuplement de lieux inhabités grâce, soit à des entrepreneurs Atjihais, soit à des colons malais arrivés de Sumatra central.

Le territoire du sultan se compose de trois zones, connues sous le nom de Vingt-cinq, Vingt-deux et Vingt-six mukim. La population du Kraton est aussi incluse dans ces zones. La population des Vingt-deux mukim ne vit que dans la partie intérieure d'Atjeh, elle s'occupe exclusivement de la culture du riz et se rend très rarement au Kraton ou sur la côte, alors que les villages des autres zones se situent plus près de la mer et leurs habitants vivent du commerce, de la navigation ou de la pêche. Un mukim est un ensemble de plusieurs villages qui forment une commune. Chaque mukim a son dirigeant (pangula)[88] qui ne peut rien faire de son propre chef, obligé qu'il est de consulter, à tout propos, ses subordonnés ainsi que son prêtre (imam) qui dirige les affaires religieuses. Au-dessus de ces bonzes de la commune, se situent les chefs des villages-unis, dont le nom administratif est panglima et auxquels on s'adresse déjà par l'appellation de tuanku. Chaque district a deux bonzes à sa tête. À propos des affaires importantes, les représentants des villages communiquent la décision de la commune aux panglima et si ces derniers sont en désaccord avec les communes, un nouveau conseil se tient dans les communes jusqu'à ce qu'enfin se dégage ou non l'unanimité. Six panglima forment le conseil de l'empire, instance qui, en fait, détient

88. *Penghulu*.

tout le pouvoir. Les panglima sont héréditairement des dirigeants du peuple et ne peuvent pas être destitués par le sultan. Avant que n'éclate la guerre, s'est encore adjoint au conseil du royaume Habib Abdul qui, en tant qu'administrateur de l'empire[89], réunissait en lui-même tout le pouvoir. C'est lui qui a été le principal instigateur de la guerre contre les Hollandais, comme on l'a dit plus haut.

Les revenus du pays allaient au sultan qui en retour devait payer à chaque panglima la somme annuelle de cinq livres d'or ; mais, il restait souvent leur débiteur. Les revenus du territoire du sultan provenaient des taxes douanières de cinq pour cent payées par les navires étrangers sur la marchandise importée à Atjeh. On ne payait rien sur l'exportation et *il n'y avait pas* d'autres impôts. Les cadeaux annuels en signe de fidélité venant des vassaux étaient détournés pour entretenir les membres de la famille du sultan mais les vassaux eux-mêmes ne donnaient que ce qu'ils voulaient. Aussi les frères du sultan ne vivaient-ils pas dans de brillantes conditions. Pour collecter les taxes douanières et pour gérer en général la situation commerciale, le sultan (et maintenant aussi chaque duc de la côte) nommait un officier particulier (sjahbandar)[90] qui jouissait d'un grand prestige et qui, naturellement, avait le plus souvent affaire à des commerçants étrangers. Il négociait avec eux la somme dont ils devaient s'acquitter et prenait, si c'était possible, plus de cinq pour cent, pour ne pas s'oublier lui-même.

La splendeur de la cour atjihaise était autrefois réputée car au début du XVII[e] siècle y gouvernaient de puissants souverains qui comptaient parmi leurs vassaux presque tous les ducs de Sumatra jusqu'au sud de l'île. Le commerce et la culture du poivrier étaient alors florissants. Les portes du Kraton étaient couvertes de plaques d'argent, 300 orfèvres travaillaient sans relâche dans les ateliers du sultan. Des gardes robustes défendaient le Kraton à l'intérieur, tandis qu'à l'extérieur, 200 cavaliers veillaient sans cesse la nuit. Le sultan possédait 2 000 canons de bronze et des centaines d'éléphants domestiqués. Atjeh était alors le centre commercial le plus riche et le plus magnifique de l'Asie orientale. De tout cela, rien ne reste. L'élargissement de la domination hollandaise et les discordes internes des ducs qui cherchaient à devenir les maîtres absolus ont causé le déclin de ce royaume jadis puissant. Le Kraton, siège du sultan, au moment où il a été occupé sans coup férir par les Hollandais, était dans un état de grand délabrement et de dégradation avancée, il était à moitié tombé en ruines. Le sultan[91], qui est mort

89. Il était *mangkubumi*, sorte de premier ministre.

90. *Syahbandar*. Maître du port. Le dernier a été Teuku Tibang, un Tamoul converti à l'islam, qui a joué un rôle important dans la politique d'Aceh.

91. Sultan Mahmud Shah, r. 1870-1874.

peu après, était un homme faible, sans pouvoir et avec de modestes revenus. Il faisait même partie des ducs les plus pauvres de tout l'archipel. Ainsi passe la gloire de ce monde[92] !

Les *Pediri* vivent sur la côte orientale de Sumatra nord. Avant la guerre, les gouvernait un duc dépendant du sultan, d'habitude un de ses fils ou un parent. Le duc de Pedir s'est soumis aux Hollandais. Les Pediris ont la peau plus foncée que les Atjihais mais par ailleurs ils se différencient peu de ces derniers. Ce sont d'excellents agriculteurs et ils cultivent le poivre. Nombre d'entre eux, en coupant à travers les montagnes, vont vers la côte ouest pour y entretenir des plantations de poivriers, et gagner de l'argent qu'ils rapportent à la maison.

Dans le royaume d'Atjeh, *les Malais* habitent surtout à Analabu, Labuan-Hadi, Tampat-Tuwan, Asahan etc.[93] Ils y ont entièrement conservé leurs particularismes, langue, coutumes et législation. Les colonies mentionnées ont été fondées au début de ce siècle. Les premiers colons malais ont été répartis entre les Douze et les Sept mukim et ceux qui sont arrivés par la suite ont rejoint ces communes.

*

Durant mon séjour à Atjeh[94], en juin 1878, huit Atjihais ont attaqué l'hôpital des forçats de Pante Perak. Pendant deux ou trois minutes, ils ont frappé de coups les trente-cinq malades. Parmi eux, huit sont morts avant le matin et neuf au cours des deux jours suivants, quant aux autres, cinq ont été sauvés par une amputation réalisée à temps et seulement une dizaine d'entre eux n'ont pas été mortellement blessés. Des lambeaux de chair pendaient au dos des Chinois qui soignaient les malades, et sur l'un d'eux, on a compté douze blessures profondes par coupures. C'était un spectacle horrible. L'audace de ces brigands Atjihais est sans limites. L'hôpital se trouve à environ dix minutes de marche du Kraton, siège central de l'armée hollandaise. Ils avaient marché à quatre pattes à travers les broussailles pour exécuter cette cruelle besogne, sachant qu'ils allaient vers une mort certaine. Mais couverts par l'obscurité de la nuit tropicale, ils ont quand même réussi à s'enfuir, à l'exception de l'un d'eux tombé mortellement blessé par une balle hollandaise.

*

92. D'après les photos de l'époque, sa résidence n'était qu'une maison traditionnelle en bois semblable à celles que possédaient les Atjihais aisés.

93. Meulaboh, Labuhanhaji, Tapak Tuan, Asahan sont des petites villes du sud de la côte occidentale d'Aceh.

94. P. 12.

De la médecine[95], on peut facilement passer au cimetière[96]. Après avoir traversé le Kraton et tourné à gauche autour de la fabrique de glace, on arrive, par un chemin impraticable, au cimetière dans lequel des hommes, venant des contrées les plus variées, nobles ou roturiers, ont trouvé le même abri. Le cimetière s'étale comme un pré vert sur un demi-mille environ et se termine près d'un coteau. Sur ce pré, à perte de vue, se distinguent de petites tombes : ce sont celles de défunts de malades de la malaria et de soldats tombés au combat. Dans ces tombes, se putréfient tous les grades de l'armée hollandaise, du général (est enterré ici le général Pel, mort en 1876) au simple soldat, et toutes les armes des forces hollandaises, de l'infanterie, cavalerie, artillerie, génie jusqu'au service de santé militaire puisque tombent ici en poussière plusieurs médecins. Ils sont morts de la malaria sauf un, tombé transpercé de part en part par une pique atjihaise. Dans ces tombes reposent des représentants de toutes les nations européennes, mais aussi ceux des races des quatre coins de l'archipel indien ainsi que des Noirs de la Guinée africaine – car les Hollandais ont recruté des soldats pour leur armée indienne même dans leur colonie de l'Afrique occidentale[97] – et des Chinois qui ont quitté Java en masse pour aller à Atjeh, comme boutiquiers et artisans, en suivant l'armée hollandaise. Pourrissent ici des bagnards originaires des endroits les plus divers de l'archipel indien, qui se voyaient obligés, comme porteurs, de servir aux Hollandais de chevaux, de dromadaires ou d'éléphants et qui, du fait de ce pénible travail, mouraient comme des mouches, d'épuisement et de malaria. Enfin, non loin du cimetière, dorment de leur sommeil éternel plusieurs générations d'Atjihais, à l'exception des courageux défenseurs tombés au combat. Voisinent ici en paix, côte à côte, des adeptes du Christ (catholiques et protestants de diverses sectes), de Moïse, de Mahomet, de Confucius, de Bouddha ainsi que des fétichistes africains. C'est un cimetière cosmopolite pour les nations comme pour les religions, aussi est-il sans croix, sans croissant, sans aucun symbole religieux ou national.

*

Qui aurait pu[98] imaginer qu'Atjeh serait mortel pour les étrangers, que sur les côtes (le futur champ de bataille) malaria et maladies du ventre ne cesseraient de faire rage, que dans les terres de l'intérieur, à côté de merveilleuses forêts et de charmants bosquets, s'étaleraient des marais qui, sous les rayons brûlants du soleil tropical, engendreraient des maladies mortelles.

---

95. Pp. 20-21.

96. Il s'agit du cimetière de Pecut, connu aujourd'hui sous l'appellation hollandaise de *kerkhof*. On peut y voir, à l'entrée, le nom des soldats (surtout européens) morts pendant la « Guerre d'Aceh ».

97. L'ancienne colonie de Guinée hollandaise avait été cédée aux Anglais en 1871.

98. Pp. 15-16.

À coup sûr, à Atjeh, le soleil brûle plus intensément que dans les autres régions tropicales et grille douloureusement le corps des Européens, même si, certains jours, souffle de la montagne et des forêts une brise fraîche qui pénètre doucement les maisons et les huttes de bois, construites pour faciliter les courants d'air indispensables sous ce climat tropical. Van Swieten s'est mis en marche avec une force d'une importance qu'on n'avait encore jamais réunie dans des expéditions contre les indigènes indiens. Avant même que l'armée n'accoste au rivage d'Atjeh, la malaria avait déjà éclaté sur les navires et de nombreux soldats étaient morts. Les cadavres étaient entourés de lourdes chaînes de fer, cousus dans des sacs et jetés à la mer, à une certaine distance de la flotte. Ces chaînes avaient été embarquées pour cet usage à Batavia.

L'été suivant [1874] les combats étaient continuels avec de courtes pauses. Il mourait autant de soldats hollandais de la malaria et des maladies du ventre que des coups de l'ennemi. Le vieil adage selon lequel la guerre prend les meilleurs, se vérifiait aussi à Sumatra nord. Les soldats un peu mûrs de l'armée hollandaise, forgés par les combats et restant debout et impassibles sous le feu le plus nourri, étaient de plus en plus nombreux à disparaître et il fallait combler le vide qu'ils laissaient par des novices sans expérience et par des convalescents. L'hôpital militaire, près du Kraton, aménagé pour mille malades, était en permanence surpeuplé. Quant aux malades gravement atteints, deux bateaux à vapeur venaient quatre fois par mois pour les transporter, à raison de 120 à 150 individus à chaque fois, sous un climat plus clément et dans des lieux plus sains, à Padang ou à Batavia. Régulièrement, chaque Européen nouvellement arrivé à Atjeh était, au bout d'un court séjour, atteint de malaria. Celle-ci revient souvent et avec violence, anéantissant les forces physiques et mentales du malade. Pour cette raison, le gouvernement garde les soldats à Atjeh pendant une année, avant de les transférer dans des endroits sains. Ce n'est qu'après un certain laps de temps qu'il les rappelle au front. Il va de soi que ces soldats rappelés sont moins aptes à résister à ce climat destructeur et aux souffrances de la guerre et que nombre d'entre eux retombent malades. Ils doivent pour une seconde fois endurer la navigation de retour vers Padang ou Batavia avant de revenir à Atjeh encore une fois, un peu plus tard. Et ce cycle se répète sans cesse. Un tel transfert de soldats malades coûte énormément d'argent. Le navire à vapeur pour les malades coûtait en moyenne au gouvernement 1 000 gulden par jour. Si on tient compte de la cherté extraordinaire de toute chose à Atjeh, de ce qu'a coûté le blocus de deux ans de la côte atjihaise par la flotte hollandaise et de celui de l'entretien, pendant sept ans, de plusieurs milliers d'hommes sous les armes, il n'est pas surprenant de constater qu'il a été dépensé en moyenne au moins 30 millions de gulden hollandais par an pour la guerre d'Atjeh. Et pour 150 millions de gulden, les succès restent toujours dérisoires.

Lettres

À Atjeh, Pante Perak, fin juin 1878[99]

Il y a dix jours, le 8 juin, je suis arrivé par le vapeur Graaf Bijlandt à Atjeh, en guerre depuis six ans déjà avec les Hollandais. La vie ne se déroule pas ici comme on l'entend en Europe car notre civilisation ne peut pas prendre racine en six ans chez ces indigènes atjihais qui la refusent le sabre à la main. En effet, ils ne savent pas protester par écrit et recourent directement aux actes. Ici, je suis affecté à l'hôpital militaire, construit sur la rive droite de la rivière, à l'endroit appelé Pante Perak (la Rive d'argent). Il y a beaucoup de travail avec les blessés et les malades, mais cela mis à part, nous vivons bien et dans la gaieté. À la Société (le club des officiers), nous avons toutes sortes de vins, du bon champagne et de bonnes bières berlinoises d'exportation, de la Tivoli et de la Moabit. Auparavant, on trouvait aussi celle de Plzen[100]; il n'y en a plus maintenant, on se l'arrachait. Lesdites bières sont amères et fortes. Un glaçon, mis directement dans la chope, les rend moins amères et plus fraîches. Une bouteille de bière vaut ici un gulden. La glace, qui provient de la fabrique locale, est disponible à volonté. Chaque médecin reçoit gratuitement cinq bouteilles de vin rouge tous les dix jours. Ici, le climat n'est pas sain. La malaria, la dysenterie et le catarrhe de l'estomac sont endémiques. Une maladie chasse l'autre. Les soldats javanais meurent en grand nombre en particulier du béribéri. Quand les Hollandais ont commencé à élever des constructions ici, toutes ces maladies se sont déchaînées. Sous les tropiques, la terre fraîchement retournée contient une telle quantité de miasmes que se déclarent des épidémies sous les rayons brûlants du soleil. Chaque pouce de terrain est ici imprégné de sang et coûte cher en vies humaines. En effet, les Atjihais luttent avec frénésie; ce sont des mahométans pour lesquels mourir pour leur terre natale relève du devoir religieux et du plus grand héroïsme.

Je vais te décrire mon voyage de Padang, à Sumatra Central, où je suis resté deux mois, à Atjeh où on m'a envoyé. Il a duré cinq jours. La mer était agitée; le vapeur tressautait comme une toupie, il roulait et tanguait comme une coquille de noix; c'était un navire léger sans cargaison. À cela, il faut ajouter le mouvement de branle causé par l'axe de l'hélice situé dans la cale du navire et en plus tenir compte du fait que la sphère terrestre est elle-même en mouvement. Tu ne seras pas surpris que mon estomac m'ait causé quelques problèmes, que la tête m'ait tourné et que mon corps n'ait supporté que la position allongée. J'étais couché sur le pont, immobile comme une statue, je n'étais plus maître de moi-même, comme paralysé. Il y avait neuf

99. Pp. 53-83.

100. Pilsen en allemand, ville tchèque fameuse pour sa bière.

autres officiers qui voyageaient avec moi, mais, eux, buvant de l'alcool, résistaient courageusement à la mer et ne faisaient pas, comme moi, des offrandes au dieu Poséidon dans un état de profond engourdissement. Ils jouaient sans cesse aux cartes, au « tout et rien »[101]. Le capitaine, grand mangeur, rond comme un tonneau, faisait montre de compassion à mon endroit. Il s'apitoyait en prononçant théâtralement des paroles telles que : Je bent zeeziek, kasian ! (Tu as le mal de mer, hélas), et répétait le mot malais kasian[102] chaque fois qu'il passait près de moi. J'étais furieux qu'il me plaignît comme ça. À quoi bon ? Je suis convaincu qu'on supporterait plus facilement son malheur si les autres s'apitoyaient moins. En le faisant, ils ne font que renforcer la faiblesse de chacun. Celui avec lequel je me suis le plus lié était un tout jeune lieutenant qui arrivait directement de Hollande à Atjeh et connaissait encore peu le malais. Sa faconde était charmante et m'amusait vraiment beaucoup. Je lui ai souhaité bonne chance à Atjeh. Il s'était en effet engagé pour cinq ans dans l'armée coloniale pour faire une carrière plus rapide et avoir un bon salaire. J'aimais sa gaieté franche et, de ce fait, contagieuse.

Analabu[103] est un village côtier à un jour de mer environ avant Atjeh. Là-bas, se trouve un benteng, c'est-à-dire un fortin, clôturé par de robustes troncs de palmier où la garnison hollandaise loge dans des baraquements qui ont l'aspect de huttes grises. Les troncs de palmier sont enfoncés en terre, les uns à côté des autres, en une longue rangée ou posés horizontalement les uns sur les autres, formant ainsi un rempart contre l'ennemi qui n'a ni canons ni fusils à répétition. Tout a été coupé et déboisé autour du benteng si bien qu'on le voit de la mer. Notre vapeur a fait escale ici et nous avons accosté avec une barque postale. C'est là que, pour la première fois, j'ai pu voir un buitenpost militaire, c'est-à-dire une garnison hollandaise isolée en territoire ennemi.

À Analabu, la côte est rocheuse et la mer pénètre en arc de cercle dans les terres. La barre était si forte, si brutale qu'on planait, à en avoir le souffle coupé, de creux en faîtes, sur les vagues, comme un cerf-volant de papier. Il y a un an, il est arrivé que deux barques postales, soulevées par la vague géante, se soient brusquement renversées au sommet de celle-ci et que tout leur contenu, ait disparu sous la surface de l'océan éternel, tout, à l'exception d'un maigrichon fonctionnaire de la marine. C'est lui qui était maintenant à nos côtés et qui nous racontait cet accident sur un ton dramatique, c'est-à-dire en criant pour couvrir le tumulte de la mer. Ce n'était pas fait pour nous donner du courage. Cependant bien que les conditions fussent réunies, nous

---

101. Jeu d'origine allemande "Null und Nichtig".

102. « Mon pauvre ! ».

103. Meulaboh.

ne nous sommes pas renversés. Il aurait vraiment été stupide de se noyer dans un tel coin perdu, inconnu du monde, et de plus dans une barque postale dans laquelle nous n'étions même pas obligés de monter.

Le centurion et trois officiers nous ont accueillis à Analabu avec beaucoup d'amabilité. Ils nous ont abreuvé de vin et d'eau de Seltz et régalé de cigares. Ils ont beaucoup parlé et, pour sûr, ils détestaient Analabu. Les baraquements faisaient piteuse impression au milieu des hauts palmiers verts, de la végétation luxuriante et de la barre au vacarme effroyable. Il s'agit d'une succession désordonnée de bâtisses en bois, construites à la hâte et au toit couvert de palmes (atap). De nombreux palmiers courbaient leur cime au-dessus de la mer hurlante. L'océan projetait son écume loin sur la côte, sur les palmiers verts. En bref, du vapeur, la vue de la côte était magnifique.

Mais habiter ici ? Halte là ! C'est une autre histoire. Personne n'est autorisé à se risquer à une demi-heure de marche à l'intérieur du pays, même pas la patrouille. Les indigènes tirent sans cesse des fourrés. C'est là que j'ai vu des Atjihais pour la première fois, mais pas de ceux qui font feu dans les broussailles. Ils avaient de longs corps émaciés, des habits en lambeaux, une expression d'arrogance provocatrice dans le regard et de duplicité sur le visage. Nous étions tous d'accord pour leur trouver des mines patibulaires. Ils venaient au benteng en tant qu'Atjihais ralliés, mais sans armes. Le centurion n'avait pas confiance en eux. La région est très malsaine. La côte est constituée de couches de coraux en cours de dégradation. La malaria y sévit constamment de sorte que le médecin n'y est envoyé que pour trois mois ; après quoi, il est remplacé par un autre, pour trois mois encore. À ce propos, dix soldats étaient alors alités, atteints de malaria. S'ils n'étaient pas évacués, la moitié d'entre eux au moins mourraient. Il n'y a pas de routes, mais d'étroits sentiers bons pour les indigènes marchant pieds nus. Tout doit être transporté à dos d'homme de la côte au benteng. C'est la tâche des bagnards javanais. Ils sont nombreux dans chaque benteng et à Atjeh, ils sont plusieurs milliers. Dans les expéditions contre les Atjihais, ces bagnards, qui servent de porteurs, forment des régiments entiers et remplacent les unités de transport auprès de l'armée en opération. Ces pauvres bagnards, au destin plus pitoyable que celui d'un cheval de fiacre ou d'un hongre de poste, ont, sous les tropiques, la qualité d'animal de trait public. En effet, les Européens ne peuvent pas y exécuter de gros travaux physiques à cause de la chaleur, sinon, ils mourraient rapidement de la malaria.

Enfin, après une navigation de quatre jours, nous avons accosté à Atjeh, à Ololé[104]. La colonie côtière créée il y a peu là-bas est peuplée de fils de l'Empire céleste. Ces Chinois s'adonnent exclusivement au commerce et

104. Ulee Lheue, le port moderne de Banda Aceh, à l'ouest de la ville.

sont les principaux fournisseurs de l'armée en vivres. À Ololé, mouillaient de nombreux vapeurs et bateaux. Le rivage fourmillait d'ouvriers, de porteurs, de commerçants et de boutiquiers ; il y régnait une intense activité. Du bord de mer, part un pont métallique élevé, robuste et long construit au-dessus de l'eau[105]. De la barque, on monte par une échelle jusque sur ce pont et on se retrouve sur la terre ferme ; c'est très pratique. À l'extrémité de ce pont, commence une voie ferrée, longue de cinq kilomètres, qui, à travers les marécages, conduit à Kota Radja, place fortifiée et centre de l'administration militaire. Du train, on aperçoit des arbres énormes (waringin[106]), des palmiers et des petits villages au milieu de la verdure. L'hôpital principal est séparé de Kota Radja par la rivière d'Atjeh. Il est situé à un endroit appelé Pante Perak[107]. Jusqu'à trois jours avant notre arrivée, il avait plu pendant plusieurs journées et les inondations avaient endommagé la voie ferrée si bien qu'il nous a fallu descendre à mi-parcours. Nous avons attendu les bagnards javanais, chacun debout près de ses bagages et suant à grosses gouttes. Le long de la voie ferrée, on voit de-ci de-là des villages atjihais où les indigènes se fabriquent d'excellents sabres (klewang[108]) en bon acier, avec lesquels on peut aisément couper un clou sans que la lame n'en garde trace.

Les bagnards sont arrivés. Ma valise de Moscou, plaquée de métal, étant très lourde, deux d'entre eux l'ont portée sur les épaules. Ils ont entouré mon bagage de lianes de rotin dans lesquelles ils ont passé une longue perche de bambou qu'ils ont ensuite mise sur leurs épaules. C'est ainsi qu'ils ont transporté ma valise avec agilité pendant dix minutes, sous la chaleur tropicale et étouffante de midi, courant à moitié à pas courts – en vérité, des Européens ne supporteraient pas un tel effort sans tomber malades et ne seraient pas capables de le faire.

Pendant deux jours, j'ai logé dans l'unique auberge du lieu, le Zeehandelaar[109]. Pour le logis et le couvert, je payais sept gulden par jour. Un poulet coûte ici un gulden. Sur notre vapeur, il y avait deux cents immenses panières de poulets, entassées les unes sur les autres ; on aurait cru que « tout gloussait ». La deuxième nuit après mon arrivée, quelques Atjihais ont attaqué l'hôpital des bagnards non loin de l'auberge. Ils s'y sont déchaînés plus sauvagement que des tigres. Ils ont haché et tranché de nombreux malades en manœuvrant leurs lourds klewang avec lesquels ils font très sou-

---

105. Il s'agit évidemment de la jetée.

106. Figuier des banyans.

107. Sur la rive droite de la rivière d'Aceh, en face de la mosquée et de l'ancien palais. C'est aujourd'hui le « quartier chinois », le principal centre commercial de la ville.

108. Sabre traditionnel d'Aceh avec une lame plus large à son extrémité.

109. Le premier hôtel européen de Kota Radja, tenu par le Hollandais A. Zeehandelaar.

vent entendre raison même aux Hollandais. Personne ne s'attendait à cette attaque. On a battu le tambour d'alarme dans la nuit sombre, d'un noir d'encre, et grande a été l'agitation des esprits. Les soldats sont peu nombreux autour de notre hôpital, ils sont dispersés dans les fortins de campagne. Deux épouses de médecins avaient quitté le lit conjugal dans le noir et dans le plus grand négligé pour accourir près de leur mari dans la salle de conférence des praticiens où elles se sont évanouies, m'ont raconté des collègues. Il paraît qu'on pouvait voir qu'elles étaient maigres comme des cygnes et qu'elles avaient aussi le teint blanc de ces volatiles – c'est à cause de leurs bains répétés, de l'anémie et du fait de ne jamais sortir au soleil.

Deux jours avant mon débarquement, étaient arrivés quarante blessés de Segli où une importante troupe d'Atjihais avait, deux fois de suite, attaqué la garnison hollandaise. Il y avait aussi eu une escarmouche à Analabu, d'après ce qu'on avait entendu dire. De tels accrochages se répétent souvent ; c'est un harcèlement continuel. Enfin, six cents hommes de Kota Radja s'étaient mis en marche contre l'État de Gedung [110]. En un mot, tout empestait la poudre et les klewang.

Maintenant, les auxiliaires de l'hôpital, des soldats, sont armés de fusils Beaumont et l'hôpital a été entouré d'une palissade de bois. Mais les maisons où nous habitons, nous les médecins, se trouvent à l'extérieur de celle-ci si bien que lors des alertes, nous nous rendons tous le plus vite possible derrière cette barrière, à l'hôpital. Celui-ci est un ensemble de dix-sept grandes salles construites en bambou, de 80 lits chacune [111]. Notre maison est gardée par trois gros chiens débonnaires, et par une sentinelle militaire que, dans notre sommeil, on entend plusieurs fois par nuit crier : « Werda ? » [112]. Plus tard, notre maison a également été entourée d'une palissade. Pour cela aussi, Dieu merci ! Mieux vaut tenir que courir. Vu comment se mène ici la guerre, cette robuste palissade de bois constitue une vraie protection, surtout la nuit. Elle arrête et retarde l'ennemi – or, lors d'une attaque, tout se joue en quelques minutes. La maison est bâtie sur de nombreux et solides pilotis, à la mode du pays. Sur le devant, aboient méchamment et à pleine gueule les chiens Atjeh, Blik et Itam (mot malais : Noir). Gros comme des veaux, ils aboient, la nuit, comme si on les fouaillait avec des lames. Ils se doutent peut-être que les Atjihais peuvent attaquer l'hôpital et transformer leurs maîtres, les médecins, en hachis Parmentier. Il va de soi que la nuit, quand on est de garde à l'hôpital et qu'il fait noir comme dans un four, il faut

110. Gedong, près de Lhok Seumawe, sur l'ancien site de Pasai.

111. Soit 1360 lits !

112. « Qui va là ? ».

avoir une façon de prouver à son propre personnel que c'est bien un ami qui s'approche, pour ne pas recevoir une balle dans son corps périssable – dans ce but, je chante pour ma part,

avant minuit :

Elle est partie dans la forêt
La rosée est tombée
Elle, qui est là-bas,
Sera toute arrosée (…)

et après minuit :

N'avez-vous pas vu
Ma bien-aimée ?
Elle est partie dans la forêt
Pour y couper de l'herbe[113].

Un collègue chante, lui, un air du Trouvère[114] et un autre le Chœur des Conspirateurs de Madame Angot[115], etc., si bien que le personnel, en quelque sorte, « voit par les oreilles » le médecin qui s'approche. Nous vivons comme les Tsiganes effrayés du Trouvère. Chacun se couche avec à ses côtés un revolver et un sabre ; quel beau couple conjugal nous faisons, n'est-ce pas ?

Lors de l'attaque de l'hôpital déjà mentionnée, il est arrivé qu'un Atjihais soit fait prisonnier ; il avait reçu, par hasard, dans le noir, une balle qui lui a traversé le bassin et une hanche. Avec sa fine stature, son regard inquiet et ses longs cheveux noirs, ce gaillard faisait une impression singulière (il fallait d'abord le guérir, après quoi seulement, on devait le pendre). Quelque chose d'étrange pour nous émanait de son regard dont l'expression changeait constamment. Contre toute attente, il n'est pas allé à la potence : il est mort hier et il se divertit maintenant, au paradis de Muhammad, avec les houris (sais-tu quel genre de créatures est-ce là ?). En faisant irruption dans notre hôpital, ces huit Atjihais allaient à une mort certaine et ils n'imaginaient sans doute même pas eux-mêmes que sept d'entre eux parviendraient à s'enfuir audacieusement. Il arrive que certains Atjihais décident de faire le sacrifice de leur vie, ils sortent alors et frappent avec frénésie les soldats de leurs sabres jusqu'à ce qu'eux-mêmes soient tués…

Actuellement a lieu une expédition contre Gedung où, paraît-il, une centaine d'Atjihais de cette trempe se sont voués à la mort. Les Hollandais auront bien du mal avec eux, avant de les aider à tous gagner l'au-delà. En

113. Chansonnette tchèque.

114. Opéra de Verdi de 1853.

115. *La fille de Mme Angot*, opéra-comique de Lecoq de 1872.

effet, dans le corps à corps, ceux-ci luttent si vaillamment qu'ils font souvent détaler les soldats javanais pourtant pieds nus et souvent reculer aussi les Hollandais. C'est le salut dans la fuite ! Les Atjihais ne se battent pas en combat régulier, homme contre homme, face à face. En bref, c'est une guerre de guérilla, avec de petits affrontements et de menues escarmouches. Il est très difficile d'arriver à avoir le dessus sur ces hommes qui sont chez eux, connaissent bien le terrain et qui savent l'utiliser. Les Hollandais se sont lancés dans cette guerre à l'aveuglette, ignorant tout du courage des Atjihais, de leur pays et de la situation interne. Mais celle-ci une fois commencée, bien que ce fût dans la précipitation et sans nécessité, ils se trouvent contraints de la poursuivre, le prestige de la domination hollandaise l'exigeant. Il faut que le respect et l'autorité morale des Européens demeurent intacts parmi les autres races des colonisés.

La guerre traîne en longueur depuis déjà sept ans et la partie intérieure d'Atjeh nous reste toujours fermée, je veux dire aux Hollandais qui n'ont pris que les régions côtières. Celles-ci sont toujours insalubres. Le climat est plus sain dans les montagnes et sur les hauteurs de l'intérieur du pays mais c'est là que se trouvent les Atjihais. Il y a encore d'autres problèmes. Quand l'armée part punir un village rebelle, elle est incapable de le trouver, car il n'y a ni routes ni guides, et s'il y a un guide, il mène les Hollandais dans la mauvaise direction, vers un guet-apens où les attendent les Atjihais. C'est seulement maintenant que les nôtres ont appris où se trouve le centre des rebelles, à savoir sur le riche territoire des Vingt-quatre communes (mukim), et là-bas, il faut se frotter à la tête du serpent… Le blocus de Sumatra nord, qu'imposent les navires militaires hollandais, ne cause que des préjudices mineurs aux Atjihais – en effet, ils fabriquent eux-mêmes la poudre ainsi que les klewang et les Anglais de Singapour et de Penang ne cessent de leur fournir des fusils, passés en contrebande. Les Anglais aussi recherchent le profit. Aujourd'hui, 21 juin, depuis le matin, on entend de fréquents tirs de canon. À environ deux heures de route de notre hôpital, un benteng est assiégé par une troupe d'Atjihais. Les soldats hollandais y sont au nombre de cinquante-sept et ont d'importantes réserves de vivres et de munitions. Mais, en face, les Atjihais sont plusieurs centaines. Au son, on distingue si c'est un canon hollandais ou atjihais qui vient de tirer. Combien de jours, pourront tenir les Hollandais ? Cette question est très importante pour nous, et pour moi, car après la prise du benteng, cette horde d'Atjihais pourrait s'approcher de chez nous et menacer le centre de nos positions militaires. À Kota Radja (c'est le fort situé de l'autre côté de la rivière, en face de l'hôpital), ne reste en tout et pour tout qu'une centaine d'hommes, puisque six cents soldats sont partis avec le gouverneur van der Heyden – également commandant en chef des armées – pour soumettre l'État de Gedung, situé à trois jours de mer en vapeur. Si les Hollandais ne peuvent pas résister dans leur

benteng, alors, ici, à Pante Perak, ce sera la panique, le chaos total et le comble de la confusion, bref, une situation digne de la plume d'Homère.

En attendant, ici, on a armé les bagnards javanais qui servent à l'hôpital, avec de longues perches de bambou à l'extrémité très pointue et acérée. Elles permettent de maintenir l'ennemi à plusieurs pas de distance et donc de l'empêcher de s'approcher de nous avec ses klewang. Mais ceci est de la théorie, est-ce qu'elle se vérifiera dans la pratique ? L'avenir proche le dira.

Nous nous trouvons donc à la veille d'événements importants et pour ma part, je les attends tranquillement, assis sur une chaise. Chez beaucoup, une attaque dans la nuit noire, l'incendie de l'hôpital – toutes choses possibles – attisent les fantasmes et conduisent à la lâcheté : s'ensuivra un massacre, une boucherie, une tuerie, disent-ils. D'autres avancent qu'en cas d'alarme soudaine, la garde tirera, dans la nuit noire, sur tout ceux qui passeront à sa portée etc. Maintenant advienne que pourra – il fait beau ! Des quantités de Chinois à nattes, des commerçants qui évoluent en pantalons de soie, bleus ou jaunes, sont en train de célébrer une sorte de fête nationale, dans leur village derrière Pante Perak. En effet, les Chinois sont les principaux fournisseurs de l'armée hollandaise en vivres et autres nécessités. Ils s'enrichissent beaucoup et ont des raisons d'être joyeux. À Singapour, nombre de commerçants chinois sont devenus millionnaires, tant ils ont tiré de profits de cette guerre. Sur la côte d'Atjeh a été créée une colonie de Chinois, ils y seraient quelque deux mille. On entend, venant de leur village, le crépitement de pétards et le tintement de plaques sonores métalliques (gong), dont le doux écho parvient jusqu'à nous.

Nous attendons tous l'avenir avec une indifférence fataliste. Seuls vitupèrent des officiers, qui ont laissé femme et enfants à Java. Certains disent : Nous menons la guerre comme des marchands, à moindre coût, et à cause de ça, on manque de soldats ici. Mais dès que le danger sera passé, ils approuveront de nouveau la guerre à bon marché. Après tout, les soldats sont ici en nombre suffisant mais ils sont décimés par les maladies. Je suis impatient de voir comment tout cela va se terminer. Le résultat est, en effet, toujours la chose la plus importante, au moins dans les guerres. Voici mon adresse : Nederlandsch Indie, Atjeh, Groot Militair Hospitaal.

La suite. Le 28 juin 1878, à l'hôpital toujours non incendié de Pante Perak[116]

La nuit du 21 au 22 juin a été très agitée. À deux heures du matin, la sentinelle a aperçu ou cru apercevoir deux Atjihais rampant dans l'herbe à cin-

116. Pp. 60-67.

quante pas environ de la grille de fer qui protège l'hôpital du côté des rizières et des friches. Les habitudes des Atjihais sont bien connues, surgir tout à coup comme des félins et massacrer les factionnaires les plus avancés. La garde était composée de six hommes et d'un jeune lieutenant. De la maison où nous habitons, nous les médecins et qui est éloignée de quarante pas, nous sommes allés à l'hôpital, après avoir pris des armes, car d'après le règlement, dans les moments graves, le médecin doit se trouver à l'hôpital auprès de ses malades. Mais pas d'ennemi en vue.

Pour défendre la totalité de Pante Perak qui recouvre une surface plus vaste que la Place Wenceslas de Prague[117], il n'y avait que quatre-vingts soldats. Ils avaient du pain sur la planche car maintenant, à environ un quart d'heure de marche derrière l'hôpital, brûlait un village habité par des boutiquiers chinois. On voyait des lumières et des flammes tandis que retentissaient des coups de feu. En plus des quatre-vingts soldats, nous avons ici pour nous défendre nos fusils et nos revolvers. Il ne faut pas alors compter sur ses jambes. Ne s'y fie qu'un cerf sans défense poursuivi par une troupe de chasseurs.

Savoir que nous ne pouvons rien pour nous défendre et que nous sommes la proie de ces bachi-bouzouks[118] sumatranais, n'est pas fait pour nous remonter le moral. Depuis plusieurs nuits de suite, les soldats doivent continuellement monter la garde dans cet endroit si étendu ; en suite de quoi ils dorment mal, trop fatigués du fait de leur petit nombre. Il n'est pas étonnant qu'ils soient devenus nerveux. C'est sans parler des malades ! Les pauvres sont plus de mille, avec parmi eux quelque cinquante blessés graves.

Hier dans la nuit du 23 juin, a régné un chaos total à l'hôpital. Au milieu de cette panique, il était surprenant de voir courir si vite des malades qui arrivaient à peine à s'asseoir dans des conditions normales. Un soldat blessé, fermement serré par un bandage de plâtre, qui au lit ne pouvait même pas bouger, a subitement, avec ses jambes plâtrées, fait des sauts à faire pâlir d'envie un danseur étoile. Tout ceci était dû à la peur des klewang des Atjihais. Ceux-ci, après avoir tiré leur arme, lui font d'habitude décrire un S en l'air – avec ce mouvement, si la tête de l'ennemi ne s'envole pas, le sabre atteint le ventre ou l'articulation du genou, causant généralement des blessures mortelles et d'horribles mutilations. Mais, l'ennemi ne s'est pas présenté. Nous sommes retournés au lit chez nous mais il nous a fallu longtemps avant de pouvoir nous endormir. Nous étions agacés qu'ils ne nous laissent pas dormir.

La panique a débuté quand quelques coups de feu ont été tirés près de la rivière, derrière l'hôpital. On ignore toujours où et pourquoi. Mais cela a été

---

117. Large place-avenue au cœur de la ville.

118. Auxiliaires de l'armée ottomane, connus pour leurs exactions en Bulgarie en 1876.

suffisant pour que deux cents malades environ se mettent à crier : men vermoordt ons (on nous assassine). Des hommes en chemise se sont mis à courir en tous sens, hurlant de peur, sans motif raisonnable. Ils criaient le plus fort possible, pour n'effrayer qu'eux-mêmes. La garde placée près du pont était en train de se retirer quand des hommes en chemise, comme de blancs épouvantails, ont déboulé sur le pont menant à Kota Radja, la principale place forte. Les cris ont poussé le chef de la section médicale, qui est aussi le directeur de l'hôpital, à faire sonner l'alarme, pensant que les Atjihais avaient vraiment fait irruption dans l'hôpital et qu'ils y charcutaient des malades. En vérité, qui hurlerait si éperdument sans raison sérieuse ? La sonnerie d'alarme a une mélodie qui s'adapte aux mots : Ze komen, ze komen, ze komen … (Ils arrivent …).

Eh bien, ils sont enfin arrivés ! me dis-je à moi-même. J'ai bondi de la maison, armé d'un revolver et d'un sabre, et je me suis hâté vers l'hôpital en compagnie de mes collègues. Durant ce court trajet et comme il faisait assez noir, nous avons eu du mal à ne pas prendre pour des ennemis les nôtres qui se pressaient en masse. Mais, de nouveau, malgré notre attente, les Atjihais ne se sont pas montrés. Ils auraient provoqué un sanglant carnage et une effroyable tuerie chez nous car nous n'étions pas organisés. Nous nous étions contentés de nous regrouper en un point, comme un troupeau. Il faut dire qu'à Pante Perak, c'est au chef de la section médicale de donner les ordres. C'est assurément un homme délicieux qui sait prescrire d'excellentes pilules contre la constipation mais il n'a pas la moindre notion de stratégie. Ses compétences ne feraient donc pas grand mal aux Atjihais. Il a fait un très long rapport sur les événements de cette nuit-là, rempli de raisonnements et émaillé de quantités de « si » et de « à supposer que », alors qu'un centurion a tiré en quelques lignes la principale conclusion : « Il y a eu panique parce que chacun avait conscience que les soldats n'étaient pas assez nombreux pour assurer la défense de l'hôpital. »

Et donc le lendemain, on a distribué des armes aux blessés et aux malades capables de marcher. Dans chaque salle, on a maintenant 15 baïonnettes et 20 piques. Ces hommes armés sont disposés à l'extérieur devant la salle. Encore bien beau qu'il y ait à l'hôpital autant de patients atteints de maladies vénériennes, ils peuvent tous se battre.

La nuit suivante, on a donné de meilleurs ordres et il n'y a pas eu de panique. Le commandant en chef de l'armée, van der Heyden, est revenu hier soir de l'expédition avec les troupes. « Vous avez des armes, alors défendez-vous », a-t-il dit et il n'a en vérité accordé que peu de poids aux événements de cette journée, prononçant des paroles telles que : « C'est sans importance. Ce n'est que peu de chose, etc. ». Il paraît que van der Heyden a promis au gouvernement de soumettre totalement les Atjihais en six mois et de réaliser, dans ce laps de temps, ce qui nécessiterait deux ou trois fois plus

de soldats. C'est sans doute pour cette raison qu'il veut dépeindre tous les combats actuels comme de petites escarmouches plus ou moins insignifiantes. Bon, mais chez nous, il n'y a même pas eu d'affrontement.

S'appuyant sur ces affirmations qui avaient tout pour le satisfaire, au bout desdits six mois, le gouvernement a déclaré la paix à Atjeh et a immédiatement supprimé la bonification de guerre accordée à la troupe. L'armée se bat et les médecins soignent les blessés mais ils sont de toute façon déjà payés pour ça et, après tout, leurs dépenses sont les mêmes qu'en temps de paix. Le gouvernement a économisé plusieurs millions de gulden en déclarant très hypocritement cette paix.

Les forces armées ne se comportent plus avec les Atjihais avec le même aplomb et la même rigueur qu'avant, elles sont maintenant plus débonnaires. La raison en est qu'une attitude combative exigerait un nombre beaucoup plus élevé de soldats, ce qui coûterait à nouveau des millions. Ils espèrent donc aussi pouvoir venir peu à peu à bout des Atjihais par la modération. Moralité : s'il faut payer plus, les Hollandais se montrent moins agressifs et recherchent le succès par une autre voie, plus modérée.

Parmi nos soldats, nous avons aussi des Noirs africains, des volontaires de la côte occidentale de l'Afrique et des colonies hollandaises de Guyane. Ce sont des hommes grands et robustes et ces « orang blanda itam »[119] sont enragés au combat. Ils excellent dans le corps à corps et manient bien le couteau. Ils en imposent aux Atjihais non à cause de leur couleur de peau mais parce qu'ils coupent les têtes. Selon la croyance des Atjihais, cela provoque aussi une coupure de l'âme qui, dans un tel délabrement, ne saurait parvenir au paradis, chez le Prophète. L'année dernière, lors d'un combat, un soldat africain a coupé la tête d'un Atjihais. Il a alors fait couler dans sa bouche le sang dégoulinant de la tête et l'a bu – quel tapage il y a eu alors sur la barbarie des soldats africains. N'empêche ! Quand on est dans le pétrin, on souhaiterait avoir ici quelques milliers de ces égorgeurs, mais ils ne sont en tout et pour tout qu'une vingtaine et ne pourront pas être d'un grand secours, affaiblis qu'ils sont par leur long séjour à Atjeh. En effet, ils ont déjà passé ici plusieurs années de suite et beaucoup ont succombé à la malaria et à la dysenterie.

Les quatre-vingts soldats qui étaient accourus la nuit après l'alerte et dont j'ai parlé plus haut, formaient un ensemble très bariolé : des Noirs, des soldats javanais et européens, et, au milieu de ceux-ci, des malades en chemise et en pantoufles, certains sans casquette, d'autres pieds nus ; chacun dans l'état où il était au moment de sa fuite. Mais tous, en tout cas, avaient pris soin de venir une arme à la main. Pour ce qui me concerne, je dirai seulement qu'avec son armure, le divin Achille devait faire plus noble impression

119. Hollandais noirs.

que moi : c'est en caleçon que j'étais sorti en courant. D'ailleurs, excuse-moi, c'est encore en caleçon que je t'écris cette lettre ! J'avais des pantoufles de couleur rose aux pieds et une veste sur les épaules. Je courais sans casquette, avec dans les mains un sabre et un revolver chargé… Je courais avec d'autres … Une fois arrivé, toujours au pas de course, chacun s'est rendu dans les salles auprès de ses malades, mais de malades point ! Ils s'étaient enfuis à toutes jambes et s'étaient dispersés … Les Belges surtout paniquent facilement même si, quand on les chloroforme pour une opération, ils ne cessent de répéter : « Les Belges sont courageux, vive les Belges ! »… En revanche, les soldats javanais étaient restés tranquillement assis sur leur lit, absorbés dans de profondes réflexions. J'enviais leur indifférence. Le fatalisme est une bonne, une grande chose !

La nuit suivante, quand le clairon a de nouveau sonné l'alarme (c'était déjà la sixième nuit qu'il fallait sortir du lit), tout s'est passé en bon ordre et avec une meilleure organisation. On a distribué cent soixante-dix fusils, de longues piques, des sabres et des perches de bambou. Chacun dans une salle auprès de ses malades, nous avons attendu pendant deux heures pour voir ce qu'il allait arriver mais rien ne s'est passé, à part quelques tirs derrière l'hôpital. On a installé, devant notre maison, deux canons censés empêcher les Atjihais d'approcher mais dans la sombre nuit tropicale, on ne voit rien que du noir – à vrai dire, ces canons devaient servir à rassurer les habitants de cette maison qui constituait une cible en cas de venue des Atjihais. Mais le lendemain, on a transporté les canons à Kota Radja. De toute façon, les Atjihais attaquent à la vitesse de l'éclair, massacrent et s'enfuient. Ils sont comme l'amour. On ne le voit pas venir et, tout à coup, il est là, disent les poètes. Dans la nuit noire, les Atjihais ont une meilleure vision que nous et, de jour, ils voient plus loin. C'est avec un regard d'aigle qu'ils peuvent scruter à plusieurs centaines de pas.

Jamais, de toute ma vie, je n'ai entendu autant de sonneries et de roulements de tambour. Toutes les heures, le clairon résonne à six endroits différents et, chaque fois, tous les chiens de Pante Perak hurlent à la mort. La nuit, les sentinelles s'interpellent sans cesse à grands cris. De notre maison en bois, nous entendons clairement la vociférération de chaque « werda ? » et le cliquetis des sabres des gardes. Hier, nous étions sous « la protection de la cavalerie » : six cavaliers étaient postés devant notre maison. Ils n'étaient pas nombreux mais leur présence était censée avoir un effet psychologique sur nous, comme les deux canons de la veille : redonner la joie de vivre à des hommes effrayés, calmer les esprits apeurés et en même temps les animer de courage.

Nous sommes maintenant encerclés sur trois côtés par l'ennemi mais la route de la mer reste toujours ouverte et les liaisons par chemin de fer et par télégraphe ne sont pas menacées. Je me suis souvent demandé pourquoi les ennemis n'endommagent jamais la voie ferrée, ne renversent pas les pylônes

télégraphiques ou n'incendient pas les dépôts d'approvisionnement. Ils auraient souvent eu l'occasion de le faire. Attaquer et attaquer encore, assassiner et assassiner encore, c'est leur seule façon de mener la guerre.

Les coups de canons s'entendent toujours au loin. On se bat avec les Atjihais en deux endroits éloignés de nous de 3 ou 4 heures. Les blessés sont nombreux, on nous en amène de nouveaux de temps en temps. Mais les Atjihais ont peu de chance de réussir à s'emparer du chemin de fer entre la côte et Kota Radja, car le commandant a déployé contre eux de gros moyens, en utilisant les effectifs récemment arrivés. Chez nous, en revanche, les soldats restent en petit nombre.

Hier, dans la nuit (du 27 au 28 juin), de nouveau, seuls quatre-vingts soldats étaient disponibles pour la défense de l'hôpital. Les balles nous passaient au-dessus de la tête et mes oreilles percevaient pour la première fois le souffle désagréable et le sifflement des balles filant à toute allure... C'est un son très aigu qui s'entend tout à coup dans l'air et s'y perd aussi brusquement. Nous avons aussitôt pris la décision de quitter l'endroit où nous nous trouvions et son exécution s'est déroulée avec une rapidité inhabituelle et sans dommage.

Les balles arrivaient sur nous du village chinois où les Atjihais avaient brûlé une maison. On avait un nouvel incendie avec des embrasements et des cris sauvages, effrayants, comme les hurlements d'une mer en furie avec les feulements de milliers de tigres. En poussant leurs terribles cris, les Chinois attaqués pensaient pouvoir effrayer l'ennemi. Logique purement chinoise ! Les coups de canons retentissaient maintenant à un rythme plus régulier, donnant l'impression que tout ce vacarme s'approchait de nous. Nous nous sommes rassemblés en un point. Nous nous tenions debout, nous les médecins ainsi que les officiers blessés de l'hôpital qui s'étaient joints à nous, au total une vingtaine de personnes. Nous avons attendu la suite sans mot dire puis, comme rien ne se passait et que peu à peu le calme revenait, nous nous sommes dispersés en silence. Nous sommes excédés de ces alertes continuelles.

En attendant, on apporte sans arrêt à notre hôpital les blessés des troupes de campagne. Pendant la journée, nous croulons sous le travail et la nuit, on ne nous laisse pas dormir, avec les sonneries d'alarme. Du reste, les blessés décèdent dès avant l'amputation ou le lendemain. En mourant comme des mouches, ils nous simplifient la tâche. Nous exerçons deux professions : médecins le jour et militaires la nuit. Nous dormons peu. Nous sommes épuisés par le travail de la journée et abattus par les veilles de nuit et les alertes.

Tu comprendras que, dans de telles conditions, nous méritons bien notre salaire de douze gulden par jour. Un de nos jeunes pharmaciens militaires commence à dérailler avec de soudaines divagations de l'esprit (l'atjihomanie) : il voit des Atjihais partout, même de jour et sans alerte – abominable maladie. Il n'est guère surprenant que nous ayons tous pitié du potard, c'est un moyen d'avoir pitié de nous-mêmes. La vie très perturbée que nous subis-

sons depuis deux semaines déjà, n'est pas propice à la bonne humeur, elle l'est tout juste à une digestion correcte. Jusque-là, les Atjihais n'ont pas réussi à me gâcher la mienne, et malgré toutes ces menaces, je me gave courageusement. J'engraisse, je le constate à mes vêtements. Ainsi au cou, les chemises jadis trop grandes me vont désormais très bien. Nous déjeunons entre huit collègues. Un centurion qui faisait partie de notre tablée a été, une fois, envoyé pour deux jours en renfort auprès de troupes en opération. Il nous a peint de vives couleurs l'intrépidité, le courage, l'endurance et l'opiniâtreté des Atjihais. Ils étaient là-haut sur la montagne et les rochers, où ils avaient construit des fortins et fortifié des villages, à l'exemple des Hollandais – et ceux-ci devaient maintenant s'emparer de ces benteng. C'est dans ces derniers qu'étaient concentrées les forces ennemies qui arrosaient de balles les Hollandais. Ceux-ci redoublaient d'efforts. Du matin à la nuit tombée, les 600 soldats ont tiré 24 000 cartouches. Voilà pour le récit du centurion sur la forte averse de balles. Il existe des façons plus subtiles de tomber sur le dos des Atjihais. Par exemple, un de nos collègues médecins, avait brusquement reçu l'ordre de se joindre, sans mot dire, à une petite opération secrète consistant à tendre un piège au milieu des friches. Au passage des Atjihais, les soldats devraient jaillir comme la foudre et écraser l'ennemi sans pitié. Ils ont marché, disons, pendant deux heures à travers la forêt dense et les broussailles et sur une passerelle ils ont dû progresser lentement, l'un derrière l'autre comme des oies. C'est le Dr Gelpke (Suisse) qui avait été envoyé. Mais il n'a jamais parlé de rien d'autre que de la fatigue et de la faim. Maintenant, c'est au tour du Dr Haga d'être en opération – on va voir ce qu'il racontera à son retour.

Les Atjihais sont rusés et savent parfaitement tirer profit des faiblesses des Hollandais. Ils sont tous nés soldats et courageux. On entend souvent dire : « Il est impossible de porter un coup décisif aux Atjihais. S'il en tombe deux cents, il en surgit deux cents autres ». Les Hollandais ne dominent que là où se trouve l'armée, avec ses canons et ses fusils à aiguille. Mais personne, s'il tient à sa tête et si sa petite vie lui est chère, ne peut s'aventurer au-delà d'une certaine limite aux alentours. La mort le menace au premier fourré.

Le Dr Haga est rentré aujourd'hui. Ils n'ont pas atteint l'ennemi, mais ils ont ramené avec eux d'un proche benteng neuf blessés et le cadavre du jeune lieutenant avec lequel j'avais fait la traversée de Padang à Atjeh sur le vapeur Bijlandt. Comme ce garçon était joyeux ! À la tête de ses soldats, sabre au clair, il a pénétré le premier à l'intérieur du fortin que les Hollandais cherchaient à investir. Il a reçu une balle atjihaise au front, tirée par un lilla [120]. La tête broyée, il est tombé mort sur place.

---

120. *Lela*, petit canon généralement de cuivre.

En compagnie des soldats, Haga avait marché pendant trois heures dans la boue d'un profond ravin, dans le but de tromper « les rebelles » (kwaadwilligen) – c'est par ce terme qu'on désigne officiellement les Atjihais. Ces marches-là sont affreusement pénibles – pauvres soldats ! Parfois, la moitié des hommes d'une centurie ont la rate exagérément grosse et dure (chez nombre d'entre eux, la tumeur de la rate, dure comme de la pierre, peut occuper le quart du ventre). Avec une telle rate dans le corps, on ne peut attendre d'un homme qu'il accomplisse des exploits dignes des *Trois mousquetaires* de Dumas [121]. Ces tumeurs de la rate ont pour origine une malaria non soignée. Les amputés meurent et il y a parmi eux beaucoup d'officiers parce qu'ils sont la cible favorite des Atjihais. Le jour de ma fête, j'ai amputé un soldat (un Alsacien) à la hanche. Jusqu'à présent, il va bien, mais rien n'est encore gagné pour lui. Nous amputons à tour de rôle selon un ordre établi pour que personne ne soit lésé dans l'exercice de la chirurgie. Je ne dirai pas combien de douzaines de balles j'ai extraites de blessés – ceux-ci aiment à les emporter en souvenir – combien j'ai fait d'opérations et d'autopsies. Cela t'intéresserait peu. D'ailleurs, les autopsies n'étaient réalisées qu'exceptionnellement, tant était prenant le travail sur les vivants.

Je joins une lettre du Dr Krch qu'il m'a envoyée de Samalangan [122], d'un fortin de la côte nord-est. Elle va contribuer à t'éclairer à propos de notre situation sur le terrain des opérations. Je lui ai envoyé Les contes de Malá Strana de Neruda [123]. J'espère que les Atjihais n'intercepteront pas le courrier maintenant qu'il y a beaucoup plus de soldats qu'avant, après l'arrivée de renforts de Batavia. On prépare une grande expédition vers l'intérieur.

Les Atjihais ont eu 500 morts à Gedung et encore beaucoup d'autres dans le benteng où ils ont réussi à pénétrer de force. Le fusil à répétition et le canon ont fêté leur victoire. Du coup, nombre d'Atjihais se sont retirés de Pante Perak et nous pouvons maintenant dormir tranquilles la nuit. Bientôt une troisième expédition, avec les troupes nouvellement arrivées, va attaquer en force les Atjihais. Cela va nous assurer une nouvelle paix pour un an. Les Atjihais reprennent toujours le combat après la récolte de riz.

Nous sommes ici dans une zone de malaria. Un vapeur pour les malades, un « ziekenschip » [124], spécialement affecté à cet effet, transporte sans arrêt les malades d'Atjeh à Padang ou à Batavia. Le gouvernement paye 1000 gulden par jour pour ces transferts. Le transport de vivres aux fortins des alentours coûte cher, lui aussi. Par exemple, celui du ravitaillement pour une semaine, de Pante Perak au benteng le plus proche de chez nous, coûte 400 gulden.

---

121. Roman publié en 1844.

122. Samalanga.

123. Œuvre, publiée en 1877, de l'écrivain tchèque Jan Neruda (1834-1891).

124. « Navire hôpital ».

Le nombre de bagnards javanais diminue ; ils meurent d'épuisement et de malaria – plus de deux mille sont morts. Le gouvernement est obligé d'embaucher de la main d'œuvre chinoise (kuli) qu'il paye bien, car on ne peut mener de guerre sans porteurs. Les bagnards javanais considèrent leur transfert hors de Java pour des travaux forcés comme une terrible et cruelle aggravation de leur peine et pensent que c'est injustement que le gouvernement les a tous contraints à aller exécuter ces travaux à Atjeh où ils sont morts et meurent comme des mouches. Il existe effectivement deux sortes de bagnards à Java ; certains (aux peines les plus légères) restent à Java alors que les autres sont transférés hors de l'île. Il arrive souvent qu'un bagnard forcé de quitter Java préfère se donner la mort. Mais le gouvernement, désormais envoie, en bloc, tous les bagnards à Atjeh. Ceci a suscité une vive émotion dans la population javanaise pourtant si patiente. L'expression : « faux comme un chrétien » a cours depuis longtemps déjà chez les ducs javanais. A cause de la guerre d'Atjeh, il a été versé beaucoup de larmes à Java, larmes silencieuses et chaudes… Maudite guerre ! Et si ces larmes silencieuses et chaudes se retournaient en malédictions contre les armes hollandaises ? Parfois, l'homme a vraiment des idées bizarres et se pose des questions curieuses mais sans réponses.

Samalangan le 24 juin 1878

Cher ami,

Votre papier m'a vraiment fait plaisir ! Ne vous plaignez pas d'avoir été attrapé si tôt pour Atjeh, il faut, au contraire, vous en réjouir. Atjeh est un excellent endroit pour gagner de l'argent. Et l'argent est, pour nous tous, l'étoile qui nous a guidés vers les Indes. Si vous avez la chance d'avoir une aussi bonne affectation que la mienne, par exemple, vous ne souhaiterez plus partir ailleurs.

Ici, j'ai un travail très plaisant. J'ai eu quelques cas intéressants, notamment en chirurgie. Ainsi, on a mis dans mon ambulance un Atjihais, avec de très graves blessures faites par un de ses camarades. Il en avait trois, causées par un klewang, une à la tête, une à la main gauche et une à l'épaule gauche. Elles allaient jusqu'à l'os. Le gars va bien. Aujourd'hui, je le soigne et demain, cette bête féroce me coupera en morceaux !

Je suis maintenant ici depuis presque trois mois entiers ; je connais ce peuple. Voilà, mon verdict : « Avec lui, il ne faut agir qu'avec des baïonnettes ; aut, aut et donc renforcer considérablement l'armée. » Les tractations diplomatiques de messieurs les contrôleurs et résidents (les employés civils) n'ont, à mon avis, absolument aucun sens. Ici, j'ai eu l'occasion d'observer les choses les plus variées. Les Atjihais sont des sauvages et il faut les traiter comme des animaux. Quelle différence entre les Javanais et les Atjihais !

Je dois vous informer que j'exerce aussi mon service sur le vapeur militaire Deli, appartenant à Sa Majesté. Hier, le commandant de ce vapeur et un officier de marine, sont restés chez nous de dix heures du matin à six heures du soir. Nous nous sommes bien amusés.

Ma santé est bonne mais au début de mon séjour ici, de façon curieuse, j'ai eu jusqu'à vingt-cinq ulcères – exactement comme vous. Si on vous envoie dans un poste militaire, il est indispensable de vous faire accompagner par une petite ménagère.

Portez-vous bien et écrivez-moi de nouveau.

Votre Dr V. Krch

NB. Le courrier sur le territoire militaire est dispensé de timbre postal.

À Atjeh (Pante Perak), au début du mois d'août 1878[125]

On est maintenant en plein dans la guerre. Nous sommes à environ deux heures de route du champ de bataille dont nous séparent de hautes montagnes. Aucun Européen ne les a jamais mesurées et personne ne les a jamais escaladées. Dans leurs défilés ont constamment lieu des embuscades dans lesquelles on ne se fait aucun quartier. Des blessés sont quotidiennement transportés chez nous à l'hôpital.

Il ne faut pas plaisanter avec les Atjihais. Ils sont fiers comme des chevaliers du Moyen Âge. Même les Atjihais ralliés – il y en a des centaines ici et on les appelle les Atjihais amicaux – ne cèdent le passage à quiconque sur les chemins. Comme ils se promènent avec un klewang à la lame nue, c'est aux autres à l'éviter, à moins de vouloir le heurter, ce qui n'est pas conseillé.

Il y a une semaine, j'ai amputé à l'épaule un Français qui avait été capitaine de la Commune de Paris. Après s'être enfui, il s'est fait enrôler dans notre armée. J'ai pratiqué cette opération dans une chaleur à son maximum. Elle est encore plus forte qu'à Padang ou à Batavia, néanmoins certains jours, elle est plus modérée.

Il n'y a pas de vie sociale, ici. Il s'agit de l'occupation militaire d'un pays étranger. Si des amis se réunissent, ce qui arrive très souvent, c'est pour boire du vin et jouer aux cartes ensemble. Je n'entends pas parler de la nation tchèque ; il n'y a que la Pilsener Bier, qu'on peut boire ici, qui témoigne encore de son existence, mais personne ne sait qu'il s'agit d'une bière tchèque. Peu leur importe son origine, l'essentiel est qu'elle soit bonne. En revanche, les cartes et les beuveries jouent un rôle considérable ici comme en Russie. D'ailleurs, qui n'aimerait pas siroter une bière fraîche, refroidie par un glaçon ? Elle me rappelle le pays tchèque où chaque année se boivent tant de chopes. Bien manger, bien boire, être gai – voilà les premiers soucis des immigrés aux Indes.

Pour moi, je vis assez sobrement. Mais si tu viens chez moi, tu y verras des paquets de chocolat, des pots de fruits confits, des boîtes de pain d'épice, du fromage, du jambon, et au moins une douzaine de bouteilles de vin de Bourgogne ou de Rhénanie. Nous nous levons à cinq heures et demie. À peine les yeux ouverts, nous prenons deux petites tasses de thé car le serviteur se tient déjà là, plein d'attention, à notre sortie des songes. Suivent le bain à l'aide de brocs et la rédaction des rapports, n'oublie pas en effet que je suis militaire. À sept heures et demie, commence le petit-déjeuner : café, thé, œufs, fromage, jambon, langue fumée, fruits, gibier varié, pain d'épice, beurre salé et pain blanc – tout cela est disposé sur la table. On peut choisir ou

125. Pp. 76-80.

tout manger, l'un après l'autre. Habituellement, j'arrose de vin ce petit-déjeuner. De huit à douze heures, c'est le service – actuellement j'ai 120 malades de diverses nationalités : Hollandais, Allemands, Français, Javanais. À chacun, je dois parler dans sa langue maternelle ou en malais. Pour m'épargner du travail, j'ai une foule d'aides chinois (parlant malais), mais ça reste fatiguant. Il faut donc posséder des réserves de forces pour ne pas s'évanouir. Le lait que nous avons est importé de Suisse, il est concentré car sous les tropiques on n'en trouve pas de frais, faute de vaches à lait. À midi et demi, vient ce qu'on appelle la table de riz épicé[126] avec du poulet, du poisson froid, des œufs et une sauce au paprika (keri[127]), suivi d'un bifteck avec des pommes de terre et des légumes et enfin des fruits. Après quoi, on dort de deux à quatre heures (c'est la période la plus chaude). Pour moi, je ne fais généralement pas la sieste, je me contente de traîner sur mon lit en costume d'Adam mais sous les climats chauds, la nudité n'offre pas la laideur offensante qu'elle peut avoir en Europe. Enfin, à quatre heures, le serviteur m'apporte de nouveau une tasse de thé, puis c'est le bain et enfin à cinq heures de l'après-midi a lieu la courte visite du soir auprès des malades. Entre six heures et demie et neuf heures, c'est la période où l'on respire le mieux. À huit heures et demie, se déroule le dîner : soupe de bœuf, bifteck (inévitable) accompagné de pommes de terre, de salade, de petits pois, de carottes nouvelles – au choix, puis fruits confits variés et après quoi les fruits locaux constituent le dernier volet du dîner. Après cela, commence la « fumerie » : cigares de toutes sortes. À table, nous buvons généralement du vin rouge avec des glaçons.

Avant le déjeuner et le dîner, pour s'exciter l'estomac ramolli par la chaleur, les Hollandais dégustent à petites gorgées deux petits gobelets d'eau-de-vie dans laquelle ils ajoutent quelques gouttes d'amer coloré. Ils les sirotent lentement. Le gobelet de genièvre ainsi coloré, s'appelle een bitter, een bittertje. En Russie et en Pologne, on avale l'eau-de-vie d'un seul trait ; ici on la sirote lentement pendant cinq à dix minutes, comme si on la dégustait à la petite cuillère.

Je viens de rentrer du Kraton. Le Kraton qui s'appelle maintenant Kota Radja est l'ancienne résidence des sultans d'Atjeh. Il s'agit de la principale place forte hollandaise et c'est là que se trouvent le commandement militaire, les provisions, les dépôts, les casernes, les canons, les munitions, la boulangerie à vapeur, la poste et le bureau du télégraphe. Dans un large cercle autour de Kota Radja sont situées les stations militaires fortifiées, atteignables par des routes plus ou moins bonnes. Ces stations, benteng, se trou-

---

126. Le fameux *rijsttafel*, interprétation hollandaise de la cuisine locale.
127. *Kari.*

vent en territoire conquis au milieu des forêts et des broussailles, la plus éloignée étant aussi la plus dangereuse. Ces benteng sont au nombre de quarante ou cinquante environ ; on en établit de nouveaux en fonction des besoins. Un benteng se présente comme un grand carré, clôturé de troncs de palmier, à l'intérieur duquel se trouvent des baraquements et des petites maisons en bambou pour les officiers. Généralement, les effectifs comptent entre 50 et 250 hommes, selon l'importance stratégique du lieu. Dans les plus importants, il y a d'habitude plusieurs centaines d'hommes, et plusieurs canons. Le médecin est toujours stationné dans ces derniers et se rend certains jours dans ceux de moindre importance des alentours pour soigner les soldats malades. Il lui faut alors traverser forêts et broussailles en convoi militaire. Lui-même est armé et doit se préparer à être pris à partie à tout moment par l'ennemi ; aussi n'est-on jamais assez prudent.

À Kota Radja s'élèvent de nouveaux et très beaux bâtiments, ressemblant à d'immenses villas. Des arbres puissants et géants (waringin) attestent qu'ici se trouvait jadis le Kraton. Au pied de l'un d'eux, on peut voir les magnifiques tombes des anciens sultans, les fortes racines aériennes de cet arbre se glissent à l'intérieur de ces monuments de pierre vieux de plusieurs centaines d'années. Après avoir entièrement traversé Kota Radja, on arrive enfin à la fabrique de glace où l'on peut se rafraîchir d'un verre d'eau fraîche.

Kota Radja est fortifié en fonction des exigences du lieu, de la manière dont on mène ici la guerre, et c'est bien assez. Alors, qu'en est-il ? Une palissade de hautes planches entoure le fort sur les deux tiers environ de sa circonférence (dans son ensemble celui-ci occupe un emplacement vaste comme [le parc de] Stromovka à Prague) ; la clôture est complétée, pour le derniers tiers, par des remparts de terre, hauts de trois mètres. Ces remparts présentent à l'extérieur une sorte de plate-forme oblique, dans laquelle sont enfoncés de nombreux pieux, reliés entre eux par de gros fils. La surface des remparts, est donc recouverte d'un véritable treillage de fils de fer dans lequel s'enchevêtrera l'ennemi aux pieds nus s'il parvient jusqu'ici lors d'une attaque. Il ne pourra pas avancer et tombera dans le fossé en contrebas. À l'intérieur et au-devant des fossés, pointent les extrémités acérées de piquets de bambou, enfin, autre piège, on a planté ici des ronces locales, denses et très hautes (bambuduri [128]), pratiquement impénétrables, qui s'enfoncent dans les pieds de l'ennemi en lui provoquant des blessures profondes et difficiles à guérir.

Autour de Kota Radja, les forêts ont été abattues et les marécages asséchés. On a un espace ouvert et vide de tous côtés. À un endroit, on peut apercevoir la station du chemin de fer qui vient du bord de mer.

---

128. *Bambu duri*, bambou épineux.

L'entrée principale de Kota Radja est une grande porte de pierre, de la hauteur des remparts dans lesquels elle a été creusée ; au-dessus de celle-ci, se profile un canon pointé en direction de notre hôpital de Pante Perak. Il y a peu de bâtiments en dur, constructions ordinaires et logements sont en bois et bâtis sur pilotis pour ne pas être en contact avec le sol humide. Dans une attaque soudaine, l'ennemi a donc la possibilité de tout brûler. Or, si on peut lutter contre l'incendie d'un bâtiment en dur, il en va tout autrement pour une maison en bois à laquelle le feu peut être facilement mis et contre laquelle on peut même tirer des balles du dessous du plancher.

Tout Pante Perak est maintenant entouré d'une palissade, en planches, ce qui est suffisant pour les conditions locales, si on fait bonne garde.

L'ennemi des canons européens n'a même pas de cavaliers, il se retire volontiers après une embuscade, même s'il nous a infligé de grosses pertes. Attaquer, assassiner et se retirer ne correspond pas à notre façon de combattre mais c'est la tactique atjihaise. Après plusieurs heures de tir contre l'ennemi, on ne sait jamais si on a atteint quelque chose ; il emporte ses blessés et ses morts. Les Atjihais tirent mal avec leurs fusils moyenâgeux et n'atteignent bien leur cible que de loin, de cinq cents pas environ, en visant toujours les officiers et tous ceux qui se déplacent à cheval.

Souvent, les fossés et les palissades de nos fortins sont recouverts d'épines acérées et de tessons de verre pour empêcher d'avancer les ennemis aux pieds nus, surtout en cas d'attaque nocturne. Depuis qu'on dispose de grenades éclairantes dans chaque benteng, l'ennemi a du mal à lancer des raids la nuit comme il le faisait, par bravoure ou dans le but de voler aux Hollandais, dans la confusion, des chevaux et du bétail. Au moindre bruissement suspect aux abords, les nôtres allument immédiatement quelques grenades éclairantes qu'ils lancent aussi loin que possible à l'extérieur du benteng. Les alentours s'éclairent d'un coup sur toute leur surface comme s'il y avait une lumière électrique. On peut alors gaiement faire feu sur l'ennemi, s'il est encore à proximité, mais généralement, il n'y a plus trace de lui. J'ai assisté une fois à l'illumination de la nuit noire des tropiques à l'aide de ces grenades éclairantes, mais ce n'était pas destiné à l'ennemi. L'effet était extraordinaire, merveilleusement beau : cela rappelait les Mille et une nuits.

À Gle Kambing, le 29 mai 1879, dans le bivouac sur la rive gauche de la rivière d'Atjeh[129]

Le 25 mai, à un peu plus de cinq heures du matin, je me suis mis en route, à pied, pour aller de Pante Perak à Lambaru. Il fallait en effet que je sois à Gle Kambing deux jours plus tard pour accompagner la deuxième colonne d'opérations qui devait marcher vers la rive droite de la rivière d'Atjeh dans

129. Pp. 128-133.

les Vingt-six-communes-unies. Je suis donc parti de bonne heure de Pante Perak. Le ciel s'est mis à sangloter de façon atroce sur cette misérable terre et sur moi-même. Du coup, je recevais des seaux d'eau. Les nuages recouvraient l'horizon d'un voile noir. J'avançais lentement avec, derrière moi, mon serviteur qui portait mon pistolet attaché à la taille, mon sabre nu dans une main et dans l'autre une bouteille de vin rouge. Derrière lui, marchaient, d'un pas lourd, quatre bagnards javanais qui, deux par deux, portaient les bagages sur l'épaule à l'aide d'une perche. Dans chaque poche de mon surtout en caoutchouc, il y avait un morceau de jambon, mais le plus gros était dans mon estomac et était déjà en cours de digestion, aidé en cela par un coup de vin rouge.

En voyant cette quantité de boue que mes jambes devaient traverser, je me suis chanté à moi-même : « Où, où est le petit chemin »[130] etc.

Mais il ne m'est pas venu à l'esprit de me réjouir du fait d'avoir « de bonnes jambes ainsi que de bonnes chaussures », comme le fait le pèlerin de Celakovsky. Je n'avais pas le temps pour cela : Allez, frérot, sors les jambes de la boue dont une livre reste toujours attachée aux bonnes chaussures – à force de sortir sans arrêt les pieds de la boue, mes glandes de l'aine ont enflé mais tout a disparu après un jour de repos. Un jour auparavant, sur cette même route où j'étais en train de marcher dans l'eau et sous une pluie battante, un soldat européen avait été tué par les Atjihais. Ils lui avaient coupé la tête et avaient pris son arme – je l'ai appris plus tard – aussi le commandant avait-il donné l'ordre de n'emprunter ce chemin qu'avec cinq ou six soldats en armes, d'interpeller tout Atjihais armé, de lui faire remettre son arme et de le tuer sans hésitation s'il faisait des difficultés.

Pour ma part, je n'ai rencontré personne et, après deux heures de route boueuse, suis arrivé à Lambaru sans incidents, accidents ni adversités. À Lambaru, je me suis rafraîchi d'un verre de bière dans lequel j'avais mis des glaçons, la bière m'était offerte par un collègue. La grande fabrique de glace de Kota Radja envoie quotidiennement de la glace à Lambaru et, plus loin, à Anagalung où se trouve maintenant le quartier général du commandant, le général van der Heyden.

La pause a duré une demi-heure, après quoi, j'ai poursuivi ma marche vers Anagalung (en face de l'ancien bivouac de Mantassik où j'avais été médecin en novembre de l'année dernière). Nous sommes arrivés, près de la rivière d'Atjeh, à l'endroit où les Atjihais , il y a quelques semaines, avaient attaqué les blessés et les malades transportés en barques et les avaient massacrés. Ceux qui n'avaient pas pu s'enfuir, avaient été coupés en morceaux. Les ennemis, venant des deux rives, s'étaient approchés des bateaux au

130. Chansonnette populaire tchèque.

même moment, après avoir tué par balles les soldats européens. Je suis repassé par cette grande flaque d'eau dans laquelle j'étais tombé en son temps, alors que j'étais transporté, affaibli et souffrant de la malaria, par des porteurs javanais sur un brancard élevé.

Après avoir pataugé dans de telles flaques très, très larges, je suis enfin arrivé à Anagalung, avec encore quelques forces car le soleil était caché derrière les nuages. Ce jour-là, j'ai été sur mes jambes pendant plus de cinq heures et le lendemain, j'avais encore à faire le trajet par la route de Anagalung à Gle Kambing, avec une pause à Tjot Basitul [131], où se trouve le Dr Krch, né dans l'Athènes tchèque, comme les Narodni listy appelaient naguère la ville de Pisek [132].

À Anagalung, éclaboussé de boue jusqu'aux genoux, je me suis présenté au commandant en chef. Le général van der Heyden est borgne comme Zizka [133], il a perdu son œil il y a deux ans dans une escarmouche près du fortin de Samalangan mais il avait continué de commander malgré cette blessure. À Tjot Basitul, le Dr Krch dont je viens de parler, exerçait son activité depuis plusieurs mois.

Le 26 mai, tôt le matin, je suis parti avec un convoi de transport armé pour Tjot Basitul et de là à Gle Kambing. Nous avons traversé le territoire dont le seigneur est Tuku Muda Baid. D'habitude, les Atjihais tirent sur ces convois depuis les fourrés mais, par chance, ils n'ont pas tiré sur nous. De Anagalung jusqu'à Gle Kambing même, la route, partout large de deux mètres, était sèche, dure et damée par les Chinois pour 16 000 gulden. En revanche, quand il pleut, les averses qui tombent transforment la route en marécages, si bien que les porteurs et les soldats préfèrent marcher dans les rizières. Elles sont sous quelques centimètres d'eau mais au moins la boue est régulière et au même niveau ; on sait qu'on enfonce toujours jusqu'à la même profondeur quel que soit l'endroit où on met le pied. Mais ce jour là, grâce à Allah, il ne pleuvait pas. Nous avons traversé des forêts remarquablement belles. Comme des champignons sortant de la mousse, émergeaient de la verdure de jolies petites maisons, ceintes de haies vives. Nous avons vu de nombreux Chinois travaillant à la route ainsi que beaucoup d'indigènes, devenus « nos amis ». Les enfants ne s'enfuyaient pas devant nous. Pour les gamins d'ici, nous offrions un spectacle, ma foi, assez rare, car depuis que le monde est monde et Atjeh, Atjeh, il n'y avait jamais eu ici autant de soldats blancs et même noirs, quelques soldats africains marchant avec nous.

---

131. Cot Basatul, à peu près à mi-chemin entre Aneuk Galong et Indrapuri/Glé Kambing.

132. Ville du sud de la Bohême située sur la rivière Otava. Appelée l'Athènes tchèque à cause de la présence de plusieurs institutions culturelles, lycées et collèges tchèques.

133. Chef de guerre des Hussites (1370-1424).

D'ailleurs, aucun Européen n'avait jamais pénétré jusque-là. En tout cas, personne [parmi nous] n'avait jamais entendu parler de la forteresse atjihaise d'Indrapuri, qui se dresse face à nous sur la rive droite, et personne ne l'avait vue auparavant. Elle était réputée être une forteresse aussi puissante que Sedan, Metz, etc.

Nous sommes donc à Gle Kambing, sur la rive gauche de la rivière d'Atjeh, en face de cette forteresse d'*Indrapuri,* prise par les Hollandais il y a environ six semaines. Après l'avoir défendue pendant plusieurs heures, les Atjihais l'ont volontairement abandonnée pour se retirer en nombre dans les montagnes.

Tjot Basitul est un bivouac construit à la hâte sur une hauteur où se remarquent trois arbres, des trembles, (Tjot = hauteur, basitul = tremble). Sur ce monticule où frémissent ces peupliers, les convois font toujours une pause d'environ trois quarts d'heure. Le Dr Krch était en bonne santé et gai. Il attend avec impatience son transfert à Atjeh, comptant les jours et les heures. Son ardent désir d'obtenir, grâce à sa participation à l'expédition, l'ordre de Willem, s'est beaucoup refroidi depuis qu'il a dû aller plusieurs fois dans le village de Djeruk sous un soleil brûlant (ce n'est pas rien !). La chaleur a retiré toute ambition de son cerveau, comme une seringue retire le liquide d'une cloque. Il y a beaucoup de travail, même si ce ne sont que des broutilles, des ennuis divers et tout bien pesé une vie pas très plaisante et monotone. Il n'est donc guère surprenant que le courageux citoyen de Pisek dise qu'« Atjeh lui reste sur l'estomac ». Je le crois bien volontiers !

Un peu avant Gle Kambing, j'ai vu les arbres sous lesquels notre compatriote le sergent Slavik a été mortellement blessé. Krch lui avait envoyé des journaux tchèques à l'hôpital de Pante Perak, mais ils lui sont revenus. Slavik n'était plus parmi les vivants quand sont arrivés les derniers journaux. Dans la hâte et la précipitation, j'ai oublié de demander d'où était originaire Slavik et s'il avait de la famille en Bohême.

Après une marche d'une heure, nous sommes arrivés au bivouac de *Gle Kambing* (glé = colline, kambing = chèvre, chèvre de colline), mon affectation actuelle. Sur la route, pour me rafraîchir, j'ai bu du lait de coco ; il y en avait près d'un litre, il est très fade et d'un goût légèrement sucré, mais dans la misère, François est bon[134] ! Pour une telle marche on souhaiterait que les noix de coco contiennent un litre de bière bien fraîche.

Créer du néant un arbre dont le fruit contiendrait un litre de bière, servirait également à célébrer de façon remarquable le Créateur, même si les brasseurs protesteraient « vigoureusement » et se défendraient « solennellement». En Bohême, quand quelqu'un se défend, il le fait toujours vigoureusement et solennellement. Je pense que sans ces rajouts pesants l'effet de protestation serait le même, c'est-à-dire pratiquement nul.

---

134. Dicton tchèque.

Nous sommes maintenant près du cœur du royaume et de la résistance d'Atjeh. Il a peut-être la qualité de juridiction administrative, l'essentiel est que l'administration soit exercée avec efficacité. Peu importe le nom qu'on lui donne. L'inspirateur le plus important réside à quelques milles d'ici, à Glieng, c'est le panglima Polim que les Hollandais aimeraient bien soit attraper soit tuer ou, au moins, avec qui ils souhaiteraient négocier. Mais face à eux, il recule toujours plus loin dans les montagnes et c'est ainsi qu'il gagne. Sur la rive opposée se trouve la forteresse d'Indrapuri, avec de puissants murs de pierre. Ces murs de pierre, plaqués d'étain, s'élèvent l'un au-dessus de l'autre en terrasses, il paraît qu'ils datent de l'époque hindoue ou de la portugaise. La forteresse aurait pu aisément être défendue, mais les Atjihais préfèrent combattre dans les fourrés plutôt que de se laisser encercler dans une forteresse de pierre et s'y faire tuer par des grenades. Sur la troisième terrasse s'élève une messigit, beaucoup plus grande que celle de Mantassik. De cet endroit élevé, on peut voir le pays des Vingt-six communes comme Moïse a pu voir la Terre promise.

Demain, l'expédition va se mettre en marche contre ces Vingt-six communes et va commencer une besogne bien difficile. Les ennemis ont appris à bien viser et utilise très bien le terrain. La première tentative des Hollandais pour pénétrer plus loin qu'Indrapuri, a provoqué un accrochage capital : il y a eu 230 blessés et tués, les Atjihais ont réussi cet exploit sans armes à répétition et sans grenades. Les ennemis tiraient sur nos soldats de trois côtés, ils étaient dispersés en petits groupes dans la forêt si bien qu'on ne les voyait pas. Les nôtres ont de nouveau reculé vers Indrapuri et l'expédition qui part demain va prendre une autre direction, l'amont de la rivière d'Atjeh.

Le 28 mai est arrivé à Indrapuri le commandant en chef van der Heyden. On doit poursuivre le panglima Polim. Avec l'expédition, vont partir 40 brancards pour les blessés. C'est le Dr Visser qui accompagne l'expédition, et non pas moi, car *c'était son tour*. Le commandant va passer ici quelques jours pour attendre les nouvelles.

Moi, je vais rester ici à Gle Kambing au quartier général de cette colonne ; il y aura assez de travail, je vais faire des pansements de blessures, arrêter les saignements, retirer les balles et autres milliers d'activités de Samaritain. J'espère que, dans leur trajectoire, les balles vont éviter la tête et le corps d'un homme qui n'a qu'une activité d'ange. D'ailleurs, la question se pose de savoir si un ange, ce Rien ailé, aérien, romantique et immaculé, peut se mesurer avec moi. Ici, on ne fait maintenant plus la guerre qu'avec des armes à feu. Les balles arrivent dans nos chambres de bambou ou tombent devant nous dans la rivière. Justement, quand le général van der Heyden est arrivé près de nos logements, à une dizaine de pas de la rive, une balle lui est passée au-dessus de la tête – c'est comme ça que les Atjihais l'ont accueilli. Comme si c'était voulu, la balle est passée, précisément au moment où le commandant

affirmait, lui, que les traverses (de nombreux troncs d'arbres allongés les uns sur les autres) empêchaient les balles d'arriver.

La vue sur la rivière d'Atjeh, qui est ici beaucoup plus étroite qu'à Pante Perak, est envoûtante, surtout si on la regarde du sommet de la forteresse d'Indrapuri. De beaux arbustes et de hauts palmiers, ces colonnes gothiques de la nature tropicale, bordent les deux rivages. Le paysage est accidenté et montagneux, avec une végétation luxuriante. Au fond s'élance la montagne géante, le Gunungmas (la Montagne d'or) et plus loin s'élèvent encore deux hauts sommets. Leurs contours sont bleu sombre, surtout lors d'une chaude journée ou au lever du soleil. Je ne connais pas le nom de baptême de ces sommets. À nouveau, pas loin de moi, s'est écrasée une balle. Que le diable emporte le dieu Ares ! Nulle part les soldats ne se sont battus dans d'aussi grandes difficultés qu'à Atjeh. Certains des militaires ont combattu au Mexique, en Espagne ou en Crimée – mais, ils n'ont jamais rien éprouvé de semblable.

Le soleil brûlant d'ici nous cuit à moitié et si on n'avait pas de l'alcool sous des formes variées (vin rouge, cognac, jenever[135], etc.), on deviendrait complètement amorphes. Écrire une lettre aussi longue que celle-ci dans un bivouac, sous une chaleur insupportable, mortelle, pesante, exige une grande énergie. On le fait tant qu'on peut mais, dans peu de temps, vous ne recevrez de moi que de courtes notes.

À Atjeh, au bivouac de Gle Kambing, le 8 juin 1879[136]

Ta lettre m'est parvenue au bivouac au pied de la colline de Gle Kambing, sous la Petite chèvre, au-dessus de la rivière d'Atjeh. Voici un épisode de ma vie militaire itinérante.

Le 31 mai, à six heures du matin, sont partis d'ici environ 400 hommes et deux canons, pour pénétrer plus loin dans les montagnes jusqu'à Glieng et Selimun. Cela faisait une longue file avec les bagages et les provisions. À neuf heures, depuis la Petite chèvre, on pouvait encore voir la queue de la colonne. Il y avait environ 260 porteurs marchant deux par deux, les uns derrière les autres ; il n'y a en effet pas de routes ici. Au même moment, on pouvait voir de la Petite chèvre les ennemis se rassembler sur des montagnes plus éloignées. Ils courraient de-ci de-là, voletant comme des moustiques. Au loin, de hautes montagnes bleuâtres, formaient un décor en amphithéâtre, derrière, des groupes de montagnes moins élevées et l'intense verdure des collines : vue majestueuse, surtout quand le soleil levant éclairait les sommets, l'un après l'autre, d'une couleur mordorée. Il m'est venu à l'esprit le si beau poème de Lermontov, Valerik, écrit dans le Caucase, après une accro-

135. Il s'agit bien sûr du genièvre, la boisson alcoolisée « nationale » néerlandaise.
136. Pp. 133-143.

chage meurtrier, alors que dans l'air planait une odeur de sang humain frais. Chacun dispose de son espace sur terre, le soleil brille gaiement, tout dans la nature respire la joie et la tranquillité mais tous les hommes s'enflamment pour des rivalités, se laissent provoquer les uns les autres et s'entre tuent.… Ô pauvres et misérables hommes ! Et de plus, ils affirment que ces massives tueries réciproques constituent le plus sûr moyen de faire progresser le genre humain. Un tel progrès n'est-il pas illusion et tromperie ? Et ne profite-t-il pas uniquement aux classes privilégiées ?

Le Dr Visser a été affecté à la colonne. Je fais le service à sa place, donc je bosse chaque jour de 7 à 10 heures et l'après-midi de 5 à 7. Il y a de plus en plus de soldats et de porteurs malades à cause des efforts et des difficultés. Ils sont comme des fruits qui blettissent et tombent. Même si on envoyait ici le divin Achille lui-même, nourri de graisse de lion et de tigre, il se plaindrait lui aussi de la fatigue de ses jambes, de l'abrutissement de son corps et de l'apathie de son esprit, maux que l'on ressent avant et après la malaria. Vers midi, on a entendu au loin des tirs et des éclatements de grenades. La fumée s'élevait en hautes colonnes des villages en feu.

Vers quatre heures de l'après-midi, la colonne se trouvait, d'après nos calculs, à une heure environ du bivouac sous la Petite chèvre. Protégés par 25 piques, nous sommes allés « rendre visite à nos camarades ». Nous avions pour guide la fumée du village. Faisaient partie du groupe moi, le commandant et son adjudant, le capitaine de cavalerie, grosso modo les officiers du quartier général de la colonne de Gle Kambing, tous membres de la même tablée (nous déjeunons ensemble). Nous n'avons pas trouvé la colonne là où elle aurait pu être à ce moment-là. Mais nous avons poursuivi notre marche avec entrain. Le village atjihais abandonné où nous avions rapidement pénétré a attiré notre attention. Il était baigné d'ombre, les maisonnettes étaient dispersées de façon irrégulière entre des arbres touffus, comme des petits cailloux dont on aurait jeté une poignée en l'air. Le soleil ne pénétrait pas à travers la voûte dense des arbres et les énormes broussailles. Comme la respiration y était légère ! Nous avons résolument traversé le torrent Djerir[137] qui se jette dans la rivière d'Atjeh. Nous avons pataugé dans un courant froid et violent. En quelques minutes, ce que nous portions sur nous était sec grâce à la chaleur étouffante de cette journée. Après la petite rivière, nous sommes arrivés dans un second village où de nombreuses petites maisons étaient en flammes, certaines commençaient seulement à brûler, d'autres finissaient de se consumer tandis que la majorité d'entre elles n'étaient plus que des tas de bois enflammés. Un peu partout, se voyaient de nombreux morceaux de bois en feu et, en se consumant, les tiges de bambou claquaient sans cesse,

137. La rivière Jerir.

comme des coups de fusil ou des châtaignes mises au four mais en beaucoup plus bruyant. Le tronc de bambou est creux et explose en éclatant, quand le feu chauffe l'air à l'intérieur. Ce n'est qu'après avoir traversé ce village incendié qui était entouré d'une palissade de bambou plutôt solide, que s'est présentée une ouverture sur le vaste paysage. Et là, tout à coup, nous avons aperçu, à 300 pas de nous, au sommet du coteau qui dominait les alentours, une foule d'ennemis qui s'agitaient autour de leurs petits canons. Leurs chemises rouges et leurs klewang se distinguaient très clairement dans la lumière du soleil. Chacun de nous voulait les voir et les Atjihais ont ainsi pu entrevoir 29 têtes qui apparaissaient, l'une après l'autre, dans la brèche de l'enclos du village : têtes à cheveux roux, têtes noires (des soldats africains) et têtes basanées, couleur de cannelle (des soldats ambonais et malais). Ils auraient vraiment pu dire plusieurs fois de suite :

Et quoi, toi là-bas, le Noir qui est derrière,
Tu nous montres ton menton[138] *?*

Peut-être ne l'ont-ils pas dit, il est certain en revanche qu'ils nous ont aperçus et qu'ils ont cherché un moyen pour nous surprendre. Nos Majestés ne pouvaient pas soupçonner qu'avait lieu une telle rencontre avec l'ennemi. Les soldats africains, en apercevant les Atjihais, ont été pris d'un tremblement de malaria, comme un chat voyant une souris. S'il n'y avait pas eu, à temps, l'ordre énergique du commandant de *ne pas tirer*, ils auraient foncé comme des béliers et les Atjihais nous auraient tous découpés comme des canards, les Africains y compris. Le commandant, le capitaine de cavalerie et moi, n'avions absolument aucune arme. Seul l'adjudant avait en main une très longue pique atjihaise, dépassant d'un mètre entier sa grosse tête ronde. Certes, quelques ennemis seraient bien tombés sous le tir des vingt-cinq soldats qui nous accompagnaient mais même l'un de nous quatre aurait été tué ou blessé d'une balle. Il fallait à tout prix empêcher cela. Cette promenade n'avait pas été entreprise par le commandant *ex offo*[139], il n'exécutait pas un ordre de service, mais c'était de son propre chef, sans aucune nécessité ni but stratégique («rendre visite aux camarades»). Aussi aurait-il reçu une forte punition pour chaque mort et blessé. Quant au médecin, il lui est formellement interdit de se mettre arbitrairement en danger. Il ne fait pas partie des troupes combattantes et pour une blessure survenue dans de telles circonstances, il pouvait s'attendre au blâme le plus sévère. On pourrait par la suite considérer que sa blessure n'avait pas été reçue au combat mais était due à

138. Chansonnette tchèque chantée pour demander des étrennes à l'Épiphanie.

139. *Ex offo = ex officio*, expression latine utilisée dans les régions germaniques et slaves signifiant : officiellement, en service commandé.

l'imprudence. Le commandant et le capitaine de cavalerie étaient dans la même situation désagréable. Le commandant est marié, il a six enfants. Le capitaine de cavalerie n'a pas d'enfants mais il a une jeune petite ménagère. L'adjudant qui portait la pique dans la main droite est, il est vrai, célibataire, mais qui, par la suite, t'ingurgiterait, bière ! Si une balle l'avait transpercé en traversant peau et graisse ? Sur la base de ces considérations sur notre salut, nous avons entrepris, à la vitesse de l'éclair, notre voyage de retour, en nous rendant compte d'avoir été trop loin et, somme toute, d'avoir fait une ânerie. Sur le chemin du retour nous marchions, l'un derrière l'autre, comme des oies sur un sentier étroit, traversant le village en feu et nous hâtant prudemment. Nous nous sommes pressés sur le sol sablonneux jusqu'au Djerir, nous avons à nouveau passé à gué cette petite rivière, plus rapidement que la première fois. Personne n'a plus remarqué que l'eau était froide comme la glace. Chacun fonçait, chacun tenait à sa vie, moi aussi.

Voici maintenant le clou de l'histoire. À peine nous étions-nous retrouvés sur la rive couverte d'une dense végétation, hrrrr, que des balles ont sifflé en quantité autour de nous à toute allure, accompagnées d'un fort craquement dans les arbustes comme quand brûle un bon feu. Il s'est produit une secousse dans la broussaille ; plus près de nous deux arbres ont tremblé comme si quelqu'un avait plusieurs fois en bas secoué le tronc pour faire tomber les fruits. Au même moment, nous avons entendu derrière nous des petits ploufs. C'étaient les balles qui nous étaient destinées et qui tombaient dans le manteau mousseux de la petite rivière de Djerir. Ça craquait au-dessus de nous et ça ploufait derrière nous. C'étaient des bruits très désagréables. Tout cela s'est passé en un clin d'œil et en un clin d'œil également, nous étions tous allongés sur le ventre, les gros comme les grands. Pour moi, le sol n'était pas dur, car je dois mentionner à cette occasion que j'avais de nouveau pris du poids. La graisse constituait maintenant pour moi un atout. Nous avions le nez dans l'herbe, le corps allongé, immobile. Au-dessus de nous, ça sifflait sur un ton sinistre, les arbustes bougeaient de façon démoniaque. Nous sentions qu'à quelques pouces au-dessus de nous, Elle (la Mort) volait à la vitesse des balles. C'était une averse diabolique, venant d'invisibles nuages (l'ennemi) mais qui aurait pu nous mouiller et pour toujours. L'effroyable mort était parmi nous et nous cherchait. Dans cette situation critique, il était intéressant de regarder l'expression des visages des officiers allongés. Celui du brave commandant s'était en quelque sorte allongé vers l'avant comme si, après une longue réflexion, il avait crié : « Ah, je l'ai eu ! » ; ses yeux s'étaient rapprochés de façon sensible comme s'ils observaient la pointe de son nez qui, gros à la base se termine en une pointe aiguë. Le capitaine de cavalerie avait serré les lèvres et légèrement pâli, peut-être voyait-il en esprit sa jeune petite ménagère, peut-être ne voyait-il rien et sentait-il seulement qu'à chaque instant, il pouvait faire une cabriole vers l'éter-

nité. L'adjudant était allongé par terre parallèlement à la pique qu'il avait posée à côté de lui et il roulait des yeux aussi paresseusement que quand il buvait de la bière dont il était grand amateur. Pour ce qui me concerne, je dirai que je retenais mon souffle, sans y penser, et je faisais la même chose que les autres. Je ne me sentais pas vraiment détendu, ça je l'avoue. Il n'était pas question de rester allongés ainsi pendant des heures, les gaillards auraient pu, après la première salve, accourir avec leurs klewang et nous transformer en chair à pâté, ce en quoi ils sont maîtres. De toute façon, ils courent aussi vite que des cerfs, ils ont certainement avancé de 200 pas quand nous reculions de 50. Je ne sais plus qui a donné le bon exemple, mais d'un seul coup nos corps allongés ont commencé à avancer à la façon des reptiles, le ventre frottant sur l'herbe et les broussailles. À dire vrai, ce n'était même pas une reptation mais plutôt la démarche de gros chiots se balançant maladroitement sur leurs courtes pattes et tombant constamment. Finalement, nous avons avancé à quatre pattes comme des chiens adultes et sommes arrivés dans une plaine découverte et sans obstacles. Nous nous sommes levés et nous sommes donnés un sérieux coup d'éperon. Nous avons couru à travers champs comme des animaux emballés – on aurait pu dire de chacun : *Il ne court pas, il vole dans le vent* – jusqu'au proche village abandonné où l'on pouvait se mettre à l'abri sous les arbres touffus et entre les maisonnettes. Essoufflés et toujours en courant, nous avons atteint le bord de la rivière d'Atjeh, mais à ce moment-là, venant de la rive opposée, toujours ennemie, sont de nouveau arrivées dans notre direction, dans des sifflements, ces affreuses, folles et maudites balles, alors qu'on ne voyait personne. Nous avons alors couru à une distance respectable de la rivière et sommes arrivés, par un détour, à notre bivouac, une demi-heure plus tard que nous ne l'avions prévu. Nous avons été bien secoués ! Nous étions trempés de sueur, fatigués, utilisant nos poumons à plein régime. La sueur coulait à flots du front. Il a fallu que je me dépêche d'aller faire mes visites du soir au bivouac de la Petite chèvre puis à celui d'Indrapuri.

Tout s'était bien terminé. Le soir, assis au bord de la rivière sous la pleine lune pâle, nous ne nous sommes vantés à personne de notre aventure, tentant de tout occulter par notre silence. En revanche entre nous, nous avons ressassé notre folle excursion, au point de faire jaillir des étincelles et voler des copeaux. Bien obligés d'éteindre ces étincelles avec du vin et de les étouffer avec la fumée des cigares. Je ne pensais pas pouvoir courir aussi vite, ai-je dit au commandant, ajoutant, j'étais toujours derrière vous. Cher garçon quand tu seras marié et que, comme moi, tu auras plusieurs enfants en bas âge, tu apprendras en plus aussi à sauter ! M'a-t-il répondu. Longtemps encore dans la nuit, nous sommes restés assis, à discuter de tout et de rien, over koetjes en kalfjes (de petites vaches et de petits veaux), comme disent les Hollandais.

Le 7 juin, au petit matin, j'ai eu droit à une seconde pluie de balles. Cette fois-ci, j'étais de service, c'était lors de l'attaque du village de Datas Setegul[140]. À côté de moi, deux porteurs ont été blessés : l'un mortellement (a-ou, a-t-il hurlé en se tordant comme un homme ivre et il est tombé à la renverse) et le second à la mâchoire supérieure.

Écoute bien, toi, comment l'affaire est arrivée et s'est passée. À trois heures environ de route de chez nous, au pied des montagnes les plus élevées, se trouvent quelques villages où se cachent des Atjihais errants et des réfugiés de toute sorte. Le commandant van der Heyden leur a fait dire de partir de leur plein gré, sans quoi il les chasserait. Leur réponse a été : V*enez nous chasser !* On jugea bon de les punir pour cette réponse qui aurait été à l'honneur de n'importe quelle nation. À une heure et demie du matin, 240 baïonnettes se sont mises en route, sous le commandement du commandant Du Croo et avec moi comme chef d'ambulance.

Après une marche de trois heures (on a traversé de petites rivières, des marécages, des marais, de petits précipices et des rochers), nous sommes arrivés dans les montagnes à un endroit où on devait commencer à incendier et à punir. Notre intention était de surprendre l'ennemi avant son petit-déjeuner.

Le trajet a été mémorable. La nuit était éclairée par la lune et il soufflait un petit vent agréable. Le convoi était long, avançant lentement à pied, dans un silence total, comme un défilé de fantômes. Pas un bruit, sinon au loin, quand on passait près d'un village il y avait toujours un chien qui aboyait à plusieurs reprises d'un son sourd avant de se taire à nouveau. Tout de suite, on le comprendra, c'est devenu un silence de mort …

Nous sommes arrivés en force près d'un coteau planté de palmiers. On pouvait voir courir des villageois avec le bétail. Les ennemis ont commencé à tirer sur nous, avant les nôtres. Et quelle a été la première cible des tirs de l'ennemi ? Mon ambulance ! À côté et au-dessus de nous, ont commencé les maudits sifflements, et pendant quelques (très longues) minutes, ces ignobles balles nous sont passées près de la tête. Pendant quelques minutes qui nous ont semblé très longues, nous nous sommes allongés en silence sur le sol comme des veaux ligotés, nous contentant de lever parfois la tête, toujours comme des veaux. Pendant ce temps, a été entrepris l'assaut du village par une attaque simultanée par plusieurs côtés. Du coup, la pluie de balles visant notre ambulance a cessé. Auparavant, de ma propre initiative, j'avais conduit l'ambulance et les deux blessés en lieu sûr. Les balles, il est vrai, y couinaient aussi beaucoup mais elles passaient toutes au-dessus de nous et ne nous rendaient donc pas visite. Malgré cela, chacun baissait machinalement la tête, moi aussi (Les Russes eux baissent la tête en faisant le signe de

140. Non identifié sur les cartes anciennes. Apparemment près de Glieng et Selimun.

croix). Souvent, je me recroquevillais aussi et agitais la main comme pour chasser des insectes. Le ciel dans sa justice n'a plus détourné vers nous une des balles nous passant au-dessus de la tête. L'*ambulance* comportait vingt porteurs et cinq aides médicaux. Au signal donné par une sonnerie de clairon, les porteurs se sont rendus avec des brancards à l'endroit funeste où le blessé était allongé et l'ont porté à l'ambulance. Après cette fusillade croisée qui a duré deux heures et l'incendie total du village, l'ennemi a reculé dans la montagne. Nous avons entrepris le trajet du retour. À ce moment, le capitaine van R. a reçu une balle, du côté gauche, à la hanche. Il n'y a pas eu d'autres blessés. À mesure que nous nous éloignions, les Atjihais, s'approchaient de nouveau et nous tiraient dans le dos depuis les hauteurs des alentours, si bien que nous ne nous sommes pas ennuyés. En butin, ont été pris quelques fusils moyenâgeux, des klewang, des piques, des poules, des canards, des chèvres et un cheval. Les chèvres bêlaient tristement se retournant constamment vers l'endroit où elles avaient aperçu pour la première fois la lumière divine et où elles avaient appris à bêler. Les adieux sont toujours une affaire difficile. Plus tard, elles bêlaient si tristement, si lamentablement qu'elles semblaient dire : « Porte-toi bien, village de ma naissance ! ».

Quand enfin est survenu un moment de calme autour de l'ambulance, j'ai pu avoir la preuve que mon serviteur me volait des cigares, ce dont je n'avais d'ailleurs jamais douté. M'approchant de lui pour lui remettre mon sabre, j'ai vu qu'il fumait des cigares de Manille, très chers pour sa bourse, et lui ai demandé d'où il les tenait ? Il ne m'a pas compris et m'en a tendu un, mais un hollandais, comme ceux que j'ai et que je fume. Je ne sais pas où il y a plus de serviteurs voleurs qu'ici, sur le champ de bataille. Le serviteur vole le maître, ce qui est au maître est au serviteur. Quelle belle logique !

Krch s'est mis en marche avec la colonne d'opération et Visser est revenu. Nous sommes donc *deux Tchèques* en première ligne contre les Atjihais. Cela nous a fait rire.

« N'est-ce pas de l'*andouille* ? », me suis-je demandé. « Non, c'est de l'*andouillette* », me suis-je répondu. Krch considérait, lui, que c'était de la *presswurst* et du *cervelas*. Qui de nous deux avait raison ? Il se peut que ce soit des *saucisses* et *de la wurst* ... Peut-être ! Peut-être ! Cette nuit-là, j'ai rêvé à une boutique de charcuterie de Mustek [141]. Mais en rêve le goût n'est pas aussi savoureux qu'à table et éveillé.

À Indrapuri, dans la mosquée, le 10 juillet 1879 [142]

Il s'est produit de nombreux événements. Suite de l'expédition contre les Vingt-deux communes. Nos soldats ont puni en les incendiant beaucoup de

141. Mustek : en bas de la place Wenceslas à Prague.

142. Pp. 143-151.

jolis villages et ont complètement brûlé Ajer Alang [143] et Glieng, où se trouvait la résidence du panglima Polim. J'ai participé à l'expédition de deux jours, les 12 et 13 juin, contre le village rebelle de Mej-Sale [144] ; j'y ai pansé les blessés sous le sifflement, le chuintement et le souffle des balles, confronté en outre aux difficultés et aux contraintes d'une guerre tropicale, chaleur et soif, fatigue et faim. Pour ces raisons, je peux dire que je me suis cueilli quelques feuilles de laurier à la couronne d'immortalité, propriété de la courageuse armée des Indes. Couronne qui, selon de patriotiques historiographes hollandais, bourgeonne de rameaux verts ne se fanant jamais. Phénomène qui ne manque pas d'étonner le monde entier ! Certains de ces lauriers, je les conserve, en éternel souvenir dans … ma mémoire !

Il est juste midi. Le jour précédent, nous avons marché pendant neuf heures, avec une nourriture indigente. Maintenant, depuis cinq heures sur les jambes et après une nuit passée à la belle étoile dans l'herbe humide, nous sommes rentrés l'estomac vide. La chaleur brûlait douloureusement la tête et les yeux. Les soldats, comme un vol d'oiseaux migrateurs s'abattant d'un coup sur un navire, se sont jetés spontanément et sans concertation préalable sur la première butte, pour respirer. Moi, je n'ai pas pu tenir là-bas. Rester assis dans une vaste plaine sans ombre, sous un soleil troublé, aurait été, pour mon cerveau et mes yeux, une torture encore plus grande que d'avancer lentement. J'ai donc finalement rattrapé le détachement d'avant-garde et suis arrivé, avec lui, au bivouac.

Pour chaque expédition de plusieurs jours, plusieurs centaines de porteurs font suivre les provisions pour les troupes. Il est impossible de faire des réquisitions en territoire ennemi, comme cela se fait en Europe, car tout le monde s'enfuit dans les montagnes, avec famille, biens, volaille et bétail. Ne restent que des maisons en bois vides, que nous incendions. C'est ce qu'on appelle en langage bureaucratique : une punition (tuchtiging). Nous abattons aussi leurs arbres fruitiers, de magnifiques arbres fruitiers, géants branchus et touffus. Je déteste entendre le bruit des haches employées à cette œuvre démoniaque. Ces innocents désarmés de l'immense empire végétal tombent à terre dans un effroyable fracas. Brûler, détruire, tuer ! Verser ce liquide chaud, rouge et brillant qui maintient la respiration et la vie ! En vérité, la carrière militaire ne m'enchantera jamais, malgré son vernis de chevalerie et ses uniformes chamarrés.

Imaginez ce genre d'expédition punitive. Sur un sentier étroit, juste assez large pour un marcheur, avance toute l'expédition, chacun derrière l'autre, comme une ribambelle d'oies. Elle s'étire ainsi sur deux heures de route.

---

143. Ayer Alang.

144. Mé Sale ?

C'est comme si le détachement d'avant-garde était déjà à Krc[145] alors que celui d'arrière-garde attendait toujours sur la place de la Vieille Ville de Prague. Les ennemis tirent sur cette interminable file humaine depuis les montagnes et les hauteurs des alentours, bien à l'abri derrière des anfractuosités. Ils atteignent souvent leur cible en tirant avec leurs « donderbus »[146] grossiers et extrêmement lourds. Donnez leur des fusils à répétition et ils vous tueront tous jusqu'au dernier. À un de leurs tirs, répondent vingt des nôtres, aussi l'ennemi se tient-il à une prudente distance sans s'exposer, et de là où il est, chaque fois que possible, il nous tire des balles faites d'un grossier mélange de plomb et de tessons de porcelaine. Retentissent des cris de blessés, l'ennemi reste invisible, on a seulement entendu près des oreilles et au-dessus de la tête, le frfrémissement et le ssifflement des balles qui ont causé les dégâts. Pendant les deux premières expéditions, je n'ai vu en tout et pour tout que quelque huit ennemis dans le lointain. D'ailleurs, je ne souhaite pas les voir de près. Je n'ai plus aucune curiosité à leur endroit.

Il faudrait fournir au médecin les pieds légers d'Achille pour qu'il puisse accourir partout où on a besoin de lui, sur un front aussi vaste. Il file et fonce comme il le peut, sur un terrain pénible et inégal ; tout essoufflé et haletant comme une machine à vapeur, il arrive vers le blessé. À peine l'a-t-il pansé que retentit de nouveau la sonnerie de clairon pour l'aide médicale. De nouveau, il aurait besoin des pieds d'Achille. Il trébuche, titube, glisse, s'enfonce dans la boue, patauge dans les marécages, saute les flaques d'eau ou grimpe les talus – bref, il exécute tous les mouvements les plus éloignés de ceux, nobles et gracieux, du cygne glissant sur l'eau. Éclaboussé par la boue, barbouillé, en sueur, le pantalon déchiré, respirant lourdement, ne sentant plus ses genoux et la gorge desséchée, il se débat pour avancer. Après avoir pansé quatre blessés dans de telles conditions, il est épuisé comme un cerf après la chasse à courre. C'est une sensation très désagréable et je ne m'étonne pas que le coup de grâce soit un véritable cadeau offert au gibier. Le médecin ne reçoit pas ce coup, mais dans des circonstances spécialement favorables, il peut, en revanche, environ un an plus tard, recevoir pour sa peine la médaille de l'ordre militaire de Willem en guise de cataplasme censé guérir cette poitrine qui, lors de la chasse à courre, l'avait tant fait souffrir et lui avait fait si mal. L'exercice est tel lors d'une marche que chaque participant mériterait l'ordre des Lions, des Tigres et des Panthères.

Nous sommes rentrés de notre expédition le 13 juin. Dans le village conquis, j'ai pris en butin deux piques, deux klewang et un fusil à plombs, de l'argent atjihais (des sous), un petit canon, ainsi que quelques livres en arabe,

---

145. Du temps de Durdik, petite commune au sud de Prague. Quartier de Prague depuis 1922, il fait actuellement partie du 4e arrondissement de la ville.

146. Tromblons.

élégamment écrits et au contenu religieux : tout *cela est maintenant ma propriété, par droit du vainqueur*. Il est interdit aux officiers de prendre des armes à feu en souvenir, il faut les restituer à Kota Radja. Un « donderbus » est tombé entre mes mains, je l'avais trouvé dans les fourrés où l'avaient jeté des ennemis en fuite. Mais ce fusil au canon en entonnoir était si lourd qu'on ne pouvait pas le dérober aux regards et il a été envoyé à Kota Radja.

Maintenant, c'est moi-même que je dois mettre au pilori. En prononçant ces mots que le diable lui-même m'avait soufflés : « Tout cela est maintenant ma propriété, par droit du vainqueur », j'étais tout joyeux. Mais très vite j'ai eu honte d'avoir laissé la bête sauvage s'éveiller en moi, de m'être laissé gouverner par cette cupidité de brigand pour laquelle l'Européen a trouvé cette formule particulière qui lui permet de commettre bassesses et pillages : le droit du vainqueur ! L'odieux instinct de pilleur s'est gaiement emparé de moi, certes pour un instant seulement, mais il s'est quand même emparé de moi. Le droit du vainqueur ! Voilà comment on nous a éduqués ! Dans les écoles, les enfants récitent « Tu ne tueras point » et quand ils sont grands, on leur dit : « Tuez le plus grand nombre d'ennemis. » Et d'un seul coup, la cruauté animale l'emporte en l'homme ; car c'est bien lui qui a inventé la chasse pour tuer par plaisir. Un officier qui avait tué plusieurs hommes au combat, m'a parlé de l'excitation agréable et du sentiment d'émotion joyeuse et de satisfaction, quand un soldat tombait au sol sous une balle ennemie, sentiment semblable à celui éprouvé par le chasseur quand le gibier s'abat. Le soldat ressent en lui une envie sauvage, sanguinaire, de continuer à assassiner et à tuer, ses yeux s'injectent de sang, ses lèvres se déforment, son visage prend une expression féroce et ses cheveux se dressent comme ceux d'un fou en crise. Ce sont des choses connues et que chacun peut observer en première ligne sur le champ de bataille. Oui, un tigre dort en l'homme, mais d'un sommeil léger et superficiel. L'opportunité et la soif, le désir d'assassiner s'insinuent en lui jusqu'à la moelle. L'homme est un grand conte de fées, mais aussi un vulgaire animal. Il y a en lui 90 % de bestialité – en guerre, il n'est plus qu'animal.

Dès notre retour de l'expédition, à deux heures de l'après-midi, le commandant L. s'est tout de suite rendu chez le commandant en chef pour faire son rapport, nous laissant debout sous le soleil qui dardait des rayons d'une ardeur diabolique sur nos têtes et nos corps épuisés. J'avais faim et j'étais extrêmement fatigué. Après avoir quitté les rangs avec les blessés et les malades, je me suis retiré, de l'autre côté de la rivière, dans ma chambre de Gle Kambing. Là, à peine avais-je eu le temps de me changer et d'avaler quelque chose, qu'est arrivé l'adjudant au visage rond pour me communiquer l'ordre du commandant : reprendre immédiatement ma place dans la troupe, dans l'état où j'étais en la quittant. J'ai exécuté l'ordre, néanmoins je n'étais plus dans le même état : j'avais dans l'estomac du riz au poivre, du poisson

séché, du rôti haché, un bifteck avec des pommes de terre, deux pisang et une demi-bouteille de vin rouge. Ah, je l'ai bien eu le commandant ! Ce n'était à coup sûr pas le même état, tu en conviendras ! Pour rassurer les gens compatissants, je leur dirai que ce « manquement à la discipline militaire », c'est-à-dire quitter les rangs de son propre chef, n'a causé aucun désagrément à celui qui l'a commis, ni peine, ni punition, ni gribouillage de papier, ni questions ni poursuite. Au contraire, j'ai commencé à me moquer gentiment du commandant en lui exprimant mes doutes sur le fait qu'il soit schopenhauerien – alors qu'il tient à tout prix à se considérer comme tel. En effet, celui qui est marié et a une famille de six enfants comme vous, commandant, qui commence chaque toast par les mots « À la santé de tous ceux que nous aimons ! », « À la santé de ceux qui se souviennent avec amour de nous ! », celui dont les yeux deviennent humides à l'évocation de son fils de neuf ans envoyé en Hollande, seul et sans sa mère, sous la seule surveillance d'un capitaine, etc. etc., celui-là n'est pas schopenhauerien.

Dès mon retour dans les rangs, alignés le long de la rivière d'Atjeh, nous avons été pris en photo par le photographe Krüger[147] de Gle Kambing, si bien que grâce au rappel du commandant, même ma fluette silhouette en équipement de guerre s'est retrouvée sur le cliché. Mes yeux brûlants reflètent assez mon énergie mais j'y suis maigre comme un clou. Krüger est un Allemand, il parle aussi le russe, car il a exercé son métier de photographe à Saint-Pétersbourg, pendant quelques années. Puis j'ai été immortalisé avec un groupe des soldats africains que je soignais, et au milieu des officiers de la deuxième colonne, où je suis à côté de l'adjudant et au-dessus du capitaine Bijleveld.

Le 17 juin, à la fin de l'expédition contre les Vingt-deux communes, je suis retourné avec la troupe au bivouac de Mantassik où se sont déclarés de graves cas de malaria et de maladies intestines, conséquences des difficultés et de l'affaiblissement physique des jours précédents. En douze jours, sur un bataillon entier, j'ai envoyé 100 soldats gravement malades à l'hôpital de Pante Perak et de plus, j'en ai déclaré 64 inaptes pour l'expédition contre les Vingt-six communes. Les autorités supérieures sont toujours mécontentes du médecin qui envoie beaucoup de malades à l'hôpital, mais que faire ? Le médecin doit avant tout accomplir consciencieusement son devoir !

---

147. Carl Krüger (*circa* 1827, Betgern, Allemagne – 1880, Yogyakarta (?)). Propriétaire et opérateur à Batavia de la firme "Woodbury & Page" après août 1864. Il vendit la firme à Albert Woodbury en 1870 et rentra en Europe. En septembre 1878 il ouvrit un studio sous son nom à Batavia qu'il conserva au moins jusqu'en juin 1880. Début août 1879, il annonça qu'il venait juste de renter d'Aceh avec de nombreux clichés. En 1880 il n'était plus à Batavia. Un Carl August Kruger, peut-être notre photographe, mourut le 23 novembre 1880 à Yogyakarta. Voir Steven Wachlin, *Woodbury & Page Photographers Java* (1994). Je remercie l'auteur de cet ouvrage pour ses informations sur ce photographe.

Justement à Mantassik, des devoirs et du travail, il y en avait beaucoup. Un soldat (bugis) est devenu fou et dans ses terribles crises, il hurlait toute la nuit des airs de danse alfur[148], si bien qu'il ne fallait pas songer à dormir.

L'expédition contre les Vingt-six communes s'est mise en route le 1er juillet mais moi, j'étais retourné la veille à Indrapuri où je me repose actuellement, les pieds sur la chaise. La mosquée est située sur une colline haute de 25 mètres. Il y a trois murs de soutènement, donc trois terrasses de pierre. La première terrasse est haute de huit mètres et large de cinq ; la troisième est haute d'un mètre environ. Sur cette dernière se dresse la messigit, d'une hauteur de huit étages et très vaste, de sorte qu'elle ne tiendrait pas sur la Place de la Vieille Ville de Prague. La mosquée a un triple toit, c'est-à-dire que trois toits s'élèvent, l'un au-dessus de l'autre, sur des piliers. Entre deux toits, il y a toujours un espace vide d'un mètre environ, ce qui fait que l'air circule librement dans ce bâtiment carré et l'aère. Ceci me fait penser à l'Ilion battue des vents[149] d'Homère. Après leur couronnement à Kota Radja, les sultans d'Aceh étaient intronisés une nouvelle fois dans cette mosquée d'Indrapuri. Un sentier spécial conçu dans ce but pour la population mène de Kota Radja à Indrapuri. Il est planté de palmiers de chaque côté et surplombe les canaux d'irrigation. Les Hollandais ont fait élargir à deux mètres par des ouvriers chinois cette « route du sultan ». Il va de soi que pendant la saison des pluies même cette nouvelle route sera un abîme impraticable de boue, de fange et de marais et qu'il vaudra mieux marcher seulement dans les rizières inondées.

Les officiers et moi habitons à l'intérieur de la mosquée. Nous prenons nos repas et vivons en général tous ensemble. Nos chambres, très hautes, sont séparées l'une de l'autre par des parois très simples, faites de feuilles de palmier séchées. Au milieu de la mosquée il y a encore un espace, immense comme la salle de Zofin[150]. De côté, on voit le ciel bleu foncé par les espaces vides entre les toits superposés. Comme elle est riche, cette région des Vingt-deux communes ! De beaux villages, des arbres fruitiers en abondance, des rizières fertiles, de petits bouquets de mûriers pour nourrir les vers à soie, tout cela en alternance et partout, paraît-il, d'abondantes réserves de riz, de poudre, d'armes, de soie ainsi que des Corans en malais et en arabe achetés à Singapour où ils sont imprimés. Lors d'une expédition punitive contre des villages, les soldats ont brûlé des caisses entières de livres. Qui en

---

148. Population des Moluques.

149. Épithète récurrente pour Troie chez Homère.

150. Petite île de la Vltava (Moldau) à Prague, près du Théâtre National. Depuis 1838, l'île portait le nom de Zofin en référence à l'archiduchesse Zofie, mère de l'empereur François-Joseph. En 1848, elle a été le siège du célèbre Congrès panslave et en souvenir de cet événement a été rebaptisée Slovansky ostrov (Île slave) en 1925.

effet aurait pu les emporter alors qu'il n'y avait déjà pas assez d'hommes pour effectuer le transport régulier ?

(…) Comme on peut le constater dans mes rapports sur les expéditions, il y a très peu de blessés, la résistance de l'ennemi est (curieusement) très faible et les villages sont abandonnés. D'après les nouvelles reçues, il y a aussi très peu de blessés dans les Vingt-six communes. Les ennemis ont changé de tactique, ils se retirent dans des abris sûrs dans les montagnes. Après notre départ (on ne peut en effet pas s'éterniser ici), ils reviendront sans perte humaine et avec une énergie renouvelée. Il paraît qu'ils nous préparent une catastrophe avec des forces alliées ; d'autres affirment, qu'ils sont épuisés par les sept ans de guerre, sept ans déjà que les champs sont laissés en friche et que le commerce est complètement arrêté. Nous en savons si peu sur ce qui se passe chez l'ennemi, qu'on n'a aucun éclaircissement. Pas un seul Hollandais ne connaît encore l'atjihais, toutes les négociations se font par le truchement de guides d'Atjeh qui parlent à peine le malais (…)

Rapport

Le 7 juin 1879, le commandant Du Croq s'est mis en marche avec deux compagnies en direction du sud de Gle Kambing, pour punir le village de Datas Setegul. J'ai accompagné l'expédition, avec l'ambulance [151]. J'ai emmené de l'hôpital de campagne de Gle Kambing, l'infirmier De Jong, deux infirmiers javanais (Diponojo et Kamidin) ainsi que 24 porteurs et huit brancards pour le transport des blessés. Nous nous sommes mis en marche à une heure et demie du matin avec la pleine lune et nous sommes arrivés près du village, à cinq heures et demie, après être passés par un terrain accidenté et avoir traversé des vallées et des petites rivières.

L'ambulance a été installée au pied d'une petite butte. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que déjà des balles ennemies commençaient à arriver sur cet emplacement. La majorité d'entre elles provenaient du côté du village et passaient au-dessus de nos têtes, mais certaines ont soudainement commencé à être tirées du côté gauche visant clairement l'ambulance. À trois pas derrière moi, on a entendu l'appel au secours du porteur Juja ; un flot de sang jaillissait de sa blessure à l'épaule droite. Je me suis approché en bondissant et ai examiné sa blessure en mettant le doigt dans la plaie – j'ai senti plusieurs grands fragments de l'omoplate et j'ai eu la preuve que l'artère humérale avait été atteinte. La balle avait traversé l'épaule et causé une autre plaie superficielle à l'épiderme de la partie gauche de la poitrine, sous le mamelon.

Comme les tirs continuaient, on a déménagé dans la plus grande hâte l'ambulance vers un endroit en contrebas où elle se trouvait plus à l'abri.

151. Infirmerie militaire de campagne.

Quant à moi, je suis resté tout seul près du blessé dans ce lieu fort déplaisant. J'ai arrêté le saignement en appliquant une compresse, après quoi, il a été transporté en brancard au nouvel emplacement de l'ambulance. Au moment du rapide déménagement de celle-ci, le porteur javanais, Unos, a reçu une balle à la mâchoire supérieure, sur la gauche, juste avant l'oreille, entraînant un fort saignement. La balle était fichée à un demi pouce de profondeur environ. Je l'ai tout de suite retirée avec des pinces ordinaires, ensuite, le saignement a rapidement cessé après l'application d'une compresse.

Lors des tirs suivants, a été blessé le soldat indigène Kertovidojo, éloigné de quelque 120 pas de l'ambulance où il a été transporté avec une blessure à la cuisse gauche ; je lui ai tout de suite appliqué une compresse. Il y avait maintenant trois blessés à l'ambulance. Les blessures étaient constamment hydratées pour les maintenir au frais, ce qui était très agréable pour les blessés. Peu de temps avant l'arrêt des tirs, après sept heures du matin, on a entendu le clairon demandant l'aide médicale. Après avoir parcouru environ 200 pas sur un terrain accidenté où passaient de nombreuses balles ennemies, je me suis rendu compte que le centurion van Rijk, très pâle, était allongé dans un brancard ; une balle l'avait blessé à l'aine gauche. Nous sommes retournés avec lui à l'ambulance, mais il n'y a pas eu de nouveaux blessés alors que l'ennemi continuait de tirer derrière nous. La plaie du centurion était pénétrante ; elle passait à travers la hanche gauche, un peu plus bas et un peu en arrière de l'épine iliaque antéro-supérieure, la sortie se trouvait dans la partie la plus basse des intestins. La balle, comme je l'ai constaté plus tard, n'avait traversé que des muscles abdominaux. Néanmoins, la blessure était grave – impossible de dire jusqu'à quel point. L'os iliaque avait été atteint et la forte douleur que ressentait le blessé prouvait que les nerfs qui se divisent à cet endroit étaient aussi touchés. Le saignement s'est arrêté après la pose d'un pansement, mais la douleur sur la partie externe de la cuisse a persisté.

Vers huit heures, on s'est mis en marche pour retourner au bivouac de Gle Kambing, par une meilleure route, moins bosselée qu'à l'aller, si bien que les blessés transportés en brancards ont peu souffert et que leurs plaies n'ont pas saigné. Nous sommes arrivés à plus de dix heures à Glé Kamping où on a mis un pansement adéquat avec du rotin au porteur gravement blessé à l'omoplate. Toujours le même jour, ces quatre blessés ont été transférés à Tjot Basitul. Le centurion avait été allongé dans un brancard sur un matelas et sous une sorte de toiture qui le protégeait du soleil brûlant. Plus tard, s'est présenté à l'ambulance le soldat javanais Resodrono disant avoir reçu une balle en fin de course, au mollet droit ; c'était une blessure bénigne. Je lui ai fait la leçon qu'on ne dérange pas un médecin accablé de travail pour une simple égratignure.

Indrapuri, le 4 septembre 1879[152]

(…) J'ai visité certains villages atjihais et je connais la vie domestique de leurs habitants indigènes. Je me rends parfois, toujours sous la protection de six baïonnettes, dans un village peu éloigné de Riki, chez une femme qui a été blessée. Celle-ci a des yeux étincelants. Si le feu était noir, je dirais que ses yeux flamboient de feu noir. Par un malheureux hasard, elle a été blessée dans le dos, la balle s'est profondément fichée dans le bassin où elle demeure toujours. La maison est en bois et construite sur des pilotis. J'y entre tout seul. Les soldats attendent en bas près de l'entrée. En l'unique présence d'Atjihais en armes, j'examine la blessure. Si ces derniers se jetaient sur moi avec la promptitude d'un père slave en colère, je serais coupé en morceaux et les soldats arriveraient certainement une minute trop tard pour m'aider. Ils pourraient seulement exercer des représailles. Mais ceci ne s'est jamais produit bien que ce soit facile. Si je voulais faire la liste de toutes les fois où je me suis trouvé en danger de mort, une rame de papier n'y suffirait pas et mieux vaut laisser cette tâche de « recension » à mon futur Homère. Celui-ci sera sans doute obligé de transformer Durdik en Durendik, comme le poète a fait de Valdstyn un Wallenstein[153] à trois syllabes. Cet auteur était très audacieux – mais que ne ferait pas un poète pour la métrique ! Pour elle, il brouille tout, même sa langue maternelle ! Comme c'est étrange ! L'un échappe cinquante fois au danger quand l'autre est victime dès la première fois, comme le prince Napoléon en Afrique[154]. D'ailleurs, si je devais rester encore quatre ans ici, au lieu des cinq mois qu'il me reste, j'embrasserais certainement le nirvana d'une façon ou d'une autre. Depuis Indrapuri, j'ai environ trois quarts d'heure de marche pour aller au village de Riki. La route passe par le plus beau parc naturel. Y chantent les étourneaux qui volent par cohortes entières et déversent à pleine gorge leurs douces mélodies qui s'entendent de très loin. Ils chantent pendant des heures entières. Comme tu peux le voir, l'amour est ici très puissant et se distingue, tel un géant, des autres réalités terrestres. Il s'agit de l'étourneau *beo*, gros comme une corneille et capable, s'il est un peu dressé et formé en cage, de prononcer de longues phrases de façon très compréhensible.

Comme honoraire de la part de la malade, je reçois soit *une corbeille de fruits*, à savoir des *mangues*, un fruit vert, gros comme une belle pomme,

---

152. Pp. 151-156.

153. Albrecht z Valdstejna ou Albrecht von Wallenstein, 1583-1634. Il a combattu, pendant la guerre de Trente Ans, au service de l'Empereur. Mais ce dernier l'a finalement fait assassiner après avoir appris qu'il négociait avec l'ennemi dans l'espoir de devenir roi de Bohème. Schiller a composé une trilogie dramatique *Wallenstein*.

154. Fils de Napoléon III, mort en Afrique du sud en juin 1879, trois mois donc avant cette lettre.

avec un parfum de térébenthine si fort qu'il peut donner mal à la tête, soit un poulet que je fais toujours gaver avant que sa dépouille apprêtée n'arrive à notre table commune. Auparavant, je fais toujours une visite au chef de la commune, qui occupait précédemment la fonction, si on le dit à notre façon, de juge suprême du tribunal du pays. Aujourd'hui, sans combattre, il s'est rallié aux Hollandais avec son village. Il possède une grande bibliothèque de livres arabes et, de façon surprenante, écrit des lettres en malais avec un fin morceau de bois vert. C'est un vieillard de petite taille qui est rusé. Chez lui, j'ai bu du *sorbet*; c'est du thé au poivre et à l'acore[155], qui pique la gorge comme le pelin[156]. Par politesse, je lui ai fait des compliments sur cette boisson en la portant aux nues, mais, bien entendu, elle ne le méritait pas. Si, en Russie, ce sont des cigarettes qu'on propose aux invités, ici c'est du riz cuit et une préparation pour mâcher le doux *sirih*[157]. Il s'agit d'un mélange de chaux, de noix de pinang et de tabac. Tout cela est enrobé dans une feuille de sirih et on mâche cette chique. Pour un Européen, le sirih est répugnant; la salive en devient rouge et les lèvres se colorent en rouge orangé. L'invité est assis en tailleur sur une natte. Les indigènes vivent très bien dans leurs villages en suivant leurs coutumes et traditions. Ils mènent une vie sobre et n'ont même pas de serrures à leurs maisons.

Autre image. Lors de l'expédition contre les Vingt-deux communes, beaucoup de Corans arabes ont été pris en butin; tout devait être envoyé à Batavia, mais comme il n'y avait pas de porteurs, les livres ont traîné sans qu'on y porte attention et quand quelqu'un les remarquait il ne faisait qu'y ajouter du désordre. Une grande flamme a éclairé la rivière d'Atjeh quand on a mis le feu à ce tas de livres. Je me suis alors remémoré quand des livres tchèques ont été brûlés par les Jésuites. Mais qu'ont carbonisé ces bons pères? Seulement des livres religieux, qui, pour nous aujourd'hui, sont lénifiants, indigestes et infâmes; car à cette époque, la littérature était exclusivement religieuse comme elle l'est maintenant à Atjeh. Les Jésuites ont donc brûlé *ce qui n'avait aucun intérêt*, comme on peut en juger d'après les amoncellements de livres qui nous sont restés. Les Corans étaient vieux, tachés par de répugnantes punaises et traversés par de très, très longs mille-pattes et des vers – toutes ces malpropretés ont brûlé avec les Corans. Dans les archives royales de La Haye, se trouve une invraisemblable quantité de ces livres religieux du Moyen Âge. Ça n'aurait pas été un grand mal s'ils en avaient brûlé au moins deux tiers de plus, le monde savant n'y aurait rien

155. Acore : caïeux de l'iris (ou glaïeul) des marais. Sans doute, l'auteur utilise-t-il ce terme pour désigner le gingembre qui lui ressemble.

156. Pelin : eau de chaux utilisée en tannerie.

157. Feuille de bétel.

perdu, les vers, mites et cafards auraient eu moins à manger, le bibliothécaire aurait eu moins de soucis et les clercs qui l'assistent moins de travail. J'ai sauvé quelques Corans du feu et les ai nettoyés de toute cette pourriture.

La vie militaire est monotone, même si on entend beaucoup de vacarme, de propos badins, de plaisanteries et de chansonnettes – on ne peut aller nulle part sans la patrouille, et ainsi imperturbablement les heures succèdent-elles aux heures. Il arrive parfois que des troupes passent par Indrapuri ; c'est alors un changement presque trop agité avec des chants et des beuveries. La vie redevient gaie mais pas pour longtemps (…)

IMAGES

Pierre Labrousse

Auguste de Molins
Un artiste à Java dans *Le Tour du monde* (1864)

Après la Restauration quand la France s'employa à réaffirmer sa présence en Extrême-Orient pour combler le vide créé par les guerres napoléoniennes, l'iconographie relative au monde malais fut transmise par les atlas pittoresques des expéditions de prestige[1]. Mais les dessins originaux des artistes embarqués furent, la plupart du temps, retravaillés et mis en scène à Paris, par d'autres illustrateurs qui n'avaient pas l'expérience des paysages et des scènes qu'ils représentaient. Le pittoresque était en fait de pure convention. À partir des années 40, la relève fut assurée par de nouvelles revues de grand format : *L'Illustration* créée en 1843, *L'Univers illustré* (1858) et surtout *Le Tour du monde* (1860). Cette dernière publication, de loin la plus intéressante et la plus riche par son iconographie, fut fondée par Édouard Charton et Louis Hachette[2]. Le premier qui est un personnage clé dans toutes ces entreprises, avait déjà deux réussites à son actif : *Le Magasin pittoresque* (1833) et *L'Illustration*. Il fut aussi l'initiateur de nombre d'ouvrages de vulgarisation, avec un désir qui chez lui s'apparentait à une véritable mission : faire

1. La dernière en date fut celle de Vaillant, (J-A.-A de La Salle, *Voyage autour du monde exécuté pendant les années 1836 et 1837 sur la corvette* La Bonite, *commandée par M. Vaillant,* Paris, Arthus Bertrand, 1845-1852).

2. J. Mistler, *La librairie Hachette de 1826 à nos jours*, Paris, Hachette, 1979 ; Francine Lajournade, *Les voyageurs en Orient dans la revue* Le Tour du monde *(1860-1914). Une histoire du regard*, DEA, EHESS, 1994.

partager la connaissance et mettre l'éducation à la portée de tous. Il venait d'ailleurs de la mouvance des Saint-simoniens[3] et menait une carrière politique parallèlement à ses engagements d'éditeur.

Le premier récit de voyage dans la région auquel *Le Tour du Monde* ouvrit ses pages à partir de 1860 fut celui de la frégate autrichienne la *Novara*[4]. Cette expédition était une opération de prestige destinée à égaler les circumnavigations des Anglais et des Français, et à montrer le pavillon de l'Empire austro-hongrois là où on n'imaginait pas qu'il eût une flotte. L'expédition partit de Trieste en 1857. Elle toucha aux Nicobar et passa à Singapour et à Java. Les voyageurs se rendirent à Buitenzorg où ils rencontrèrent les deux princes protégés des Hollandais : l'Africain Aquasi Boachi (Kwasi Boachi), fils d'un prince ashanti, à qui les Hollandais avaient donné une éducation européenne, et le peintre Raden Saleh qui avait la nostalgie de son séjour à Dresde et à Paris. L'excursion se poursuivit à Bandung (rencontre avec Junghuhn, inspecteur des plantations de quinquina) et à Cianjur (scènes de *debus*[5]). Cette relation, composée à partir des lettres du Dr Scherzer, naturaliste chargé des études ethnographiques[6], était originale mais la revue manquait de planches pour que l'illustration fût de la même qualité.

Les deux relations suivantes (1862) furent réunies sur le thème du voyage à Bornéo[7]. Le Dr Schwaner avait été chargé par le gouvernement colonial d'étudier l'histoire naturelle de l'île où il séjourna de 1843 à 1848, organisant des expéditions à l'intérieur de la région. Il fut le premier Occidental à traverser de Banjarmasin à Pontianak. L'extrait traduit ici relate l'exploration du bassin de la rivière Kahayan. Schwaner mourut à Batavia en 1851, à l'âge de 34 ans. L'illustration du *Tour du monde* s'inspira des lithographies de l'édition originale, avec des artistes qui étaient entraînés à retravailler les gravures à partir de photographies ou de tout autre document : Alexandre de Bar, François Français, Auguste Lançon, Louis Rouyer.

---

3. Voir le site de la Société des études saint-simoniennes (http://lire.ish-lyon.cnrs.fr).

4. *Voyage de circumnavigation de la frégate autrichienne* La Novarra *(1857-1859),* 1860 (1), pp. 34-48, 66-68 (Les îles Philippines).

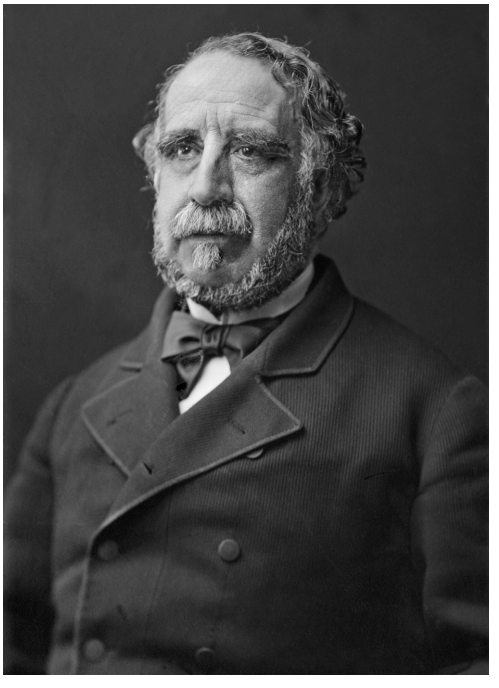
5. Exercices de transes, dans le cadre de confréries islamiques, au cours desquelles les participants s'infligent des blessures.

6. B. von Wüllerstorf-Urbair, *Reise der Oesterreichischen Fregatte Novara um die Erde, in den Jahren 1857, 1858, 1859*, Wien, Gerold, 1861-1862.

7. « Voyages dans l'île de Bornéo. 1847-1852. L'île de Bornéo » (V, 1862 (I), pp. 129-166). Contenant : « Voyage sur la rivière Kahayan par le Dr C.A.L.M. Schwaner » (pp. 135-150). Traduit du néerlandais (*Bornéo. Beschrijving van het Stroomgebied van den Barito, en Reizen langs eenige voorname Rivieren van het Zuid-Oostelijk Gedeelte van dat Eiland,* Amsterdam, P.N. van Kampen, 1853), par E. Beauvois, et « Voyage le long des fleuves Luppar et Kapouas, dans la partie occidentale de Bornéo par Mme Ida Pfeiffer 1852 » (pp. 151-166). Extrait de *Mon second voyage autour du monde,* traduit de l'allemand par W. de Suckau. Paris, L. Hachette, 1857.

Pour la deuxième relation, celle d'Ida Pfeiffer dans son deuxième voyage autour du monde, la revue retint sa traversée de Bornéo, de Sarawak à Sintang et Pontianak. Cet itinéraire était géographiquement complémentaire de celui du Dr Schwaner, puisqu'ils aboutissaient tous les deux à Pontianak. Elle rencontra bien sûr le Raja Brooke à Kuching, dont elle fit un éloge marqué, puis emprunta avec ses porteurs le bassin du Kapuas, traversant les zones habitées par les Dayak qui lui inspirèrent une grande sympathie. Le périple se termina à Sintang où le sultan fut quelque peu décontenancé, ne sachant quelle attitude adopter devant cette Occidentale qui sortait de la forêt vierge. Le livre de Schwaner avait une illustration abondante. Il n'y eut qu'à puiser pour le voyage d'Ida Pfeiffer.

La contribution de Auguste de Molins (1821-1890)[8], qui parut deux années plus tard (1864), est de loin la plus intéressante, parce qu'elle est originale à la fois par son texte : c'est l'une des toutes premières relations fran-



Auguste de Molins (1821-1890) par Nadar

Crédit photo : © Ministère de la Culture – Médiathèque du Patrimoine, Dist. RMN/Atelier de Nadar

8. « Voyage à Java. 1858-1861. Texte et dessins inédits. Rédigé et mis en ordre par M.F. Coppée », *Le Tour du monde*, X, 1864 (2), pp. 231-288.

çaises de voyage à l'intérieur de Java, et par son illustration[9]. Bien que la biographie du peintre soit mal documentée[10], on sait qu'il naquit et mourut à Lausanne[11] et étudia avec Victor Chavez. Il exposa régulièrement au Salon de 1850 à 1872, avant et après son voyage à Java, et fut lié aux peintres impressionnistes, du moins à leurs débuts, puisque son nom est mentionné dans la première exposition du groupe en 1874 chez Nadar où il présenta quatre tableaux. S'il s'éloigna des impressionnistes sur le plan de la technique, il garda des liens en acquérant par la suite des tableaux de Renoir. Ses sujets de prédilection furent les paysages d'Ile de France et les cavaliers – courses et chasses à cour. Ce sujet l'intéresse déjà tout particulièrement à Java où il décrit avec force détails les harnachements, les cavaliers et les joutes équestres.

Parti de Nantes le 5 janvier 1858, pour des raisons qu'il ne tient pas à évoquer mais qu'il serait intéressant de connaître, il séjourna près de trois ans, d'avril 1858 à mars 1861, à Java : « je n'apportais que la curiosité d'un artiste étranger aux choses de la science, mais doué peut-être de quelque mémoire des objets, des formes et des couleurs. Le puissant intérêt que m'inspira cette étrange et splendide contrée, la surprise que me causèrent l'aspect de ses paysages et les mœurs de ses habitants, m'engagèrent à fixer, au jour le jour, sur mon carnet de voyageur, par une note ou par un croquis, les impressions successives de mon voyage »[12]. Auguste de Molins était d'abord un dessinateur très sensible aux tableaux que compose la nature tropicale qui est un sujet en elle-même, et les hommes écrasés par la dimension du décor. Ses souvenirs, « rédigés et mis en ordre par M.F. Coppée »[13], abondent en notations précises des couleurs qui n'ont pu être fournies que par un artiste.

Il séjourna d'abord à Batavia qu'il lui arrive de parcourir la nuit, à pied. Outre ses dessins, on sait qu'il fit un tableau d'Harmoni avec le magasin Oger Frères, qui est récemment réapparu sur le marché[14]. Il se rendit ensuite

---

9. Le journal et les documents iconographiques d'Auguste de Molins furent réutilisés dans une publication hollandaise qui était une adaptation du *Tour du monde*, intitulée *De Aarde en Haar Volken*, 1866, sous le titre « Herinneringen eener reis op Java » (pp. 196-210 et 237-256).

10. Il a deux notices dans le Bénézit (1999), à « Molin » et à « Molins ». Le catalogue d'une vente de 2002 (voir tableau de Batavia ci-après), l'affuble du prénom d'Alfred.

11. Nous avons trouvé dans Internet la mention d'une exposition en préparation à Lausanne.

12. *Op. cit.*, p. 231.

13. Tout laisse à penser qu'il s'agit du poète François Coppée (1842-1908). Il n'avait que 20 ans à l'époque, mais s'était déjà fait connaître dans le mouvement parnassien.

14. Le tableau de Molins a figuré dans une exposition : Guus Röell & Deon Viljoen. *Uit verre streken. The European contact with South and Southeast Asia, China, Japan, Dutch West Indies and the Cape of Good Hope. 17th-20th Centuries*. Cape Town & Maastricht. June 2008. On trouve la même vue dans sa relation du *Tour du monde* (p. 240) et, dans un style différent, (« Het Molenvliet En Rijswijk – Le Molenvliet Et Rijswijk » par P.W.M. Trap) dans C.F. Deeleman, *Bataviaasch Album. Verzameling van een Tiental Gezigten van de Hoofdstadt van Nederlandsch-Indië*, Batavia, [1859], pl. 4.

à Surabaya par bateau, visitant la ville, la mosquée de Sunan Ampel, le cimetière de Boto Putih [15]. Il ne descend pas dans les hôtels les plus luxueux et se mêle aisément à la population, assistant aux parades pour la venue du gouverneur général, à une scène d'amok et à l'exécution de condamnés à mort. Il aurait aimé revenir par voie de terre mais dut retourner à Batavia en bateau, avant de partir vers Buitenzorg et faire diverses excursions dans les montagnes des alentours. Ce qui le distingue aussi des autres voyageurs, c'est qu'il prit le temps de flâner sur des itinéraires qui sortaient des sentiers battus, loin des balises du protocole mondain. Ses demandes de laissez-passer auprès des autorités hollandaises afin voyager dans les Preanger n'aboutissant pas – il n'avait pu se rendre dans les Vorstenlanden probablement pour les mêmes raisons [16] – il partit sans autorisation et s'installa à Buitenzorg pour reconnaître le pays, faisant l'ascension du Salak et découvrant les mille et une scènes de la vie quotidienne.

Un autre caractère spécifique d'Auguste de Molins, sont ses goûts bohèmes et humanistes. Il s'installe dans de petites auberges. Il s'entoure (et se débarrasse) d'animaux incongrus : chevaux, perroquets, serpent, tatou [17]… et marche beaucoup, faisant l'ascension difficile du Salak et découvrant avec ravissement le spectacle de la vie du petit peuple : restaurants, danses, marchés, voyageurs… Il répugne à la violence et réprouve les condamnations à mort auxquelles il assiste à Surabaya. Il se montre tout à fait conscient de l'oppression coloniale, au point de descendre à son tour de cheval devant un Javanais qui le salue dans les Preanger et de l'apostropher ainsi : « C'est une mauvaise habitude ; car tu es un homme comme moi, et l'on ne doit se prosterner que devant Dieu » [18]. Un abolitionniste à Java : voilà qui ne pouvait que plaire à Édouard Charton mais justifia peut-être le refus de laissez-passer des Hollandais.

D'un point de vue technique, Auguste de Molins peint de grands ciels qui le rattachent au courant impressionniste, avec des petits personnages écrasés dans la profusion végétale, qui composent des scènes de genre d'une remarquable précision. Cette fusion de la nature et des hommes donne à son illustration valeur de témoignage saisi sur le vif. Jusqu'alors la technique avait consisté à replacer des croquis originaux dans un décor recomposé prudemment par des artistes parisiens. Molins, lui, apporte dans ses compositions l'unité du décor et des personnages, c'est-à-dire une atmosphère authentique.

---

15. Voir l'illustration ci-après.

16. C'est ce qui explique que l'illustration originale de A. de Molins ait été complétée par les éditeurs avec des portraits des souverains de Solo et Yogya, dans un style assez compassé, faits par Alexandre Bida (1823-1895) à partir d'ouvrages hollandais (p. 245, 264, 265).

17. Ce serait plutôt un pangolin.

18. *Op. cit.*, p. 285.

Quiconque a voyagé à Java ne peut que reconnaître, dans la scène d'enterrement ou dans le marché de Surabaya reproduits ci-après, des souvenirs de sa propre expérience. C'est le début des représentations personnelles du voyage.

Son séjour à Java ne fut, semble-t-il, qu'une parenthèse vite refermée à son retour. On en trouve cependant une trace, au salon de 1863 où il exposa un tableau intitulé *Entrée de la mosquée de Soërabaija, dans l'île de Java*[19] avec un commentaire détaillé qui prouve qu'il a fourni à l'auteur de l'article des indications sur le contexte de la scène qui se situe à l'entrée de la mosquée dédiée à Sunan Ampel : « La porte de l'allée Sainte est un des lieux les plus fréquentés, c'est le rendez-vous de tous les flâneurs du quartier, et aussi des mendiants et des malades, qui viennent étaler là les plus hideuses infirmités… mais un artiste fait aussi là rencontre de figures pittoresques »[20].

On est tenté de le comparer à Auguste Borget que des expositions récentes ont permis de mieux documenter[21]. Tous les deux ont comme point commun d'avoir voyagé en Extrême-Orient, d'avoir séjourné plusieurs années et d'avoir rempli des carnets de notes et des albums de dessins. Borget fit le tour du monde (1836-1840) et acquit une certaine notoriété en Chine. Il sut prolonger l'écho de ses souvenirs de voyage en exposant régulièrement au Salon, de 1841 à 1859, avec des tableaux qui étaient inspirés surtout de la Chine. Auguste de Molins n'a pas la même dimension. Il semble avoir tourné la page des Indes avec son retour en France. Dans une note liminaire au récit de son séjour à Java, il déclare qu'il offre « quelques feuillets de son album ». On peut espérer que d'autres feuillets ont échappé à la destruction et réapparaîtront, comme le font aujourd'hui les croquis d'Auguste Borget[22].

---

19. « Le Salon de 1863 », *Le Magasin pittoresque*, n° 31, oct. 1863, pp. 315-317.

20. *Op. cit.*, p. 315.

21. *Auguste Borget peintre-voyageur autour du monde. Dessins & Peintures*, Musée de l'Hospice Saint-Roch, Issoudun, 1999.

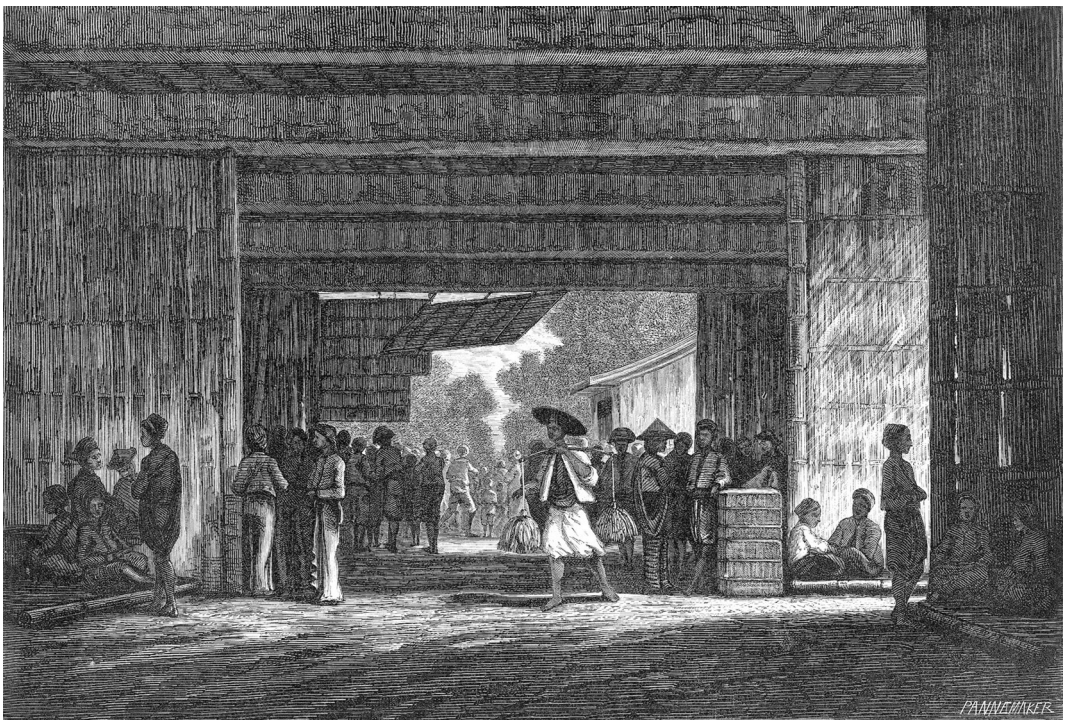
22. *Carnet de voyage Auguste Borget, Notes et dessins*, Musée de l'Hospice Saint-Roch, Issoudun, 2008.

Tableau de Batavia par Auguste Molins, 1859

Vendu le 25 mars 2002 à Paris chez Couturier-Ribière & Tuloup-Pascal sous le titre :
« Vue de Batavia, 1859 » (© Droit de reproduction réservé)

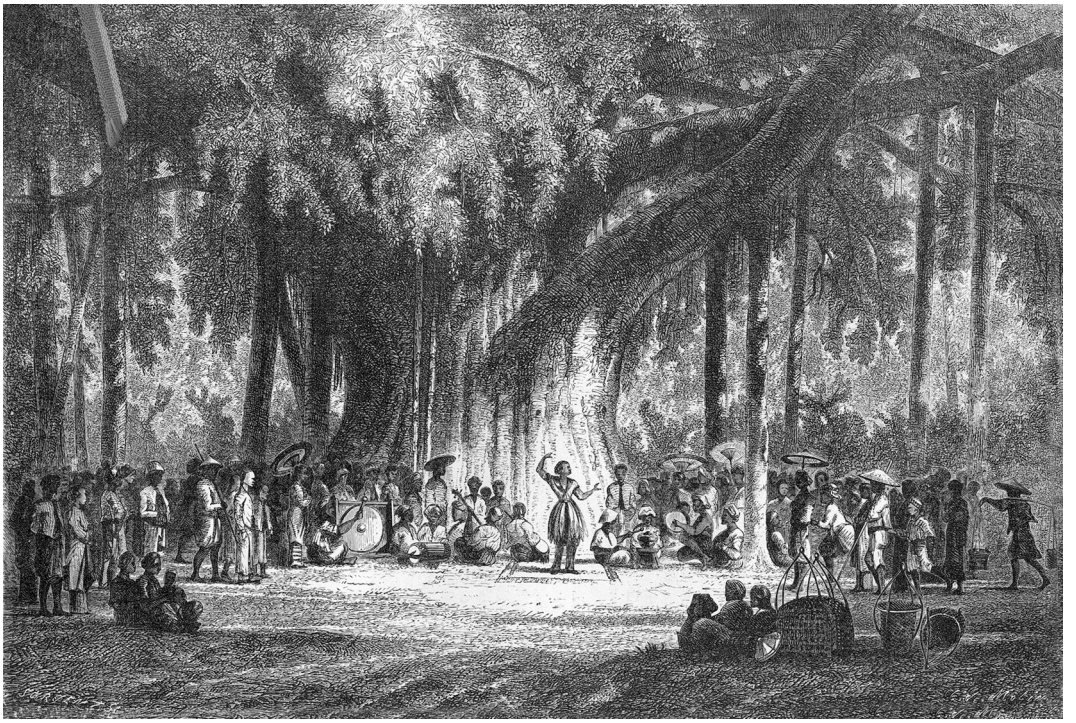
On reconnaît le magasin de Oger frères près du carrefour de Harmoni
Ce tableau a été peint à Batavia (57 x 94 cm)

Batavia (ville ancienne)
Dessin de M. de Molins. « Voyage à Java. 1858-1861 »
Le Tour du monde, X, 1864 (2), p. 233

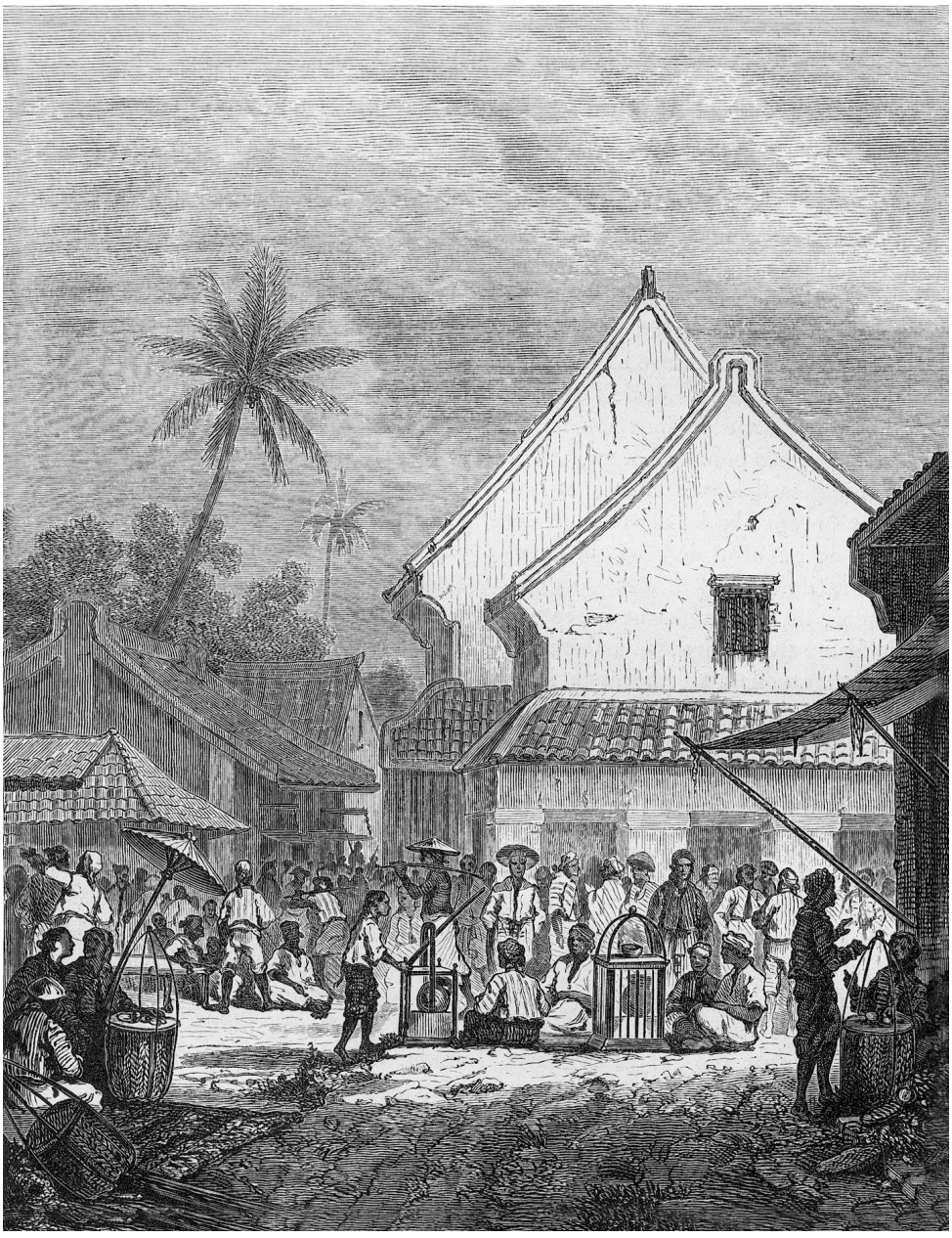


Le bazar Giapp, à Soërabaija
Dessin de M. de Molins « Voyage à Java. 1858-1861 »
Le Tour du monde, X, 1864 (1), p. 253

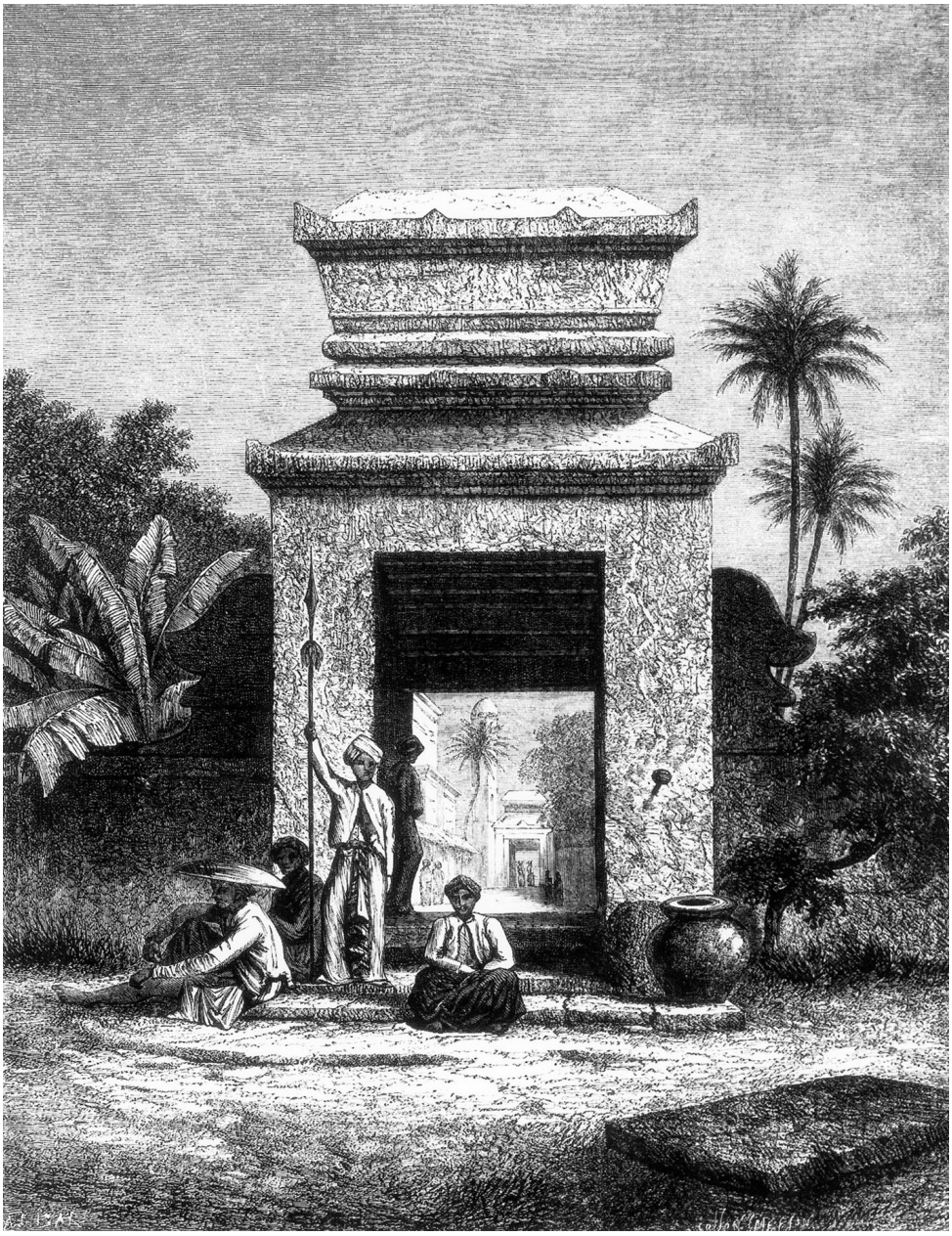
Batavia (ville ancienne)
Dessin de M. de Molins. « Voyage à Java. 1858-1861 »
Le Tour du monde, X, 1864 (2), p. 237



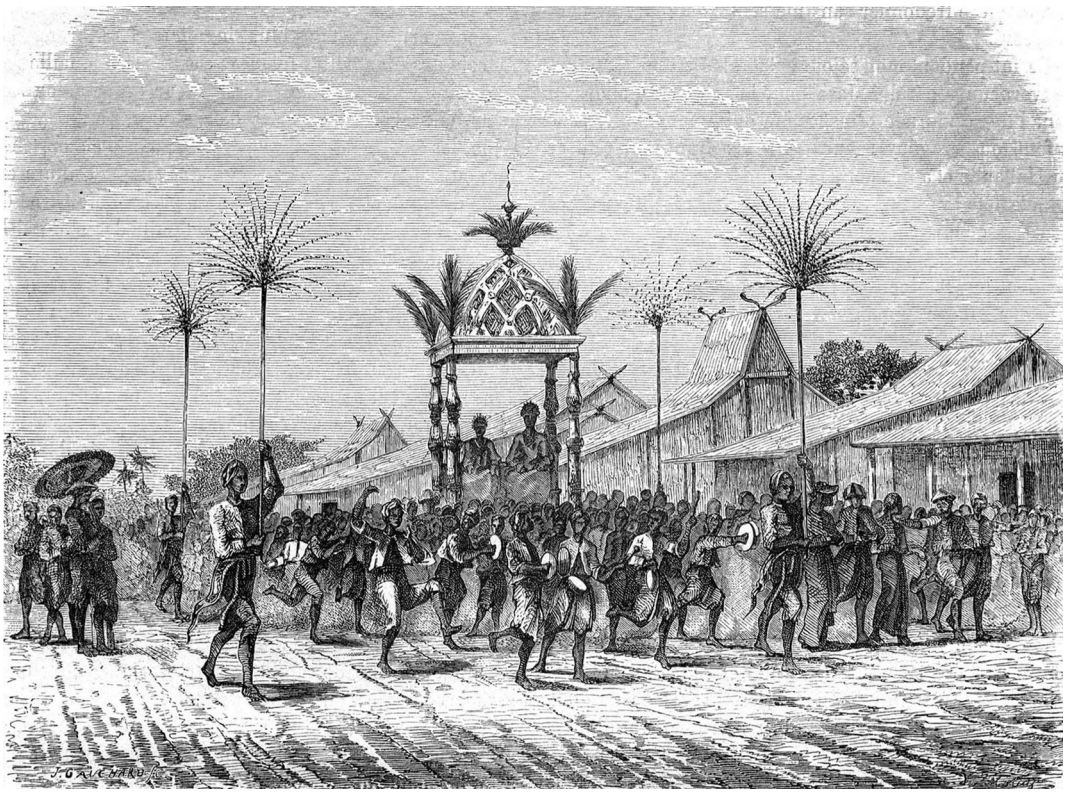
Danse de bayadères sous un multipliant aux environs de Boghor
Dessin de M. de Molins, « Voyage à Java. 1858-1861 »
Le Tour du monde, X, 1864 (2), p. 277



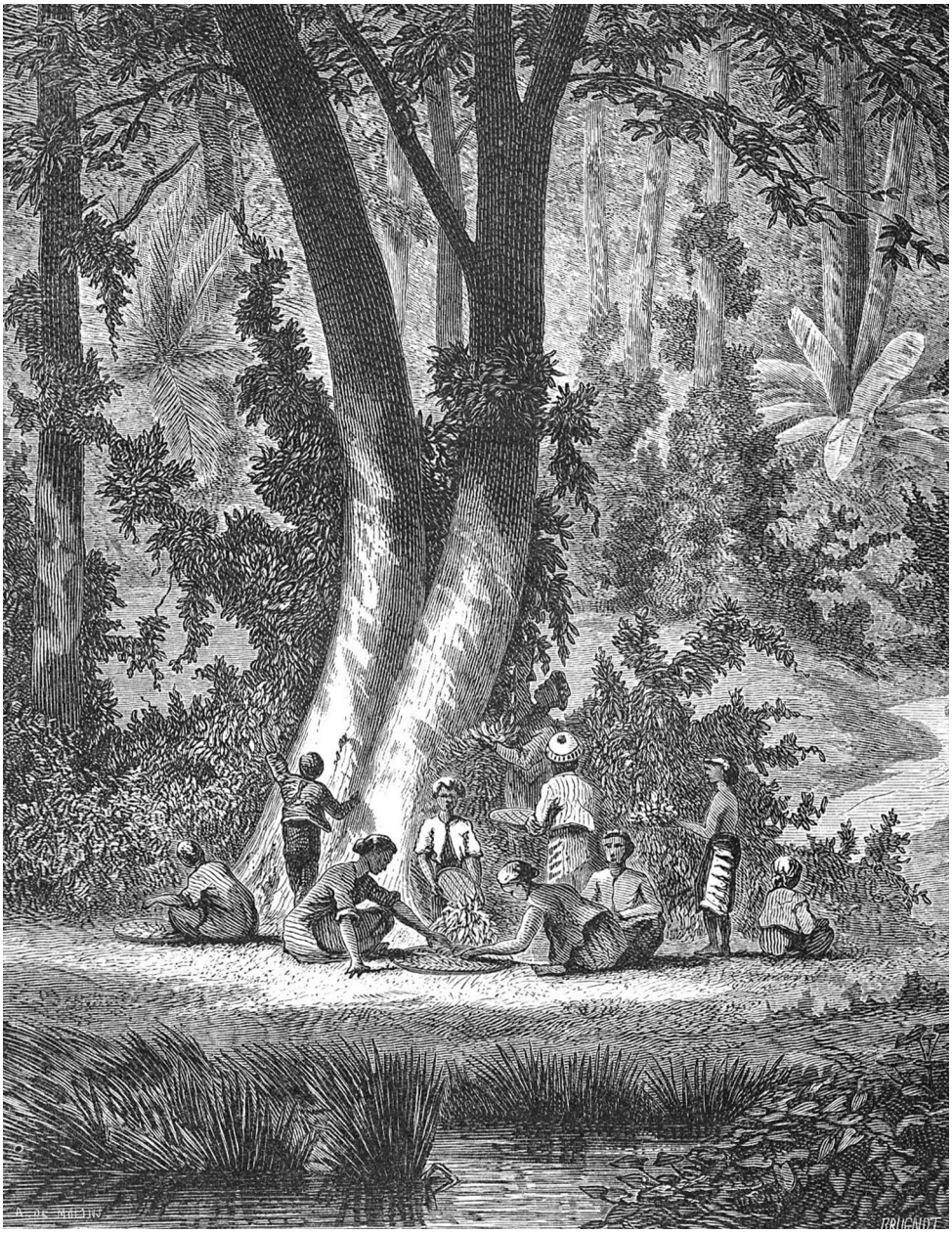
Cuisiniers ambulants, à Soërabaija
Dessin de M. de Molins, « Voyage à Java. 1858-1861 »
Le Tour du monde, X, 1864 (2), p. 249



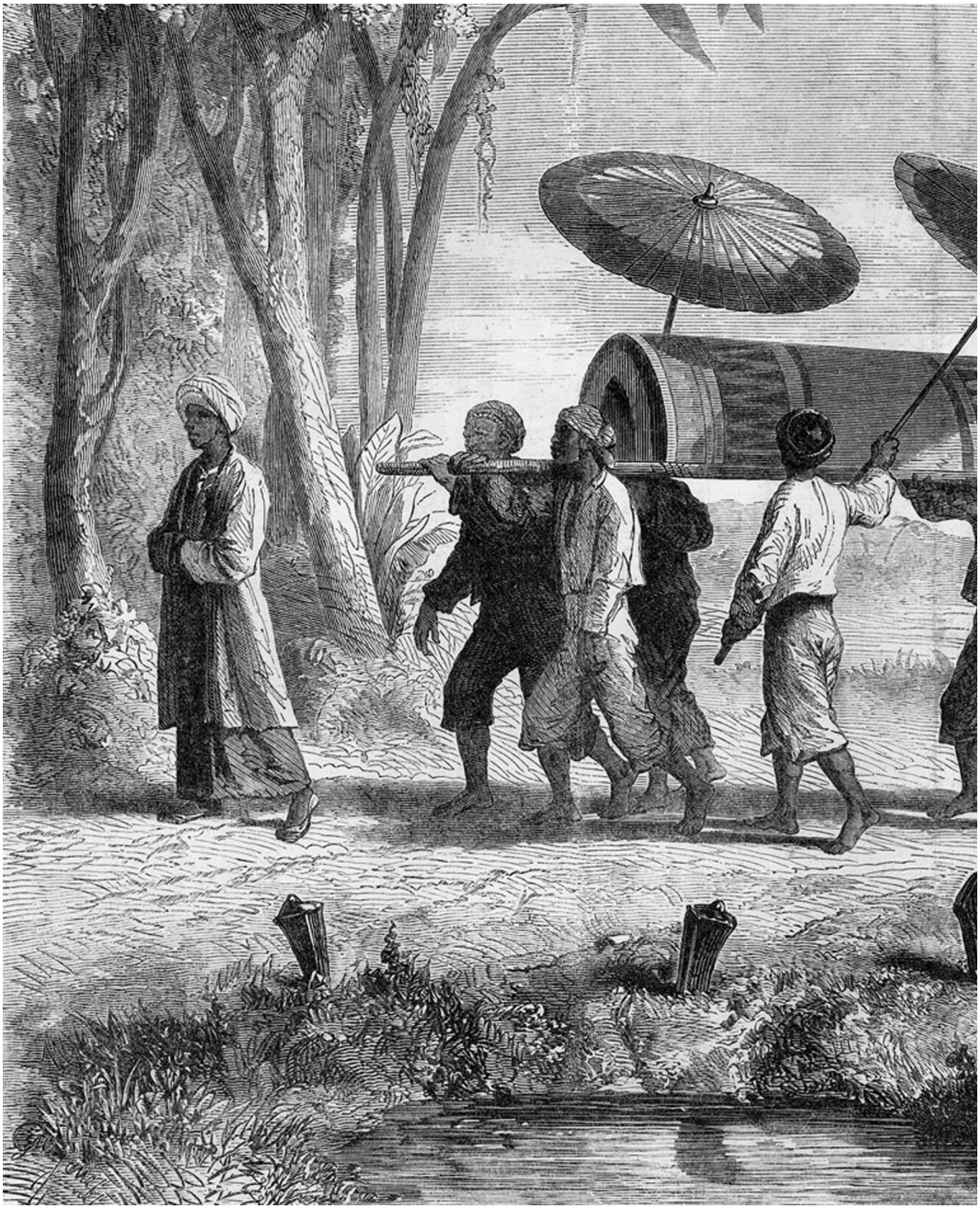
Entrée de la mosquée de Soërabaija (localisation actuelle inconnue)
Reproduction d'un tableau du Salon de 1863 (dessin de Bar) *Le Magasin pittoresque*
« Le Salon de 1863 », oct. 1863, n° 31, p. 316

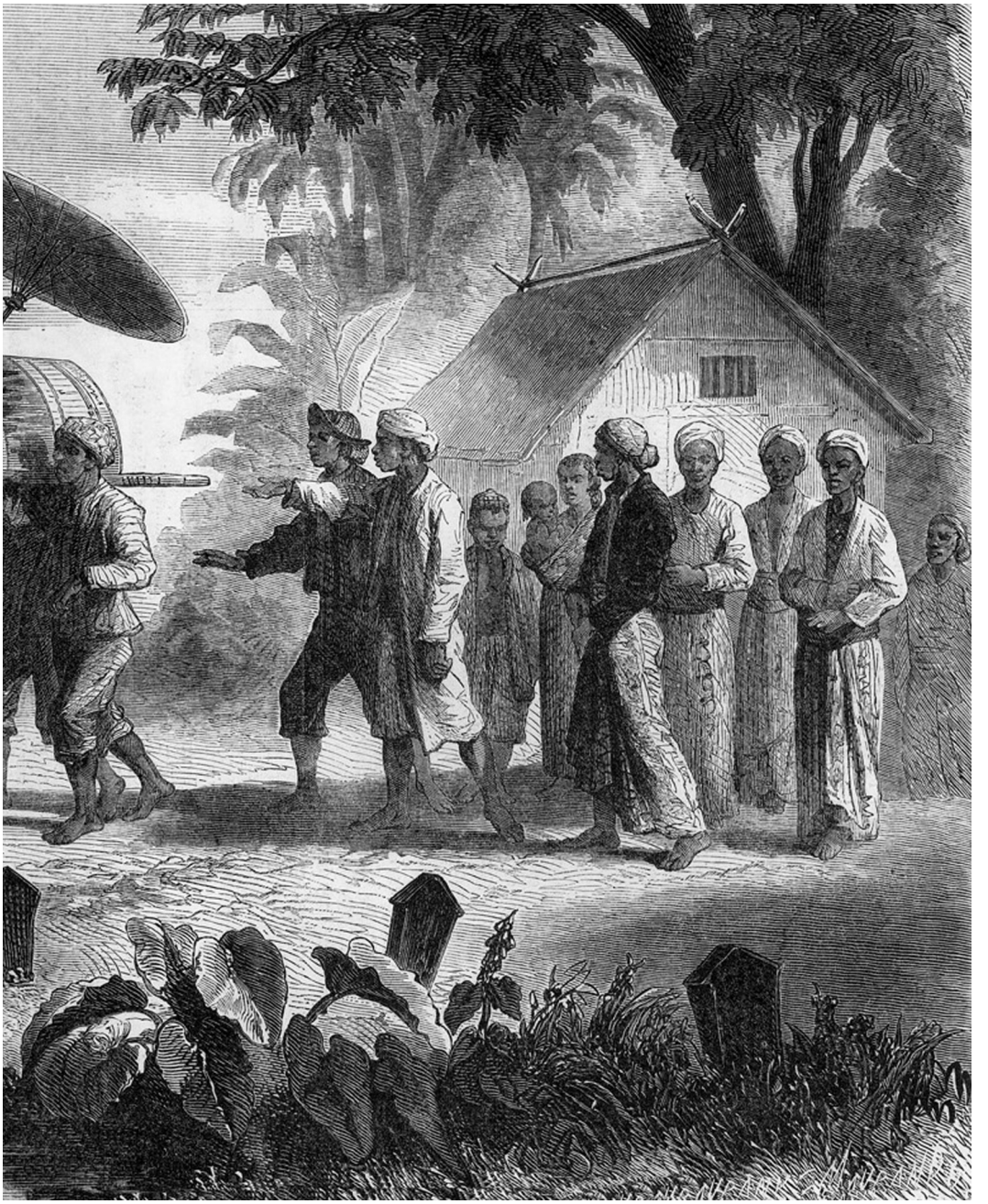


Noce javanaise
Dessin de M. de Molins, « Voyage à Java. 1858-1861 »
Le Tour du monde, X, 1864 (2), p. 257



La cueillette du siry
Dessin de M. de Molins, « Voyage à Java. 1858-1861 »
Le Tour du monde, X, 1864 (2), p. 244.





Un enterrement à Java, *Le Monde illustré*, 17 déc. 1864, p. 392

RECONNAISSANCE DE MADAGASCAR

Luis Filipe Thomaz

La Découverte de Madagascar par les Portugais au XVI^e siècle

Le dépouillement systématique des sources historiques concernant la découverte de Madagascar par les Portugais fut entrepris, voici déjà plus d'un demi-siècle, par Albert Kammerer [1]. Il n'y aurait pas de raison pour y revenir si de nouveaux documents n'avaient pas entre-temps été révélés, qui nous permettent de trancher précisément les questions les plus intrigantes qu'avait laissées ouvertes le chercheur de naguère. Il y a, d'autre part, à côté de la découverte géographique de l'île, sa découverte ethnologique, c'est-à-dire, si l'on peut ainsi s'exprimer, celle de son *austronésité*, qui date aussi du XVI^e siècle mais, à notre connaissance, ne fut jamais remarquée.

Il va sans dire que l'on ne peut parler de découverte de Madagascar par les Portugais que dans un sens assez relatif, l'île étant, comme chacun sait, depuis longtemps connue des Arabes et, par le truchement de Marco Polo, de l'Europe chrétienne aussi. Le premier géographe qui la mentionne est al-Edrisi, *ca.* 1154, suivi de Yâqût, qui écrivit en 1224. Quant au voyageur vénitien, il est vrai qu'il s'abuse un tantinet, mélangeant les renseignements qui lui parvinrent à propos de Madagascar avec ceux qu'il obtint au sujet de Mogadiscio ; d'autre part, il l'imagine plus au nord qu'elle ne l'est, car il la dit « vers midi loins de Scoira (= Socotora) bien mille milles »[2], quand la

1. Albert Kammerer, *La découverte de Madagascar par les Portugais et la cartographie de l'île*, Lisbonne, 1950, 113 p. + cartes et annexes (tiré à part du *Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa*, n° 9 & 10 de la 67^e série, sep.-oct. 1949).

2. M.G. Pauthier, *Le Livre de Marco Polo, citoyen de Venise […] rédigé en français sous sa*

distance réelle entre les deux îles est d'environ 1 440 milles maritimes. Il n'en reste pas moins qu'il est le premier auteur européen à en parler.

On peut ainsi se demander si, à l'époque de leurs premières explorations dans l'océan Indien, les Portugais n'étaient pas, eux aussi, déjà au courant de son existence. En fait, quoique sous une forme fantaisiste, l'île figure sur la mappemonde commandée en 1459 par le roi portugais Alphonse V au cartographe vénitien Fra Mauro [3], très fameux à l'époque. Elle y est dite *Diab*, ce qui semble transcrire l'arabe *dhi'âb*, pluriel de *dhi'b*, « loup, chacal », non enregistré par ailleurs comme nom de notre île [4]; *Macdasia*, qui transcrit apparemment le nom donné à l'île par Marco Polo, y désigne simplement une de ses localités. Quoiqu'elle n'y soit séparée du continent africain que par un mince canal, les toponymes qui figurent sur la côte en face – Sofala, Barava (Brava, 1º 0' N, 44º 0' E), Maabase (Mombasa, 4º 4' S, 39º 40' E), Mogodisso (Magadoxo ou Mogadiscio, 2º 3' N, 45º 13' E) – ne laissent pas de place au doute. Quant au texte de Marco Polo, il ne fut publié en portugais qu'en 1502 [5], mais on sait qu'un exemplaire de l'ouvrage existait déjà dans la bibliothèque du Roi D. Duarte (r. 1433-38) [6].

Le nom *Madeigascar* ou *Madagascar*, donné par Marco Polo à l'île qui le porte toujours, représente apparemment une faute de scribe pour *Madagasbar,* ou peut-être mieux, *Madgâshî-bar* qui signifierait en persan « pays des Malgaches ». C'est de toute façon déjà sous ce nom que l'île est représentée, à l'est mais à une distance raisonnable de l'Afrique, sur la mappemonde publiée à Florence en 1492-93 par Francesco Roselli [7] – la première carte imprimée à faire état du doublement du cap de Bonne Espérance par Bartolomeu Dias en 1487, basée sur les cartes manuscrites d'Henricus Martellus Germanus, datables de 1489.

---

dictée en 1298 par Rusticien de Pise, publié […] par…, Paris 1865 [réimp. Slatkine Reprints, Genève, 1978], ch. CLXXXV, pp. 676-683.

3. On en trouvera une reproduction chez le Vicomte de Santarém, *Atlas du…,* édition fac-similé des cartes définitives organisées et avec une préface par Martim de Albuquerque, Administração Geral do Porto de Lisboa, sous les auspices de la CNCDP, Lisbonne, 1989.

4. Fra Mauro a apparemment confondu deux choses : l'île de Madagascar et le nom d'une tribu semi-sauvage du sud de l'Arabie, les Dhi'âb ou « loups » ; cf. J. Schleifer & O. Löfgren, art. « Dhi'âb » in *Encyclopédie de l'Islam*, Nouvelle Édition, tome II, Leyde & Paris, 1965, *s.v.*

5. Vide *Marco Paulo: o Livro de Marco Paulo – o Livro de Nicolao Veneto – Carta de Jeronimo de Santo Estevam*, conforme a impressão de Valentim Fernandes feita em Lisboa em 1502, com três *fac-similes*, introdução e notas por Francisco Maria Esteves Pereira, Biblioteca Nacional, Lisbonne, 1922.

6. Rui Loureiro, art. « Marco Polo » *in* Luís de Albuquerque (dir.), *Dicionário de História dos Descobrimentos Portugueses*, 2 vols, Círculo de Leitores, Lisbonne, 1994, *s.v.*

7. Rodney Shirley*, The Mapping of the – Earl Printed World Maps, 1472-1700*, Londres, 1984, nº 18, pp. 16-17.

Le nom sous lequel l'île était connue des Arabes était plutôt *Al-Qumr*, qui se trouve à l'origine du nom que portent toujours les Comores[8]. Dans des textes non-vocalisés il est homographe de *al-Qamr*, « la Lune », et voilà pourquoi l'on appelle quelquefois Madagascar « île de la Lune »[9]. Le nom *Carmoboram*, qui indubitablement en dérive, figure en 1502, quand l'île fait sa première apparition dans la cartographie portugaise, sur le planisphère dit de Cantino[10] (nom de l'espion qui l'acheta à Lisbonne pour le duc de Ferrare, Ercole I d'Este, r. 1471-1505) ; mais le nom Madagascar y figure aussi, écrit en majuscules dorées sur le vert dont l'île est peinte. *Carmoboram* pourrait à la limite représenter *Qamr Volana*, où *Volana* serait la traduction malgache de *Qamr*, « Lune » ; mais cette expression hybride n'est nullement attestée par ailleurs.

On a beaucoup discuté pour savoir si la représentation de Madagascar chez Cantino dérive d'une connaissance expérimentale de l'île ou plutôt de renseignements à son sujet recueillis auprès de pilotes musulmans, comme c'est le cas de toute la figuration de l'Asie du Sud-Est sur la même carte. L'île s'y présente sous la forme d'un rectangle, disposé dans le sens nord-sud, un peu trop éloigné de la côte africaine et déplacé vers le sud d'environ 11º : au lieu de s'étendre de 11º 57' à 25º 42' S, elle est tangente au nord au tropique du Capricorne (23º 27' S), tandis qu'au sud elle dépasse un peu en latitude le cap des Aiguilles, le point le plus méridional de l'Afrique continentale (34º 55' S). La légende qui accompagne cette représentation explique l'intérêt économique de l'île et dérive, sans doute, de renseignements fournis par des marchands arabes : « en ceste isle il y a force or, argent, soie, semence de perle, perles, ambre ».

Il y a, toutefois, des indices indiquant que l'île fut longée en 1500 par l'un des navires de l'armada de Pedro Álvares Cabral en route vers l'Inde, celui de Diogo Dias, frère de Bartolomeu Dias. Toutes les sources s'accordent à dire que cette nef, après avoir, sans s'en apercevoir, doublé le Cap, s'égara de la flotte et alla finalement atterrir sur la côte de Somalie, avançant ensuite jusqu'à l'entrée de la mer Rouge[11] ; mais seule la chronique de Gaspar

---

8. Cf. G. Ferrand & P. Vérin, art. « Madagascar » in *Encyclopédie de l'Islam*, t. V, Leyde & Paris, 1986, *s.v.*

9. *V.g.* chez Fernão Lopes de Castanheda, *História do Descobrimento & Conquista da Índia pelos Portugueses* (1^e éd., 1551) ; éd. de Pedro de Azevedo [et Laranjo Coelho], 4 vols, Imprensa da Universidade de Coimbra, Coïmbre, 1924-33, liv. I, ch. I.

10. *Vide* Ernesto Milano, *La Carta del Cantino*, Il Bulino, Modène, 1991, p. 146.

11. On trouvera toutes les sources concernant ce voyage chez William Brooks Greenlee, *A Viagem de Pedro Alvares Cabral ao Brasil e à India pelos documentos e relações coevas*, introdução e notas de... ; tradução de António Alvaro Dória, Livraria Civilização, Porto [1951], adaptation portugaise de *The Voyage of Pedro Alvares Cabral to Brazil and India,* Hakluyt Society, Londres, 1938.

Correia [12] précise que, tout en se croyant sur la côte du Mozambique, Diogo Dias parcourut en fait la côte orientale de Madagascar, dont il ne comprit l'insularité que quand il en atteignit l'extrémité septentrionale.

Gaspar Correia est, en général, jugé une mauvaise source pour l'histoire des premiers voyages portugais en Inde. Il nous semble, cependant, que, pour une fois, il a raison contre les autres chroniqueurs. Outre la représentation de l'île sur la carte dite de Cantino, un autre argument milite en sa faveur : celui du nom d'« Île de Saint-Laurent » donné par les Portugais à Madagascar, assez général aussi dans les chroniques et la cartographie. Selon les autres chroniqueurs, ce nom lui aurait été donné par l'expédition de Tristão da Cunha en 1506-1507, nonobstant le fait, reconnu par tous, que, un peu plus tôt, en février 1506, le capitaine Fernão Soares, au retour de l'Inde, ait longé la côte orientale de l'île. De toute façon l'assertion est erronée, car l'expression *ilha de São Lourenço* apparaît déjà dans un document de 1505, les instructions données par D. Manuel à Cid Barbudo pour qu'il tâchât de repérer l'armada de Francisco de Albuquerque, disparue au retour de l'Inde l'année précédente [13]. Le Roi lui enjoignait d'explorer méthodiquement l'île, après s'être acquitté de sa mission principale.

En outre, les Portugais donnaient le plus souvent aux îles et terres qu'ils découvraient le nom du saint fêté le jour de la découverte, et Saint-Laurent est partout célébré le 10 août. Or, à notre connaissance, avant 1505, date où l'expression *ilha de São Lourenço* apparaît dans les documents, aucune flotte portugaise ne passa près de Madagascar au mois d'août, sauf celle de Pedro Álvares Cabral. Certes, celui-ci mouilla à l'île de Mozambique le 20 juillet 1500 ; mais il n'est pas invraisemblable que Diogo Dias, après s'être séparé de lui au passage du Cap, ait traîné quelque temps avant d'arriver à Madagascar le 10 août.

Contre cette restitution des faits il n'y a que deux petites objections : on s'attendrait, d'une part, à trouver déjà sur la carte de Cantino le nom portugais de l'île, *Ilha de São Lourenço*, qui pourtant n'y figure pas. D'autre part, on compterait sur une représentation plus rigoureuse de l'île, sinon en ce qui concerne sa forme, qui ne pouvait être bien perçue lors d'un côtoiement fortuit, du moins en ce qui concerne sa position par rapport au Tropique, car les Portugais connaissaient depuis une bonne vingtaine d'années des procédés rigoureux pour déterminer la latitude dans les deux hémisphères. Sentencieux comme toujours, Améric Vespuce – qui, en

---

12. *Lendas da Índia* por Gaspar Correia, publicadas (...) sob a direcção de Rodrigo José de Lima Felner, 4 tomes en 8 parties, Academia Real das Sciencias, Lisbonne, 1858-66, I, pp. 153-157.

13. Publié in *Cartas de Affonso de Albuquerque seguidas de documentos que as elucidam,* publicadas (...) sob a direcção de Raymundo Antonio de Bulhão Pato [et Henrique Lopes de Mendonça], 7 vols, Academia Real das Sciencias, Lisbonne, 1884-1935, vol. II, p. 345 & ss.

voyage vers le Brésil, rencontra à Bezeguiche, près de l'actuelle Dakar, la nef de Diogo Dias et la caravelle *Anunciada*, revenues des Indes, qui y attendaient le reste de la flotte de Cabral – regrette la grande erreur qui fut « de n'envoyer sur l'armada aucun cosmographe ni mathématicien »[14]. Ceci ne peut être vrai que des navires secondaires, car à bord du vaisseau amiral voyageait le physicien Maître Jean, que la plupart des historiens identifient au cosmographe castillan Juán de Faras ; quoi qu'il en soit, Diogo Dias était un capitaine expérimenté, censé bien savoir déterminer la latitude d'un lieu. Plus encore que l'absence du nom portugais de Madagascar sur le planisphère dit de Cantino, la position défectueuse que l'île y occupe permet donc d'entretenir des doutes au sujet de la thèse de sa découverte par Diogo Dias en 1500.

Toutefois, on n'entrevoit pas d'hypothèse plus satisfaisante. Certes, on ne sait presque rien du voyage en Inde subséquent à l'expédition de Cabral, celui de João da Nova, dont ne soufflent mot les documents qui nous parvinrent, et dont les chroniqueurs ne parlent qu'assez peu ; mais aucun indice ne nous permet d'admettre qu'elle ait abordé Madagascar – qui pourtant figure déjà, comme nous l'avons vu, sur la carte de Cantino, dessinée à son retour. Le voyage suivant, le second de Vasco da Gama, postérieur déjà à ce chef-d'œuvre de la cartographie portugaise est, en revanche, le mieux documenté de toute l'histoire des navigations lusitaniennes, neuf relations originales et six chroniques en faisant état[15]. On peut, donc, être sûr de ce qu'aucun de ses navires n'aperçut les côtes malgaches.

Le voyage des cousins Albuquerque et la seconde découverte de l'île

Jusqu'à ce point nos conclusions rejoignent celles d'Albert Kammerer. Il s'interroge ensuite sur l'éventuelle possibilité pour Afonso d'Albuquerque, lors de son premier voyage en Inde en 1503-1504, d'avoir abordé Madagascar ; et il conclut plutôt par la négative. Le témoignage de Gaspar Correia[16] qui affirme qu'à l'aller Albuquerque passa « au dehors », c'est-à-dire à l'est de Madagascar, sans avoir vu de terre, est à rejeter. Ce voyage ayant été exhaustivement étudié par Jean Aubin[17], sur une base

---

14. On trouvera une version annotée de cette lettre in *Viagens Portuguesas à Índia (1497-1513) – Fontes Italianas para a sua História: o Códice* Riccardiano *1910 de Florença*. Transcrição e apresentação: Carmen Radulet ; prefácio, tradução e notas: Luís Filipe F. R. Thomaz, Comissão Nacional para as Comemorações dos Descobrimentos Portugueses, Lisbonne, 2002, pp. 327 & ss.

15. *Ibidem*, pp. 183 & ss.

16. *Lendas da Índia* por Gaspar Correia, publicadas (...), I, 386.

17. « L'apprentissage de l'Inde – Cochin 1503-1504 » in *Moyen-Orient et Océan Indien, XVI^e-XIX^e s.*, n° 4 (1987), pp. 1-96 ; republié *in* J. Aubin, *Le Latin et l'Astrolabe – Recherches sur le Portugal de la Renaissance, son expansion en Asie et les relations*

documentaire plus large que celle utilisée par Kammerer, nous sommes maintenant en état d'affirmer qu'il n'en fut point ainsi : Francisco de Albuquerque, avec la moitié de sa flotte, fit escale à Malindi, ce qui n'est pas compatible avec un trajet « par le dehors de Madagascar » ; et son cousin Alphonse moins encore, car, au témoignage de Giovanni da Empoli, qui fut du voyage, un mois environ plus tard il mouilla à Sofala puis à Patti, un peu au nord de Malindi[18]. Or aucune des relations qui nous sont parvenues ne laisse entrevoir que l'un de leurs navires ait vu les côtes malgaches « du côté de dedans », le seul compatible avec ces escales sur la côte africaine.

Et pourtant, non seulement Albuquerque, dans une lettre de 1507 au Roi[19], parle d'un récif qu'il avait auparavant découvert près de la côte occidentale de Madagascar, mais de plus, D. Manuel, dans une lettre de 1508 à l'archevêque de Braga, identifie l'île de Saint-Laurent, que venait de visiter Tristão da Cunha, avec « l'île que trouva Afonso de Albuquerque[20]. Curieusement, ni Kammerer ni, à notre connaissance, quelqu'un d'autre, n'envisagea jusqu'ici la possibilité qu'Albuquerque ait buté sur l'île lors de son voyage de retour de l'Inde, dont les sources ne parlent guère. C'est, pourtant, ce qui, de toute vraisemblance, arriva le 26 février 1504. Le fait n'est rapporté que par un récit italien anonyme[21], dû apparemment à quelqu'un qui suivait à bord de l'un des navires de l'armada, le *Santo Espírito*, et, partant, digne de foi. Laissons lui la parole :

> Après avoir tout chargé, nous partîmes de l'Inde, de Cananor, le 27 janvier, et prîmes un pilote maure pour nous guider parmi certaines îles, lesquelles sont 12 mille îles, car passant par là nous raccourcissions un tantinet le chemin[22]. Et les ayant dépassées avec bonheur, nous entrâmes dans le Golfe de La Mecque, qui est traversée de 900 lieues, toujours avec

---

internationales, vol. I, Centre Culturel Calouste-Gulbenkian/Commission Nationale pour les Commémorations des Découvertes Portugaises, Lisbonne & Paris, 1996, pp. 49-110.

18. Marco Spallanzani, *Giovanni da Empoli, mercante navigatore fiorentino*, Studio per Edizioni Scelte, Florence, 1984, pp. 115-127. Version portugaise faite sur le texte publié en 1550 par Ramusio : *Collecção de Noticias para a Historia e Geografia das Nações Ultramarinas que vivem nos Dominios Portuguezes*, publicada pela Academia Real das Sciencias, tome II, 2e éd., Lisbonne, 1867, nº vi, pp. 221-233 ; cf. Giovanni Battista Ramusio, *Navigazioni e Viaggi,* [1ª ed., Veneza, 1550-1559], a cura de Marico Milanesi, vol. VI, Giulio Enaudi, Turin, 1988, p. 739 & ss.

19. Mozambique, 6.II.1507, pub. in *Cartas de Affonso de Albuquerque*..., vol. I, doc. i, p. 2.

20. Alcochete, 19.VI.1508, *ibidem*, vol. II, p. 424.

21. Publié in *Viagens Portuguesas à Índia*..., doc. X, pp. 203 & ss. Il s'agit, en fait, de la lettre d'un tiers, qui, pourtant, passe dès son troisième paragraphe à la première personne, ce qui trahit une citation directe d'un texte de nos jours perdu.

22. Ils ont dû passer entre les Lakhadives et les Maldives. Au retour de son second voyage en Inde, l'année précédente, Vasco da Gama avait déjà prit la mer à Cananor (11º 72' N, 75º 15' E), un peu au sud de la route traditionnelle, qui partait de l'île d'Angediva (14º 46' N, 74º 7' E). Il aperçut plusieurs îles qui, cependant, se laissent facilement identifier avec les Seychelles et les Comores ; il prit, donc, rigoureusement la droiture de Mozambique.

de bon vent au long de 28 jours. Et au bout de 28 jours, les pilotes nous disaient sur la terre ferme de Mozambique ; et, semblant à tous que nous étions près de ladite terre de là-bas, au second jour nous eûmes vue de terre, et allâmes vers elle, et il n'y eut personne qui connût une telle terre. Nous nous approchâmes bien, et courûmes bien 15 jours le long de ladite terre. Et elle était très haute vers le ciel, verte, de bellissime aspect, la mer tout autour, pleine de cannes à sucre. Nous étions dans un lieu tel, que nous ne savions de quel côté nous dussions aller ; et personne jamais ne navigua dans une mer inconnue avec tant de déplaisir. Et nous y fûmes environ xx jours, avec de grands tonnerres et pluies et moult mauvais temps, et nous y étions avec grandissime peur. Toutefois Dieu, pitoyable, nous libéra de tant de périls et nous fit la grâce d'un peu de bon temps.

Sans doute n'identifièrent-ils pas d'emblée l'île qu'ils venaient de côtoyer avec Madagascar parce que les cartes de l'époque la figuraient plus au sud d'environ 11 degrés, ce qui correspond à 660 milles nautiques. S'ensuit le récit dramatique de ce qui advint quelque trois jours plus tard quand, faisant déjà nuit, le navire faillit se disloquer sur un récif :

Et étant partis de là, nous eûmes vue d'une nef de Maures qui venait contre nous ; mais, tant qu'elle nous a vus, changea de cap, et nous, la voyant s'enfuir, suivîmes notre chemin. Et allant ainsi, trois jours, la nuit étant déjà tombée, nous, c'est-à-dire, la nef où j'allais, devancions déjà les autres navires d'une lieue ou plus. Et faisant déjà bien nuit, avec un très beau temps et bon vent en poupe, l'on vit de la hune venir vers la proue de la nef une eau blanche, et l'on se mit à crier « terre, terre ». Soudain nous nous voyions tous morts, échoués sur terre, de telle sorte que nous ne pouvions pas échapper ; et incontinent l'on comprit que c'était une terre déserte et non pas navigable, et toute la nef était en cohue, et plusieurs gens, presque tous, déjà déshabillés pour se jeter à la nage et sauver leur vie en terre, car c'était une terre inconnue, et nous ne savions mie si un pas plus loin il y avait du fond. Et sur-le-champ nous fîmes de grands feux et tirâmes plusieurs coups de canons. Et les autres nefs, nous voyant encore proue sur terre, changèrent de cap et prirent la volte de la mer, ce que nous ne pouvions faire, étant tout près de terre et n'arrivant pas à nous embarder. Et nous décidâmes de filer sur l'ancre et d'aller à la bouline ; et ainsi suivîmes, voir si ladite terre avait fin. Et nous, allant de cette sorte – car les autres nefs allaient autrement et nous ainsi – prîmes de nouveau conseil, et ce fut de nous embarder derechef ; et nous tournâmes et boulinâmes […], Vous pourrez penser : de nuit, avec de la terre mise au milieu de la mer, et la mer sur la terre, toute noyée, que seuls les arbres se montraient. Grand-chose plut à Dieu, que pûmes la laisser, et à minuit l'avions quittée. Et naviguant ainsi, les autres nefs n'apparaissaient point, et nous les pensions perdues. Et étant ainsi, nous eûmes vue des nefs et fîmes grande fête, comme vous pourrez penser. Et étant tous partis de là, au bout de 4 ou 5 jours nous eûmes vue de la terre de Mozambique…

Cet épisode, relaté aussi brièvement par Giovanni da Empoli[23] – qui, pourtant, omet étrangement le côtoiement de Madagascar quinze ou vingt jours durant – nous permet d'identifier l'écueil où la nef faillit s'échouer avec l'un des îlots du canal de Mozambique voisins du cap Saint-André. Lors de son second voyage en Inde en 1507, Afonso de Albuquerque, qui

---

Albuquerque (qui à l'aller avait croisé trois des nefs de la flotte précédente, qui ont pu l'informer de la route qu'ils avaient prise), ou bien prit un rumb un peu plus méridional ou bien prit le même mais en dériva à cause des vents.

23. Ramusio, *op. cit.*, p. 750 ; *Collecção de Noticias*, II, p. 230.

manqua la mousson et dut hiverner à Mozambique, profita de ce séjour forcé pour aller, selon ses propres termes, « voir le banc de Santa Maria et la couronne de sable que je découvris, laquelle nous trouvâmes à la hauteur de 17 degrés et demi, à septante lieues de Mozambique ». Ce témoignage confirme pleinement que c'était bien de l'île de Madagascar dont il était question dans la lettre de l'italien. La flotte l'a sans doute longée du cap d'Ambre au cap Saint-André.

Quant au haut-fond – décrit comme récif, banc de sable ou ensemble de trois îlots, selon les sources – il semble s'agir de Nosy Vao, qui se trouve en fait à 17º 29' S, à environ 65 lieues de Mozambique, quoique à dix milles et demi à peine de la côte malgache ; ceci ne semble guère s'accorder avec notre récit, qui suggère plutôt un îlot isolé, hors de vue de la terre. D'aucuns[24] ont pensé à l'île Chesterfield, qui pourtant se trouve à 16º 20', à 29 milles du cap Saint-André et à 61 lieues de Mozambique, voire à l'île de Saint-Christophe ou à Juan da Nova, à 17º 3' S, 42º 47' E, en face du cap Saint-André, mais à plus de 90 milles de la côte de Madagascar. Les îles Barren (17º 50' – 18º 30' S, 43º 32' – 43º 55' E), à environ 30 milles de la côte malgache et à 75 lieues de Mozambique, quoique présentant les traits que lui prête notre texte, nous semblent hors de la route qu'en principe on devrait suivre ; elles se trouvent, en effet, trop près de la côte de Madagascar (perdue de vue depuis trois jours) et, qui pis est, à une latitude supérieure à celle de Mozambique (15º 3' S, 40º 49' E), que l'on ne pourrait, donc, atteindre qu'en rebroussant chemin.

Il nous semble qu'il ne sied pas ici de pousser plus loin la discussion de ce détail.

Les découvertes de 1506 et le rêve de « la nouvelle Inde »

L'année 1506 fut décisive pour la connaissance de Madagascar. On doit, en effet, écarter l'hypothèse d'une escale de Diogo Fernandes Peteira dans l'un des ports de l'île en 1504, avancée par d'aucuns sur la foi de Gaspar Correia[25].

Diogo Fernandes Peteira[26] était l'un des capitaines de l'armada d'António de Saldanha[27], chargée d'explorer l'entrée de la mer Rouge, et

---

24. Humberto Leitão, *Os dois descobrimentos da ilha de São Lourenço mandados fazer pelo vice-rei D. Jerónimo de Azevedo nos anos de 1613 a 1616*, Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, Lisbonne 1970, pp. 24-28.

25. *Lendas da Índia* por Gaspar Correia, publicadas (...), I, p. 418.

26. Gaspar Correia et Castanheda écrivent *Peteira*, Barros et les auteurs qui en dépendent *Pereira*. *Cæteris paribus*, on doit préférer *Peteira*, la *lectio difficilior*, et imputer l'autre forme à des fautes de scribe.

27. À ce sujet on peut consulter Alexandro Lobato, *Da Época e dos Feitos de António de Saldanha*, Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, Lisbonne, 1964.

d'en assurer le blocus, pour empêcher tout commerce de l'Inde avec l'Égypte. Tous les chroniqueurs s'accordent à dire que Diogo Fernandes rencontra maintes difficultés, perdu parmi des basses et des récifs – ce qui, d'emblée, nous situe au canal de Mozambique. Gaspar Correia se trompe évidemment en lui prêtant une route « par le dehors de Saint-Laurent ». Puis il affirme, un peu vaguement, qu'« il alla toucher dans l'île à un havre où il ne trouva rien d'autre que de l'eau et du poisson en abondance ». On a songé à une escale à Madagascar, mais le caractère désert de la terre ferait plutôt penser à l'une des îles Mascareignes. Les autres chroniqueurs[28], cependant, lui attribuent unanimement la découverte de Socotora, ce qui s'accorde bien et avec la mission dont il était chargé et avec la route « par l'intérieur de Saint-Laurent » que l'on est plutôt enclin à lui prêter, eu égard aux problèmes auxquels il dut faire face. L'île étant faiblement peuplée, l'histoire du havre désert n'est pas entièrement dénuée de vraisemblance.

On se sent ainsi à même d'affirmer que la connaissance de Madagascar ne progressa décisivement qu'en 1506, année où il y eut plusieurs visites de l'île par des navires portugais. La première fut celle de Fernão Soares, au retour de l'Inde, au mois de février. Ses navires, six en tout, furent au départ de Cochin pris par les calmes et durent relâcher à Calicut ou plutôt à Cananor[29]. Puis ils reprirent la mer et au bout d'un mois de navigation arrivèrent à une île qu'ils supposèrent être l'une des Comores ; ensuite ils longèrent toute la côte orientale de Madagascar, se demandant si ce n'était pas la côte africaine. Ils ne furent sûrs qu'il s'agissait bien de la côte « de l'île que les Arabes appellent la Lune, dite jadis Madeigastar, que nous dénommons aujourd'hui Saint-Laurent », que quand ils atteignirent le cap Sainte-Marie, extrémité méridionale de l'île. Ils emmenèrent avec eux les 21 indigènes qui les avaient attaqués et avaient été faits prisonniers, les premiers Malgaches à visiter le Portugal, où ils arrivèrent le 22 mai.

La peste sévissait au Portugal, ce qui avait retardé le départ des armadas à destination de l'Inde et de l'entrée de la mer Rouge. Le commandant en était Tristão da Cunha[30]. Afonso de Albuquerque, chargé de bâtir une forteresse à Socotora et secrètement nommé gouverneur de l'Inde en remplacement du vice-roi D. Francisco de Almeida, dès que le mandat de celui-ci arriverait à

---

28. Castanheda, I, LXIV ; Barros (*Ásia de João de Barros, dos feitos que os portugueses fizeram no descobrimento e conquista dos mares e terras do Oriente*, 4 vols., Lisbonne, 1552-53, 1563 & 1615 ; nouvelle éd. par Hernâni Cidade et Manuel Múrias, 4 vols., Agência Geral das Colónias, Lisbonne, 1945-48), I, vii, 11.

29. Barros (I, ix, 5), qui ne donne qu'un très court récit de l'aventure, dit Calicut ; Castanheda (II, xxi), à qui on doit une relation beaucoup plus circontanciée et vivante, dit Cananor. Les deux textes sont intégralement traduits par Kammerer, *op. cit.*, pp. 25-30.

30. Cf. António Banha de Andrade, *História de um Fidalgo Quinhentista Português – Tristão da Cunha*, Faculdade de Letras da Universidade de Lisboa, Instituto Histórico Infante Dom Henrique, Lisbonne, 1974.

expiration (à la fin de 1508), suivait provisoirement sous le drapeau de Tristão da Cunha. La flotte n'avait pu lever l'ancre que le 6 avril, n'arrivant ainsi à Mozambique qu'en octobre, trop tardivement pour traverser la mer Arabique avant le changement de mousson[31].

Comme en 1500, au passage du Cap, une tempête dispersa la flotte, qui était encore réunie au moment où elle découvrit l'île de Tristan da Cunha, dans le sud de l'Atlantique. L'un des navires qui s'égarèrent fut la nef *Garça*, commandée par Álvaro Teles Barreto, qui fit le tour « par l'extérieur de Saint-Laurent », refaisant ainsi en sens contraire la route suivie quelques mois auparavant par Fernão Soares. Quelques chroniqueurs, dont Barros et António Galvão[32], affirment qu'il atteignit l'extrémité de *Samatra*, i.e., Sumatra, qu'il prit pour le cap Guardafui ; mais il est évident qu'il s'agit d'une coquille pour *Socotorá* qui s'est perpétuée par inadvertance. De toute façon, nous savons par une lettre d'Afonso de Albuquerque au Roi, du 6 février 1507[33], qu'après avoir doublé le cap d'Ambre, extrémité septentrionale de Madagascar, il mit le cap sur Kilwa ; ce fut certainement de là qu'il passa à Malindi et finalement décida d'attendre le reste de l'armada près du cap Guardafui. Si la confusion entre celui-ci et l'extrémité orientale de Socotora eut effectivement lieu, elle se place nécessairement à ce moment ; à moins que, comme d'autres sources l'indiquent[34], la confusion n'ait plutôt été entre le cap Guardafui et celui d'Ambre. On a conjecturé qu'Álvaro Teles avait pu effectuer un débarquement à Madagascar, mais le témoignage d'Afonso de Albuquerque est concluant : il ne vit aucune terre avant de doubler le cap d'Ambre, à 11º S.

L'autre navire égaré fut la nef *São Vicente* de Rui Pereira Coutinho[35], qui toucha un port du sud-ouest de Madagascar. La source la plus fiable pour l'histoire de ce voyage, la lettre d'Afonso de Albuquerque que nous avons mentionnée, étant sur ce point déchirée, on doit se contenter de la version que nous en donne le fils du célèbre capitaine dans ses *Commentaires*. Il nous dit qu'il aborda le port de *Tanana*, ce qui en malgache signifie simplement « hameau, village, bourg » et ne peut, donc, être identifié précisément. Barros et les chroniqueurs qui en dépendent ont apparemment confondu Tanana avec Matatana, port de la côte orientale de l'île, dont nous

---

31. Pour plus de détails, voir nos notes à la lettre de Giovanne Buonguglielmi (Mozambique, 10.I.1506) au sujet de ce voyage, *Viagens Portuguesas à Índia…*, doc. XI, pp. 237 & ss.

32. António Galvão, *Tratado dos Descobrimentos*, 3º ed., anotada pelo Visconde da Lagoa com a colaboração de Elaine Sanceau, Livº Civilização, Porto, s/d, pp. 159-160.

33. *Cartas de Affonso de Albuquerque*…, vol. I, *carta* I, pp. 1 & ss.

34. *Relação das Náos…*, p. 19.

35. Cette fois Castanheda (II, xxx) se trompe, et met cette aventure au compte de João Gomes de Abreu, capitaine de la nef *Judia*, qui, comme nous verrons bientôt, explora, certes, la côte malgache, mais du côté oriental et quelques mois plus tard.

parlerons bientôt, prêtant ainsi à Rui Pereira un itinéraire assez invraisemblable ; et Kammerer d'y ajouter allègrement foi, et d'essayer de reconstituer sa route… Ce qui est sûr, parce que c'est Albuquerque qui nous le dit, c'est qu'il fit escale dans un port dit de Santiago[36], c'est-à-dire, Saint-Jacques, qu'en général on situe à l'embouchure du fleuve Onilahy (23º 35' S, 54º 2' E), dans la baie de Saint-Augustin[37]. Il y recueillit des échantillons d'épices et quelques maigres renseignements, faute d'interprète ; mais il emmena deux pêcheurs qui purent être interrogés à Mozambique où se trouvait quelqu'un connaissant le malgache. On en conclut qu'à Madagascar il y avait maintes richesses, « des clous de girofle, suffisants pour en charger toute cette flotte, et aussi des noix de muscade, et aussi du macis, et du benjoin en grande quantité »[38]. On apprit en outre – fait assez curieux – que tous les deux ans il y avait deux ou trois jonques, montées « d'hommes blancs comme nous », qui abordaient l'autre côte de l'île. On peut se demander s'il ne s'agit pas d'un vague souvenir des expéditions de Zheng He ou alors de navires d'Indonésie qui venaient faire du commerce. Ce renseignement est aussi transmis par João da Nova, dans une lettre qu'il écrivit au Roi en 1507[39] ; il y précise qu'il s'agissait d'« hommes habillés », ce qui ferait penser à des Chinois plutôt qu'à des Indonésiens, ceux-ci allant, à l'époque, le plus souvent torse nu.

Quant à l'intérêt économique de l'île, il y eut certainement beaucoup d'exagération. En fait, les seuls produits de Madagascar qui pouvaient intéresser les Portugais étaient deux plantes asiatiques introduites par les colonisateurs austronésiens de l'île : le gingembre (*Zingiber officinale*, Roscoe) et le riz (*Oryza sativa*, L.), celui-ci important pour le ravitaillement des armadas. Les clous de girofle ne poussaient pas à Madagascar ; il s'agit, donc, ou bien de vrais clous (fleurs sèches du *Syzygium aromaticum*, (L.) Merry & Parry) apportés d'Indonésie par les jonques dont on parle dans nos sources, ou bien d'une plante indigène ayant la même odeur. À en croire Castanheda[40], il ne s'agissait pas de clous de girofle, mais de « choses

---

36. Selon Castanheda, le découvreur lui donne le nom de *Baía Formosa* (« Jolie Baïe »), ce qui n'est pas confirmé par les autres sources. On dirait que le nom de *Porto de Santiago* (ou port Saint-Jacques) – qui apparaît déjà dans la lettre d'Albuquerque – lui avait été donné auparavant, car la fête de Saint Jacques le Majeur est célébrée le 25 juillet et l'armada de Tristão da Cunha, qui ne put doubler le cap Saint-Augustin, au Brésil, qu'à la seconde tentative, refaisant entre-temps tout le chemin depuis la côte de Guinée, naviguait sans doute encore dans l'Atlantique en juillet.

37. Cf. le glossaire toponymique donné par Humberto Leitão en appendice à ses *Os Dois Descobrimentos…*, *s.v.*

38. Lettre de Giovanne Bonguglielmi, in *Viagens Portuguesas à Índia…*, pp. 250-251.

39. Sommaire de la lettre (dont le texte autographe est perdu) in *As Gavetas da Torre do Tombo*, vol. X, Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, Lisbonne, 1974, pp. 368-369.

40. Castanheda, II, xxx.

rondes comme des noix de galle, qui sentaient le clou » ; ce seraient en toute probabilité des « noix de Ravensara », « clous de Madagascar » ou « muscade de Madagascar » (*Cryptocarya sp*., jadis classifiée comme *Ravensara aromatica*, ce genre botanique n'étant plus retenu dans les classifications en vigueur). Quant aux muscades, il y a trois hypothèses : il s'agirait soit du même produit, qui présente une saveur intermédiaire entre le clou de girofle et la noix de muscade ; soit de quelque myristicacée indigène (du genre *Haematodendron*, dont il y a une espèce à Madagascar, ou du genre *Maloutchia*, dont il existe six espèces dans l'île) ; soit encore de vraies muscades, apportées par les marchands à côté des clous. Le macis en serait, en quelque sorte, l'arille. Nos sources rapportent l'existence d'un peu de benjoin dans la région de Matatana, sur la côte orientale de l'île, mais nous ignorons s'il y poussait, l'arbre ayant de fait été introduit en Indonésie par les premiers colonisateurs, ou si le produit était importé. Quant au poivre, dont il est aussi, quoique confusément, question dans nos sources, il doit s'agir d'une des espèces sauvages existantes dans l'île, le *Piper borbonnensis,* D.C., aujourd'hui commercialisé comme « poivre rose », le *P. pachyphylum*, Baker, ou le *P. pyrifolium*, Vahl[41].

Comme ils avaient assez de temps – le voyage vers l'Inde n'étant possible qu'en août – Tristão da Cunha et Afonso de Albuquerque décidèrent alors d'effectuer une exploration du littoral malgache. Ce dernier voulait, en outre, reconnaître le récif où il avait failli s'échouer deux ans plus tôt. Il était d'opinion que l'on devrait refaire la route par laquelle le *São Vicente* était venu, et préférait donc que l'on fît le périple de l'île par le sud ; eu égard aux vents et aux courants, il avait apparemment raison. Mais la volonté du commandant de l'expédition l'emporta, et l'on partit dans le sens opposé. Le résultat en fut que des dix voiles engagées dans la découverte une seule, celle de João Gomes de Abreu, put doubler l'extrémité septentrionale de l'île et en explorer la côte orientale. Ce dernier poussa sa découverte jusqu'au port de Matatana (toponyme qui semble bien correspondre à Matitanana des cartes modernes, à 22º 26' S). Tristão da Cunha ne put, donc, effectuer que la reconnaissance de la côte malgache entre le cap Saint-André et le cap d'Ambre. Les escarmouches avec les musulmans de la région dans lesquelles il se laissa entraîner, et que racontent en détail les chroniques[42], ne nous intéressent guère. Il est plus important de noter que João Gomes de Abreu

41. Nos identifications botaniques sont basées sur D. J. Mabberley, *The Plant-Book – A portable dictionary of the vascular plants*, 2d ed., Cambridge University Press, 1997.

42. Castanheda, II, xxxi ; Barros, II, I, 1 ; G. Correia, I, pp. 659-668 ; *Crónica do Descobrimeto e Conquista da Índia pelos Portugueses (códice anónimo, Museu Britânico, Egerton, 20,901)*, introdução e notas de Luís de Albuquerque, leitura de Adélia Lobato, Agrupamento de Estudos de Cartografia Antiga, ("separatas verdes", nº LXXXVI), Coïmbre, 1974, ch. 70-71, p. 147 & ss.

fut très bien accueilli à Matatana, car c'est de là qu'il vint à D. Manuel l'idée d'y faire bâtir une forteresse, pour servir d'escale aux navires qui feraient la route « par le déhors de Saint-Laurent », comme Mozambique servait pour ceux qui prenaient le chemin « par le dedans »[43]. À la suite d'un malentendu entre eux et les gens de leur nef, dont les détails ne nous intéressent pas ici, João Gomes et ses compagnons, hôtes du roitelet local, furent laissés à terre par le navire, qui leva l'ancre et partit pour la côte du Mozambique. Neuf d'entre eux, dont João Gomes, contractèrent bientôt une maladie dont ils moururent ; trois des survivants préférèrent rester à Matatana, mais les dix autres, ayant bâti une petite embarcation, réussirent à atteindre la région d'Angoxe, quarante lieues au sud de Mozambique, où ils furent recueillis par un navire portugais[44]. Ce fut ainsi que les renseignements collectés par l'expédition de João Gomes purent arriver aux oreilles du Roi, complétant ceux envoyés par Albuquerque et Tristão da Cunha.

Pour bien comprendre l'euphorie qu'ils suscitèrent à la Cour, il faut rappeler que l'on ne connaissait pas encore exactement la situation géographique de la source des clous de girofle. Le premier écrivain à les mentionner, Pline l'Ancien[45], les dit tout simplement provenir de l'Inde. Ce sont les écrivains du Haut Moyen Âge, comme Cosmas Indicopleustès[46], qui commencent à noter qu'ils sont produits au-delà de l'Inde. Les géographes arabes situent souvent leur origine à Java, qui, en fait, n'en était que le centre de commercialisation ; à peine trouve-t-on chez eux quelque infime détail supplémentaire, comme la vague mention d'une *Jazirat-al-Tîb*, ou « île aux aromates », ou d'une *Ma'din al-qaranful* ou « mine de girofle », situées à l'est de Java, dont les clous proviendraient[47]. Au XIV^e siècle, Ibn Battûta[48],

---

43. Castanheda, V. LXXIX ; cf. la lettre royale du 25.II.1521, résumée *in* [José Ramos Coelho], *Alguns Documentos do Archivo Nacional da Torre do Tombo acerca das Navegações e Conquistas Portuguezas*, Imprensa Nacional, Lisbonne, 1892, p. 454. À l'avènement de D. Jean III (13.XII.1521), qui entraîna la montée au pouvoir du parti « anti-impérialiste » de la Cour de Lisbonne, le projet fut abandonné sous prétexte que la construction de la forteresse n'était pas encore commencée.

44. Castanheda, II, xxxi.

45. *Historia Naturalis*, XII, 30: *vide* Pliny, *Natural History,* with an English translation by H. Rackham, 10 vols., Loeb Classical Library, Harvard University Press, Cambridge (Massachussetts) & Londres, 1938 [réimp. 1991].

46. Cosmas Indicopleustès, *Topographie Chrétienne*, intr., texte critique, illustration, trad. et notes par Wanda Wolska-Conus, 3 vols, Sources Chrétiennes, n° 141, 159 & 197, Éd. du Cerf, Paris, 1968-73, XI, 16.

47. G.R. Tibbetts, *A Study of the Arabic Texts containing Material on South-East Asia*, E.J. Brill & Royal Asiatic Society, Leyde & Londres, 1979, pp. 180-181.

48. Ibn Battûta, *Voyages*, traduction de l'arabe de C. Defremery et B.R. Sanguinetti (1858), introduction et notes de Stéphane Yerasimos, 3 vol., François Maspero, Paris, 1982, vol. III, ch. 3.

à l'instar des voyageurs occidentaux de naguère comme Marco Polo[49] et Jourdain de Séverac[50], semble encore croire à l'origine javanaise des clous de girofle, des muscades et du macis. C'est Nicolò de' Conti[51], vers 1441, le premier auteur à préciser qu'ils proviennent de deux îles sises plus à l'est, à environ quinze jours de voyage, celle de *Sandai* et celle de *Bandan* – conception à laquelle Fra Mauro donna, dans son planisphère, la meilleure expression graphique qu'il sut. Le nom de *Maluku* n'apparaît que dans l'*Al-Fawâ'id fi Uçûl 'Ilm al-Bahr wa'l-Qawâ'id*, ou « leçons utiles sur les bases de la science de la mer et des principes » d'Ahmad ibn Mâjid, de *ca.* 1488, texte que ne pouvaient pas connaître les Portugais[52]. La petite somme de géographie asiatique qui figure en appendice au journal du premier voyage de Vasco da Gama, dont l'horizon géographique finit à Malacca, affirme que c'est de là que le girofle, les noix de muscade et le macis viennent à Calicut, sans ajouter d'autres précisions[53]. C'est Américo Vespuce, dans sa lettre de Bezeguiche déjà citée, le premier auteur européen à nous livrer le nom du petit archipel, sous une forme à peine estropiée : *Maluca*, qu'il décrit comme une île identifiable à l'une de celles que Ptolémée place autour de la Taprobane[54].

Ce fut en se combinant à cette indéfinition que les renseignements rapportés en 1507 au sujet de l'existence de clous de girofle, muscades, macis et benjoin, voire de l'argent, à Madagascar engendrèrent le mythe de la « nouvelle Inde », et une curieuse conception géographique dont l'on trouve la représentation graphique sur une carte de *ca.* 1510, attribuée à Jorge Reinel[55] : on y voit, au milieu de l'océan Indien, au sud de la « très honorée et très riche isle de Çamatra », une île coupée par le tropique de Capricorne, avec la légende « en cette isle croist tout le girofle ».

Chose qu'il n'avait pas faite lors de la découverte du Brésil, sept ans plus tôt, D. Manuel annonça la nouvelle de celle de Madagascar aux évêques et aux dix-huit principales villes du Portugal, leur ordonnant d'organiser de

---

49. Pauthier, *Le Livre de Marco Polo, citoyen de Venise […]*, ch. clxi.

50. *Mirabilia Descripta,* ch. "De Maiori India": vide *Description des Merveilles d'une part de l'Asie par le P. Jordan ou Jourdain Catalani, natif de Severac* (…), imprimé d'après un manuscrit du XIVe siècle, Paris, 1839.

51. *Le Voyage aux Indes de Nicolò de' Conti (1414-1439)*, présentation de Geneviève Bouchon & Anne-Laure Amilhat-Szary, traduction de Diane Ménard, Chandeigne, Paris, 2004, p. 102.

52. Tibbetts, *op. cit. supra.*

53. *Diário da Viagem de Vasco da Gama*, fac-símile do códice original, transcrição e versão em grafia actualizada, com uma introdução por Damião Peres ; leitura por António Baião e A. de Magalhães Basto, Livraria Civilização, Porto, s/d., p. 65.

54. *Viagens Portuguesas à Índia…*, appendice, pp. 325 & ss.

55. *Portugaliae Monumenta Cartographica*, vol. I, Lisbonne, 1960, pl. 9.

solennelles processions d'action de grâces[56]. Il ne fut pas jusqu'au pape qui ne reçût l'annonce de la providentielle trouvaille. D. Manuel alla même plus loin que naguère, lors du voyage de Vasco da Gama, puisqu'il fit imprimer à Paris, pour qu'il circulât dans toute la Chrétienté, le texte de la lettre en latin qu'il adressa à Jules II[57].

C'est l'illusion de cette « nouvelle Inde » qui gît derrière les instructions données par *le Fortuné* à Diogo Lopes de Sequeira dont nous parlerons dans la partie suivante. Notons, cependant, d'ores et déjà, que le mythe prit du temps à s'estomper : encore en 1519 le très luxueux atlas dessiné par Diogo Homem et les deux Reinel, peut-être pour être offert au pape, conservé à la Bibliothèque Nationale de France, et connu comme « Atlas Miller »[58], appose à Madagascar la légende suivante :

> *Insule divi Laurentii : Hec omnium que in toto mari sunt insularum maxima censetur, a Maumethanis culta et habita, qui nullis omnino subiacent regibus. Eadem argenti, sandalorum, gariophylorum atque omnium denique aromatum fertilissima est.* [Îles (*sic*) de Saint-Laurent : celle-ci est réputée être la plus grande de toutes les îles qui existent dans la mer entière, cultivée et habitée par des Mahométans qui ne sont absolument sujets d'aucun roi. La même est très fertile en argent, bois de santal, clous de girofle, en somme, de tous les aromates].

L'expédition de 1509 et la reconnaisance finale du littoral malgache

Ce fut dans ce contexte que Dom Manuel décida, en 1508, d'envoyer une armada avec la mission de reconnaître les côtes de Madagascar et de pousser ensuite l'exploration jusqu'à Malacca, dont on parlait depuis le retour de Vasco da Gama en 1498[59], mais que n'avait encore visité aucune flotte portugaise.

Il est peut-être opportun d'ouvrir ici une brève parenthèse pour donner quelques détails sur la situation politique en Inde, qui nous aideront à comprendre cette initiative du souverain portugais. Il est, en fait, important

---

56. Plusieurs copies subsistent, dont une est publiée in *Cartas de Affonso de Albuquerque…*, vol. II, pp. 419-416.

57. Lettre d'Abrantes, 25.IX.1507 ; édition fac-similé présentée par J.V. Pina Martins : Manuel I^er^ *Epistola serenissimi Regis portugaliæ ad Julium papam Secundum de victoria contra infideles habita*, Fondation Calouste Gulbenkian, Centre Culturel Portugais, Paris, 1978.

58. Voir notre étude introductive à l'édition fac-similé de l'*Atlas Miller*, Ed. Moleiro, Barcelone, 2006.

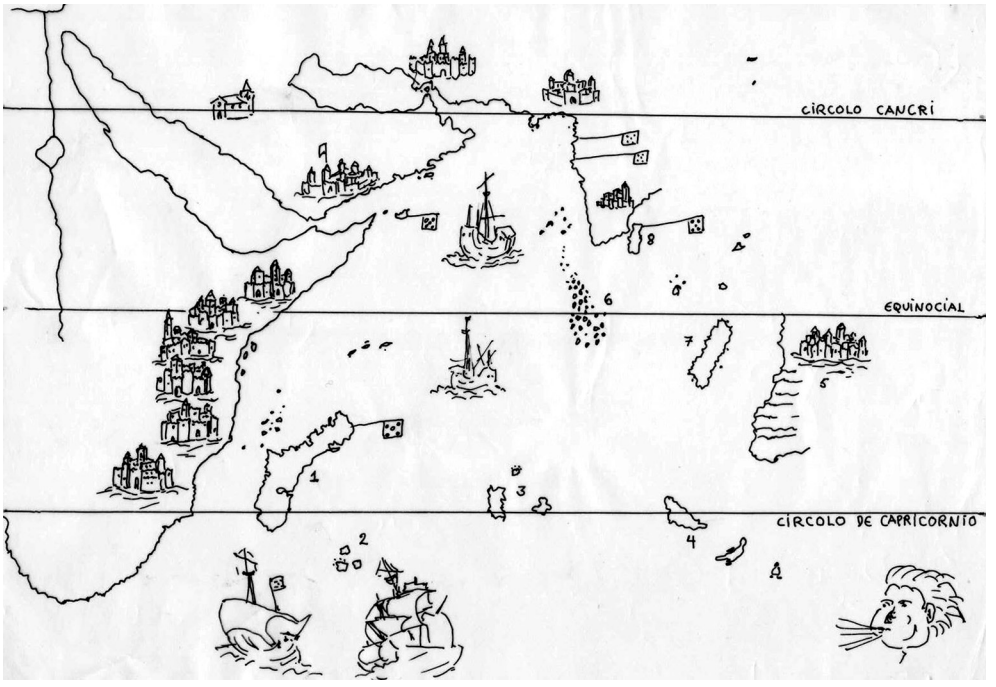
59. Voir, outre la somme géographique qui figure en appendice au journal du premier voyage de Vasco da Gama, citée ci-dessus, la lettre de Gaspar da Índia ou Gaspar da Gama à D. Manuel, datable de l'été de 1498, que nous avons publiée dans notre article "Gaspar da Gama e a génese de estratégia portuguesa no Índico" in *D. Francisco de Almeida – 1º Vice-Rei Português – Actas do IX Simpósio de História Marítima*, Academia de Marinha, Lisbonne, 2007, pp. 455-492.

Commentaire pour la carte ci-contre

Les villes de la côte Suahili sont représentées comme étant fortifiées. Il en est de même en Asie, où des cités stéréotypées signalent *grosso modo* l'emplacement d'Aden, Ormuz, Cambay, Calicut et Malacca. Les côtes du golfe du Bengale et de l'Insulinde, non encore explorées par les Portugais, sont laissées en blanc; mais des drapeaux portugais (très simplifiés) signalent Madagascar, Socotora, Ormuz, Chaul (dont le souverain, le Nizâm Shâh de Ahmadnagar, venait de se déclarer vassal du Roi de Portugal), une ville du Malabar (sans doute Cochin, où les Portugais avaient bâti une petite forteresse en 1503) et finalement Ceylan. Par une sorte de compromis entre les renseignements qui situaient l'origine des clous de girofle et des muscades près de Malacca et les nouvelles de leur abondance à Madagascar, on en place la source au milieu de l'océan Indien, dans un petit archipel traversé par le tropique du Capricorne. Outre la toponymie des côtes asiatiques et africaines (que l'on omet ici) le cartographe a introduit, à certains endroits, des légendes significatives dont les plus importantes se traduisent comme suit :

1. Madagascar : « Cette île de Saint-Laurent a moult gingembre et argent, et maints gens qui l'habitent, et des bourgs de paillotes. »
2. À propos d'un petit archipel au sud-est de Madagascar, représentant apparemment un dédoublement des Mascareignes (déjà dessinées sur le planisphère dit de Cantino en 1502), quoique déplacées vers le sud : « Et dans cette île les gens de Moçambique disent qu'il y a de la richesse, tant d'argent que d'autres choses, ce que nous ne savons pas encore. »
3. Pour un autre archipel qui semble correspondre aussi aux Mascareignes, cette fois déplacées vers l'est : « Dans ces îles il y a de l'argent, à ce que disent les Maures. »
4. Dans une île traversée par le tropique, sise au milieu de l'océan Indien, au sud-ouest de la péninsule Malaise : « Dans cette île croist tout le girofle. »
5. Dans une péninsule Malaise située, fautivement, au sud de l'équateur, en face de Sumatra, aussi déplacée vers le sud : « La très populeuse et noble et riche cité de Malacca, laquelle n'est pas encore connue ni découverte par nous. » L'erreur sur l'emplacement de la péninsule dérive de la carte dite de Cantino (1502), basée sur des renseignements fournis par des pilotes musulmans, qui mesuraient la hauteur des astres en « doigts » (*i*ṣ*ba'*) ; c'est d'une conversion erronée des *i*ṣ*ba'* en degrés de latitude que résulte le déplacement de ces terres vers le sud.
6. Pour les Maldives : « Le grand archipel qui fait grand peur, car l'on ne sait mie où ces îles vont aboutir. »
7. Pour Sumatra : « La moult honorée et moult riche île de Çamatoro. »
8. Enfin, pour Ceylan : « La riche île de Ceylan d'où vient toute la cannelle de cette mer Indienne. »

Cette conception de l'océan Indien ne se retrouve dans aucune autre carte portugaise connue, mais elle réapparait, quelques années plus tard sur des planisphères imprimés en Europe, dont les auteurs n'étaient visiblement pas au courant des progrès de la connaissance des mers de l'Orient survenues entretemps : la grande *Carta Marina* de Waldseemüller, et celle de Laurent Fries, imprimées respectivement à Strasbourg en 1516 et en 1525.



L'océan Indien tel qu'on le concevait au lendemain des expéditions de 1506 à Madagascar (reproduction simplifiée de la carte anonyme attribuée à Jorge Reinel, datable de 1510, *Portugaliae Monumenta Cartographica*, I, 9).

de noter qu'au Conseil du Roi dominait, du moins depuis le règne de Dom Jean II (1481-1495), un courant d'opinion opposé à l'expansion impériale telle que la désirait celui-ci, puis son cousin et successeur Dom Manuel (1495-1521). Le conseil s'était, en effet, prononcé contre la construction du fort de São Jorge da Mina (au Ghana actuel) en 1481, apparemment aussi contre celle d'un autre à l'embouchure du Sénégal (1488), puis, successivement, contre la construction de la forteresse dite *Graciosa*, à l'embouchure du Loucus au Maroc (1489) ; contre l'envoi de Vasco da Gama en Inde en 1497 et, finalement, contre la poursuite de l'aventure asiatique, dès qu'en 1501 Pedro Álvares Cabral rentré de l'Inde eût annoncé que celle-ci n'était pas majoritairement peuplée de chrétiens, comme Gama l'avait cru, mais d'infidèles[60]. Tout porte à croire que la majorité du Conseil prônait plutôt une expansion commerciale, autant que possible pacifique, et restreinte à l'Atlantique, où les intérêts portugais ne se heurtaient guère à des concurrents sérieux ; après l'ouverture de la route des Indes, elle s'opposa surtout à l'ingérence des Portugais dans la politique asiatique, à la conclusion d'alliances pour la croisade contre l'Empire Mamelouk, voire à l'engagement de la Couronne dans le commerce régional, dans lequel D. Manuel voyait un moyen expéditif de financer les grandes campagnes militaires dont il rêvait. On entrevoit assez mal ce qui se passait dans les coulisses du pouvoir, mais il semble évident que le Conseil ne consentit à la nomination d'un vice-roi pour l'Inde qu'à condition que le choix portât sur quelqu'un ayant sa confiance. Ce fut ainsi que fut nommé Dom Francisco de Almeida, cousin par alliance de Vasco da Gama qui, entre-temps, était devenu le coryphée de l'opposition aux desseins impériaux du *Fortuné*. Voilà ce qui explique la manœuvre de D. Manuel à laquelle nous avons déjà fait allusion : moins d'un an après le départ du vice-roi en Inde, avant même que les premières nouvelles de son comportement là-bas eussent pu arriver au Portugal, il nomma secrètement l'un de ses hommes liges, Afonso de Albuquerque, pour le remplacer dès la fin de son mandat.

En 1508, Dom Manuel savait déjà bien que ses soupçons étaient fondés : Dom Francisco de Almeida avait fait la sourde oreille à toutes les instructions royales qui lui enjoignaient de se rendre personnellement à Malacca pour y négocier l'établissement d'un comptoir portugais, de nouer des relations avec le royaume hindou de Vijayanagar, d'envoyer une ambassade au Prêtre-Jean d'Abyssinie, etc. On comprend ainsi facilement

60. On trouvera davantage des détails sur ces vicissitudes et toutes les références nécessaires dans nos études *A questão da pimenta em meados do século XVI – Um debate político do governo de D. João de Castro,* Centro de Estudos de Povos e Culturas de Expressão Portuguesa, Universidade Católica Portuguesa, Lisbonne, 1998 ; et "O testamento político de Diogo Pereira, *o Malabar*, e o projecto oriental dos Gamas" in *Anais de Historia de Além-Mar*, nº 5, 2004, pp. 61-160.

pourquoi le Roi préféra dépêcher directement du Portugal une expédition pour explorer Madagascar et découvrir Malacca.

Les instructions, fort détaillées, données au commandant de celle-ci, Diogo Lopes de Sequeira[61], reflètent clairement et le mythe de la « nouvelle Inde » ou « Taprobane majeure »[62], tel qu'il s'était formé après le retour de l'expédition de 1506-1507, et l'incertitude qui régnait encore au sujet de l'origine des épices d'Indonésie. En fait, D. Manuel ne savait pas avec certitude si le girofle provenait de Madagascar ou bien d'une île plus ou moins voisine ; c'est ce doute qui lui fait écrire prudemment, dans sa lettre de 1508 à l'archevêque de Braga déjà citée, qu'à Saint-Laurent « se trouve beaucoup de gingembre, et l'on affirme que c'est de ceste isle que sortent tous les clous de girofle ». Il admettait, de toute façon, la possibilité d'y trouver suffisamment d'épices pour charger toute la flotte de Sequeira, auquel cas il devrait rentrer immédiatement au Portugal sans se rendre à Malacca. Il se montrait, pourtant, fort curieux au sujet des jonques qui de temps en temps visitaient l'île :

> Vous saurez si à ladite terre de Saint-Laurent, aux ports où vous serez aussi bien qu'à quelques autres, viennent des nefs d'ailleurs apportant des marchandises ; et d'où elles viennent ; et comment s'appellent les gens qui y viennent ; s'ils sont Maures ou gentils ; quelles marchandises ils apportent ; si les nefs leur appartiennent et si elles sont grandes ou petites ; et de quelle façon elles sont ; et à quelle époque elles viennent ; et de combien de jours est leur traversée ; et d'où viennent-ils à la terre de Saint-Laurent ; et comment sont-ils habillés ; et s'ils portent des armes ; s'ils sont blancs ou noirs ; si, quand ils viennent à ladite terre de Saint-Laurent, font escale en d'autres isles ; et s'ils le font, quelles marchandises ils y trouvent ; et s'ils rentrent la même année où ils viennent ou bien s'ils attendent un certain temps ; s'ils viennent tous les ans ou de tant à tant d'années ; et la façon dont ils naviguent.

Le ton messianique et mystique de l'impérialisme manuélin affleure surtout dans les instructions données à Diogo Lopes au sujet de la conduite à adopter au cas où il rencontrerait des chrétiens – possibilité que l'on envisageait surtout en ce qui concerne l'Extrême-Orient, encore mal connu :

> En trouvant des chrétiens, vous les accueillerez et leur ferez tout l'honneur et tout le bon traitement possibles ; et vous les confirmerez dans la foi, leur donnant l'espérance que bientôt Notre Seigneur commandera qu'ils soient mis en liberté, pour qu'ils le servent avec entière connaissance et véritables œuvres de bons et fidèles chrétiens, avec davantage de biens, aussi spirituels que temporels.

On ne possède aucun témoignage direct du déroulement de l'expédition, mais les chroniques en parlent suffisamment pour que l'on puisse en avoir une idée satisfaisante. On dispose, en outre, du témoignage indirect par la cartographie. L'île apparaissait déjà dans une position correcte et avec un

---

61. *Regimento* du 15.II.1508, pub. in *CAA*, II, pp. 403-419.

62. L'expression est de D. Manuel dans sa lettre au Pape citée ci-dessus.

contour assez proche du réel sur la carte de 1510 attribuée à Jorge Reinel, que nous avons déjà mentionnée ; mais elle y manquait presque entièrement de toponymie. Nous serions donc enclins à affirmer, que cette carte ne reflète pas encore les résultats de l'exploration de Diogo Lopes de Sequeira, se basant plutôt sur les renseignements accumulés peu à peu par les voyages antérieurs. C'est sur une carte de *ca*. 1517 attribuée à Pedro Reinel[63] que soudain, la toponymie de la côte ouest devient dense, ce qui montre clairement qu'elle incorpore les résultats de l'expédition. La meilleure source cartographique dont nous disposons, est néanmoins la carte détaillée de Madagascar (la première qui nous soit parvenue), contenue dans l'*Atlas Miller* de la Bibliothèque Nationale de France. En fait, elle n'est que ce qui reste d'une carte de l'Afrique Orientale et des îles voisines, qui occupait deux pages de l'atlas, dont celle de gauche a disparu ; mais la représentation de Madagascar s'y déploie sur 14 cm de longueur, garnie d'une bonne trentaine de toponymes.

Diogo Lopes de Sequeira partit de Lisbonne, avec quatre navires, le 5 avril 1508. Les instructions que lui avait données le Roi lui enjoignaient de faire escale, une fois doublé le cap de Bonne-Espérance, à la *Baía da Rocha*, et d'aller ensuite directement au cap Sainte-Marie. Sequeira n'observa, pourtant, pas exactement ces instructions, car il avait déjà mis le cap sur Mozambique quand une tempête l'en détourna[64]. Il est intéressant de noter, que le texte de ces instructions montre, que le nom de cap Sainte-Marie avait déjà été donné auparavant à l'extrémité méridionale de l'île à 25° 38' S, fait qui semble indiquer qu'il fut découvert le 15 août, jour de la Dormition ou Assomption de Marie, peut-être par Diogo Dias en 1501 ; ceci montrerait que celui-ci – si tant est qu'on lui doive cette toponymie – revint un peu en arrière après être descendu à terre sur la côte malgache le 10 août. Sur ce point la cartographie ne nous est d'aucun secours, le nom du cap n'étant enregistré que sur des cartes assez postérieures, comme celle de l'*Atlas Miller* qui le signale clairement, quoique un peu déplacé vers l'ouest.

Selon les chroniqueurs[65] Diogo Lopes de Sequeira arriva à Madagascar le 4 août, et commença tout de suite à longer l'île « par l'extérieur », où l'on disait qu'il y avait des épices. Les instructions royales lui commandaient, à plusieurs reprises, de faire la découverte par l'ouest, ce qui est un peu surprenant, cette côte étant mieux connue que l'orientale. C'est ce qui amena Kammerer à supposer que le texte des instructions qui nous est parvenu est

---

63. *PMC*, I, nº 10.

64. Lettre de Durte de Lemos au Roi, Mozambique, 30.IX.1508, pub. in *Alguns Documentos*..., pp. 197-206. Avant de se diriger vers le Mozambique, Duarte de Lemos avait rencontré Diogo Lopes près du cap Correntes, dans le sud du Mozambique, le 22 juillet.

65. Castanheda, II, cvi ; Barros, II, iv, 3 ; G. Correia, I, pp. 971-973.

Carte de Madagascar, extraite de l'*Atlas Miller*, édition fac-similé de Moleiro, Barcelone, 2006, (cliché aimablement offert par l'éditeur)

corrompu ou entaché d'une confusion géographique chronique. Cependant le texte dit clairement que, au cas où l'un des navires se séparerait des autres, on devrait l'attendre à l'embouchure de la rivière de Tanana, qu'avait visitée Rui Pereira Coutinho en 1506, ce qui semble confirmer que l'idée du Roi était plutôt de commencer l'exploration par la côte occidentale. Au demeurant, ce qui est sûr est que Diogo Lopes, ou à bon escient ou en raison de la tempête qui le détourna de sa route, la fit dans le sens opposé.

Barros affirme qu'il prit terre au port de Saint-Sébastien, nom qui, si jamais il est correct, lui avait certainement été donné auparavant, car ce saint est fêté le 20 janvier ; à moins que Barros ne s'abuse, confondant le cap Saint-Romain, dont nous parlerons dans un instant, avec le cap Saint-Sébastien sur la côte nord-ouest de l'île, à 12º 27' S, 48° 45' E, dit aussi à l'époque de Saint-Alexis. Quoi qu'il en soit, Castanheda ne mentionne pas cette escale, se bornant à dire que le 10 août – donc, six jours plus tard – tôt le matin, la flotte toucha un cap auquel fut donné le nom de Saint-Laurent[66]. La carte de Madagascar de l'*Atlas Miller* n'enregistre aucun de ces deux toponymes, mais en revanche signale, tout près de l'extrémité méridionale de l'île, un cap Saint-Romain. Selon toute probabilité ils y arrivèrent le 9 août, fête de Saint-Romain l'Ostiaire. Ce toponyme réapparaît en 1615 ou 1616 dans le *Roteiro da Ilha de S. Lourenço,* élaboré par le jésuite Luís Mariano[67].

Dans ces parages, Diogo Lopes de Sequeira trouva l'un des hommes de João Gomes de Abreu, qui l'accompagna dès lors, lui servant de truchement. Les chroniques mentionnent ensuite une escale au port de Turubaia ou Turouaya, ainsi nommé d'après un marchand gujarati qui y avait fait naufrage, où se trouvait un autre des compagnons de Gomes de Abreu, qui fut aussi recueilli par la flotte. L'*Atlas Miller* enregistre ce port sous le nom de Tarobay, que nous n'avons pu identifier exactement. Ils firent aussi escale aux îlots de Sainte-Claire, que Castanheda dit situés à 24° 30' S, donc quelque 60 milles au nord du cap Sainte-Marie. Sainte-Claire étant fêtée le 13 août, il demeure vraisemblable que le nom lui a été donné à cette occasion.

Il n'est guère croyable que, comme le prétend Castanheda, ils ne soient arrivés à Matatana qu'en octobre, mais il est probable qu'ils y étaient encore pendant ce mois, car toutes les sources s'accordent à dire qu'ils n'arrivèrent à Cochin que le 20 ou le 21 avril. Ils croisèrent, donc, le long des côtes malgaches sept mois durant.

---

66. Selon Grandidier il s'agirait du cap appelé aujourd'hui Andravaka, à 25° 13' S ; d'autres songent plutôt au cap Karimboly, à 25° 39' : *vide* Kammerer, *op. cit.*, p. 61.

67. Publié par Humberto Leitão, *Os dois descobrimentos*…, cité ci-dessus.

Castanheda leur attribue aussi la découverte du Port de Saint-Sébastien, où débouchaient trois rivières, dont nous ignorons les coordonnées ; il est peut-être contigu au cap du même nom, à 12° 27' S, 48° 45' E, et aurait été visité le 20 janvier, fête de ce martyr. On n'y voit rien d'impossible, mais il faut noter que, quoique voisin de l'extrémité septentrionale de l'île – dite alors *Cabo do Natal* (car Tristão da Cunha y était arrivé le jour de Noël de 1506), de nos jours cap d'Ambre – il est situé sur sa côte occidentale. Il faut alors supposer que Diogo Lopes aurait doublé le cap d'Ambre et parcouru une partie de la côte malgache du côté du canal du Mozambique – ce qui à cette époque de l'année était bien plus facile que de le doubler dans le sens inverse, comme avait naguère tenté de le faire Tristão da Cunha. Les instructions royales prévoyaient, d'ailleurs, qu'il se rendît à Mozambique après avoir terminé la reconnaissance des côtes malgaches, ce que, à notre connaissance, il ne fit pas.

Tandis que Diogo Lopes de Sequeira faisait voile vers Malacca, les renseignements recueillis par son expédition, y compris, sans doute, une carte détaillée de la côte orientale de Madagascar, ont pu arriver au Portugal en 1510, apportés par l'armada sur laquelle rentrait des Indes le vice-roi D. Francisco – qui après un an de résistance passive avait finalement été forcé de rendre à son rival Albuquerque le gouvernement de l'Inde portugaise. Comme chacun sait, le vice-roi s'était entre-temps fait tuer par les Hottentots dans la baie de Saldanha, juste après le passage du cap de Bonne-Espérance.

L'effet le plus important de cette exploration fut sans doute l'écroulement du mythe de la « nouvelle Inde » et de la « Taprobane majeure ». C'est chez Barros que l'on trouve la peinture la plus expressive de ce désenchantement. Il l'insère dans sa chronique à propos de la visite de Diogo Lopes à Matatana :

> … où il s'attendait à trouver le girofle et le gingembre dont il avait information ; toutefois il n'y trouva que le bon accueil des gens du pays qui le reçurent. Il put seulement apprendre que le girofle que l'on y avait vu était celui d'une jonque de Java qui, avec de grandes tempêtes, s'égara, et presque perdue vint relâcher dans un port voisin de celui-là ; et les clous de girofle de cette jonque se répandirent dans le pays, et ce fut ce qui trompa Tristão da Cunha. Certes, puis, pendant longtemps, les gens du pays voyant que ce fruit était prisé parmi les Maures entretenant communication avec eux, comprirent que les baies d'un certain arbre, qui donne des fruits comme la baie de laurier, ont la même saveur que le girofle, et ils commencèrent de les apporter aux ports de la mer, pour voir si on leur donnait quelque chose en échange. Et en l'an de [quinze cent] vingt-sept, dans un port de l'île où s'échouèrent Manuel de la Cerda et Aleixo d'Abreu, capitaines de deux nefs qui allaient en Inde, comme nous le verrons ci-dessous, l'on trouva ce fruit déjà comme chose prisée, dont des échantillons vinrent à ce Royaume. Quant au gingembre, il était vrai que la terre en donnait, mais non pas en quantité suffisante pour une cargaison, car la gent du pays ne s'adonnait pas à sa plantation ; ils n'en cultivaient qu'un peu, car ils voyaient que les Maures en étaient contents. Quant à l'argent, les cafres de l'intérieur de l'île en apportaient quelques bracelets, et c'était de très bas aloi, sans que ceux de Matatana sussent exactement d'où ils l'obtenaient. Diogo Lopes, voyant que tous les fondements de sa venue en cette île finissaient en si peu de fruits, dès qu'il eut un vent favorable mit le cap sur l'Inde…

La débacle du mythe n'empêcha pourtant pas D. Manuel de continuer à songer à la construction d'une forteresse à Matatana. Si la mise en œuvre de ce projet tarda encore une décennie, ce fut parce que dès qu'il eut l'un de ses hommes liges, Afonso de Albuquerque, à la tête des affaires de l'Inde, il eut des besognes plus urgentes et des desseins plus grandioses pour s'occuper l'esprit ; puis, à la suite de l'échec d'Albuquerque devant Aden, son impérialisme, mis en cause par la cour, connut des jours assez sombres, qui faillirent le pousser à abdiquer et à se faire moine. Ce ne fut qu'en 1518, à la faveur d'une sorte de coup d'État qui lui redonna le pouvoir effectif, qu'il put s'occuper derechef de ses plans impériaux. Il revint alors à son vieux projet d'ériger un château fort à Matatana, où les Portugais étaient toujours les bienvenus ; il servirait d'agence de commerce et, surtout, de relais sur la route des Indes, qui souvent passait « par l'extérieur de Saint-Laurent ». Ce fut au moment du chant du cygne de l'impérialisme manuélin que, le 25 février 1521, Sebastião de Sousa fut nommé capitaine de la forteresse à bâtir, et que furent embarqués sur deux nefs tous les outils et matériaux nécessaires à la construction[68]. Celles-ci, toutefois, s'égarèrent et ne se retrouvèrent qu'en 1522, entre le Mozambique et l'Inde. Mais D. Pedro de Castelo Branco arriva entre-temps du Portugal avec la nouvelle du décès de D. Manuel, et transmit les ordres issus du nouveau roi, D. Jean III, autour duquel l'opposition anti-impérialiste s'était entre-temps organisée : que l'on suspendît toutes les nouvelles fondations qui n'avaient pas été entamées[69]. Aussi le projet fut-il abandonné. Eût-il été mis en œuvre et certainement maints naufrages de nefs portugaises dans les parages de Saint-Laurent eussent été évités ; du moins, eût-on pu secourir facilement les naufragés.

Des temps euphoriques de jadis ne nous reste comme souvenir que la carte de l'*Atlas Miller*, qui montre Madagascar entourée de drapeaux portugais, avec une légende optimiste vantant des richesses qui n'y ont jamais existé…

La découverte ethnologique de Madagascar

Certes, l'exploration de 1508 ruina définitivement l'illusion de « l'autre Inde, de moindre coût parce que peuplée de gentils pacifiques, pour laquelle point n'était besoin de tant d'hommes d'armes »[70] ; mais les contacts des

68. Lettre royale de Lisbonne, Torre do Tombo, *Chancelaria de D. Manuel,* liv° 35, fl 91, résumé in [José Ramos-Coelho] *Alguns documentos do Archivo Nacional da Torre do Tombo àcerca das navegações e conquistas portuguezas, publicados por ordem do Governo de Sua Majestade Fidelíssima ao celebrar-se a commemoração quadricentenária do descobrimento da América*, Lisbonne, 1892, p. 454.

69. Castanheda, V, lxxix ; Barros, III, vii, 1 ; G. Correia, II, pp. 673-674.

70. Barrros, II, i, 1.

Portugais avec l'île ne cessèrent pas pour autant. Quoiqu'il faille attendre les premières années du XVII^e siècle pour que de nouvelles expéditions exploratoires y soient mandées, la connaissance de Madagascar progressa entre-temps, à la faveur d'escales occasionnelles de navires dans ses rades, du commerce entre sa côte occidentale et le Mozambique, où les Portugais avaient pris pied et bâti une forteresse, voire des fréquents naufrages de vaisseaux lusitaniens sur ses côtes.

On s'aperçut ainsi graduellement de la parenté entre ses habitants et ceux du monde Malais. L'aspect physique – surtout quand on le compare à celui des indigènes du continent africain, pourtant si proche – était, bien entendu, le plus frappant, et fut le premier à être noté. Quoique *negros* (souvent trop simplement opposé à *alvos*) soit dans le langage de l'époque un terme assez générique pour tous les gens au teint basané, y compris les Malais, les textes portugais définissent en général les Malgaches comme *baços*, c'est-à-dire « mats »[71]. João de Barros, qui n'est jamais allé en Orient – quoique toujours très bien renseigné, en raison de ses fonctions de responsable pour la *Casa da Índia*, l'agence de la Couronne qui coordonnait le commerce des Indes – les suppose encore comme noirs et crépus de nature comme les gens du Mozambique, expliquant, toutefois, la fréquence parmi eux d'un type différent par le métissage avec les Arabes et les Persans de la côte swahili.

Très tôt, néanmoins, on commença à mettre en rapport leur apparence avec ce que l'on connaissait de l'Indonésie, y compris les confuses réminiscences que l'on avait recueillies au sujet de navigations directes entre celle-ci et Madagascar. Laissant de côté les sources concernant les voyages de 1506-1508, qui, étant antérieures à l'arrivée des Portugais en Insulinde, ne disposaient pas encore de bases pour une comparaison, le premier document à admettre à bon escient la possibilité de voyages directs entre l'Archipel et Saint-Laurent est, à nôtre connaissance, une lettre du 1^er novembre 1540 où Brás Baião raconte à D. João III son expérience d'un an et demi à Brunei et les mésaventures de Francisco de Sá à Sunda[72]. En décrivant le système des vents qui régnaient dans le détroit de la Sonde il note : « et [avec ces vents] au temps jadis d'aucuns sont allés à l'île de Saint-Laurent, et par ici il est possible d'y naviguer ».

L'affirmation se répète dans un récit, très beau et très détaillé, du voyage de la nef *São Paulo*, qui en 1561 s'échoua sur la côte occidentale de

---

71. Ainsi Castanheda II, xxx.

72. Nous l'avons publiée dans notre étude *"*O malogrado estabelecimento oficial dos portugueses em Sunda e a islamização da Java", in *Aquém e Além da Taprobana – Estudos Luso-Orientais à memória de Jean Aubin & Denys Lombard*, Centro de História de Além-Mar, FCSH/UNL, Lisbonne, 2002, pp. 379-607 (*vide* pp. 578-580, où l'on trouvera aussi une carte des vents dominants dans la zone).

Sumatra, sous l'équateur[73]. L'auteur, un apothicaire assez cultivé, va un peu plus loin que l'écrivain précédant, car, à propos des mêmes vents et courants marins qui au détroit de la Sonde entraînent les navires vers le sud-ouest, il avance :

> …tant courent ici les eaux, et déferlent vers la mer Océane, d'où nous venions, avec une telle impétuosité et furie, qu'il semble une chose monstrueuse à voir, incroyable, plutôt qu'à raconter ; car elles courent comme la flèche décochée d'un très bon arc par un archer singulier. Aussi, advient-il maintes fois que, avec ces grandissimes courants, plusieurs jonques de Chinois et Javanais qui naviguent ci-entour, du côtè de dedans[74], s'égarent en ce gouffre et aboutissent à l'île de Saint-Laurent, à huit-cents lieues de ces parages, desquels gens elle est, pour la plupart, peuplée.

Un peu plus tard Diogo do Couto[75], tout en exposant la même idée, attribue déjà la présence de gens de type malais à Madagascar à l'expertise des marins de Java, plutôt qu'à la force des courants :

> Ce sont des hommes très exercés dans l'art de la navigation, aussi se considèrent-ils les plus anciens en elle, quoique plusieurs attribuent cet honneur plutôt aux Chinois, affirmant que c'est d'eux que procèdent les Javanais. Mais il est certain que ceux-ci ont navigué jusques au cap de Bonne-Espérance et eu communication avec l'île de Saint-Laurent, du côté de dehors, où il y a maints natifs mats et semblables aux Javanais (*ajavados*[76]), que l'on dit provenir d'eux.

João Baptista Lavanha, qui en 1613 publia la décade IV de João de Barros, restée manuscrite, répète brièvement cette observation dans une note de bas de page qu'il ajoute au texte du chroniqueur[77].

Le Père Luís Mariano, le jésuite qui accompagna l'expédition portugaise de 1605 à Madagascar et en dressa une relation assez complète, avance une explication semblable pour les similitudes physiques et culturelles entre Malgaches et Malais. Après avoir noté que les deux noms, Madagascar et Saint-Laurent, sont étrangers, car les natifs n'ont pas de nom pour l'ensemble de leur île, il se méfie de ceux qui l'identifient à la *Menuthias* de Ptolémée ou à la *Corne* de Pline, aussi douteuses qu'anciennes ; comme le sont aussi les vieilles histoires concernant les premiers hommes qui vinrent peupler l'île.

---

73. "Relação da Viagem e Naufrágio da Nau S. Paulo que foi para a Índia no anno de 1561 (…)" reproduite par Bernardo Gomes de Brito, *História Trágico-Marítima*, Bibliotheca de Classicos Portuguezes de Mello d'Azevedo, Lisbonne, 1904, vol. III, pp. 1-113 (*vide* pp. 84-85).

74. C'est-à-dire, du côté de la Mer de Java.

75. *Ásia de Diogo do Couto*, *dos feitos que os portugueses fizeram no descobrimento e conquista dos mares e terras do Oriente*, 19 vols., Lisbonne, 1778 (réimp. Livraria Sam Carlos, Lisbonne, 1973), IV, iii, 1.

76. Curieux adjectif formé comme *avermelhado,* « rougeâtre » sur *vermelho*, « rouge », etc. ; le mot correspondant en français serait quelque chose comme *javâtre*, et en malais-indonésien *kejawajawaan*.

77. *Vide* Barros, IV, I, 12.

> La seule chose certaine est que les premiers vinrent des parts de Malacca et de la Cafrerie, auxquels s'ensuivirent quelques Maures naturels de l'Inde ou de l'Arabie, et, dernièrement, quelques Portugais (…); ce qui, des traces que laissèrent toutes ces nations dans les langues et les mœurs des natifs de l'île, se peut clairement inférer[78].

Ici, ce n'est plus la seule apparence physique qui sert d'argument : il y a toute une observation linguistique et ethnologique sous-jacente. Une quarantaine d'années plus tard Pascoal Barreto a une intuition semblable de la parenté entre Malgaches et Timoriens, puisqu'il écrit dans son *Petit traité de l'île de Timor* : « la population de cette île est fort timide ; ils ne connaissent pas les armes à feu ; ce sont des gens qui, pour les armes, les habits et tout le reste, sont comme les naturels de l'île de Saint-Laurent »[79].

Il faudra attendre le commencement du XIX^e siècle pour que le linguiste Charles-Guillaume von Humboldt (1767-1835), frère du célèbre naturaliste Alexandre von Humboldt, établisse sur une base scientifique l'existence d'une famille malaio-polynésienne ou austronésienne de langues. Mais, peu ou prou, on en avait déjà quelque idée[80].

ADDENDUM

Alors que cet article était déjà achevé, Claudine Salmon a eu la gentillesse de nous signaler l'existence d'une étude sur le même thème, dont elle venait d'apprendre l'existence : Jean-Claude Hébert, « La découverte et la reconnaissance de Madagascar par les Portugais, d'après de nouveaux documents », in *Annuaire des Pays de l'Océan Indien,* Presses Universitaires d'Aix-Marseille, vol. 15 (1997-98), pp. 337-434. Les nouveaux documents qu'invoque l'auteur se limitent pratiquement à la lettre italienne de 1506 du *Codex Riccardien 1910* de Florence, alors encore inédite ; il ignore celle de 1504, qui seule nous permet d'attribuer à Afonso de Albuquerque le côtoyement de Madagascar à son retour de l'Inde, et voilà pourquoi il ne veut pas croire à l'expression « l'île que découvrit Afonso de Albuquerque » qu'utilise D. Manuel, et y met un point d'exclamation. Il rejoint nos conclusions au sujet de la confusion entre *Socotora* et *Sumatra* dans les récits concernant le voyage de Diogo Fernandes Peteira, mais l'explication qu'il en donne est intenable : les chroniqueurs connaîtraient mal Socotora (dont, pourtant, les Portugais fréquentaient les parages depuis 1502, et où ils bâtirent une forteresse en 1507-1508) et auraient confondu ce toponyme « inconnu pour eux », avec Sumatra, qui leur aurait été beaucoup plus familier. En revanche, tout en demêlant la confusion entre *Tanana* et *Matatana*, il continue à prêter à Rui Pereira une visite à Matatana et, partant, un itinéraire tout à fait invraisemblable.

Les noms portugais sont souvent donnés sous une forme espagnole ou à demi-espagnolisée, ce qui est assez fâcheux : *Diego Diaz* au lieu de Diogo Dias (*passim*) ; fête de

---

78. Humberto Leitão, *Os dois descobrimentos*…, pp. 201-202. On trouvera aux pp. 206-207, une description détaillée des différents types physiques qui se trouvaient parmi les Malgaches.

79. Frazão de Vasconcelos, "Dois inéditos seiscentistas sobre Timor", in *Boletim da Agência Geral das Colónias*, ano V, Lisbonne, 1927, p. 76.

80. Le Père Manuel Alberto Carvalho Vicente, ancien missionnaire à Madagascar, finit en ce moment, à l'École Pratique des Hautes Études, 3^e section, une thèse sur « Madagascar et la Carreira da Índia (1500-1609) », où l'on pourra sans doute trouver maints autres détails, que nous avons dû laisser de côté, ainsi que la suite de l'histoire des relations des Portugais avec Madagascar pendant le reste du XVI^e siècle.

Nostra Senora de la Conception (le 8 et non pas le 6 décembre) au lieu de *Nossa Senhora da Conceição* (p. 396) ; etc. D'autre part, l'auteur imagine que le fils d'Afonso de Albuquerque, auteur des *Comentários*, Brás (puis, après sa légitimation, Afonso) de Albuquerque, s'appelait *Fernan d'Albuquerque* ; et que Duarte Barbosa, qui partit en Inde à l'âge de 14 ans et y passa le reste de sa vie, « fit un voyage aux Indes en 1514 » pour participer ensuite à l'expédition de Magellan, duquel il serait le beau-frère — confusion entre deux homonymes faite par Ramusio en 1550, mais clarifiée, voici déjà un siècle, par Sousa Viterbo. Il suppose aussi que l'œuvre de Gaspar Correia, seulement découverte au XIX^e^ siècle, était connue des autres chroniqueurs qui, ne fût-ce que par l'omission des détails réputés invraisemblables, l'auraient corrigée à dessein ; il y trouve un argument commode pour écarter l'hypothèse de la découverte de Madagascar par Diogo Dias. Souvent, il semble accorder plus de crédit aux chroniqueurs, qui écrivirent presque un demi-siècle après les faits, qu'aux témoignages de l'époque. C'est ainsi, par exemple, qu'après avoir résumé, à l'indicatif, ce que dit Barros du voyage de Diogo Lopes de Sequeira et de Duarte de Lemos en 1508, il cite une lettre originale de celui-ci, ajoutant, au conditionnel : « d'après cette lettre, Duarte de Lemos se serait donc séparé de Diogo Lopes de Sequeira (…) ; contrairement au récit de Barros, Duarte de Lemos n'aurait donc pas atteint Madagascar… », etc. D'autre part, il est de l'avis que les renseignements sur l'océan Indien recueillis par Pero da Covilhã vers 1486 ou 1490 sont arrivés au Portugal avant le voyage de Vasco da Gama, quand, en fait, tout porte à croire que ses aventures ne furent connues que quand l'ambassade portugaise de D. Rodrigo de Lima le retrouva à la cour éthiopienne en 1524.

L'article n'est ainsi utile que par l'identification de certains toponymes et anthroponymes mentionnés dans les sources portugaises ; il s'agit de détails où nous ne sommes pas entrés, et il ne sied pas d'y entrer maintenant. Quant au reste, il fourmille d'erreurs qui risquent de dérouter complètement le lecteur. L'auteur imagine, par exemple (p. 349) Vasco da Gama sur le côtes du Natal en janvier 1508, quand en fait il ne fit des voyages dans l'océan Indien qu'en 1497-99, 1502-03 et 1524-25. Datant, l'on ne sait pas pourquoi, de 1506 la lettre d'Afonso de Albuquerque au Roi du 2.II.1507, J.C. Hébert imagine ce dernier déjà en 1505 au Mozambique, où, pourtant, il le fait revenir l'année suivante à côté de Tristão da Cunha, ce qui présupposerait que Alfonso fût entretemps rentré au Portugal en avion ! Il lit mal la légende d'une carte géographique qu'il réproduit en fac-simile (ainsi que celle de la carte de Pedro Reinel de 1510), interprétant *Insula de S. llaurentio* comme *Insula de S. Vicentio*, et conclut que l'île s'appelait St Vincent avant de s'appeler St Laurent. Il suppose que la carte dite de Cantino (car il l'acheta pour le duc de Ferrara, le récépissé nous est parvenu, mais ne la copia point), qui date d'octobre 1502 et incorpore les informations apportées par les trois premières expéditions portugaises en Inde, se base sur les renseignements fournis par le pilote goudjarati de Vasco da Gama qui, en fait rentra en Inde avec Pedro Álvares Cabral (Gaspar Correia, *Lendas…*, pp. 49 & 153) ; il a, en conséquence, tendence à déceler partout des influences goudjeraties, y compris dans *divi* (génitif de *divus*, « divin, saint », dans l'expression *Insula Divi Laurentii* de l'*Atlas Miller*), où il voit une transcription du goudjerati *diva*, « île » ! À l'encontre de ce que dit Afonso de Albuquerque lui même dans sa lettre de 1507 au Roi, que nous citons ci-dessus, il affirme qu'il découvrit un îlot ou récif en 1503 (en fait en 1504, au retour de l'Inde) et un autre en 1506, ce qui fausse les raisonnements auquels il s'adonne pour les distinguer et identifier exactement. L'erreur la plus grave est, cependant, celle d'attribuer la découverte de Madagascar à Lopo de Abreu, l'un des capitaines de l'armada de Lopo Soares de Albergaria (1504-1505), dont aucune chronique ou document connu n'affirme qu'elle ait touché ou même vu Madagascar ; ce que lui attribuent les instructions de D. Manuel à Cid Barbudo (cf. *supra*) est simplement la découverte d'un récif ou d'un îlot entre le continent et St Laurent, ce qui n'est point la même chose. Enfin, l'auteur ne se rend pas compte qu'il raconte deux fois l'histoire du même incident avec la population locale survenu sur la côte nord-est de Madagascar lors du passage d'une flotte portugaise : la première fois (p. 342), il l'attribue à Lopo Soares et le situe au début de 1504, ce qui n'a aucun fondement, puis (pp. 376 & ss.) ; il l'impute, cette fois correctement, à Fernão Soares, le plaçant en 1506.

On est devant un travail qui, certes, présente quelques éléments positifs, mais qui ne peut être utilisé qu'avec une extrême prudence et en le confrontant aux sources.

Monique Zaini-Lajoubert

La « bonne gouvernance » selon l'écrivain indonésien Abdullah bin Muhammad al-Misri (fin XVIII^e s.-début XIX^e s.)

Abdullah bin Muhammad al-Misri a vécu à la fin du XVIII^e siècle et dans la première moitié du XIX^e siècle**,** à une époque où l'Indonésie était en proie à de grands bouleversements. Sa vie a commencé pendant la période de la Compagnie des Indes orientales (*Vereenigde Oostindische Compagnie*, VOC). Il a assisté à sa dissolution en 1799 et à son remplacement par le gouvernement néerlandais. Il a connu la « période française » (1808-1811) avec le gouvernement du Maréchal Herman Willem Daendels. Ce dernier avait été nommé gouverneur général des Indes orientales par le roi de Hollande, Louis Bonaparte, que son frère, Napoléon, avait chargé de préparer la défense de la colonie en prévision d'une éventuelle attaque anglaise. Il a aussi connu la « période anglaise » (1811-1816) avec le lieutenant général Thomas Stamford Raffles, puis le retour des Néerlandais et divers soulèvements indonésiens. À partir de ce moment-là, les Indes orientales furent directement rattachées au royaume néerlandais pour devenir peu à peu les « Indes néerlandaises ».

Abdullah est l'auteur de cinq œuvres : *Bayan al-Asma'* « Guide des noms » (1809 ou 1810), *Hikayat Mareskalek*[1] « Histoire du Maréchal Herman Willem Daendels » (écrit entre 1813 et 1816), *'Arsy al-Muluk* « Le trône des rois » (1818), *Cerita Siam* « Histoire du Siam » (appelé aussi

1. *Mareskalek* du néerlandais *maarschalk.*

Archipel 78, Paris, 2009, pp. 209-239

Hikayat Raja-raja Siam « Histoire des rois du Siam ») (1823 ou 1824) et *Hikayat Tanah Bali* « Histoire de Bali » (non daté, écrit sans doute en 1824)[2]. Elles appartiennent au courant de renouveau de la littérature malaise traditionnelle, apparu principalement sous l'influence de l'Occident. Ces œuvres sont caractérisées par un certain réalisme. Elles sont généralement datées, leur auteur est souvent connu et sa personnalité s'y reflète. L'écrivain donne son opinion et porte un regard critique sur la société et les systèmes de gouvernement. De nouveaux genres, comme le récit de voyage et l'autobiographie, voient le jour.

Nous avons très peu d'informations sur la vie d'Abdullah. Nous pouvons cependant l'esquisser grâce aux informations que l'auteur donne sur lui-même et à quelques sources extérieures, tout particulièrement l'introduction de W.R. van Hoëvell à l'édition en *jawi* de la *Hikayat Tanah Bali* (1845, pp. 139-142).

Son nom, écrit de diverses manières[3], montre qu'il était de descendance arabe, qu'il portait le titre de Syekh et que son grand-père avait des relations avec l'Égypte[4]. Abdullah vivait à une époque où le nombre d'Arabes établis dans l'Archipel était encore minime[5]. Ils venaient de diverses régions du Moyen-Orient, comme l'Égypte et la Syrie. Ils semblaient jouir d'une grande liberté et d'un grand prestige parmi la population locale du fait qu'ils partageaient la même religion, l'islam. À la fin du XVIII^e siècle, des Arabes avaient même fondé des États à Sumatra et à Kalimantan. À Pontianak, par exemple, le premier sultan arabe incitait ses compatriotes à venir s'établir sur son territoire et à privilégier les marchandises des Arabes au détriment de celles d'autres étrangers (Berg, 1886, pp. 120-121). Ce n'est que dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, lorsque la navigation se fit plus intense, surtout avec l'ouverture du canal de Suez en 1869, que les communautés arabes

---

2. Ces œuvres sont parvenues jusqu'à nous sous la forme de sept documents. Six sont en *jawi*, à savoir des manuscrits *Bayan al-Asma', 'Arsy al-Muluk*, *Hikayat Raja-raja Siam* et *Hikayat Mareskalek*, représenté par deux textes que nous désignerons par HMa et HMb, et le texte imprimé *Hikayat Tanah Bali*. Le dernier document, *Cerita Siam*, est un manuscrit en caractères latins. Le *'Arsy al-Muluk* était jusque-là également connu sous le nom de *Hikayat Mareskalek*, alors qu'il s'agit d'une œuvre différente. Afin d'éviter toute confusion, nous avons jugé nécessaire de lui donner un titre de notre composition, par analogie avec quelques écrits précédents du même genre, comme le *Taj-al Salatin* « La couronne des rois » (1603) et le *Bustan al-Salatin* « Le jardin des rois » (1638). Cf. l'édition critique des cinq œuvres d'Abdullah dans Zaini-Lajoubert (2008).

3. Mis à part Abdullah bin Muhammad al-Misri, on trouve aussi al-Syekh Abdullah bin Muhammad Abu Bakar bin al-Syekh Ibrahim al-Misri, Syekh Abdullah, Abdullah al-Misri, Abdullah.

4. Le *nisbah* « al-Misri » peut signifier que son grand-père était né en Égypte, qu'il y avait étudié ou qu'il lui était arrivé de s'y rendre.

5. Ainsi, à Java et Madura, selon le recensement de Raffles, en 1812/1813, il n'y avait que 621 personnes classées sous la rubrique « Arabs and Moors » (Lombard, Vol. II, 1990, p. 65).

devinrent plus importantes[6]. Leurs membres venaient en majorité d'une seule région, celle de l'Hadramaut, une province du Sud Yémen. Ils perdirent alors peu à peu de leur liberté et furent de plus en plus soumis au contrôle des autorités néerlandaises. Nous avons sur cette période un certain nombre de renseignements et d'études, alors que celle où vivait notre auteur est très mal connue[7].

On sait qu'avant d'aller dans l'archipel indonésien, la famille d'Abdullah s'était établie à Kedah, en péninsule malaise. On sait aussi qu'il est né à Palembang et qu'il a été éduqué dans sa jeunesse à Batavia par son cousin Syekh Abdurrahman bin Ahmad al-Misri (Drewes, 1977, p. 235), un commerçant qui, par la suite, se retira des affaires pour se consacrer à la « science » (surtout l'astronomie et à l'astrologie). C'était un homme très pieux qui avait une grande érudition en islam, célèbre parmi ses compatriotes pour sa piété sévère (Berg, 1886, p. 163). La tendance à l'islam orthodoxe qui se dégage de certaines œuvres d'Abdullah, lui vient sans doute de l'influence de ce pieux cousin. Syekh Abdurrahman n'a, semble-t-il, laissé aucun écrit, mais il avait de nombreux disciples. Il avait de plus de très bonnes relations avec le gouvernement colonial de Batavia. Il est mort en 1847 et fut enterré dans la cour de la mosquée qu'il avait construite (Azra, 1997, p. 250).

À travers Syekh Abdurrahman, Abdullah a des relations familiales avec Sayyid Uthman, un personnage célèbre devenu une sorte de symbole de la communauté arabe des Indes néerlandaises. Sayyid Uthman était le petit-fils de Syekh Abdurrahman (la mère de Sayyid Uthman, appelée Amina, était la fille de Syekh Abdurrahman) (Azra, 1997, p. 253).

Abdullah était à la fois bien intégré dans la communauté arabe, mais aussi assez proche des cercles gouvernementaux de Batavia, et de la société locale. C'est ce qui apparaît dans ses œuvres. On constate qu'il avait une bonne connaissance non seulement de la culture et de l'histoire indonésiennes, mais aussi de la culture arabo-persane et musulmane.

D'une part, il écrit en malais et fait, tout particulièrement dans *Bayan al-Asma'*, *Hikayat Mareskalek* et *'Arsy al-Muluk*, de nombreuses références à l'histoire (ancienne et moderne) et à la culture indonésiennes, surtout javanaises (ex. l'histoire de Mataram, qu'il évoque dans la *Hikayat Mareskalek*

---

6. En 1885, il y en avait 20 000 dans toutes les Indes néerlandaises et en 1905, 30 000 (Lombard, vol. II, 1990, p. 66).

7. Le livre de L.W.C. van den Berg (1886) est resté longtemps la seule étude d'importance sur les Arabes de l'Hadramaut en Indonésie. Depuis les années 1980, on assiste à un renouveau des recherches. Presque toutes cependant ne traitent que des Arabes venus de l'Hadramaut dans la deuxième moitié du XIX^{e} siècle. Parmi les rares études concernant l'époque d'Abdullah, on peut citer l'article de Mary Somers Heidhues (1998).

et à laquelle il consacre un assez long passage dans le *'Arsy al-Muluk*[8]). Sa langue est le malais écrit. Toutefois, on relève dans les dialogues attribués au Maréchal Daendels (cf. Pl. 1), l'emploi du malais parlé de Batavia, s'expliquant sans doute par son souci de rendre le récit plus réaliste et plus vivant. Il connaît la littérature malaise. Dans la *Hikayat Mareskalek* (HMa, p. 44), il fait par exemple référence aux *hikayat* malaises d'origine indienne, comme la *Hikayat Sri Rama*, adaptation du *Ramayana*, quand il dit : « Il est bien connu dans le monde malais qu'il y a très longtemps, quand les rois de Java mouraient en faisant la guerre, ils revenaient à la vie et recommençaient à guerroyer » (*Maka telah masyhur ke tanah Melayu perang raja-raja di tanah Jawa zaman dahulu-dahulu itu, mati di dalam peperangan hidup pula kembali, perang lagi*).

D'autre part, il connaît bien l'arabe. Il donne, tout particulièrement dans le *'Arsy al-Muluk*, un assez grand nombre de citations dans cette langue, accompagnées la plupart du temps de traductions. Il introduit aussi dans le texte malais un certain nombre d'emprunts (ex. *buldan* (pays), *musannif* (écrivain), *nas* (texte), *qil* (celui qui raconte), *ummu-l-buldan* (capitale), *garib* (étranger), *dhihn* (idée, pensée). Il a de même une connaissance approfondie du Coran et des idées des grands personnages du monde arabo-persan.

Abdullah a voyagé à travers l'archipel. De Pare-Pare[9] (Sulawesi), il est allé à Kutai (Kalimantan) (cf. *Bayan al-Asma'*). Il a aussi vécu à Pontianak (Kalimantan) où il avait, semble-t-il, des relations amicales avec le Sultan Syarif Kasim (qui gouverna de 1808 à 1819) et avec un certain nombre de grands de cette ville (cf. *Hikayat Mareskalek*).

Il a également habité à Java : à Batavia, comme on l'a vu, et à Besuki, comme nous l'apprend la *Cerita Siam*. Abdullah participa, en tant que secrétaire non rémunéré, à la deuxième mission au Siam dont le gouverneur général des Indes néerlandaises, le Baron van der Capellen (1819-1826), avait chargé Sayid Hassan bin Umar al-Habsyi, un marchand arabe de Surabaya. À la veille de ce voyage au Siam, en 1823, Abdullah faisait du commerce à Besuki.

Abdullah est resté aussi quelque temps à Bali. Il participa, en 1824, à la mission dans cette île dont Sayid Hassan bin Umar al-Habsyi avait été chargé par le gouverneur général van der Capellen. Après ce voyage, on perd complètement sa trace.

Bien qu'on ne connaisse, ni sa date de naissance, ni celle de sa mort, tout laisse entendre qu'Abdullah bin Muhammad al-Misri était contemporain d'Abdullah bin Abdul Kadir Munsyi (1796-1854). Ce dernier est générale-

---

8. Il parle aussi de Bali (cf. *Hikayat Tanah Bali*) et d'autres régions du monde malais, comme Kedah en Péninsule malaise (cf. *Cerita Siam*).

9. Pour plus de détails sur la lecture de ce terme, cf. Zaini-Lajoubert, 2008, p. 184.

1. Mareskalek (Maréchal Herman Willem Daendels)
Gouverneur général des Indes orientales (1808-1811)
Source : *Archipel* 4, 1972, p. 153.

ment considéré comme le précurseur du courant de renouveau de la littérature malaise traditionnelle. Certaines recherches cependant montrent que d'autres écrivains avaient fait avant lui des tentatives de modernisation. Abdullah bin Muhammad al-Misri est l'un d'entre eux, mais, contrairement à Abdullah Munsyi, il n'est pas connu, bien que ses œuvres soient intéressantes et originales. C'est comme si les auteurs d'ouvrages généraux sur la littérature malaise ne voulaient pas le prendre en compte. Certains mentionnent son nom et/ou quelques-unes de ses œuvres (ex. C. Hooykaas [1947], Teuku Iskandar [1995]), alors que d'autres, l'ignorent (ex. R.O. Winstedt [1939], V.I. Braginsky [2004]). Il en est de même des auteurs d'ouvrages généraux sur l'histoire ou le développement de l'islam en Indonésie. Seul Denys Lombard dans son livre sur *Le Carrefour javanais* (1990) en parle.

Trois des écrits d'Abdullah al-Misri reflètent sa préoccupation de définir des principes de « bonne gouvernance » pour aider les souverains locaux à mieux assumer leur fonction (cf. *Bayan al-Asma', Hikayat Mareskalek* et *'Arsy al-Muluk*). Les deux autres traitent de l'histoire, des coutumes et des cultes de deux régions qu'il a visitées (le Siam et Bali) (cf. *Cerita Siam/Hikayat Raja-raja Siam* et *Hikayat Tanah Bali*) [10]. Contrairement à *Bayan al-Asma', Hikayat Mareskalek* et *'Arsy al-Muluk*, ces textes, sauf rares exceptions, ne sont pas didactiques. L'histoire qu'Abdullah raconte est à la fois réelle (pour ce qui est de la période contemporaine : XVIII^{e}/XIX^{e} s.) et légendaire (en ce qui concerne les temps anciens).

Parmi ces œuvres, ce sont les trois traités de « bonne gouvernance » qui déterminent la place d'Abdullah dans le développement de la littérature malaise. Il est de fait le seul auteur à avoir produit autant d'ouvrages de ce genre. C'est pourquoi nous nous consacrerons tout particulièrement dans cet article à ses trois traités, ou « miroirs des princes ».

Le genre « miroir des princes »

La tradition occidentale, nous dit Redissi, (1998, p. 48) « connaît bien ce genre qu'on réunit sous le titre de Miroir, *Spéculum* ou *Fürstenspiegel* ». Ce genre existe sous une autre forme depuis l'Antiquité, mais son essor se situe au IX^{e} siècle. Ces miroirs des princes concernaient « la royauté, l'art de gouverner » (Redissi, 1998, p. 48).

Dans le monde arabo-persan, ce genre existe depuis le VII^{e} siècle, mais sa grande période se situe aux X^{e} et XI^{e} siècles. Les miroirs des princes sont de

10. *Cerita Siam* (40 p.) est conservé au KITLV, à Leyde, aux Pays-Bas, sous le numéro Cod. Or. 75 et *Hikayat Raja-raja Siam* (51 p.) à la bibliothèque de l'Université de Leyde, sous le numéro Cod. Or. 2011. Pour ce qui est de *Hikayat Tanah Bali* (18 p.), le manuscrit de cette œuvre n'a pas été conservé. Il nous est connu grâce à l'édition en *jawi* qu'en a donné W.R. van Hoëvell en 1845 dans le *Tijdschrift Voor Neêrl.-Indië*, pp. 142-159.

tradition arabe ou persane. Le *Siraj al-Muluk* (1122), de al-Tartushi, est « l'œuvre qui représente le mieux le genre miroir des princes dans la tradition arabe » (*karya terbaik mewakili genre "Mirrors for Rulers" dalam tradisi Arab*), tandis que le *Nasihat al-Muluk* « Conseils aux rois » (rédigé entre 1105 et 1111) de l'imam al-Ghazali, est caractéristique de la tradition persane (Jelani Harun, 2003, pp. 14-15). Ces miroirs des princes sont « une synthèse de traditions diverses qui coexistent sans contradiction apparente, à savoir les traditions grecque, perse, hindoue, arabe et islamique » (Redissi, 1998, p. 48). Quant à leurs auteurs, ils occupaient souvent des positions importantes au palais, comme ministres, conseillers du sultan, secrétaires ou écrivains officiels (Jelani Harun, 2003, p. 16).

À partir du monde arabo-persan, ces miroirs des princes ont été diffusés dans diverses régions du monde comme l'Inde, la Turquie et le monde malais (Jelani Harun, 2003, pp. 15-18). Ce genre, célèbre en Occident et au Moyen-Orient, n'est représenté en Insulinde que par un nombre limité d'œuvres. Celles-ci ne se trouvent quasiment qu'en Indonésie. Dans l'état actuel des recherches, il n'existe en Malaisie qu'un seul miroir des princes. Il s'agit de celui, sans titre, rédigé par Sheikh Dayung, un uléma, sous le règne du sultan Zainal Abdidin III (1881-1918) de Trengganu. Sa date, son lieu de rédaction ou de copie ne sont pas mentionnés. On le connaît cependant sous le titre que lui a donné Siti Mariani Omar, responsable du service des manuscrits malais de la Bibliothèque nationale de Malaisie (Perpustakaan Negara Malaysia), à savoir le *Kitab Nasihat Raja-Raja* (Livre de conseils aux rois) (Jelani Harun, 2003, p. 102).

Les miroirs des princes du monde malais suivent généralement la tradition persane. On le voit, par exemple, par le concept du roi « ombre de Dieu sur terre » impliquant que les hommes doivent aimer et obéir au souverain en tout (Jelani Harun, 2003, pp. 27 et 30).

Jelani Harun (2003) classe les miroirs des princes malais en trois catégories : traductions, adaptations (les plus anciens) et originaux (les plus récents).

Parmi les traductions, il cite deux manuscrits intitulés *Kitab Nasihat al-Muluk* « Livre de conseils aux rois ». Le premier, qui aurait été copié à Aceh et daterait de 1604, serait la traduction d'une œuvre de l'écrivain persan Shaikh Hussain Wa'iz al-Khasifi. Le deuxième, qui daterait de 1700 et dont on ne connaît pas le lieu de copie, serait la traduction en malais du *Nasihat al-Muluk* de l'imam al-Ghazali. Écrit à l'origine en persan, ce texte a été ensuite traduit en arabe. C'est cette dernière traduction, introduite à Aceh vers la fin du XVI^{e} ou au début du XVII^{e} s., qui aurait à son tour été traduite en malais (Jelani Harun, 2006a, pp. xvii-xviii).

Parmi les adaptations, il cite le *Taj-al Salatin* (1603), rédigé par Bukhari al-Jauhari pour le sultan d'Aceh Alauddin Riayat Syah (1586-1604) et le

Bustan al-Salatin (1638), rédigé par Nuruddin al-Raniri pour le sultan d'Aceh Iskandar Thani (1636-1641). Ces deux œuvres, qui font partie des miroirs des princes indonésiens les plus célèbres et les plus anciens, ont été influencées par le *Nasihat al-Muluk* de l'imam al-Ghazali. Selon Vladimir Braginsky (2007), le *Taj al-Salatin* serait la traduction (ou l'adaptation) en malais de la presque totalité de cette œuvre[11]. Le *Bustan al-Salatin* semble, quant à lui, être à la fois un miroir des princes et une sorte d'histoire universelle de l'islam, sans doute la seule œuvre malaise de ce genre (Jelani Harun, 2006b, p. 323). Il aurait peut-être été influencé par la chronique d'al-Tabari (839-923), le *Ta'rikh al-Rusul wa al-Muluk* « Histoire des prophètes et des rois »[12]. Nuruddin al-Raniri cite d'ailleurs le nom de ce grand historien de l'islam d'origine persane dans le deuxième livre de son œuvre qui en comporte sept (Jelani Harun, 2006b, p. 316).

Jelani Harun (2003) place le *Bayan al-Asma'*, « une œuvre », écrit-il, « de Sheikh Abdullah originaire d'Égypte » (*tulisan Sheikh Abdullah berasal dari Mesir*) (p. 86), parmi les adaptations. Il ne sait pas qu'Abdullah est né en Indonésie et écrit en malais. Comme le *Bayan al-Asma'* est l'une des trois œuvres incluses dans le *Kitab Undang-undang Raja Nati* (1876, 105 p.)[13] du Pangeran Syarif Sukma Wirapura ibn almarhum Syarif Jaafar Baqiah, Jelani Harun pense à tort que le *Bayan al-Asma'* a été écrit par Abdullah en arabe et que l'adaptation est de Pangeran Syarif Sukma.

Parmi les œuvres originales, il cite le *Safinat al-Hukkam*, de Sheikh Jalaluddin, écrit pour le sultan d'Aceh Alauddin Johan Syah (1735 à 1760), le *Kitab Nasihat Raja-Raja* de Sheikh Dayung de Trengganu, le *Thamarah al-Muhimmah* (1857) de Raja Ali Haji (1809-1870) de Riau, et le *Kitab Kumpulan Ringkas Berbetulan Lekas* (1910) de Raja Ali Kelana se rapportant à Riau (Jelani Harun, 2003, p. 98). Cette dernière œuvre serait, selon Jelani Harun (2001), le dernier miroir des princes malais connu. Parmi ces miroirs originaux, Jelani Harun ne cite bien sûr aucun des trois émanant d'Abdullah bin Muhammad al-Misri.

---

11. Dans le texte de cette conférence, donnée par Braginsky, en juin 2007, au Dewan Bahasa, dan Pustaka, Kuala Lumpur, on relève une contradiction entre l'affirmation selon laquelle « presque tout le texte du *Nasihat al-Muluk* a été traduit par Bukhari » (*hampir seluruh teks* Nasihat al-muluk *itu diterjemahkan oleh Bukhari*) (p. 7) et les exemples cités, qui montrent qu'il s'agit en fait d'une adaptation.

12. Il existe deux traductions en français de cette chronique, celle de Louis Dubeux (1836) et celle de Herman Zotenberg (1867). Cette dernière a fait l'objet par la suite, et jusqu'à récemment, de plusieurs rééditions.

13. Ces textes se rapportent au sultanat de Kutai. Le premier (pp. 4-72, soit 68 p.) est un recueil de lois et de coutumes (*undang-undang*). Le deuxième (pp. 73-101, soit 29 p.) est le *Bayan al-Asma'*. Le troisième enfin, très court (pp. 102-105, soit 4 p.) contient des passages sur les cadeaux de mariage destinés aux mariées de la famille royale de Kutai, à une époque, semble-t-il, où ce royaume était encore sous l'influence indienne, des histoires relatives aux petits-fils de Mahomet et à l'âge du monde.

Quelques-uns de ces miroirs des princes malais ont donné lieu à une édition critique, comme le *Taj al-Salatin*, le *Thamarah al-Muhimmah*, une partie du *Bustan al-Salatin* et les trois œuvres d'Abdullah al-Misri qui font l'objet de cet article (Zaini-Lajoubert, 1987 et 2008)[14]. Nous pouvons ajouter aussi la traduction malaise du *Nasihat al-Muluk* de l'imam al-Ghazali. Quant aux études sur les miroirs des princes malais, elles sont relativement peu nombreuses. La plus complète est celle de Jelani Harun (2003).

Voyons maintenant quels sont en général la structure et le contenu de ces « miroirs des princes ». Ils commencent par une courte introduction dans laquelle l'auteur indique son nom, ses origines, les raisons pour lesquelles il rédige son œuvre. Il explique quelquefois qu'il écrit à la demande d'un souverain ou d'un autre grand personnage. Il loue aussi Allah, Mahomet et d'autres prophètes (Jelani Harun, 2003, pp. 18-19). L'essentiel de l'œuvre se compose de divers conseils et principes de gouvernance destinés aux dirigeants (rois, ministres, etc.). Dans certaines œuvres, on trouve en plus, par exemple, des passages sur les qualités et les défauts humains, comme la générosité, le courage, la patience, et la cruauté (Jelani Harun, 2003, p. 20). Dans ces « miroirs des princes », la justice (*adil*) (selon l'islam) et l'intelligence (*akal*) sont les attributs fondamentaux des gouvernants (Jelani Harun, 2003, pp. 130, 133).

L'auteur illustre son propos par des citations tirées du Coran et des hadiths, par des paroles d'ulémas, d'intellectuels, souvent données dans l'original, et accompagnées généralement d'une traduction. Il donne aussi des anecdotes, provenant pour la plupart de l'héritage musulman, concernant un héros exemplaire (personnage historique, prophète, calife, roi…), constituant un modèle idéal « pour établir la justice dans la vie sociale et religieuse » (*dalam menegakkan sifat keadilan dalam kehidupan bermasyarakat dan beragama*) (Jelani Harun, 2003, pp. 23-24). Ces anecdotes peuvent aussi se rapporter à un personnage malfaisant, pour montrer ce qu'un dirigeant ne doit pas faire. Les personnages les plus souvent cités sont les prophètes Adam, Mahomet (Nabi Muhammad), Jésus (Nabi Isa), Noé (Nabi Musa), Abraham (Nabi Ibrahim), Salomon (Nabi Sulaiman) ; les quatre califes (Abu Bakar, Umar, Uthman et Ali) ; le roi musulman de la dynastie des Omeyyades (Umayah), Umar ibn Abdul Aziz ; Harun al-Rasyid et Ma'mun al-Rasyid, de la dynastie Abassides (Abbasiyah) ; les sultans Iskandar Zulkarnain, Mahmud Ghaznawi, Ismail Samani ; le cadi Abu Yusuf ; les ulémas Imam Syafii, Imam Hambali et Imam Ghazali ; les soufis Fudhail ibn Iyadh, Sufyan ibn Thawri, Shaqiq al-Balkhi ; les rois de Perse

14. En 1987, nous avons publié l'édition critique de quatre œuvres d'Abdullah bin Muhammad al-Misri. Lors de la réédition (2008), nous avons ajouté celle du *Bayan al-Asma'* dont nous venions d'avoir connaissance, grâce au catalogue de manuscrits d'Asma Ahmat de 1992 et à l'ouvrage de Jelani Harun de 2003.

Nusyirwan et Ardasyir ; et divers personnages comme Hatim Thai, Ibrahim Hajib, Ayaz Khaz (Jelani Harun, 2003, p. 24).

Mis à part Harun al-Rasyid, Ma'mun al-Rasyid, Mahmud Ghaznawi, Abu Yusuf, Imam Hambali, Fudhail ibn Iyadh, Sufyan ibn Thawri, Shaqiq al-Balkhi, Ibrahim Hajib et Ayaz Khaz, ces personnages les plus courants se retrouvent dans les trois « miroirs des princes » d'Abdullah al-Misri (*Bayan al-Asma*', *Hikayat Mareskalek* et *'Arsy al-Muluk*). À noter que les deux derniers présentent, une spécificité, par rapport aux autres miroirs des princes malais. Nous voulons parler de la présence importante de personnages occidentaux auxquels sont attribués des anecdotes parfois très longues. On y parle, par exemple, des gouverneurs généraux des Indes orientales Willem Arnold Alting (1780-1797), Albertus Wiese (1805-1808) et Jan Willem Janssens (1811). Mais, parmi ces personnages occidentaux, le Maréchal Daendels (*Mareskalek*) occupe une place de choix.

Après avoir fait une présentation générale des trois miroirs des princes d'Abdullah bin Muhammad al-Misri, nous étudierons les principes de « bonne gouvernance » qui s'en dégagent.

Les trois miroirs des princes d'Abdullah bin Muhammad al-Misri

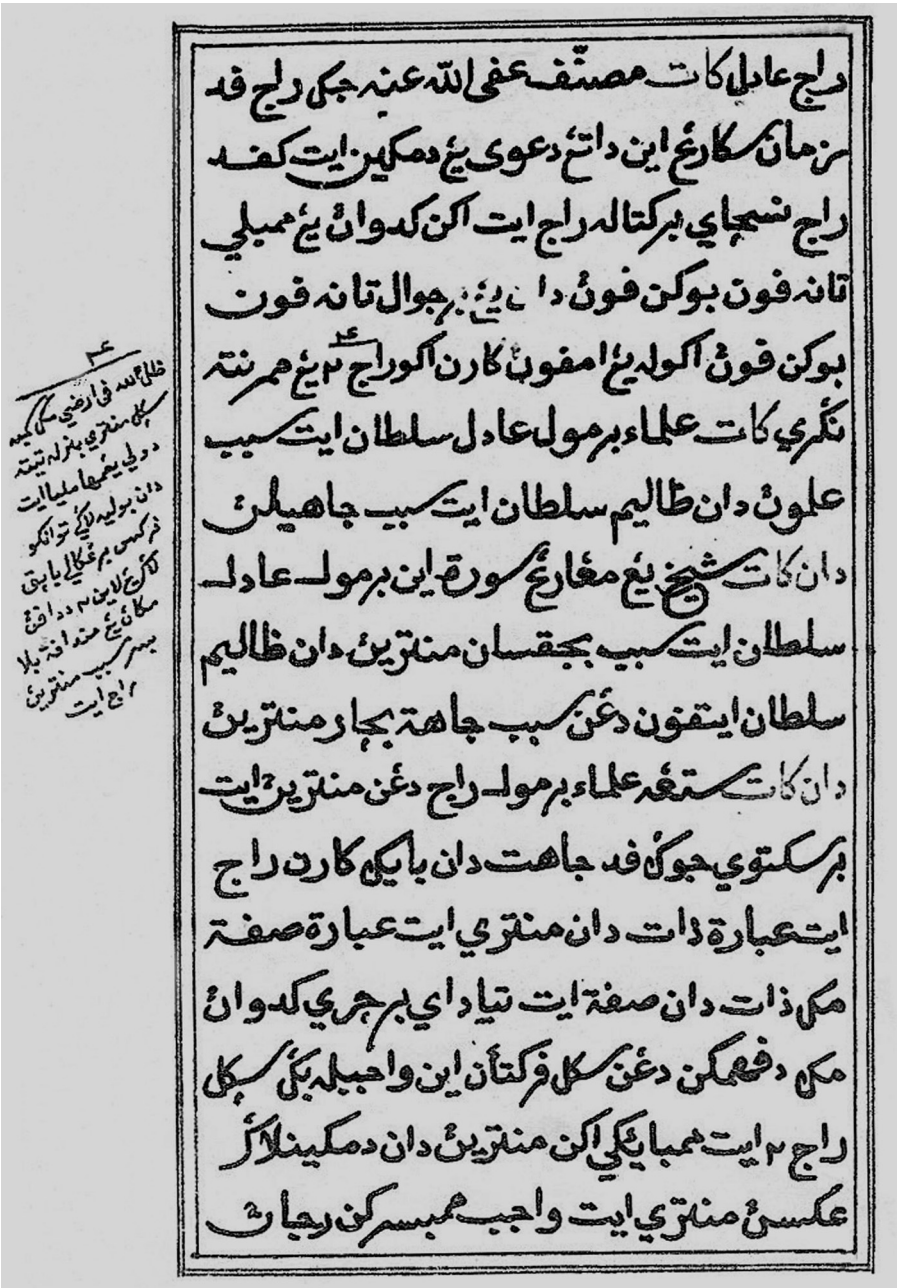
Le *Bayan al-Asma'* (BA) (29 p.), la *Hikayat Mareskalek* (HM) (92 p.)[15] et le *'Arsy al-Muluk* (AM) (86 p.)[16] sont trois œuvres didactiques censées servir de modèles aux dirigeants (des « miroirs des princes » donc), des guides pour les souverains ou des « traités de bonne gouvernance » (*kitab adab ketatanegaraan*), selon l'expression de Jelani Harun (2003). Ces trois œuvres ont entre elles un certain nombre de similitudes et l'on pourrait considérer qu'elles sont le fruit d'une évolution de la maturité politique de l'auteur. Il aurait d'abord écrit un texte assez court, le *Bayan al-Asma'* en 1809-1810 (cf. Pl. 2). Quatre ou six ans plus tard, sa connaissance et ses réflexions sur le monde politique étant plus mûres, il aurait écrit un traité du même genre plus élaboré (HM, entre 1813 et 1816). Plusieurs années après ce deuxième traité, il en aurait produit un troisième, et dernier, encore plus accompli (AM, 1818).

Comme on l'a vu, les miroirs des princes malais se présentent en général comme un recueil de citations intercalées d'anecdotes. Il n'y a ni héros, ni intrigue. Telle est bien la forme du *'Arsy al-Muluk*. Il en est de même du

---

15. Il s'agit du nombre de pages du HMa que nous étudions particulièrement dans cet article. Le HMb a 95 p.

16. *Bayan al-Asma'*, deuxième texte du *Kitab Undang-undang Raja Nati* (cf. note 13), est conservé à la Bayerische Staatsbibliothek de Munich, en Allemagne, sous le numéro Cod malai 7. Les deux manuscrits de *Hikayat Mareskalek* et *'Arsy al-Muluk* sont conservés à la bibliothèque de l'Université de Leyde, aux Pays-Bas, respectivement sous les numéros Cod. Or. 1724, Cod. Or. 2276d et Cod. Or. 6057.



2. *Bayan al-Asma'*
(Cod. malai 7), (1809 ou 1810), p. 79 du *Kitab Undang-Undang Raja Nati.*

Bayan al-Asma', en particulier pour ce qui est de la première partie. La deuxième est un guide concernant les titres à conférer aux subalternes ainsi qu'aux membres de la famille du souverain et son contenu est très différent de celui de HM et de AM. En fait, le titre *Bayan al-Asma'* « Guide des noms » ne convient qu'à cette dernière partie. Elle n'en entre pas moins dans la catégorie des « miroirs des princes », puisque savoir donner à telle ou telle personne le titre approprié fait partie des attributions des rois.

La *Hikayat Mareskalek* (cf. Pl. 3) est aussi constituée de citations et d'anecdotes (bien moins nombreuses que dans *'Arsy al-Muluk*[17], mais généralement plus longues) souvent basées sur des faits réels. Bien que la succession des événements ne soit pas toujours logique, les anecdotes sont disposées de façon à ce que le lecteur puisse suivre le déroulement d'une histoire qui, dans l'ensemble, est celle de Daendels (depuis son arrivée aux Indes orientales jusqu'à son retour aux Pays-Bas). Cette œuvre pourrait être considérée comme une sorte de roman dont Daendels serait le héros. Cependant, à travers ces anecdotes sur ce dernier qu'Abdullah admire (« En vérité, Mareskalek est très intelligent, très instruit et courageux »[18] ; « il gouverne l'univers javanais avec courage et sagesse »[19], dit-il, par exemple), nous avons bien à faire à un miroir des princes, car l'auteur tire de ces anecdotes des principes de gouvernement. Il le dit d'ailleurs lui-même avant de donner la première : « Voici une histoire bonne à connaître, on y trouve de la sagesse et des remèdes pour tous les rois et ceux qui gouvernent pourront prendre modèle sur ce qui y est indiqué »[20]. La structure de l'œuvre le confirme.

Les trois œuvres commencent par une introduction qui s'ouvre sur une assez longue citation en arabe à la gloire d'Allah. L'auteur indique ensuite son nom, puis explique les circonstances dans lesquelles il a été amené à écrire. Dans BA, il raconte qu'en 1809 ou 1810, il est allé de Pare-Pare à Kutai où il a rencontré le sultan Muhammad Salahuddin[21], auquel il avait

---

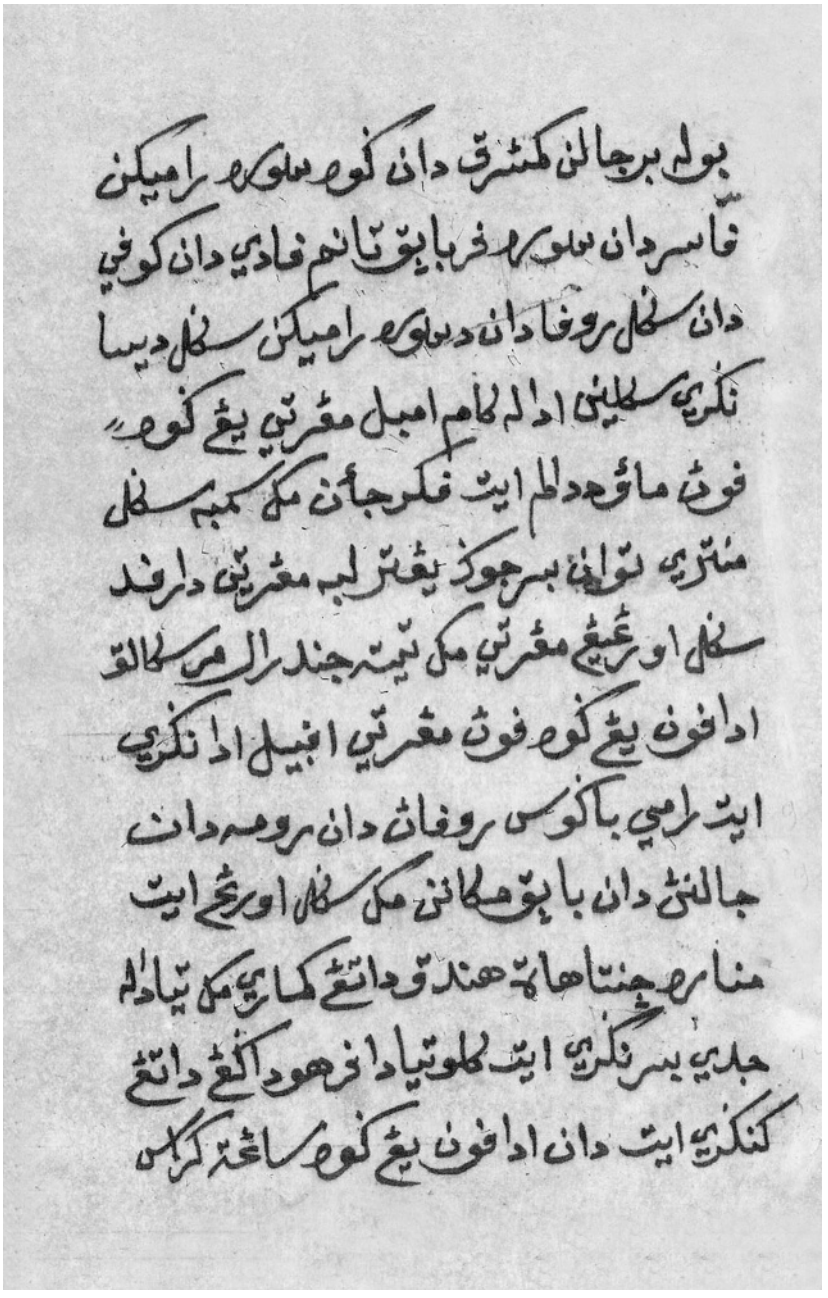
17. Notons que le *Bayan al-Asma'*, très court par rapport aux deux autres œuvres, comprend beaucoup moins de citations et d'anecdotes que la *Hikayat Mareskalek*.

18. "*Maka sesungguhnya Mareskalek itu sangat akalnya dan banyak ilmunya dan gagah berani"* (HMa, p. 43).

19. "*dengan gagah berani dan bijaksana memerintah dunia jagat tanah Jawa"* (HMa, p. 25).

20. "*Ini suatu cetera yang sangat baik diketahui dia, di dalamnya beberapa hikmat dan obat bagi segala raja-raja dan orang yang memerintah negeri, diambil cermin daripada barang yang tersebut di dalam surat ini"* (HMa, p. 3).

21. Ceci correspond à la réalité historique. Quand Abdullah alla à Kutai, en 1809 ou 1810, le sultan Muhammad Salahuddin, âgé alors de 30 ans, avait succédé à son père, le sultan Aji Imbut Muhammad Muslih ud-din bin Muhammad Idris, à sa mort, en 1795. Comme il n'avait que 15 ans, il fut représenté par son oncle, Muhammad 'Ali ud-din bin Aji Imbut Muhammad Muslih ud-din. En 1816, ce dernier s'empara du trône, mais mourut peu après. Muhammad Salahuddin gouverna alors jusqu'à sa mort en 1845.



3. *Hikayat Mareskalek* (HMa), p. 26, (écrit entre 1813 et 1816).

très envie de se dévouer. Comme il n'avait aucun bien à donner au sultan (« je n'ai pas de fortune, je suis pauvre » *fakir ketiadaan arta, orang miskin*) (BA, p. 76), il écrivit un livre pour lui qu'il appela *Bayan al-Asma'* (« il m'est venu à l'idée de rédiger un livre. J'ai appelé mon écrit *Bayan al-Asma'* » *datang terlintas kepada dhihn fakir akan mengarang suatu kitab. Maka aku namakan karanganku ini* Bayan al-Asma') (BA, p. 76). Selon l'auteur, il est préférable d'offrir à un souverain un écrit plutôt que de l'argent, qu'il peut facilement se procurer.

Dans HM, il dit que s'il a écrit cette œuvre, c'est parce qu'il languit du sultan Syarif Kasim de Pontianak et d'un certain nombre d'autres personnages importants de cette ville dans laquelle il a vécu (« j'ai déjà bu l'eau de la rivière de Pontianak » *aku ini telah sudah terminum air Sungai Pontianak*) (HMa, p. 1) et parce qu'il veut « montrer l'habileté des Blancs à gouverner le pays » (*menyatakan bijaksana orang kulit putih memerintah negeri*[22]) (HMa, p. 2).

Dans AM, il explique qu'il a rencontré l'un de ses parents, employé de la mosquée (*khatib*), qui connaît bien la science du droit canon (*ilmu fakih*), la mystique (*ilmu tasawuf*) et la loi coranique (*ilmu syariat*), et ayant vécu dans le petit royaume de Petapahan à Riau. Languissant de Petapahan et de ses dirigeants, pour montrer sa dévotion à leur encontre, il demanda à Abdullah al-Misri de rédiger un traité de bonne gouvernance à leur intention (« un enseignement pour tous les rois qui gouvernent des pays » *ilmu pengajaran akan segala raja-raja yang memerintah negeri*) (AM, p. 1)[23]. C'est ce que fit Abdullah, en se basant, dit-il, sur les paroles des grands ulémas (*Dan tetapi daripada sangat berkehendak saudaraku ini, jadilah aku suratkan dia sedikit juga yang lahir bagiku dari segala perkataan ulama yang besar-besar*) (AM, p. 3). On verra, par la suite, non sans surprise, que Mareskalek (Daendels) est considéré par notre auteur comme l'un de ces ulémas, au

---

22. Comme nous l'avons dit plus haut (cf. note 2), *Hikayat Mareskalek* est connu sous la forme de deux manuscrits (HMa et HMb). Dans notre ouvrage (Zaini-Lajoubert, 1987 et 2008), nous avons choisi d'éditer le HMa et, dans cet article, nous nous basons principalement sur celui-ci. Notons cependant que ces deux manuscrits comportent des différences. En particulier, le HMa semble plus favorable aux Blancs que le HMb. Par exemple, comme on vient de le dire, l'une des raisons pour lesquelles l'auteur écrit HM est de montrer comment les Blancs gouvernent. Dans HMa, il le dit d'une manière positive (*menyatakan bijaksana orang kulit putih memerintah negeri itu*) et dans HMb, d'une manière négative : « montrer avec quelle sagacité et tromperie les Blancs gouvernent et cherchent des profits en pillant en douceur » (*menyatakan arif bijaksana tipu hikmat orang kulit putih mengatur pemerintah negeri dan mencari keuntungan yakni merampas dengan mani*s).

23. L'auteur réitère son intention plus loin dans son texte : « décrire la gloire et la grandeur des rois justes et les malheurs et les destructions causées par un roi cruel » (*membayankan kemuliaan dan kebesaran raja-raja yang adil dan celaka kebinasaan raja yang zalim*) (AM, p. 63).

même titre, par exemple, que l'imam al-Ghazali. Il faut dire que Mareskalek semble bien connaître le Coran puisque, s'adressant à un fils du sultan de Cirebon, il cite en arabe (sans le traduire en malais) le verset 26 du chapitre 3 (cf. AM, p. 56).

À la fin de cette introduction, l'auteur affirme (sauf dans HM), fidèle en cela à la tradition persane des miroirs des princes malais, qu'il faut obéir au roi, qui est le représentant d'Allah sur terre, et l'aimer[24]. Il dit, par exemple, dans BA (p. 74) « Nous avons l'obligation d'être devant lui[25], à savoir d'obéir à tous ses ordres, car Allah l'a placé au-dessus de tous ceux qui sont inférieurs à lui, Allah a fait de lui le *zill Allah fi al-'alam,* le représentant d'Allah pour gouverner tous les sujets d'Allah placés sous sa juridiction »[26] et dans AM (p. 2) « Les hommes ont le devoir d'aimer leur roi et de le servir et son peuple ne doit pas le haïr et s'opposer à ses ordres »[27].

Après cette introduction, Abdullah entre dans le vif du sujet : donner des conseils de bonne gouvernance.

La « bonne gouvernance » selon Abdullah bin Muhammad al-Misri

Nous regrouperons les principes de bonne gouvernance des trois miroirs des princes d'Abdullah sous quatre rubriques : Justice, intelligence et science, trois qualités essentielles des rois ; Autres qualités des rois ; Obligations réciproques entre le roi et ses sujets ; La prospérité du pays, clé du pouvoir du dirigeant.

Justice, intelligence et science, trois qualités essentielles des rois

La justice est la qualité primordiale du roi. « Il vaut mieux qu'un roi soit juste une fois par jour, dit Abdullah, qui cite Mahomet, plutôt que de faire ses dévotions pendant soixante-dix ans. » *(Adil raja itu pada sehari sekali*

---

24. L'auteur émet cependant un peu la même idée plus loin dans HMa (p. 42), lorsque, Mareskalek, s'adressant au fils du sultan de Cirebon, donne la citation suivante en arabe tirée du Coran (sans sa traduction en malais) que nous venons de mentionner, à savoir : « O Dieu ! Souverain de la Royauté ! Tu donnes la royauté à qui Tu veux et Tu arraches la royauté à qui Tu veux. Tu élèves qui Tu veux et Tu abaisses qui Tu veux. En Ta main est le bonheur. Sur toute chose, Tu es omnipotent » (*Le Coran*, 3 : 26).

25. C'est-à-dire le sultan Muhammad Salahuddin.

26. "*Maka wajiblah kita berhadapan dengan baginda itu, yakni menurut barang perintahnya karena ia telah dilebihkan Allah taala daulatnya ketinggian darjat daripada segala orang yang kurang daripadanya, telah dijadikan Allah taala ia* zill Allah fi al-'alam*, jadi khalifah ganti Allah taala pada pihak menghukumkan segala hamba Allah yang di dalam negeri perintahnya itu*".

27. "*Bahwasanya fardu atas manusia mengasihi rajanya itu dan berbuat bakti kepada rajanya dan tiada harus bagi mereka segala rakyatnya bencikan rajanya dan bantahan daripada segala perintah rajanya itu*".

terlebih baik daripada ibadat tujuh puluh tahun) (AM, p. 10)[28]. Allah porte aux nues les rois justes, comme Umar ibn Abdul Aziz, de la dynastie des Omeyyades, par exemple. Un seul bienfait (*amal*) de l'un de ces rois équivaut à la totalité des bienfaits de l'ensemble de son peuple et une seule de ses prières à celles de soixante-dix mille prières de son peuple. Seul les rois justes qui ont fait toutes leurs dévotions à Allah connaîtront la grandeur et la gloire au paradis.

La justice est primordiale, car sans elle, un royaume ne pourrait exister : « On ne peut devenir un sultan qui gouverne un pays, dit Abdullah par la bouche de Daendels (Mareskalek), que s'il a sous ses ordres de nombreux ministres, il ne peut y avoir beaucoup de gens sous l'autorité du roi que s'il est riche et le roi ne peut être très riche que si le pays est peuplé, or, le pays ne peut être peuplé que si le sultan qui le gouverne est juste »[29]. De plus, si ce royaume est dirigé par un souverain juste, il n'aura pas d'ennemi et il ne connaîtra donc jamais la guerre.

Mais qu'est-ce qu'un roi juste (*adil*) ?

C'est, comme le disent, selon l'auteur, un grand nombre d'ulémas, un roi qui ne fait pas à autrui ce qu'il n'aimerait pas qu'on lui fasse (*Dan tiap-tiap barang yang tiada disukai dengan dia bagi dirinya tiada disukai dia bagi seorang yang lainnya itu*) (AM, p. 13). Un tel roi est même considéré comme parfait, aux dires de l'iman al-Ghazali, s'il parvient à rassembler des gens de toutes sortes : riches, pauvres, célèbres, inconnus, de la même famille ou non.

Le roi juste obéit à Allah. On s'en aperçoit, entre autres, s'il prie le vendredi à la mosquée[30]. Ceci est très important. En effet, seuls « les rois justes qui ont peur d'Allah et ceux qui auront accompli tous leurs devoirs religieux obtiendront la grandeur et la gloire au paradis » (*raja-raja yang adil yang takut akan Allah taala itu dengan mengerjakan segala amal yang saleh itu, mendapat kebesaran dan kemuliaan di dalam hari akhirat itu adanya*) (AM, p. 69).

---

28. Dans le *Nasihat al-Muluk* de l'imam al-Ghazali, on trouve cette phrase (p. 118), mais énoncée un peu différemment et avec un sens légèrement divergeant (« ce jour-là » dans le *Nasihat al-Muluk,* au lieu de « une fois par jour » dans AM : "*Adil raja pada hari yang satu itu terlebih utama daripada bakti tujuh puluh tahun*" (Il vaut mieux qu'un roi soit juste ce jour-là, plutôt que de faire ses dévotions pendant soixante-dix ans) (Jelani Harun, 2006a, p. 14).

29. "*Tiada boleh jadi sultan memerintah negeri itu melainkan dengan menteri banyak orang yang di bawah kerajaannya, maka tiada boleh ada orang banyak di bawah raja itu melainkan dengan harta raja, dan tiada boleh raja itu banyak hartanya melainkan dengan ramai negeri itu, maka tiada boleh ramai negeri itu melainkan dengan adil sultan itu memerintah kerajaan negerinya itu"* (HMa, p. 53).

30. "*Adalah setengah alamat negeri yang adil itu dilihat pada hari Jumat, jika ada rajanya di dalam mesjid sembahyang"* (AM, p. 18).

C'est ensuite un roi qui applique la loi coranique à la lettre. Un roi ne doit pas infliger une peine supérieure ou inférieure à la loi d'Allah, sinon il ira en enfer. L'auteur illustre ce principe en rapportant un épisode que racontent, selon lui, les ulémas, à savoir que, le jour du jugement dernier, les anges amèneront les rois devant Allah et leur demanderont de Lui rendre des comptes, car ils sont Ses représentants sur terre. Allah reprochera à l'un deux d'avoir jugé l'un de Ses sujets, qui avait enfreint Ses ordres, plus sévèrement que Sa loi. Il reprochera à un autre d'avoir condamné certains de Ses sujets à une peine moins sévère que Sa loi. Ce dernier lui répondra que c'est parce qu'il avait pitié d'eux. Comme l'un n'avait commis qu'un petit vol, il n'avait pas le cœur à lui couper la main. Quant à l'autre, qui avait eu des relations sexuelles hors du mariage, ce qui, selon lui, était bien peu de choses, il n'avait pas pu le condamner très sévèrement[31].

Un roi juste, c'est aussi un roi qui n'essaye pas de tirer profit de l'affaire qu'il juge. Abdullah donne comme exemple de ce principe une anecdote relative au roi de Perse, monté sur le trône en 531, Nusyirwan Adil (Nusyirwan le Juste), que l'on trouve dans *Bayan al-Asma*' (pp. 6-7) et dans *'Arsy al-Muluk* (pp. 53-54) (cf. Pl. 4), mais énoncée d'une manière différente. Elle raconte qu'une personne ayant acheté un terrain y a découvert une jarre remplie d'or. L'acheteur apporte cette jarre au vendeur sous prétexte que c'est le terrain qu'il a acheté et non pas l'or. Le vendeur, pour sa part, la refuse, répliquant que, puisqu'il est maintenant le propriétaire de cette terre, la jarre lui appartient. Ne parvenant pas à se mettre d'accord, ils vont alors porter l'affaire devant le roi Nusyirwan Adil. Puisque l'une des parties a un garçon et l'autre une fille, le roi leur propose de marier leurs enfants pour que la jarre reste dans la famille. Abdullah conclut son anecdote en affirmant que, de nos jours, un roi n'aurait pas jugé cette affaire ainsi. Il aurait certainement profité de l'occasion, en disant que cette terre n'appartient à aucune des deux parties, mais à lui, le roi, montrant ainsi sa toute puissance et manifestant en quelque sorte un abus de pouvoir.

Une autre qualité essentielle des rois justes est l'intelligence (*akal*). Cette intelligence, les rois ne pourront l'acquérir qu'en consultant les « gens instruits » (*orang yang berilmu*) (AM, p. 16) qui leur donneront enseignements et conseils. Ces gens instruits, ce sont en fait, pour l'auteur, les ulémas. Et quand ces rois seront avec ces ulémas, ils devront, comme le sultan Iskandar Zulkarnain (c'est-à-dire Alexandre le Grand)[32], faire semblant d'être

31. On retrouve cette citation rédigée un peu différemment dans le *Nasihat al-Muluk* de l'imam al-Ghazali (p. 121) (Jelani Harun, 2006a, p. 18).

32. Il est le héros de *Hikayat Iskandar Zulkarnain*, une épopée adaptée en malais de l'arabe ou du persan. Elle relate l'islamisation du monde par ce personnage et ses aventures extraordinaires.

4. *'Arsy al-Muluk* (Cod. Or. 6057), (1818), p. 22.

stupides, car s'ils affichent leur intelligence, personne ne voudra leur enseigner quoi que ce soit.

On voit donc que justice, intelligence et science sont inséparables, car si un roi possède l'intelligence et la science, il est forcément juste. Comme le dit Yunan, le premier ministre du roi Nusyirwan, ce qui fait la grandeur d'un roi « c'est le bout de sa plume quand il écrit avec savoir et intelligence » (*dengan ujung kalam yang menyurat dengan ilmu dan akal*) ; on peut dire alors que c'est un roi juste (*dan yaitu adil raja itu*) (AM, p. 19). L'auteur montre aussi combien le savoir et l'intelligence sont importants en citant ce qu'aurait dit Aristote (Aristatalis) au roi Iskandar Zulkarnain. Selon Aristote, tous les rois gouvernent avec trois choses : la plume, l'encre et le papier (cf. AM, p. 78).

Autres qualités des rois

Parmi les autres qualités des rois, citons la générosité, comme on la trouve chez Hatim al-Thai, un chevalier et poète de l'époque de la *jahilliah* (l'« ignorance », la période avant l'islam), l'éloquence, comme le montre le poète arabe Imrul al-Kais, la bonté, caractéristique de Abi Talib, le père du calife Ali. La reconnaissance est aussi l'une de ces qualités. Comme le disait le Sultan Iskandar Zulkarnain, « je suis reconnaissant envers quiconque me fait du bien » (*aku membalas atas barang siapa yang berbuat baik kepadaku, dengan banyak daripadanya baik aku balas akan dia*) (AM, pp. 20-21).

Citons encore la modération dans tout jugement et tout acte (*maka yang sebaik-baik pekerjaan itu dengan pertengahan juga*) (AM, p. 43). Cette modération revêt plusieurs formes. Par exemple, un roi ne devra pas sous-estimer et trop haïr ses ennemis, ne pas surestimer et trop aimer ses amis, car, un jour, ses ennemis pourront devenir ses amis et inversement. Il ne devra pas se mettre rapidement en colère envers ses sublaternes, ne pas trop les haïr et ne pas trop les aimer non plus. Si des gens font des erreurs, il ne devra pas laisser immédiatement épancher sa colère. Un exemple à ne pas suivre dans ce cas est celui de Mareskalek. C'est ainsi que, quand le fils du sultan de Cirebon vint se plaindre auprès de lui, car il avait donné à un homme ordinaire, Bapa Selamat, le titre de Pangeran, réservé aux fils de *priayi*[33], Mareskalek entra dans une grande colère. Il « se leva, dépité, tapa des pieds, jeta son chapeau, et le frappa contre la table »[34].

La modestie est une qualité très importante. Un bon roi ne doit pas se croire le meilleur (*melihat kelebihan dan kemuliaan dan kebesaran dirinya*) (AM, p. 44). Pour montrer que ce défaut est détestable, l'auteur donne une

---

33. Personnages de haut rang.

34. "*berdiri, berentak-rentak dengan kedua kakinya kodratnya serta membuangkan cepiau, dipukul ke atas meja*" (HMa, p. 39).

anecdote relative au sultan Sulaiman ibn Daud. Alors qu'il voyageait sur un tapis volant pour observer ce qui se passait en bas, il se dit que c'était à lui qu'Allah avait donné le plus grand royaume (*Tiada seseorang raja-raja yang dikaruniakan Allah taala kerajaannya dan kebesaran dunia ini yang terlebih daripada aku*) (AM, p. 65). N'aimant pas cette manifestation d'orgueil, le tapis faillit le faire tomber dans le vide.

L'auteur montre aussi à plusieurs reprises l'orgueil de Mareskalek. Dans l'épisode sur Bapa Selamat que l'on vient de citer, Mareskalek dit au fils du sultan de Cirebon : « Un imbécile et un endormi comme toi n'a pas à me donner des leçons à moi qui suis éveillé et intelligent »[35]. Dans l'épisode concernant la construction d'une forteresse entre Java et Madura (cf. HMa 49-50) qui correspond à un fait réel, puisque Daendels avait fait construire cette forteresse pour surveiller le détroit de Madura en prévision d'une attaque des Anglais, Mareskalek est particulièrement arrogant à l'égard de ses ministres et des *priayi*. Ceux-ci étaient venus le voir, car ils s'étonnaient de cette construction, pensant qu'un pays aussi puissant que Java, gouverné par quelqu'un comme lui, ne pouvait pas être attaqué. Pour leur montrer à quel point ils étaient stupides et lui intelligent, Mareskalek leur répondit de la manière suivante : « Les gens sont comme des buffles, ils font tout ce qu'on leur ordonne, transporter du bois et des pierres, voilà ce que peuvent faire les imbéciles. Les gens intelligents ne bougent ni les mains ni les pieds, leur esprit monte vers le ciel et descend sous la terre. On ne peut donc pas sous-estimer une personne très intelligente, et ça ne sert à rien d'avoir des milliers de gens s'ils sont aussi imbéciles que vous à qui j'ordonne de porter du bois et des pierres... Ne voyez-vous donc pas que moi seul je peux gouverner des millions de gens ? Vous êtes tous comme des buffles à qui j'ordonne de porter du bois et des pierres, c'est parce que je suis beaucoup plus intelligent que vous, imbéciles que vous êtes »[36].

Dans l'épisode concernant la grande route également (cf. infra), Mareskalek répond aux *kiyahi*[37] et aux *santri*[38] qu'ils sont des imbéciles, que

---

35. "*Lu terlalu bodoh, orang tidur mau mengajar sama gua orang yang jaga lagi cerdik*" (HMa, p. 39).

36. "*Maka segala orang banyak itu seperti kerbau, barang yang disuruh itu dikerjanya, memikul kayu dan batu itulah yang boleh dikerjakan orang yang bodoh itu. Maka segala orang yang cerdik itu, tangan kakinya berdiam, akalnya berjalan naik ke langit turun ke bawah bumi. Maka itulah tiada boleh dipercapak-capak orang yang seorang itu kalau besar akalnya, dan tiada berguna orang yang beribu-ribu itu kalau bodoh seperti lu sekalian yang gua suruh pikul kayu dan batu... Tiadakah lu lihat gua seorang diri dapat memerintah orang berpuluh ribu laksa ? Seperti kerbau lu sekalian, gua suruh pikul kayu batu daripada akal gua terlebih besar daripada lu segala orang yang bodoh*" (HMa, pp. 49-50).

37. Maîtres en religion.

38. Musulmans pratiquants.

lui est beaucoup plus intelligent qu'eux. Cet orgueil a même conduit Mareskalek à sa perte. Peu après s'être fait appeler *Susuhunan*, alors que ce titre est strictement réservé aux neuf saints qui ont introduit l'islam à Java, son gouvernement a pris fin.

Un bon exemple de modestie est, pour l'auteur, celui du sultan de Pontianak, Syarif Kassim al-Kadri, avec qui, comme on l'a vu, il aurait eu des relations amicales. Pour lui, c'est un grand roi, qui dirige un pays riche possédant des diamants et de l'or. Pourtant, « Il ne se croit pas le plus fort, car il discute de tout ce qui concerne son peuple » (*Maka tiada baginda itu melihat kemuliaan dan kebesaran dirinya, maka dibicarakan oleh baginda itu segala hal rakyatnya*) (AM 66). Ce qui montre que, pour les rois, la concertation (*mufakat*) (avec les gens, les ministres, les autres rois, les ulémas) est primordiale. Son absence peut entraîner des conséquences fatales. Ainsi, par exemple, un autre camp pourra profiter d'une confrontation entre deux rois et occuper leur pays. C'est ce que les Blancs ont fait. Comme les rois locaux, « les rois à la peau noire » *raja-raja kulit hitam*, ne discutaient pas entre eux, ils les ont excité les uns contre les autres et ont ainsi facilement réussi à les dominer. « Les Blancs, dit l'auteur, ont pratiqué cette science à notre époque pour dominer les rois à la peau noire, il leur a été très facile de les dominer et de les monter les uns contre les autres, car il ne se concertaient pas »[39]. « Si tous les rois s'étaient concertés, dit-il encore, Java n'aurait certainement pas été gouverné par les Néerlandais »[40]. On peut citer aussi un autre exemple, celui de Syekh Siraji[41] qui rencontra, un jour, un roi de Bagdad qui avait perdu son royaume, car, se croyant le plus fort, il avait refusé toute concertation.

Autres caractéristiques du bon roi : prendre ses responsabilités et être ferme dans ses convictions. Il devra ainsi gouverner lui-même, ne pas permettre à ses ministres de le faire à sa place et ne pas se laisser influencer par ses ministres, ses enfants et surtout pas par son épouse. On peut dégager ces principes essentiellement de l'anecdote relative à Mareskalek qui, un jour, rassembla les capitaines pour leur demander comment gouvernaient les rois locaux (cf. HMa, pp. 56-61 et AM, pp. 47-49). D'après leurs réponses, on peut en conclure que, le plus grave, pour un dirigeant, c'est de se laisser dominer par une femme. En effet, c'est à cause de cela que Mareskalek peut

---

39. "*Adalah ilmu ini telah diamalkan oleh orang kulit putih memerintah raja-raja kulit hitam pada zaman kita ini, maka sebab sangat mudahnya diperintahnya itu dengan karena tiada mufakat antara mereka itu raja-raja kulit hitam itu, jadi sangat mudah diperintahnya dan diadukannya antara mereka itu bersalah-salahan supaya ada ia jadi kadi di atas antara mereka itu sekalian"* (AM, pp. 6-7).

40. "*Jika mufakat segala raja-raja di tanah Jawa ini niscaya tiada boleh tanah Jawa diperintah oleh Wilanda"* (AM, p. 78).

41. Peut-être Abū Nasr al-Sarrāj al-Tūsi (selon G. Bowtell, 1973).

sans problèmes contrôler Java. « Je peux facilement gouverner les Javanais, dit Mareskalek, car ils ne font rien sans demander si cela plaît à leur femme, alors qu'Allah ne leur a pas donné assez d'intelligence »[42]. Ce n'est pas la première fois que l'auteur émet des opinions misogynes. On trouve, par exemple, une autre citation de ce genre dans AM (pp. 67-68) : « Un homme glorieux n'est pas vaincu par une femme et un homme méprisable est vaincu par sa femme »[43]. Citons aussi ce que disent, selon l'auteur, une partie des ulémas : « Toute science et toute intelligence sont égorgées entre les deux jambes des femmes » (*Bermula segala ilmu dan akal itu tersembelih di antara dua belah paha perempuan*) (AM, p. 77). Si l'auteur émet de telles idées misogynes, c'est sans doute parce que, enclin à l'orthodoxie et, connaissant bien le Coran, il est imprégné de son enseignement concernant la gent féminine. Il est dit dans le Coran, que les hommes sont supérieurs : « Les hommes ont autorité sur les femmes du fait qu'Allah a préféré certains d'entre vous à certaines autres, et du fait que [les hommes] font dépense, sur leurs biens [*en faveur de leurs femmes*] » (*Le Coran* 4, 34).

Parmi ces qualités nécessaires à un bon gouvernant, citons pour terminer, une grande capacité de travail. Ce n'est pas, selon l'auteur, une qualité des rois autochtones. Il le montre dans l'anecdote relative à la grande route que Daendels avait fait construire à Java. Cette route traversait l'île d'est en ouest, de Anyer à Panarukan, et s'étendait sur 1000 km (cf. HMa, pp. 28-36 et AM, pp. 73-76). Selon cette anecdote, les *kiyahi* et les *santri* vinrent, un jour, se plaindre à Mareskalek, car le chef du village leur avait ordonné d'aller avec les autres « couper » (*memotong*) le mont Megamendung. Jamais, jusque-là, ils n'avaient fait une chose pareille, car leur devoir est de prier, de jeûner et de lire le Coran. Ils demandèrent donc à Mareskalek de les en dispenser. Mais celui-ci leur répondit en souriant, avec un visage « doux amer » (*masam manis*) et avec une logique implacable, que s'il dispensait tous les musulmans, personne ne travaillerait pour lui, car tous les Javanais le sont. Tout en se moquant d'eux, il leur ordonna d'aller au pied de ce mont et de prier pour que tous les djinns et le diable s'enfuient, car ils sont la cause de nombreux morts[44]. De plus, ajouta-t-il, cette grande entreprise ne servira pas qu'à lui, mais à tout le monde.

Cette anecdote est, pour l'auteur, un prétexte pour critiquer les dirigeants autochtones, leur disant (directement ou par l'intermédiaire de Mareskalek)

---

42. "*Gua yang boleh dengan kemudahan memerintah orang Jawa ini sebab tiada suatu pekerjaan melainkan bertanya kesukaan bininya, maka yang perempuan itu kurang akal dijadikan Allah itu akal perempuan*" (HMa, pp. 58).

43. "*Adapun laki-laki yang mulia itu tiada dikalahi oleh perempuan dan laki-laki yang hina itu dikalahi oleh istrinya*" (AM, pp. 67-68).

44. En réalité, les autochtones furent obligés de construire cette route. Ce travail dura deux ans et beaucoup de travailleurs moururent.

qu'ils ne travaillent pas assez, et pensent surtout à se distraire. Ils leur reproche de « dormir à n'importe quel moment, avec des femmes sous la même moustiquaire, chose qui annihile le plus l'intelligence »[45]. Ce n'est pas comme les Blancs, poursuit-il, qui eux « n'aiment pas du tout dormir avec des femmes, chose préjudiciable aux rois »[46].

Les rois autochtones chassent le cerf, les muntjacs, et pêchent. Ils jouent aux échecs, lisent des *hikayat* et des *syair*[47]. En un mot, ils ne savent pas gouverner. « Les seuls à pouvoir gouverner avec habileté », ce sont, selon Abdullah, « les Blancs » (*Maka yang bijaksana memerintah negeri itu bangsa orang kulit putih*) (HMa, pp. 34-35). L'auteur émet également l'idée de l'inutilité des échecs, de la chasse et de la pêche, dans un autre passage, avec cependant quelques explications supplémentaires : « Si l'on dit qu'en jouant aux échecs, on devient plus intelligent et que l'on apprend les règles de la guerre », explique-t-il, « c'est un mensonge, car personne ne fait la guerre comme aux échecs. Et dire que chasser, lancer des flèches et tirer sur une cible est un plaisir, est faux aussi, car personne n'aime courir et il n'y a pas d'endroit agréable que ce soit dans la forêt ou dans la mer » [48].

Obligations réciproques entre le roi et ses sujets

Un roi devra réfléchir avant de s'exprimer en public et ne pas parler trop longtemps. L'auteur illustre l'idée de la brièveté des paroles et des écrits en donnant, par exemple, l'anecdote suivante. Lorsque le sultan Iskandar Zulkarnain voulait écrire une lettre, il appelait sept secrétaires intelligents. L'un d'eux la rédigeait d'abord, puis le sultan ordonnait aux autres de la raccourcir chacun à son tour. Ainsi, si une lettre avait au départ treize lignes, il n'en restait plus que trois. Pour le sultan un écrit court est plus chargé de sens qu'un long (*perkataannya itu pendek maknanya bertambah-tambah panjang*) (BA, p. 82). La même idée est également développée à travers une citation d'Ibn al-Muqaffa, le traducteur de *Kalilah wa Dimmah* du pehlevi en arabe. Il y est indiqué que le roi de l'Inde (*Negeri Hindia*) trouvait le livre

---

45. "*Maka yang terlebih membunuh akal itu, orang yang sangat tidur dengan tiada waktunya dan lagi bersama-sama satu kelambu dengan perempuan"* (HMa 34-35).

46. "*Segala orang kulit putih tiada sekali-kali suka tidur bersama-sama perempuan itu, yakni jadi kerugian atas raja-raja negeri*" (HMa, p. 35).

47. Genres de la littérature malaise ancienne. Un *hikayat* est une longue histoire en prose et un *syair* un long poème composé de quatrains à rimes égales.

48. "*Dan jika dikata orang adapun dengan bermain-main catur itu menambah akal dan mengetahui perintah di dalam peperangan, maka kata itu dusta karena tiada ada orang yang berperang itu seperti peperangan catur itu. Dan jika dikatanya dengan berburu dan menghela panah dan menembak sasaran menyukakan hati, maka itu pun dusta juga karena tiada orang yang suka itu berlari-lari dengan pekerjaan dan tiada pula tempat kesukaan itu di dalam hutan dan di dalam laut"* (AM, pp. 34-35).

religieux (*kitab*) trop long. Il fit venir alors tous les théologiens (*pendeta*) et leur demanda de le réduire à quatre « mots » (*kata*) : pour les rois, être justes, pour le peuple, servir, pour le désir, se retenir de manger entre les repas, et pour les gens, ne pas se croire supérieurs aux autres. Si les rois parlent longuement devant les gens et qui plus est sur le ton de la plaisanterie, « ils perdent leur côté extraordinaire » (*menghilangkan hebat bagi raja-raja itu*) (AM, p. 33). Or il y a tout intérêt à ce qu'ils le conservent, pour que les gens continuent à leur obéir et à les glorifier. D'ailleurs, ces derniers doivent tout faire pour que le roi soit grand et glorieux, car si tel est le cas, ils en retireront bienfaits et joies.

Une condition essentielle pour que le roi soit servi avec sincérité par ses sujets est qu'ils ne le craignent ni le détestent. C'est dire que le roi doit avoir de la « compassion pour son peuple » (*mengasihani akan rakyatnya*) (AM, p. 5) et ne pas lui faire du mal (*keras menyakiti segala rakyatnya itu*) (AM, p. 5). Il ne doit pas être cruel (*zalim*). C'est ce genre de rois qui sera le plus torturé le jour du jugement dernier (*Yang terlebih sangat mendapat siksa pada hari kiamat itu*) (AM, p. 8). S'il a les qualités que l'on vient d'indiquer, alors c'est un bon roi. Il aura des amis sincères lui marquant de l'affection et qui lui seront utiles tant ici-bas qu'au paradis.

De leur côté, les sujets devront parler devant le roi avec « conviction » (*bersungguh-sungguh hati*) (BA, p. 81), en baissant légèrement la tête et en employant de courtes phrases, mais pleines de sens. Ils ne doivent pas s'amuser devant lui, car cela diminuerait son prestige, sauf s'il le permet (cf. BA, pp. 81-82). Ils doivent être polis, ne pas plaisanter, et ne pas parler de ce qu'ils ne connaissent pas. De plus, ils ne doivent pas demander trop de choses au roi et ne faire ce qui leur est permis qu'au moment approprié.

Voyons maintenant quelles devront être en particulier les relations entre le roi et ses ministres. Les ministres devront posséder un certain nombre de caractéristiques essentielles pour qu'ils puissent conseiller le roi efficacement. Il ne devront pas être avides (*tamak*), malveillants (*jahil*) ou cruels (*zalim*), mais intelligents (*berakal*) et sages (*bijaksana*). Un jeune (*orang muda*), c'est-à-dire quelqu'un ayant entre quarante et soixante ans, ne pourra pas devenir ministre. Comme le dit Yunan, premier ministre du roi Nusyirwan, même si un jeune « est intelligent, il ne sera pas assez entreprenant, car, il n'a pas de capacités d'écoute et d'observation suffisantes » (*jika ada baginya akal sekalipun, tiada ia pada mencoba yakni kurang penengarannya dan penglihatnya orang muda itu*) (AM, p. 24). Un ministre devra donc être « vieux » (*tuha*), c'est-à-dire avoir plus de soixante ans. Si les ministres sont « sages », ils n'inciteront pas le roi à combattre, car, selon le roi Nusyirwan, « faire la guerre n'est jamais une bonne chose, elle fait disparaître tout honneur » (*yang berperang itu pada segala hal pun tiada baik, menghilangkan segala hormat*) (AM, p. 26). Cependant, si le pays est

attaqué, on sera bien obligé de la faire pour se défendre. En définitive, le roi et les ministres sont complémentaires. Ils se corrigent et se font progresser mutuellement. Les ministres devront tout particulièrement veiller à ce que le roi ne prenne pas de « décisions contraires à la *syariah* » (*dicela oleh syarak*) (BA, p. 60).

Un roi devra savoir conférer des titres. Cette question est traitée par notre auteur uniquement dans la deuxième partie de BA. Abdullah dresse en quelque sorte pour le sultan de Kutai la liste très détaillée des titres qu'il se doit de donner aux membres de sa famille et à ses subalternes.

Ces titres tiennent compte du lien de parenté avec le sultan, des tâches, de la fonction occupée, du rang, des actes accomplis et des caractéristiques physiques. En voici quelques exemples. Pour ce qui est de la famille du sultan, on trouve les titres de *Pangeran Ratu* (Fils aîné du sultan qui lui succèdera après sa mort), de *Ratu Wasitadipura* ou *Ratu Maduraningrat* ou *Ratu Juwitanegara* (Fille du sultan sachant bien parler), de *Galuh Puspaningrat* ou *Putri Puspaningrat* (Fille du sultan ayant pour mère l'épouse principale du sultan), de *Pangeran Padmanegara* (Fils de roi au très beau visage) ou de *Pangeran Mangkuputra* (Frère du défunt sultan qui gouverne pendant la minorité de son successeur). Parmi ceux conférés aux subalternes, figurent *Patih Natanegara Perana* ou *Temenggung Natanegara* (Ministre du défunt sultan qui a fini de gouverner, car son successeur et fils a atteint sa majorité), *Panji Kelana Sukma* (Commandant constamment avec le roi), *Kelana Wira Wijaya* (Homme n'ayant pas de liens familiaux avec la famille royale et habile à la guerre), *Wirta Perawa* (Esclave masculin du roi sachant bien animer les marionnettes du théâtre d'ombre et jouer à divers jeux royaux) ou *Amalu Cina* (Femme qui combat les hommes).

Abdullah ne fait pas allusion à ses sources. À la suite de ses explications concernant les titres de *Pangeran Ratu* et *Pangeran Adi Manggala* ou *Pangeran Adipati*[49], il se contente de dire : « Ce sont les dispositions qui existent à Java » (*Maka inilah tertib yang telah ujud pada segala negeri Jawa*) (BA, p. 16). Il est manifeste que ces titres sont analysés par Abdullah afin qu'ils soient appliqués à Kutai aussi. De plus, il indique clairement que ce sont des titres javanais puisque, selon lui, ils sont en *kawi*. Pour lui cependant le sens de ce mot n'est pas le sens habituel, à savoir « vieux javanais ». C'est une « langue secrète » (*bahasa yang tersembunyi*) (BA, p. 86), une sorte de code dans le cadre du javanais qu'il compare avec la langue du Coran. On retrouve cet emploi de *kawi* dans ses autres miroirs des princes

49. Il s'agit du deuxième fils du sultan. Du vivant de son père, explique l'auteur, il porte le titre de *Pangeran Adi Manggala*. Après la mort de son père, il a le titre de *Pangeran Adipati*, car il est chargé d'une partie des affaires du pays.

ainsi que dans ses deux œuvres semi-historiques, soit avec le sens habituel (ex. dans HM ou dans *Cerita Siam*), soit avec celui de langue secrète, comme dans BA (ex. dans AM ou *Hikayat Tanah Bali*).

Comme l'explique l'auteur dans BA, il est indispensable que tous les dirigeants sachent le «*kawi*», pour qu'ils puissent donner les titres appropriés, sinon on se moquera d'eux («En vérité si l'on donne à quelqu'un un nom qui ne lui est pas destiné, ce sera une erreur et les gens qui entendront ce nom s'en moqueront») [50].

La prospérité du pays, clé du pouvoir du dirigeant

Un roi doit connaître tout ce qu'il a sous sa domination, c'est pourquoi les registres ont une importance capitale. L'épisode concernant Tuan Sayyid Alwi bin Syekh al-Jufri (cf. HMa 3-11), est un prétexte pour montrer que les registres (*buku negeri* ou *buku negeri syarah bayan al-akbar*), sont, pour les dirigeants, un instrument formidable pour leur permettre d'assurer leur domination sur un pays.

Cet épisode raconte que le gouverneur général de Batavia à l'époque anglaise avait donné à Tuan Sayyid Alwi bin Syekh al-Jufri six villages près de Gresik et que ses descendants les ont reçus en héritage. Quand les Néerlandais sont revenus au pouvoir, ils ont noté dans ces registres tous les détails les concernant : leur superficie, leur forme, leur nombre et les catégories d'habitants (hommes, femmes, malades, les plus intelligents, ceux qui ont les moyens de payer des impôts, les naissances, les décès, les mariages, et les divorces), de têtes de bétail, de cultures, et de terres non cultivées. On y avait indiqué aussi pourquoi ces terres n'étaient pas cultivées, ce qui constituait pour le gouvernement colonial un revenu de moins, que faisaient les gens après avoir cultivé les rizières, car c'était peut-être des activités dont le gouvernement pouvait tirer profit...

«En cas de défaite ou de changement du grand personnage qui gouvernera le pays», dit l'auteur, «ce sont ces registres qui seront demandés avant de commencer à gouverner... Il ne sera pas difficile de gouverner, car tout y est décrit» [51]. Ainsi, grâce à toutes ces explications, le dirigeant pourra facilement prendre les mesures qu'il désire.

En ce qui concerne les impôts et les taxes, selon l'auteur, le gouvernement colonial est particulièrement habile. L'auteur montre ici l'injustice et l'oppression qu'il exerce sur les gens. Il taxe non seulement les terres, mais

---

50. "*Maka sesungguhnya jika dinamakan bagi seseorang yang bukan tempatnya niscaya jadilah kecelaan, akan ditertawa-tawakan orang yang mendengar nama itu"* (BA, p. 94).

51. "*Bermula apabila kalah perang negeri atau berganti orang besar yang memerintah negeri, maka surat-surat buku negeri itulah yang dikehendakinya dahulu daripada ia memerintah negeri itu ... Maka tiadalah sukar payah susah memerintah negeri itu karena sudah ada nas Al-kitab bayannya di dalam daftar itu"* (HMa, pp. 8-9).

aussi le commerce, tout particulièrement à Java, car c'est là où il marche le mieux (« Tous les jours le gouvernement cherche une idée pour faire passer l'argent de la bourse des gens dans la sienne ») [52]. Les commerçants ne retirent aucun bénéfice, car le gouvernement leur prend tout : « Les gens qui viennent commercer à Java avec un capital de mille *rial*, s'ils le font fructifier jusqu'à mille cinq cent *rial*, ne gardent pas le bénéfice de cinq cents rial, car le gouvernement le leur prend » [53]. Mais « comme le gouvernement des Blancs est très habile, tous ces gens lésés aiment quand même venir à Java » [54] qui pourtant, selon l'auteur, est un lieu de perdition. Là, les hommes sont détruits par les femmes, la bonne chère, les vêtements négligés, et la flânerie. L'auteur explique que lorsque le commerce marche bien, les gens viennent, même si le dirigeant est injuste et cruel. Par contre, quand le commerce va mal, même si le roi est juste et pieux, ils n'y reviendront plus.

L'amélioration de ce qui existe est, pour l'auteur, une chose très importante, car, selon lui, un roi qui ne fait aucun effort pour développer son pays, est un « roi qui surveille un pays mais ne le gouverne pas » (*raja jaga negeri bukannya memerintah negeri*) (HMa, p. 60). Quels sont les efforts que doit faire un dirigeant ? Il doit améliorer l'état des villages et des maisons, construire des routes, rendre les marchés grouillants de monde, planter encore plus de riz, du café et d'autres produits, augmenter le nombre de plantations, exploiter les terres pour en extraire des produits que les dirigeants précédents n'avaient pas réussi à obtenir. Il doit aussi augmenter le nombre d'habitants qui doivent être d'une grande variété : « Si, dit Mareskalek, il n'y a qu'une sorte de gens dans un pays, ce n'est pas un pays. Si tous sont intelligents ou tous imbéciles ou tous peureux ou tous courageux ou tous pauvres ou tous forts ou tous faibles ou tous malades ou tous glorieux ou tous méprisables, ça ne peut pas marcher.. » [55]. D'ailleurs, explique l'auteur, on ne peut pas devenir roi si on est seul. Comme le dit Mareskalek : « J'aime devenir roi de Java, car il y a beaucoup de gens, si j'étais seul je ne le voudrais pas, n'ayant personne à qui donner des ordres » [56].

---

52. "*Maka tiap-tiap hari itu mencari pikir yang boleh masuk berial-rial dari dalam peti orang itu masuk ke dalam gudang Kompeni*" (HMa, p. 11-12).

53. "*Maka jadi segala orang yang berniaga ke tanah Jawa itu yang punya modal seribu rial, jika seribu lima ratus, tiadalah mendapat peruntungan yang lima ratus itu habis diambil kantor Kompeni*" (HMa, p. 10).

54. "*Maka daripada bijaksana orang kulit putih memerintah, maka suka juga segala orang yang rugi itu*" (HMa, pp. 14-15).

55. "*Jika ada manusia itu satu rupa di dalam satu negeri, tiada boleh jadi negeri itu. Maka cerdik sekalian atau bodoh sekalian atau penakut sekalian atau berani sekalian atau miskin sekalian atau kuat sekalian atau lemah sekalian atau sakit sekalian atau mulia sekalian atau hina sekalian, maka tiadalah boleh berdiri dunia ini...*" (HMa, pp. 31-32).

56. "*Gua suka jadi raja memerintah tanah Jawa ini karena orang banyak, dan gua seorang diri tiada gua mau jadi raja karena tiada orang yang gua perintah"* (AM, p. 22).

Pour Abdullah al-Misri, développer leur pays, n'est pas le fort des rois à la peau noire. Ils « ne savent pas prendre la fortune dans la terre, ils ne savent que prendre celle des vieilles personnes conservée dans des coffres »[57]. Autrement dit, comme ils sont devenus rois par succession[58] et non par leurs propres efforts, ils n'essayent pas de faire progresser le pays, se contentant de profiter de ce dont ils ont hérité.

Pour illustrer ce principe, qu'il ne développe que dans HM et dans AM, alors que dans BA, celui de la succession est encore à l'honneur, l'auteur donne une anecdote concernant l'un des subalternes de Mareskalek, Bapa Selamat (HMa, pp. 36-45 et AM, pp. 55-58) dont on a déjà dit quelques mots plus haut. Pour le remercier de ses services, Mareskalek lui avait donné plusieurs récompenses dont le titre de *Pangeran*, titre réservé aux fils de *priayi*. Le fils du sultan de Cirebon[59], le Pangeran Surya Kusuma, vint un jour le lui faire remarquer. En entendant cela, Mareskalek entre dans une grande colère. Il lui explique ensuite que les titres ne tombent pas du ciel, que pour les obtenir, il faut les mériter. Il cite alors l'exemple de l'origine des sultans de Mataram. Leur ancêtre, Ki Pemanahan, était comme Bapa Selamat, un homme ordinaire, mais c'est grâce à ses propres efforts que ses descendants ont pu devenir sultans. Selon l'auteur, les Javanais se trompent, car, pour eux, chaque fils de roi s'appelle roi. Pourtant, explique-t-il, « on ne peut appeler *haji* tous les enfants de *haji* ; ce n'est que lorsqu'ils auront fait leur pélerinage à La Mecque qu'on pourra les appeler Messieurs les *haji* » (*tiada boleh dinamakan haji segala anak haji-haji itu melainkan yang haji ke tanah Mekah jua yang dipanggil Tuan Haji*) (AM, p. 49).

Bayan al-Asma', *Hikayat Mareskalek* et *'Arsy al-Muluk* sont trois miroirs des princes s'inscrivant dans la tradition arabo-persane. Le premier en est très proche alors que les deux autres s'en écartent. Dans ces derniers, les anecdotes ne concernent pas seulement des personnages appartenant à cette tradition, mais aussi ceux du monde dans lequel Abdullah vivait, c'est-à-dire le monde malais, tout particulièrement l'Indonésie. À son époque, plusieurs gouvernements occidentaux s'y succédèrent. Les nouvelles conceptions du pouvoir – fin des privilèges de la cour, apport de sang neuf

57. "*tiada tahu mereka itu mengambil harta dunia di dalam tanah melainkan yang tahunya itu, mengambil harta orang tua-tua yang sudah ditaruh di dalam peti*" (HMa, p. 27).

58. C'était ainsi à l'époque de Mareskalek. Par exemple, pour ce qui est du royaume de Mataram, le successeur du sultan était le fils aîné ou un autre fils qu'il avait eu avec son épouse principale. Si celle-ci n'avait pas de fils, le fils de l'une de ses concubines pouvait lui succéder. Si aucune de ses concubines n'avait de fils, son frère ou son oncle pouvait lui succéder (Sutjipto, ed., 1975, pp. 14-15).

59. Dans la réalité, Daendels avait limité la liberté dont jouissaient encore les principautés de Cirebon, Banten, Yogyakarta et Surakarta.

dans l'élite, mise en place d'une administration écrite efficace – semblent avoir profondément impressionné notre auteur. Et, parmi ces gouvernements, c'est celui de Daendels qui a eu le plus d'impact sur lui. Le nombre d'anecdotes le concernant, le présentant comme un bon ou un mauvais exemple, le montre bien. En particulier, un élément de sa gouvernance qui a tout particulièrement marqué Abdullah est la notion de « mérite » du dirigeant. Selon ce dernier, Daendels montre ses capacités, agit, fait tout pour développer le pays, contrairement aux dirigeants locaux qui, devenus rois par succession, ne font rien, se contentant de profiter de leur héritage.

Abdullah al-Misri, aurait, à notre avis, écrit ces trois œuvres dans le but de donner aux dirigeants locaux d'Indonésie des conseils pour les aider à améliorer leur façon de gouverner. Il semble aussi vouloir leur faire prendre conscience de leur condition de « sujets » des Blancs pour qu'ils réagissent et ne commettent plus les erreurs qui les ont conduits dans cet état. On pourrait cependant donner une autre lecture de ces œuvres, les considérer non pas comme s'inscrivant dans la tradition des miroirs des princes, mais dans celle des livres d'histoire du monde musulman. Dans ces livres, cette histoire, qui obéit à une certaine chronologie, va de la création du monde jusqu'à l'époque contemporaine de l'auteur. Le *Ta'rikh al-Rusul wa al-Muluk*, d'al-Tabari (839-923), la première œuvre de ce genre, par exemple, s'étend jusqu'aux trois premiers siècles de l'hégire. On pourrait considérer ces histoires du monde comme une réflexion sur la capacité de l'islam à prendre le relais des grandes civilisations qui l'ont précédé. Les innombrables exemples et anecdotes qu'ils contiennent, permettraient de mettre en lumière les grands changements intervenus dans le monde musulman et de montrer si les souverains en place sont ou non parvenus à s'adapter à ces évolutions. Bien que la structure des œuvres d'Abdullah soit différente, on pourrait considérer que sa démarche est la même. À travers les exemples et anecdotes contenus dans *Bayan al-Asma'*, *Hikayat Mareskalek* et *'Arsy al-Muluk*, il poserait la question de savoir si les souverains locaux indonésiens ont réussi ou non à s'adapter à la modernisation apportée par les Occidentaux. Cela pourrait faire l'objet d'un tout autre article…

Bibliographie

Asma Ahmat, *Katalog Manuskrip Melayu di Jerman Barat* (Catalogue des manuscrits malais d'Allemagne de l'Ouest), Kuala Lumpur, Perpustakaan Negara Malaysia, 1992.

Azra, Azyumardi, "A Hadhrami religious scholar in Indonesia: Sayid Uthman", in Ulrika Freitag et William G. Clarence-Smith, éds., *Hadhrami traders, Scholars and statesmen in the Indian Ocean, 1750s-1960s*, Leiden, Brill, New-York, Kôln, 1997.

Berg, L.W.C., van den, *Le Hadramout et les colonies arabes de l'Archipel Indien*, Batavia, Imprimerie du Gouvernement, 1886.

Bowtell, Graham, *The Hikayat Mareskalek. Marshal Daendels in Malay Literature*, Canberra, National University, 1973 (thèse inédite).

Braginsky, V.I., *The heritage of traditional Malay Literature. A Historical survey of genres, writings and literary views,* Leiden, KITLV Press, VKI, 214, 2004.

—, "Kitab Taj As-Salatin dan Prototaip Parsinya yang akhirnya ditemukan" (Le livre *Taj As-Salatin* et son prototype persan finalement trouvé), conférence donnée à Kuala Lumpur, au Dewan Bahasa dan Pustaka, organisée par l'Association malaisienne de Littérature comparée (Persatuan Kesusasteraan Bandingan Malaysia), et le Service du Développement de la Langue et de la littérature internationaux (Bahagian Pengembangan Bahasa dan Sastera Antarabangsa) du Dewan Bahasa dan Pustaka, 2007 (texte dactylographié).

Chronique d'Abou-Djafar Mohammad Tabari, fils de Djarir, fils d'Yezid, traduite sur la version persane d'Abou-ali Mohammed Belami, fils de Mohammed, fils d'Abd-Allah, d'après les manuscrits de la bibliothèque du roi, par Louis Dubeux, Paris, Londres, Th. Barrois et A. J. Valpy, 1836 (numérisé par Google).
http://books.google.com/books?id=c0DD17fSL3gC&hl=fr

Chronique de Abou-Djafar-Mo'hammed-ben-Djarir-ben-Yezid Tabari, traduite sur la version persane d'Abou-Ali Mohammed Bel'ami, d'après les manuscrits de Paris, de Gotha, de Londres et de Canterbury, par M. Hermann Zotenberg, Paris, Imprimerie impériale, 1867 (numérisé par Google).
http://books.google.fr/books?id=uAkgAAAAMAAJ&dq=Hermann+Zotenberg+,+tabari

Coran (Le) (al-Qor'ân), traduit de l'arabe par Régis Blachère, Paris, G.P. Maisonneuve & Larose, 1980.

Drewes, G.W.J., *Directions for Travellers on the Mystic Path*, The Hague, Martinus Nijhoff, VKI 81, 1997.

Eymeret, Joël, « Les archives françaises au service des études indonésiennes : Java sous Daendels (1808-1811) », *Archipel* 4, 1972, pp. 151-168.

Hoëvell, W.R., van, "Eenige mededeelingen omtrent het eiland Bali van Abdullah bin Mohamad el Mazrie : met een Nederduitsche vertaling en aanteekeningen", *Tijdschrift Voor Neêrl.-Indië*, Vol. VII, II, 1845, pp. 139-201.

Hooykaas, C., *Over Maleis Literatuur*, Leiden, E.J. Brill, 1947.

Iskandar, Teuku, *Kesusasteraan Klasik Melayu Sepanjang Abad* (La littérature malaise classique au cours des siècles), Brunei, Jabatan Kesusasteraan Melayu, Universiti Brunei Darussalam, 1995.

Jelani Harun, "Kitab Kumpulan Ringkas Berbetulan Lekas: Karya Ketatanegaraan Melayu yang Terakhir" (Le *Kitab Kumpulan Ringkas Berbetulan Lekas*, dernier traité de bonne gouvernance malais), *Sari* 19, 2001, pp. 133-158.
http://pkukmweb.ukm.my/~penerbit/jsari19-08.pdf

—, *Pemikiran Adab Ketatanegaraan Kesultanan Melayu* (Les idées des traités de bonne gouvernance), Kuala Lumpur, Dewan Bahasa dan Pustaka, 2003.

—, *Bustan al-Salatin (Bab pertama dan kedua) karangan Nuruddin ar-Raniri* (le *Bustan al-Salatin* (premier et deuxième chapitres), œuvre de *Nuruddin ar-Rani*), Kuala Lumpur, Dewan Bahasa dan Pustaka, 2004.

—, *Nasihat al-Muluk. Nasihat kepada Raja-raja, karangan Imam al-Ghazali* (Le *Nasihat al-Muluk*. Conseils aux rois, œuvre de l'imam *al-Ghazali*), Kuala Lumpur, Dewan Bahasa dan Pustaka, 2006a.

—, "Bustan al-Salatin : Buku Sejarah dan Panduan Adab Pentadbiran Kesultanan Melayu" (*Le Bustan al-Salatin* : livre d'histoire et guide de bonne gouvernance de sultanats malais), in Rogayah A. Hamid et Mariyam Salim, éds., *Kesultanan Melayu*, Kuala Lumpur, Dewan Bahasa dan Pustaka, 2006b, pp. 306-364.

Jonge, Huub de, "Discord and Solidarity among the Arabs in the Netherlands East Indies, 1900-1942", *Indonesia*, avril, n° 55, 1993, pp. 73-90.

Khalid Hussain, *Bukhair Al-Jauhari, Taj us-Salatin*, Kuala Lumpur, Dewan Bahasa dan Pustaka, 1966.

Lombard, Denys, *Le carrefour javanais*, Vol. II, Paris, Éditions de l'EHESS, 1990.

Redissi, Hamadi, *Les politiques en Islam, le prophète, le roi et le savant*, Paris, L'Harmattan, 1998, pp. 48-49. http://books.google.fr/books?id=xdc_YFE5D5sC&pg=PA48&lpg=PA48&dq=les+miroirs+des+princes, +redissi+hamadi&source=bl&ots=crqxJxNAME&sig=

Siti Hawa Haji Salleh, *Bustan al-Salati*n, Kuala Lumpur, Dewan Bahasa dan Pustaka, 1992 (édition critique du 2e livre, 13e section).

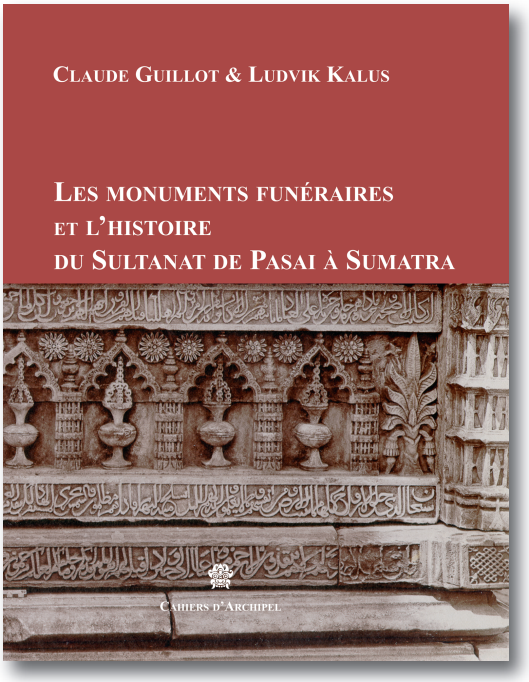
Somers Heidhues, Mary, "The First Two Sultans of Pontianak", *Archipel* 56, 1998, pp. 273-294.

Sutjipto, F.A., éd.. *Sejarah Nasional Indonesia IV: Indonesia dalam Abad 18 dan 19* (Histoire nationale de l'Indonésie IV : L'Indonésie aux XVIIIe et XIXe s.), Jakarta, Departemen Pendidikan dan Kebudayaan, 1975.

Winstedt, R.O., *A History of Classical Malay Literature*, Kuala Lumpur, Singapour, New York, London, Melbourne, Oxford Universty Press, 1969 (1e éd. 1939).

Zaini-Lajoubert, Monique, *Abdullah bin Muhammad al-Misri*, Jakarta, Bandung, École française d'Extrême-Orient, 1987 (1e éd.).

—, *Karya Lengkap Abdullah bin Muhammad al-Misri* (Les œuvres complètes d'Abdullah bin Muhammad al-Misri), Jakarta, École française d'Extrême-Orient, Komunitas Bambu, 2008 (2e éd. révisée et augmentée).



Claude Guillot & Ludvik Kalus
Les monuments funéraires et l'Histoire du Sultanat de Pasai à Sumatra
avec une contribution de Marie-Odette Scalliet
Paris, 2008, Cahier d'Archipel n° 37, ISBN 978-2-910513-53-5

This book presents a comprehensive inventory of the inscriptions, mostly in Arabic, carved on some one hundred and fifty tombstones, originating from the former sultanate of Pasai in Sumatra and dating from the 13th to the early 16th century.
These inscriptions constitute a valuable new primary source for the still largely obscure history of Pasai and shed new light on the polity and policy of the first kingdom in the Malay World to adopt the Islamic faith.
For the first time, this rediscovered epigraphic material allows the authors, among other things, to reconstruct a provisional genealogy of the kings, to assert that for half a century the rulers were of "Turkish" origin and that a descendant of the Abbasid caliphate was invited to settle in Pasai to legitimate the Muslim power in this remote country where he held a high position at the court. Important information is also given on the identity of the ruling elite.
This book is of benefit for those interested in the Islamic as well as the Malay Middle Ages, in Arabic and Persian languages, in Islamic art and numismatics and more generally in the Muslim exchanges across the Indian Ocean.

Claude Guillot *is currently Senior Researcher at Centre National de la recherche Scientifique and Professor of Indonesian and Malaysian history at École des Hautes Études en Sciences Sociales (Paris)*

Ludvik Kalus *is currently Professor of Islamic Middle Ages history at Sorbonne University (Paris-IV) and Professor of Islamic Numismatics and Diplomatics at École Pratique des Hautes Études (Paris)*

21 x 27 cm, 402 pages, 412 ill., maps, 38,00 Euros, surface mail included
Order to : Association Archipel, 54 boulevard Raspail, 75006 Paris
Or : archipel@ehess.fr − fax 01 49 54 23 44
Credit card accepted

COMPTES RENDUS

Histoire

Shanghai haishi daxue, Zhongguo hanghairi huodong bangongshi, Zhongguo haiyang xuehui 上海海事大学, 中国航海日活动办公室, 中国海洋学会 (eds.), *Haiyang. Women minzu liuxia de jiyi* 海洋. 我们民族留下的记忆. Beijing: Haiyang chubanshe, 2008. 10 + 117 pages. ISBN 978-7-5027-7057-9

This book contains a preface, eight articles, all based on lectures, and a short postscript. The book was prepared by Shi Ping 时平 and Yan Caiqin 闫彩琴, both with Shanghai haishi daxue, and both known for their previous work on Chinese history. The articles are by well-known authorities in the field: Ge Jianxiong 葛剑雄, Liu Yingsheng 刘迎胜 (two contributions), Shi Ping himself, Liu Qing 刘庆, Shi Diansheng 史滇生, Zhuang Guotu 庄国土, and Wang Shuguang 王曙光. Although there are no notes, all papers are based on extensive reading and in each case the presentation takes full account of modern research results. In some sense they qualify as state-of-the art pieces. Taken together, they outline China's maritime history from its earliest times through to our age. Particular concern is given to the "highlights" of this development, and to certain recurrent themes. By and large, the overall arrangement follows a clear chronological order, but many sections deal exclusively with views, or with other topics that can be carried beyond a strict time frame.

The book was prepared in connection with the celebrations for China's Ocean Day (航海日), in 2007. This annual event has political implications, but it is equally related to the historical sciences and, so far, has received much attention in the Chinese speaking world and other countries. Indeed, the study of China's maritime heritage, as is well-known, has become fashionable among historians in many parts of East and Southeast Asia, and enormous efforts are undertaken to see this past in its own light. Controversial issues have been debated freely, without restrictions, and that has led to many new and inspiring views. The present volume, as a kind of general introduction to Chinese maritime matters, reflects this extraordinary development in a well-balanced manner and at a high level. Some authors, it may be added, can be associated with the military, which adds to the weight of Shi Ping's compilation, making it distinctly different from Anglo-American publications on similar topics, many of which carry an anti-Chinese undertone.

The first article, by Ge Jianxiong, deals with the earliest periods, from the Zhou to the Han dynasty. It is mostly based on textual evidence, and not so much on archaeological data. Basic constituents favouring the growth of a maritime "sector", for example certain geographical conditions, are briefly summarized. This is followed by an analysis of important references to maritime activities recorded in Han and pre-Han sources. Naturally, attention is given to a number of toponyms (such as Huangzhi 黄支), the gradual emergence of sea routes, and early indications for direct links between China and Japan. The article ends with the remark that

ancient Rome depended much more on the Mediterranean than the Han empire ever depended on its eastern seas.

The next paper, by Liu Yingsheng, covers the period from Fa Xian's 法显 travels through to Tang and Song times. The author deals with such issues as seasonal winds, the concept of an eastern Mediterranean, references to lost texts, the writings of Kang Tai 康泰, the role of Funan 扶南, the so-called Zhanghai 涨海, the emergence of additional sea routes, navigational techniques, the use of the compass, shipping technology and different types of ships, geographical categories, especially under the Song, as well as with China's maritime links to West Asia, especially Iran. This is a very comprehensive paper on a representative set of themes. Furthermore, it is argued that without Chinese sources it would be impossible to reconstruct the early history of many maritime regions, for instance coastal India.

Liu Yingsheng also wrote the next paper, which highlights the Yuan period. It discusses textual and cartographic evidence, naval strategy, the perception of maritime space, and also presents important travellers, for example, Wang Dayuan 汪大渊. Interestingly, Liu lists a certain Bu'ali 不阿里 (Abu Ali) among the men who played a key role in "East-West" diplomacy. Yuan geographers, it becomes clear as well, made extensive use of earlier knowledge collected by Muslim intermediaries and Song traders. The famous world map of the 1380s, based on work of the Mongol period, can be cited as evidence for the fact that Yuan traders were quite well informed about many parts of Europe and Africa. However, some puzzles remain unsolved, as usual: Why does this map, and its Korean counterpart of the early fifteenth century, convey a completely unrealistic image of Southeast Asia? Furthermore, how does one explain certain structural arrangements within such texts as the work by Wang Dayuan? But, of course, these and other issues are not so important in regard to the central ideas of Liu's article.

The lecture by Shi Ping moves on in time and is thus devoted to the study of Zheng He 郑和. Shi Ping is a leading specialist on the early Ming voyages and has published extensively on themes related to this fascinating period. This time he deals with the perception of Zheng He in Chinese and European works – and in tales and legends circulating among the overseas Chinese in Southeast Asia. The earliest European references to Zheng He can be found in Portuguese texts, which is correctly pointed out at some length. The discussion then briefly turns to recent publications in French and other languages. This is followed by an analysis of different "Western" views. The idea that Zheng He might be seen as a forerunner of colonialism is firmly rejected. China was never involved in plundering or even permanently occupying distant lands. The implicit (and correct) message is that such behaviour must be associated with the Anglophones.

Liu Qing is concerned with Ming controls of the private trade sector. Earlier governments had occasionally imposed restrictions on selling arms, metals and military texts, but these measures had not been as complex as the many bans issued under the Ming. The "overture" came with the Hongwu emperor, who, eager to profit from the distribution of pepper and sapan-wood, undertook various efforts to "streamline" China's exterior relations. Strict limitations on fishing and trade, as well as orders to evacuate China's offshore islands, had negative impacts on coastal towns and regions and the further development of maritime technology. This

eventually links to the Wokou problem and the government's initiatives to subdue coastal banditry, especially during the sixteenth century. Among the leading figures involved in this struggle were Zhu Wan 朱纨, Hu Zongxian 胡宗宪, and Qi Jiguang 戚继光. The final section of Liu's paper is mostly devoted to the emergence of new military strategies against sea bandits and the implications of these changes.

The next article, by Shi Diansheng, analyses the gloomy years of the late Qing period. With the Opium Wars China became increasingly aware of the need to acquire modern technologies and to protect its shores against foreign intruders. Naturally, the first decisions in that direction were preceded by long internal debates. But eventually the concept of "sea power" (*haiquan* 海权) was widely accepted in military and political circles and China began to build a modern navy.

Zhuang Guotu's paper takes a different approach. It examines the role of the overseas Chinese in China's maritime past. Chinese ships, Zhuang believes, dominated maritime trade in much of Southeast Asia and parts of the Indian Ocean from circa 1000 to 1700. Possibly, this statement should apply to the long-distance sector, and not so much to local / coastal traffic. Interestingly, Zhuang also argues that Zheng He's voyages left very few positive traces on later periods. With the end of these voyages, China gave up the opportunity to establish herself as a sea power. A similar situation occurred under Zheng Chenggong 郑成功. Had Zheng not died prematurely but conquered the Philippines and perhaps parts of the Malay world, Southeast Asian history, according to Zhuang, might have followed a different path.

The concluding article, by Wang Shuguang, summarizes the emergence of maritime power in Europe and then turns to China. Unfortunately, in the historical part, the Portuguese, who were essentially peaceful traders, are not clearly disassociated from the other groups, while it is said of the Dutch, that they were mainly concerned with the development of commercial shipping, which seems somewhat too lenient. But that does not matter very much. The author's main objective is to argue that China should become more conscious of its maritime heritage and the need to strengthen its involvement in maritime matters. In view of several unsolved problems, such as the Taiwan issue, and other challenges likely to emerge in the course of the twenty-first century, China must be able to defend her interests, in the diplomatic and commercial arenas, and also militarily. Peaceful intentions by themselves will not be enough, a certain amount of *haiquan* will be required to underline China's quest for long-lasting harmony. The book thus ends with a patriotic message, suggesting that the present and future should be seen against the background of past experiences, which were all but happy.

As was said in the beginning, this is a remarkable work, rich in information, but not overloaded with unnecessary details. It draws a long line from the earliest times to the twenty-first century and presents a number of interesting observations in concise form. Students in particular might profit from reading this collection. Its views are clear and must be understood as a kind of counterbalance to certain outdated modes of perception.

Roderich PTAK

Kong Yuanzhi 孔远志, Zheng Yijun 郑一钧, *Dongnanya kaocha lun Zheng He* 东南亚考察论郑和. Beijing: Beijing daxue chubanshe, 2008. 16 pages with coloured illustrations, (4) + 4 + 2 + 4 + 442 pages. ISBN 978-7-301-14195-3 / G 2442

The authors of this book are both known for their earlier publications on Zheng He 郑和. While Kong Yuanzhi has been writing on the relations between the early Ming court and the Malay world in particular, giving much attention to the role of Islam and the overseas Chinese in Southeast Asia, Zheng Yijun has produced or co-authored several broad syntheses related to Zheng He and his times more generally, to the organisation of his voyages, their background, tribute trade, geography, navigation, and other technical aspects. Similarly, the first author has been mainly interested in local Southeast Asian views, especially those prevailing among the overseas Chinese in Indonesia and Malaysia, while Zheng Yijun has been chiefly concerned with the Chinese sources themselves, their presentation and interpretation. The present volume tries to bring together both these ends: the "Malay stratum" and the Chinese side. The difficulty lies in the fact that Kong has to build on legends, epigraphic material and other sources often dating from rather recent times, while Zheng can work with a set of traditional texts compiled under the early Ming or shortly thereafter.

This parallel approach is reflected in the organisation of the book: There is a brief preface, which is followed by a chapter that reviews past research, recent activities and current trends in the discussion on Zheng He. Chapters two to four focus on the Chinese material. This reads like a well-structured summary of Zheng He's voyages, embedded in the greater frame of early Ming society. Parts of these chapters clearly echo Zheng Yijun's previous writing, especially some sections of his famous monograph *Lun Zheng He xia Xiyang* 论郑和下西洋 (Beijing: Haiyang chubanshe, 1985); other sections remind of even earlier work, for example by Zheng Haosheng 郑鹤声. Chapters five to eight look at temples and local traditions in Southeast Asia – and the rather complex question of how Zheng He is seen outside of China. Many of these sections are based on past work by Kong Yuanzhi. The final chapter is devoted to the "historical contribution and limitation" of Zheng He's voyages. This is followed by three appendices and a short postscript.

There can be no doubt, this book is exceptionally rich in information and very useful in many regards. Below I shall briefly comment on some of its distinct features. The first section, on research related to Zheng He, contains a number of valuable tables and lists, for example on Chinese associations dedicated to Zheng He, major conferences held between 1983 and 2005, other activities in commemoration of Zheng He (stamps, movies, exhibitions, etc.), memorial sites, newsletters and periodicals, and various statistics dealing with publications. There is also a list of Chinese works published in 2004 and 2005, which can be read in continuation of Zhu Jianqiu's 朱鉴秋 *Bai nian Zheng He yanjiu ziliao suoyin (1904-2003)* 百年郑和研究资料索引 (Shanghai: Shanghai shudian, 2005). Finally, there is a general appraisal of current trends in writing on Zheng He, as reflected in important works.

Chapter two presents the historical background of Zheng He's voyages and their organisation. Here readers will find a list with data on ship construction, a

discussion of the possible motives behind the expeditions, an outline of Zheng He's biography, and some paragraphs on his religious affiliations. Some of this (and the contents of the next chapters) can also be located in Zheng Haosheng and Zheng Yijun (eds.), *Zheng He xia Xiyang ziliao huibian* 鄭和下西洋資料匯編, 3 vols. in 4 parts (Ji'nan: Qi Lu shushe, 1980-1989).

Chapter three summarizes Zheng He's seven voyages and narrates the most important events associated with each expedition. It is assumed that the itinerary of the third venture can be reconstructed on the basis of data found in Fei Xin's 费信 account. Lu Rong's 陆容 notes, a source of later origin that should be read with care, is also cited. The seventh voyage is much better documented, as we all know from the studies of Paul Pelliot, J. V. G. Mills, and others. Only some toponyms are discussed in this chapter, notably Bila 比剌 and Sunla 孙剌. According to Jin Guoping 金国平 and Wu Zhiliang 吴志良, they stand for the Ilha de Moçambique and Sofala. Among the events singled out for a more detailed presentation are the brief intervention in Sri Lanka, certain tribute delegations, especially those bringing giraffes, the He Baguan 何八观 story, and the two inscriptions associated with Calicut and Cochin. The significance of these inscriptions is analysed in the context of peaceful diplomacy. As usual, the late sixteenth-century novel *Xiyang ji* 西洋记, attributed to Luo Maodeng 罗懋登, is cited as one major source (elsewhere readers are told that this book should not be regarded as proper history...). Most Chinese texts, it may be added, provide a positive image of Calicut, possibly because Ma Huan 马欢, a Muslim who had first come through this port, was naturally inclined to present all Islamic trade centres in bright terms. Later, these views entered various Ming and Qing works. To some extent the same applies to Ma Huan's notes on Hormuz, Aden, Mecca, etc. Another scenario familiar to historians concerns a tribute mission led by a Sulu ruler. When this ruler passed away in Shandong, he was honoured by the Ming court and praised for his loyalty. This is also described at some length. The final part of chapter three deals with Zheng He's death. According to a short text of 1457, he appears to have died in Calicut (1433), but this thesis is not accepted by all specialists.

Chapter four outlines such issues as the internal organisation of Zheng He's fleets and crew, different types of ships, navigational issues, astronomy, the use of compass points, and so forth. This links to the so-called Zheng He chart. In regard to the various kinds of vessels, it is argued that the larger "treasure ships" (*baochuan* 宝船) had twelve (!) masts. Among the other types, "horse ships" (*machuan* 马船 / *makuaichuan* 马快船) may have been of some importance as well, but certainly only for domestic traffic, on rivers and canals. Here, once again, Luo Maodeng's novel is given as a major source. In the *Ming shilu* 明实录, horses are the most frequently listed import item from maritime countries, including Ryûkyû. Probably some of the incoming animals were transferred to "horse ships" in China's tribute ports and then shipped north via inland routes.

With chapter five the book turns to Southeast Asia. The first segment concerns the Sanbao temple (三保庙) in Semarang. Important epigraphs are cited, there is an outline of its history, local festivals, and other aspects. This is followed by detailed descriptions of some sites in Jakarta, on Bali, Bangka, and elsewhere. The next part deals with various Malaysian temples, again in a similar manner (generally, for

Chinese inscriptions found in Southeast Asian locations, one may also consult the well-known collections by Wolfgang Franke, Claudine Salmon, and others). In some cases, curious details are given, for example in connection with a foot imprint that Zheng He is said to have left in Penang. Finally, there are several paragraphs on temples in Thailand, the Philippines and Cambodia. The story of Bai Bentou 白本头 (Bentou gong 本头公, sometimes "Pentaokong"), which concerns Fujianese immigration to Sulu, is discussed at some length, to mention just one more example. It is believed that Bai had come to Sulu in the wake of Zheng He's fleets, but whether Zheng He himself had ever sailed along the so-called eastern route (*dong hanglu* 东航路), is a separate issue. In concluding this chapter, the authors admit that in many cases one cannot tell whether and to what extent a specific temple should be associated with the worship of Zheng He.

Chapter six deals with Southeast Asian legends and objects connected to the early Ming expeditions. One object is a bronze bell found in Aceh. It was often linked to Zheng He, but bears an inscription of 1469, as was already pointed out in earlier writing (quoted in the present book). As to the many stories and legends, some deal with specific individuals under Zheng He's general command, others focus on Zheng He himself. In most cases the origin of a particular story remains unknown, and many tales are in fact flavoured with magical elements. Interestingly, chapter six also includes a section on Tan Kim Han (Chen Jinhan 陈金汉), said to be among the ancestors of Abdurrahman Wahid. In regard to Melaka, there are long notes on Princess Han Libao 汉丽宝, the so-called *guanchang* 官厂, or site where Chinese merchants and sailors would store goods, and other familiar issues. The case of Ong Sun (Sum) Ping relates to Brunei, other items deal with the area of modern Vietnam, India, Sri Lanka (the famous Galle inscription), and even Africa. There is also a list of early fifteenth-century inscriptions dedicated to Zheng He. The second part of this chapter returns to some of the aforementioned legends, trying to establish their deeper meaning and to position them in our current understanding of the past, as well as against the background of certain socio-cultural strata. In that context, different traditions and views are summarized, for example in connection with Semarang.

Chapter seven looks at recent scholarly and other activities in Southeast Asia and beyond. This includes a very useful list of cultural events, major conferences, and short remarks on keynote speeches. Taken together, the latter almost reads like a long chain of individual conference reports. Clearly, the important point is that countless speakers have expressed their confidence in cooperation between China and Southeast Asia, in this case, by viewing the future through the past, i.e., by defining Zheng He as a symbol for peace and mutual understanding. This chapter also contains a discussion of selected publications in French and English, but not in Russian, German and other European languages. The next part deals with Southeast Asian works, among which can be found a number of novels, often adapted from *Xiyang ji*. Much of this is based on earlier research by Claudine Salmon. The fact that *Xiyang ji* echoes the narrative macro-structure of *Xiyou ji* 西遊记 (and a highly complex worldview deeply embedded in Buddhist thought) is of no importance to the present book. The final part of chapter seven features the fantastic theories presented by Gavin Menzies. Fortunately these theories are rejected as myth-making.

One remarkable feature in that part is that it also refers to the bad sides of European colonialism. These sections are flavoured with quotations from the Marxist classics (I may add: Probably the authors might have liked to read some Russian publications on Zheng He, especially those written in the 1950s to 1970s ...).

Chapter eight moves back to the overseas Chinese. While Zheng He is venerated in Southeast Asia, as a spiritual being, this is not so much the case in China, where one only finds three temples dedicated to him. Evidently, this "gap" has to do with a fundamental difference in socio-cultural conditions, and varying local traditions. For the overseas Chinese, Zheng He became a symbol of strength and hope, and certainly an important element in defining identity – vis-à-vis local groups *and* the colonial ruling elite. Furthermore, Zheng He can be linked to the growth of Islam. This and the fact that he is commonly associated with peaceful exchange, has helped many migrants in getting more easily accepted by their Southeast Asian hosts. In Fujian and other parts of coastal China, there was no ethnical pressure, and the economic and religious dimensions were also quite different (one aspect being that in these regions Mazu 妈祖 / Tianfei 天妃 had already assumed a leading position in religious life a long time before Zheng He made his first appearance).

The final chapter sketches the achievements of the early Ming expeditions – and their "limits". When Zheng He was out at sea, China, by its political weight and power (*haiquan* 海权), was able to impose peace on many coastal sites in Asia. But this policy occurred against the ill-fated background of feudal rule, and it depended on decision-making in the imperial court. Had these voyages coincided with a period of transition, say, from feudalism to capitalism, they might have led to very different and more long-lasting results.

The appendices present epigraphic material, some thoughts on Zheng He and Islam, and a partial Chinese translation of the so-called annals of Semarang and Cerbon (originally provided, with comments, by H. J. de Graaf and Th. G. Th. Pigeaud, and edited by M. C. Ricklefs, under the title *Chinese Muslims in Java in the 15th and 16th Centuries*. North Melbourne: Monash University, 1984).

As was said, this book tries to bring together two different sides of the "same" coin. For the historian, the most difficult part is, of course, to build bridges between certain legends and what may be called "true" history. Hundreds of works are quoted in the footnotes to this book, including some standard Western items, and – where possible – individual "tales" were (tentatively) linked to later Chinese accounts, for example, the *Dongxiyang kao* 东西洋考 (late Ming) and the *Haiguo wenjian lu* 海国闻见录 (Qing), but certain gaps cannot be closed, because many Southeast Asian traditions have emerged independently, without being related to the "continent". The authors are aware of this problem; they have tried their best to overcome it – and to sketch a comprehensive picture that does justice to all sides. Furthermore, in terms of current research trends, this book, which moves back and forth between fact and fancy, "pure" history and its perception, must be ranked as a complex effort at adjusting a highly complex mosaic to the needs of our time. Put differently, countless books and articles have been inspired by "Zheng He's spirit" (郑和精神), but so far, there is not very much that proceeds in a like manner. Indeed, this is certainly the first major monograph in Chinese that shows how Zheng He can be instrumentalized by two sides, for a single purpose – the idea of peaceful

exchange and harmony. No doubt, some sections of Kong Yuanzhi's and Zheng Yijun's book can be used as a kind of reference tool, but as a whole it certainly wants to be understood as a multi-facetted, flexible, and very political message. In that sense, it may be regarded as an intermediary stepping stone towards an even greater construction that, one day, might be written by someone else.

Roderich PTAK

Mathieu TORCK, *Avoiding the Dire Straits. An Inquiry into Food Provisions and Scurvy in the Maritime and Military History of China and Wider East Asia*. East Asian Maritime History 5, Wiesbaden, Harrassowitz, 2009, 280 p. ISBN 978-3-447-05872-8

L'auteur explique dans son avant-propos que l'idée d'étudier diachroniquement la manière dont les Chinois et autres populations asiatiques constituaient leurs provisions alimentaires pour les campagnes militaires, les expéditions et voyages maritimes et l'attestation éventuelle de cas de scorbut lui a été donnée par le professeur Joris Delanghe du département de biochimie clinique de l'université de Gand. Ce dernier a, avec son groupe de recherche, mené une étude sur la vitamine C qui tend à montrer que les populations asiatiques seraient, en raison d'une différence génétique, relativement plus sujettes à cette maladie que les autres (la concentration de la vitamine C dans le corps n'est pas seulement une question de diète ; elle diffère d'une individu à l'autre et est co-déterminée par le polymorphisme de l'haptoglobine) ; d'où l'intérêt de savoir comment elles se prémunissaient, quels types de techniques elles utilisaient pour conserver leurs réserves de nourriture et quelle connaissance elles avaient du scorbut.

Cette étude est l'aboutissement d'une recherche de longue haleine préalablement ponctuée par la publication d'articles, dont le contenu est en partie repris ici. Avant d'entrer dans le vif du sujet l'auteur fait un survol de l'histoire du scorbut. Tout d'abord dans l'histoire occidentale, en notant le fait qu'avant les grands voyages maritimes cette maladie existait à l'état endémique dans les pays scandinaves (où elle était appelée *skjoerbug* et *skörbjugg* signifiant « enflure ulcérée ») et de la mer baltique où elle se manifestait à la fin de l'hiver au moment où les légumes frais manquaient. Il y a tout lieu de croire qu'elle existait dans l'antiquité comme cela peut se déduire des notations de certains auteurs, dont Strabon. Cette maladie devint, comme on sait, plus spectaculaire avec les grands voyages maritimes, et on découvrit de façon empirique les effets curatifs de certains fruits, en particulier les citrons et les oranges. C'est alors que les premiers médecins s'intéressèrent à cette maladie à laquelle fut donné le nom latinisé de *scorbutus*. Mais il faudra attendre le XX^{e} s. pour qu'on puisse isoler la vitamine C. Ensuite l'auteur jette un regard sur d'autres horizons, passant en revue les connaissances des Indiens d'Amérique du Sud et des Polynésiens qui, par une nourriture équilibrée, semblent avoir échappé à cette maladie carentielle.

Le reste du volume est consacré au monde asiatique et plus particulièrement à l'Empire du Milieu. Mathieu Torck envisage d'abord, ce qui n'était pas aisé, la perception que les Chinois avaient du scorbut avant l'introduction de la médecine

occidentale. Une étude serrée des sources lui a permis d'avancer que cette maladie est abondamment décrite et traitée dans le *Yizong jinjian* 醫宗金鑒 « Miroir d'or de la médecine », chap. 70 sous la rubrique *Qingtui yagan* 青腿牙疳 « Jambes bleues et ulcères des gencives », nom évocateur par lequel le scorbut est désigné. Il s'agit là d'un classique en la matière, encore reconnu comme tel de nos jours et disponible sur la toile. Il a été rédigé en vers (afin d'être facilement mémorisé) sous la direction de Wu Qian 吳謙 (fl. 1736-1743), et publié en 1742. Il ressort de la traduction commentée qui est donnée ici (pp. 63-88) que le nom de *qingtui yagan* semble avoir été absent sinon rare dans la littérature médicale ancienne. Il reviendrait à un médecin militaire en poste sous le règne de Yongzheng 雍正 (1723-1735) dans les contrées désertiques des confins septentrionaux de l'avoir employé lorsqu'il a observé, diagnostiqué puis traité cette maladie suivant, semble-t-il, l'usage local recommandant au patient de boire du lait de jument. Considérant le fait que le scorbut n'est pas attesté dans la littérature avant le XVIII^e^ s., l'auteur conclut qu'elle ne devait pas avoir été fréquente du fait qu'en général le ravitaillement des troupes était, autant qu'on puisse savoir, assez satisfaisant.

La question ensuite posée est celle de l'histoire de l'approvisionnement alimentaire durant les voyages en mer qui s'avère également difficile (pp. 105-208). L'auteur passe en revue les différents types de sources susceptibles de renfermer quelques informations – incluant les ouvrages traitant des exploits maritimes à haute époque, les récits de voyageurs, l'archéologie nautique (épave Song 宋 de Quanzhou 泉州), les récits de naufragés coréens et japonais –, mais force est de reconnaître que la moisson est assez maigre. On notera cependant quelques intéressantes notations, dont celles quantifiées dans le récit de Jianzhen 鑑真 (688-763) sur l'approvisionnement du bateau qui menait le moine bouddhique au Japon. Un texte de 1007 fait référence de façon assez peu précise, à l'existe de jardins flottants sur un certain type de bateau de l'époque Tang 唐 (fait corroboré quelques siècles plus tard par Ibn Battuta qui, à propos des jonques chinoises qu'il vit à Calicut, dit que les marins semaient des graines potagères, des légumes et du gingembre dans des baquets en bois). L'épave de la fin des Song a livré quelques de précieuses données quant aux fruits secs et viandes consommés par les marins. Les expéditions maritimes des Yuan 元 et les voyages de Zheng He 鄭和 sont, comme on sait, très mal documentées sur ces aspects. Il ne reste rien des éventuels récits émanant de la centaine de médecins accompagnant les voyageurs. Aucune trace non plus de traités de médecine maritime qui auraient pu renseigner sur les maladies à bord des bateaux de mer. Toutefois les sources laissent voir que lors des expéditions Ming 明 les provisions de céréales et d'eau douce étaient transportées sur des embarcations spéciales, comme cela se faisait, semble-t-il, aussi chez les Coréens.

Pour les périodes récentes, les sources tant chinoises qu'européennes deviennent plus riches. On voit qu'outre les provisions en riz, les bateaux emportaient notamment des légumes en salaison (*xiancai* 鹹菜, préparés de différentes façons), dont des choux et des radis blancs, de la viande et du poisson salés, des volailles et du piment et que les marins buvaient du thé qui – on le sait maintenant – permet notamment au corps de conserver plus longtemps la vitamine C. De plus, les voyages entre le monde sinisé et les contrées des Mers du sud n'excédaient guère une cinquantaine de jours, ce qui peut expliquer que le scorbut n'était pas une réelle

menace (même si le taux de vitamine C des légumes salés est considérablement moindre que celui des légumes frais). Par contre, les naufragés japonais qui erraient sur la mer des mois durant étaient touchés par la maladie au point d'en mourir comme le laissent voir les récits du début du XIX[e] s. cités et traduits par Mathieu Torck.

Le problème de l'eau douce sur les bateaux est traité dans un chapitre à part. L'auteur montre que les jonques chinoises possédaient des réservoirs très bien faits, qui n'altéraient pas la qualité de l'eau, qu'en cas d'urgence on dessalait l'eau de mer (tout comme sur les bateaux japonais) et que les marins avaient connaissance des bonnes sources situées le long de leurs itinéraires, telle celle dite Danyang 淡洋, littéralement « Océan d'eau douce », décrite pour la première fois par Wang Dayuan 王大淵 dans son *Daoyi zhi lüe* 島夷之略 (1349) et située dans l'estuaire de la rivière Tamiang sur la côte nord-est de Sumatra (toponyme transcrit Tanyang 毯陽 dans le *Yuanshi*) où, depuis les Yuan au moins, les bateaux chinois refaisaient leur provisions d'eau.

Un dernier chapitre traite brièvement de l'introduction de la médecine occidentale en Chine et de l'apparition massive du scorbut en 1935, suite à des inondations dans la province du Shandong.

L'auteur a pour finir tenté de quantifier les principales denrées consommées lors des voyages, ce qui a notamment le mérite de mettre en lumière l'importance du tonnage de riz qui a été nécessaire aux missions de Zheng He. Il apparaît en conclusion que les sources ici étudiées ne confirment pas les données biochimiques mises en évidence. Certes, le fait qu'elles ne fassent pas allusion au scorbut ne signifie pas qu'il n'y ait pas eu de cas, mais ceux-ci devaient être rares. Les seules mentions trouvées sont tardives. Elles concernent les troupes Qing cantonnées dans des régions désertiques, les naufragés japonais, et les coolies chinois qui, au XIX[e] s., furent expédiés dans les Amériques dans des conditions effroyables. L'impression qui ressort de cette étude est que les voyages maritimes en Asie devaient être bien organisés et la diète à bord pas très différente de celle de la vie quotidienne. Or on sait que les Chinois ont toujours attaché une très grande importance à leur régime alimentaire et qu'ils consomment beaucoup de légumes et de fruits.

La question des approvisionnements alimentaires sur terre et sur mer dans le monde asiatique demeure un domaine largement sous-exploré. L'étude de Mathieu Torck a donc le grand mérite d'avoir soulevé un pan de ce difficile problème. Il reste à souhaiter que d'autres chercheurs aient la volonté de poursuivre la recherche sur cette voie ardue.

Claudine SALMON

Peranakan Tionghoa Indonesia. Sebuah Perjalanan Budaya (The Peranakan Chinese of Indonesia. Voyage of a Culture). Edited in collaboration with the Komunitas Lintas-Budaya Indonesia and the magazine Intisari, Jakarta, 2009, 352 p. ISBN: 979-3590-88-1

In Singapore the idea of a multiple cultural patrimony already appeared several years ago. Among others, since 1995 there exists a Chinese Heritage Centre (located at n° 12, Nanyang Drive) which possesses a library, organizes exhibitions and

sponsors various publications. In the same way, in 1999, the Yayasan Warisan Melayu, also called the Malay Heritage Centre (at n° 85 Sultan Gate) was founded and quite recently the Peranakan Museum (located at n° 39 Armenian Street) which presents the culture of diverse hybrid communities of the Lion city.

In Jakarta, a sign of the new times is all about realizing that the Sino-Indonesians (*Etnis Tionghoa Indonesia)* are "one of the components of the Indonesian nation" (*salah satu bagian dari nasion Indonesia*), of recognizing their role in the national history, and creating a museum of their culture within the framework of the Taman Mini (the present realisation of which seems to have encountered several difficulties). Still, the year 2009 will have been marked by an unprecedented effort: for the first time in history, the Indonesians will have been able, during the celebrations of the Chinese New Year, to visit a remarkable exhibition titled Warisan Budaya Tionghoa Peranakan, or "The Sino-Indonesian Cultural Heritage". This exhibition was organized conjointly by the Bentara Budaya Jakarta (BBJ, at J1, Palmerah Selatan 17) and the Komunitas Lintas-Budaya Indonesia, also called the Indonesian Cross-Cultural Society – an association which intends to be a centre of interaction between the diverse ethnic groups, including the descendents of Arabs, Indians and Chinese – inaugurated on January 15 by Siswono Yudo Husodo, a well-known political figure. It lasted ten days and presented extremely beautiful furniture (some of which have been put on sale) as well as various objects from daily life, clothes, jewellery, Sino-Indonesian musical instruments... (most of which came from local private collections) while upstairs were exposed various photos of ancient buildings as well as examples of the Sino-Indonesian press and literature.

On this occasion a magnificently illustrated collective work was launched which, while serving as catalogue to the exhibit, is also presented as a manual to help readers acquire a better understanding of the contribution of people of Chinese origin to the forming of Indonesian culture. Actually the objects from the collections are preceded by a most timely foreword by Irwan Julianto who, from his position as councillor of the Komunitas Lintas Budaya, stresses the originality of the Sino-Indonesian contribution in terms of culture, by a general introduction by Professor Gondomono and a series of seven articles treating particular aspects of this culture.

Professor Gondomono begins by a reflection on the process of "assimilation" – or rather, acculturation – which takes place obligatorily when a minority group lives for a long period of time within a majority whose culture is different and the borrowings take place in both directions; then he evokes the complexity of Indonesian society and the multiple facets of the Sino-Indonesian communities so as to highlight the great diversity of the latter, according to whether they were established in Java or on the outer islands. He then speaks of their creations in language, in literature, the arts and spectacles, as well as in religious and socioeconomic life, being careful to remind us that the degree of assimilation – or of acculturation – to a local society is closely related to the economic status of those involved.

The eleven articles which follow deal in more detail with various aspects of this hybrid culture. The historian, Mona Lohanda pictures how these immigrants, by marrying local women, have given birth to a mixed community and how these Peranakan Tionghoa or descendents of the Chinese have borrowed from the local societies languages as well as beliefs and rituals. Professor Handinoto treats the

architecture (private houses and sanctuaries), giving some plans and showing how, in the 19th century, certain builders launched a hybrid style (as in Pasuruan and at Surabaya), then how, in the following century, the first local architects, trained partly in the Netherlands, have little by little introduced a Western style, that of the 1930s (at Semarang and Malang) and those who have followed after World War II. Myra Sidharta, former professor at the University of Indonesia, reviewed the development of the literature as well as the press, noting in passing that the words and music of the Indonesian national anthem (*Indonesia Raya*) were published for the first time in the weekly *Sin Po* (a short time after it had been sung during the Sumpa pemuda or "Youth Pledge" which took place on October 28, 1928) and concludes with the fact that the Sino-Indonesian press has become Indonesian with the creation in 1963, by Auwjong Peng Koen (K.P. Ojong, 1920-1980) and Jakob Oetama of the daily *Kompas*, still the largest in the country. The journalist David Kwa covers the music (*gambang kromong*), and costume (and women's finery). This last, like the architecture, shows a great adaptive capacity. The Peranakan ladies, before choosing the European mode, first developed a costume more Indonesian than Chinese in which the art of batik had pride of place as well as the laces and embroideries (*renda*). Among the four last contributions, three deal with furnishings, the symbols of the decors and furniture which basically remained quite Chinese (this is not surprising, as there was no local furniture to imitate), while the fourth, touching on cuisine, shows on the contrary a great diversity due to the fact that every Indonesian region possesses its Peranakan cuisine which borrows from both sources. The author, Helen Ishwara, professional journalist, interviewed a number of women skilled in the culinary arts to explain this wealth.

To sum up, this is an extremely stimulating work and one hopes that it will give rise to new research in these diverse directions and in others, too. For example, it should be noted that there is very little treatment of Sino-Indonesian painting in this album.

Claudine SALMON

Musique

Jeremy WALLACH. *Modern noise, fluid genres: Popular music in Indonesia, 1997-2001*. Paris: The University of Wisconsin Press, 2008, 344 pages. Photos, index, CD. – 978-0-299-22900-9 (cloth: alk.paper) – 978-0-299-22904-7 (pbk.: alk.paper)

Au cours des cinquante dernières années, l'Insulinde a connu des mutations sans précédent par leur ampleur. De Jakarta à Larantuka, de Padang à Manado, de Pontianak à Ambon, l'essor de l'intégration nationale et des monothéismes, l'intensification des échanges et des migrations, le progrès des télécommunications et l'accès aux nouvelles technologies ont bouleversé les pratiques musicales. Partout ont fleuri des échoppes diffusant des musiques modernes ; dans les bus, des musiques locales, régionales ou étrangères, bercent les oreilles des voyageurs. Dans les villes, petites ou grandes, la vie musicale s'est modifiée, en suivant les modèles occidentaux dominants. Ces mêmes modèles ont contribué à transformer tant les

goûts que les pratiques et les moyens de diffusion musicale. Les identités de la jeunesse urbaine indonésienne sont redéfinies par ces nouvelles pratiques qui fournissent de nouveaux référents socioculturels.

L'ouvrage de Jeremy Wallach questionne ces changements par une ethnographie des musiques urbaines indonésiennes. *Modern noise, fluid genres: Popular music in Indonesia* est la réécriture d'une thèse de doctorat par un auteur à la fois musicien, ethnomusicologue et maître de conférences au département de *popular culture* de l'université Bowling Green State. La couverture du livre annonce la couleur : selon un design moderne, sur un fond rouge vif, une jeune Indonésienne, en blouson de cuir, mains dans les poches, enregistre en studio. Nous voici immergés dans le monde des studios d'enregistrement et des musiques actuelles indonésiennes.

La culture musicale des jeunes Indonésiens urbains est soumise aux influences occidentales. C'est une culture de masse nommée maladroitement en français « musiques actuelles amplifiées » pour regrouper – rock, pop, *dangdut*, métal, *hardcore*, musiques électroniques, hip-hop et genres assimilés – alors que nos collègues américains la nomment *popular music*.

Le cadre de l'étude ethnographique se déploie sur une période de cinq ans (1997-2001), époque charnière qui correspond à une transformation politique et culturelle, après la chute du président Suharto en 1998, mettant fin à trente et une années de règne. La recherche s'inspire de travaux récents sur la production, la circulation et la réception de produits culturels de masse : comment les musiques actuelles amplifiées sont-elles créées et disséminées et quels sens prennent-elles dans le quotidien des jeunes ? J. Wallach a mené son terrain d'octobre 1999 à août 2000, principalement à Jakarta et dans quelques villes de Java et Bali. Son matériel comprend à la fois des enregistrements musicaux (deux cent cinquante disques ou cassettes) et de concerts, des sources écrites (magazines, graffitis, slogans, autocollants, décorations de bus, sites internet) et des investigations dans divers studios d'enregistrement, magasins de musique, campus universitaires, quartiers urbains indonésiens, nightclubs, stades, ainsi qu'à la télévision.

Le livre est divisé en deux parties : la première examine la dynamique culturelle de sites de productions de musique, la médiation et la réception de ces musiques, incluant les magasins de disques et de cassettes, les studios d'enregistrement, les clips vidéos, les musiques d'étalage, et autres lieux publics et privés où la musique est diffusée et consommée. La seconde étudie des spectacles vivants (concerts *live*), là où producteurs et récepteurs de musiques se croisent au même moment. Trois genres sont étudiés de manière plus approfondie : *dangdut*, pop-rock et *underground*.

Par l'observation des pratiques et des lieux de musique urbaine, l'auteur explore les goûts de différentes classes sociales indonésiennes en matière musicale. Grâce à une ethnographie assez fine, on accède d'abord à la conception sonore des ingénieurs du son indonésiens : dans le *dangdut*, la priorité est donnée à la voix et au membranophone *gendang*, contrairement à la musique pop-rock. La généralisation des synthétiseurs et les techniques d'échantillonnage ont progressivement fait disparaître le tambour acoustique, ce qui selon l'auteur n'aurait pas altéré le son du *dangdut* depuis les vingt dernières années (p. 101).

L'étude souligne la richesse et la vitalité de la création musicale urbaine, sensibles par le grand nombre de studios d'enregistrements dont trois sont présentés

en détail (à Jakarta, le 601 Studio Lab et le Paradi Studio ; à Denpasar, le Underdog State). Elle s'exprime aussi par le métissage, la faculté qu'ont les groupes d'expérimenter en croisant les genres, fusionnant les mélodies traditionnelles pentatoniques et les accents rythmiques avec l'instrumentation, les techniques vocales et les conventions de *l'underground metal*. Les sources de la pop indonésienne *(Indonesian popular music*) sont extraordinairement diverses: hip hop américain, musiques de film indien, pop du Moyen-Orient, hymnes chrétiens ambonais, *degung* sundanais, musique chinoise, *gendhing* javanais.

Une des qualités du livre repose, selon moi, sur la description de la culture du *nongkrong*, « glander, zoner », des petits groupes de jeunes célibataires et musulmans qui jouent de la guitare dans les kiosques de bord de route, les *warung gaul* (p. 141). Il analyse les dessous des mots des jeunes et leurs dérivés argotiques, montrant que le *dangdutan* (jouer du *dangdut* dans une échoppe en s'accompagnant des moyens du bord) s'enracine dans le fait de « glander » (*nongkrong*). Analysant ces lieux de socialisation urbaine, il explore les thèmes des chansons appréciées des jeunes, l'imaginaire américain, l'adoration de l'*amrik*, le désir des *cewek bule* « filles blanches ». Se retrouver en bande en jouant un peu de musique crée une éthique de la sociabilité, si présente en Indonésie.

Plus loin, par une étude des nightclubs de *dangdut* à Jakarta, J. Wallach analyse les manières de danser, le rapport masculin-féminin et la participation du public. Le *dangdut* correspondrait aux classes sociales modestes tandis que la musique pop rock serait plutôt l'apanage des jeunes Jakartanais des classes supérieures. Le pop rock se joue dans les cafés « branchés » et dans les festivals organisés par les étudiants, festivals très bien sponsorisés, attirant des milliers de spectateurs dans les stades notamment. Ce genre a une tendance marquée pour le « xénocentrisme » (tourné vers la culture occidentale). *Dangdut* et pop rock impliquent deux conceptions différentes de la relation masculin-féminin, le premier étant plus traditionnel que l'autre.

Apparue au début des années 1990, le terme *underground* fut utilisé par les Indonésiens pour désigner un groupe de sous-genres du rock, alternant plusieurs courants (*aliran*), tels que le *punk, hardcore, death metal, grindcore, brutal death, hyperblast, black metal, grunge, indies, industrial* et *gothic*, toutes ces musiques étant importées de l'Occident. Selon l'auteur, alors qu'en Occident ces danses expriment un individualisme violent, en Indonésie, plus communautaires, elles disent la violence collectivement plutôt qu'individuellement.

L'accès aux musiques globalisées (*globally circulating musics*) n'a pas anéanti les musiques locales. Au contraire, cela aurait permis de stimuler la vitalité de la création dans une période de transition politique et de débats exacerbés autour d'une future Indonésie, pluriethnique et démocrate, dans un monde global. Le nationalisme, implicite dans presque toutes les musiques pop, fournit une alternative aux diverses formes d'extrémisme et d'exclusion (religieuse, régionale, ethnique) qui continue à menacer l'intégration, la justice sociale et la démocratie après l'Ordre Nouveau indonésien (p. xi).

Selon l'auteur, l'étude des musiques urbaines actuelles permet de comprendre l'identité de la jeunesse et son positionnement par rapport au monde moderne et à la nation. Le « collectivisme sukarnoïste » du *dangdut*, la conscience d'opposition qui

transparaît dans les musiques *underground* et le cosmopolitanisme du pop indonésien, chacun exprime à sa manière les problèmes d'une société dont la différenciation se fait par classe sociale et par genre. N'aurait-il pas fallu montrer que ces musiques sont aussi porteuses de valeurs religieuses ou antireligieuses ? Cette étude évacue (volontairement ?) la question religieuse pourtant sensible dans les musiques analysées. Est-ce que la jeunesse chrétienne urbaine se reconnaît dans le *dangdut* ? Comment la violence de l'*underground* est-elle vécue sur le plan des valeurs morales ?

D'autre part, l'usage du karaoké, pourtant si présent dans l'ensemble de l'archipel, n'est pas traité. Enfin, alors que le livre inventorie un très grand nombre de musiques actuelles amplifiées (pp. 27-41), un lexique des formes manque à l'ouvrage ; il aurait permis au lecteur de s'y repérer rapidement pour différencier le *pop nostalgia, pop alternatif, pop rohani, pop melayu, dangdut, musik daerah, campur sari*, *keroncong, jaipong, musik underground, hardcore, punk, death metal, grincore, brutal death, indies, gothic*.

L'auteur reconnaît les limites de sa recherche qui confine l'étude à Jakarta alors que l'argument est celui de la diffusion de musiques industrielles permettant de forger la conscience d'une nation. Cette étude trop javano-centrée ne s'interroge peut-être pas assez sur l'Indonésie comme archipel. À de nombreuses extrémités de cet ensemble d'îles, ce que l'on entend le plus souvent, ce sont des musiques actuelles amplifiées, mais qu'elles sont-elles ? Il aurait été intéressant d'aller observer la place qu'elles occupent dans les campagnes sans électricité, pour montrer comment et pourquoi, elles ont détrôné les pratiques musicales traditionnelles. Le CD audio accompagnant le livre présente six plages de musique : *dangdut*, *pop alternatif*, *pop melayu*, *underground* (gamelan balinais influencé par la musique *metal*), et de la musique *hardcore*[1]. Ce choix ne reflète pas l'extraordinaire vitalité des musiques urbaines dont il est question. Enfin, le style universitaire (alternant mode descriptif et mode analytique) ne convient pas toujours pour rendre des réalités urbaines variées. Heureusement, Wallach introduit de temps à autre un mode plus autobiographique, pour fluidifier l'ensemble.

Malgré ces réserves, cette étude devient désormais une véritable référence pour quiconque veut essayer de comprendre la culture musicale de la jeunesse indonésienne des années 2000.

Dana RAPPOPORT

---

1. Musique *metal* : forme de *hardrock* agressif, robuste, caractérisé par des structures simples et répétitives, aux rythmes martelés, des sons saturés, des tempos dédoublés ; *hardcore* : musiques actuelles radicales, extrêmiste, politique et violente. *Underground* : en dehors des modes et des courants commerciaux, souvent avec une connotation d'avant-garde artistique.

Littérature

Johannes Maria HÄMMERLE (ed.), *Geschichten und Gesänge von der Insel Nias in Indonesien* (Stories and Songs from the island Nias in Indonesia). Frankfurter Forschungen zu Südostasien 5. Harrasowitz Verlag, Wiesbaden, 2008, 141p., 1 photo, 1 map. ISSN 1613-9690, ISBN 978-3-447-05812-4

The author of this book is a catholic missionary, who left Germany in 1971 to become a parish priest on the island of Nias, one of the Barrier Islands off the west coast of Sumatra. J.M. Hämmerle has made Nias his home and become an Indonesian citizen. He speaks two Indonesian languages, the national language, and Niassan. In this book he publishes stories and songs, which he has recorded, transcribed and translated in many years of fieldwork in one village. It is an important source of a language and culture, which is threatened by extinction.

Fr. Hämmerle states that the songs and stories which he has recorded and transcribed are – with two exceptions – from only one village: Onohondrö, and that he is very much aware of the fact that this is only one example, since there are 700.000 inhabitants on Nias, distributed over approximately 650 villages. Still his collection of stories and songs is exemplary.

At first he gives an introduction to the different literary genres. Although there exists only an oral tradition in Niassan literature, it has many different genres: 1. Proverbs and parables, 2. Animal fables and stories, 3. Speeches about morals and adapt-law, 4. Story, 5. Poetry, 6. Songs in verse-form for celebrations, 7. Dances with a soloist and refrains by the people, 8. Line of ancestors and family trees, 9. Priest's litanies and prayers, 10. Curses and threats of punishment, 11. Official lamentations during funerals, 12. Bride's crying during her wedding. Some of these genres were the privilege of nobles, others of priests. Although the principal informants of Hämmerle, the brothers Hondrö, knew most of these genres, this collection presents mostly stories, songs and animal fables, which transmit the wisdom of the elders.

Hämmerle explains shortly the social structure in north and central Nias, as distinguished from south Nias, which he explains more extensively, because the village of Onohondrö is in that part of the island. About 500 years ago a small group of Chinese immigrants came via Omo in central Nias to south Nias. They brought along not only technical innovations like carpentry and the art of forging and iron tools, but also plants, seeds and cattle breeding, as well as weights and measures. A new ancestor cult was established, with genealogies, ancestor figures, sacrifices and prayers. These immigrants became the upper class, *si'ulu*. Below them were the original inhabitants, *sato*, and the slaves, *sawuyu*. Intermarriage between the upper class and the others is not allowed. There exists a deep gap between the thin layer of nobles and the others. In the stories, which are told by narrators belonging to the majority, we hear often about cruel and greedy kings and at the same time admonishing future kings to be wise.

The village Onohondrö was founded by Hondrö, an ancestor of the narrators, the brothers Hondrö. The two did not belong to the nobility, but they were highly respected carpenters. The elder brother Ama Yafe Hondrö had also managed the

catholic outpost in Onohondrö for 25 years. Thus it is not astonishing that he occasionally adds some moral advice to the stories. He, just like his brother, is a talented *hoho*-singer, and knows well the old tradition and the history of his village and the whole region around it.

In south Nias the same story can be either told or sung. If the story is told it is called *manö-manö,* the narrator has great freedom and it takes not much time. On the other hand, if the story is sung, it can last entire nights. This form is called *hoho* and is much more formalized because a soloist sings it and two pairs of singers accompany him repeating every verse in a slightly different form. At the start of the song the intention or moral lesson of the song is given in a proverb or a short verse. In a *Zendelings*-mission conference in 1916, the missionaries prohibited the singing of *hohos*. The ethnomusicologist Jaap Kunst has already deplored in his book *Music in Nias* (1939) the fact that the missionaries had tried to destroy many traditional musical instruments and traditions.

But apparently the *hohos* have been quite resilient, since Hämmerle was able to record some of them. Hämmerle does not only give the text of the stories and songs in the original language and in his German translation, but explains also the symbolism of certain names or plants, indicates the context in which a certain song is sung, or old customs, like head-hunting, to which it refers. There is always an introduction to the text, which makes the cultural context easier to understand. There are 20 stories, songs and poems from the village Hondrö, one story from the village Hilimbulawa and one story about the wisdom of the elders from the village of Hililaroa, which had been published already by Mooren and Hämmerle in 1984. This last story is about a dying father who gives to his son a number of riddles as advice and adds at the end: "If you still have questions, go and ask the old man with the three heads." The son follows the riddles literally and loses everything until he finds an old man sitting on the floor with his two bare knees at the same height as his head. This is the wise old man with the three heads who explains the meaning of the riddles to him. The deeper meaning of this story is that the people of Nias should follow the advice of the wise old men and not squander their heritage by succumbing to the temptations of modernization.

The book is a treasure-trove for linguists and ethnologists alike and at the same time a pleasure to read.

Marlies SALAZAR

Gret SURBEK, *„Im Herzen waren wir Indonesier". Eine Bernerin in den Kolonien Sumatra und Java 1920-1945*. Limmat Verlag Zürich und Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde, Basel, 2007, 509 p., 68 photos, 4 illustrations. ISBN 978-3-85791-526-0

"'In our heart we were Indonesians'. A woman from Bern in the colonies Sumatra and Java 1920-1945" are the memories of a Swiss woman, who spent 25 years in Sumatra and Java. This book is based on her diaries, letters of her husband and her son. At the age of 19 she married Kurt Surbek, a young Swiss specialist in tropical medicine. In 1920 they moved to Sumatra, where her husband worked as a

doctor in different plantations. After an interlude in Bangkok, they came back to Sumatra in early 1925. Both of them liked the simple life in the countryside better than the social life of a city. Gret and her husband had an open mind for the beauty and culture of their new homeland. She learned Dutch, but also Malay, Sundanese and Toba-Batak, and during World War II also some Japanese.

Although Gret came as a naïve young woman, she had a sharp mind and observed life in the colonial society of the Dutch East Indies with a refreshing sense of humor and with a rather critical view. She didn't like the arrogance of the Dutch vis-à-vis the Indonesians, but she also blamed the Indonesians for their submissiveness. Her candid descriptions of drunken planters and boring Dutch housewives, whom she considered as "slaves of their husbands", are quite amusing. Gret herself was rather emancipated and adventurous for her time. She often accompanied her husband by car or on horse back on his inspection trips, thus learning more about the local culture. She helped the young Dutch archeologist van der Hoop in his excavations of megalithic remains in South Sumatra, on which he based his dissertation (van der Hoop, 1931). She was so fascinated by archeology that she went hunting for remains with her two children in the coffee plantations of Pagaralam.

In 1932 she traveled with her husband to Java and visited the temples of Borobudur and Prambanan, which she appreciated much more now after having read so many archaeological books. Seeing the veneration of the Javanese for Borobudur she asked herself whether peaceful Buddhism was not much closer to the Javanese character than militant Islam.

In 1933, Gret had to go for medical examinations to Batavia and found in the hotel lobby a pamphlet by the Dutch Indies Fascist League saying, that "marriages of European women or girls with Asians are immoral from the viewpoint of religion and race. They should be forbidden and punishable by law." Gret, non-conformist as ever, thought that there should be more love and less legal restrictions. Another time when she found a photo of Sukarno in the newspaper with the commentary "Sukarno, the anti-government Indonesian nationalist arrested", she cut the photo out because she liked the man, whereas the Dutch detested him.

In 1934 the Surbeks opened a sanatorium in Bandung. Gret learned Sundanese, which she found not as easy as Malay, but she had a remarkable teacher who introduced her to not only to the languages, but also to Sundanese traditions. In Bandung they met many interesting people, among them the violinist Bronislaw Hubermann and the scientist Edward Richard Jacobson, who told her how he had been able to decipher the old inscriptions in the Rentjong script. Jacobson died in a Japanese camp in 1944.

When the Surbeks went on a trip to Bali in 1936 they were delighted by Balinese culture, especially by the dances and the beauty of the dancers; there they met the Dutch art dealer Houbolt, the German Walter Spies and a Swiss painter from Basel, Theo Meier. Two years later there was a witch-hunt for European homosexuals in the Dutch Indies; some were arrested in Batavia, Walter Spies and Houbolt imprisoned in Bali, but there were no arrests in Surabaya because "half of the Dutch navy would have to be arrested", as Gret writes. Indonesians had a more tolerant attitude towards homosexuality and were wondering why these Europeans were

arrested. In 1939, while Gret was with her daughter in Switzerland for a vacation, war broke out and she decided to return to Java to join her husband. She donated her collection of Indonesian textiles to the Historical Museum in Bern, where it is kept to this day.

In 1940 the Surbeks closed their sanatorium in Bandung and sent their son to a boarding school in Australia. Kurt became representative of the International Committee of the Red Cross and had to inspect the internment camps for the Germans in the Dutch East Indies. During an inspection trip in Sumatra Kurt decided to accept the post of a doctor at the mission hospital in Samosir, an island in Lake Toba. They learned Toba-Batak and after some initial problems they started to like the Bataks, whom they found more open and honest than the Javanese and Sundanese. Gret noticed the big competition between catholic and protestant missionaries in the Batak region.

With the attack on Pearl Harbor in December 1941 the war came nearer and the Surbeks transferred to the port city of Padang, where they heard of the sinking of the ship "Van Imhoff" by the Japanese. Of the 473 German prisoners (among them Walter Spies) only 65 survived. In March 1942 the Japanese arrived in Padang and started looting. A few days later Gret and her 15-year old daughter were raped. It is amazing with what lack of self-pity Gret describes this incident. After that night they left their house and moved to the hospital where they felt safer. While Kurt was treating the injured, Gret and Gladys started to learn Japanese, not only to understand the Japanese better, but also to make themselves understood. Now it was the turn of the Dutch and the English to be interned. Although as citizens of neutral Switzerland they were not interned, the Surbecks had a hard time during the Japanese occupation. As everybody else they were afraid of the Kempetai. They had to move from place to place looking for work, shelter and food. Both parents were in poor health and the daughter had no regular schooling. They did not get any information from abroad and had to rely on rumors. But still Gret didn't complain and considered herself luckier than the other Europeans who were interned.

For a long time, Kurt was not recognized as ICRC representative by the Japanese and thus was not able to inspect the camps. Only in 1945 he was allowed to do that and was appalled by the living conditions and by the fact that in the three and a half years of internment 15-28% of the interned had died. Shortly after the end of the war the ICRC replaced Kurt by another representative fresh from Switzerland. The Surbeks were evacuated to Australia and reunited with their son whom they hadn't seen for 5 years. In a way they were lucky to escape the approaching conflict between the Indonesians and the Dutch. As longtime guests of the Dutch in the Dutch East Indies the Surbeks could not openly take the side of the Indonesians, although in their hearts they were with the Indonesians and their aspirations for independence.

Gret's memories are not a historical source in the strict sense, but they give a vivid picture of Indonesia in the last 25 years before its independence. With its many black and white photographs and its descriptions of local customs this book is interesting to read. In her own way, Gret has been a witness to history.

Marlies SALAZAR

Coeli BARRY (ed.), *The Many Ways of Being Muslim: Fiction by Muslim Filipino*. Ithaca/Manila, Cornell Southeast Asia Program/Anvil, 2008, xix + 198 pages, bibliography, glossary. ISBN 978-08772-760-50

La littérature des musulmans des Philippines, fort méconnue, est à tort considérée comme relevant uniquement de la tradition et de l'oralité. En publiant cet ouvrage Coeli Barry va à l'encontre de ce préjugé et présente une anthologie très bienvenue, composée de nouvelles émanant de plusieurs auteurs musulmans contemporains.

Ce recueil pionnier, qui s'inscrit dans le cadre du Cornell Southeast Asia Program, propose de lire la réalité du sud philippin sous la plume de neuf écrivains. Vingt-deux nouvelles donnent à voir, dans un style très varié, différentes facettes de Mindanao et Sulu sur plus d'un demi-siècle. La division chronologique de l'ouvrage en trois parties témoigne d'ailleurs de sa profondeur historique. Une courte introduction rappelle dans un premier temps l'émergence et l'essor de la nouvelle aux Philippines, puis expose la particularité linguistique du pays où l'anglais est utilisé comme langue d'éducation et des médias. Elle présente ensuite le contexte minoritaire et marginal des musulmans aux Philippines, et brosse rapidement l'histoire des cinquante dernières années, faites de tensions et de conflits.

La première partie (pp. 1-32) qui couvre les années 1940-1960 ne présente qu'un auteur, Ibrahim Jubaira. Considéré à raison comme le plus prolifique et le plus connu des auteurs musulmans, il acquit sa renommée en publiant dans des magazines établis lors de l'administration américaine et distribués aussi bien à Manille qu'en province. Son style, empreint de vocables locaux et de références culturelles tausug, dépeint une société certainement inconnue des lecteurs de Manille ("Blue Blood at the Big Astana" et "Sheikh Abu Jahar"). Outre cet exotisme bien manié et fort à propos, Jubaira joue sur le genre même de la nouvelle en plaçant l'anecdotique au centre de ses écrits : l'achat d'un oiseau par un couple, et la présence mystérieuse d'un homme aux alentours d'un village ("Bird in Cage" et "The Tall Big Man"). Si les histoires sont agréables et plutôt bien menées, en dépit de quelques chutes, les dénouements sont assez plats, ce qui nuit au genre.

La seconde partie (pp. 33-142), la plus longue, présente quatre auteurs de la période 1961-1990. Noralyn Mustafa qui suit de très prêt les pas de Jubaira dans la presse, Mehol Sadain et Calbi Asain, deux universitaires éduqués à UP, la plus prestigieuse université du pays, et Said Asain, ingénieur et homme de lettres. Notre préférence va à Mehol K. Sadain, au style et à l'écriture des plus agréables, et dont les nouvelles peignent l'archipel des Sulu et son islam mystique ("Ocean"), les réseaux de commerce entre Sandakan, Palawan et Zamboanga ("Old Father"), ainsi que le conflit armé ("The River Below"). Dans un style tout à fait différent mais tout aussi bon techniquement, Said Sadain Jr. repousse les limites de la fiction et évoque les conflits en Angola et au Kosovo à travers les échanges sur internet d'un garçon, Salm, et d'un représentant des forces pour la paix, Hans, mort depuis des années ("Babel Rising"). Cette nouvelle exemplaire est, sans aucun doute, le signe d'un grand talent littéraire.

La troisième partie (pp. 143-185) couvre la période 1991-2002, décennie durant laquelle s'illustrent des auteurs femmes : Elin Anisha Guro, Loren Hallilah I. Lao,

Pearlsha Abubakar et Arifah Jamil. Les nouvelles sont majoritairement centrées sur la région du lac Lanao, au nord de Mindanao, et donnent à voir la société maranao. La plongée se fait alors dans un monde beaucoup plus féminin avec des thèmes abordant la coutume et l'honneur de la femme ("The Trip to a Forbidden Land"), les mariages précoces ("Good Old Bapa"), la polygamie ("Ayesha's Pretty Hate Machine"), les règles ("Initiation"), l'esthétique du voile, l'importance de l'apparence et des convenances ("Aesthetics", "Mukna"). Ces nouvelles se distinguent pas leur brièveté, les qualités littéraires manquent cependant et leur intérêt ne se trouve guère que dans des détails d'ordre ethnographique.

La faiblesse de certaines nouvelles est en effet regrettable. Elle amène le lecteur à se poser la question de la sélection, sur laquelle aucune précision n'est donnée. À ce titre, nous nous demandons dans quelle mesure ces auteurs sont représentatifs de la littérature musulmane contemporaine des Philippines. La répartition chronologique des nouvelles est également discutable. Des récits de 1991 ("The River Below") et 1999 ("Babel Rising") sont classés dans la période 1961-1990, une erreur d'édition qui souligne le manque de cohérence d'un tel classement. Nous comprenons en effet difficilement le choix des années 1960 et 1990 comme points de rupture.

Malgré ces imprécisions, le recueil reste remarquable. Plusieurs sujets et motifs sont récurrents (le conflit, la mer, les migrations, et, à ce titre, sont révélateurs de ce qui fait la spécificité du sud musulman : à la fois frontière et pont, cette région porte la marque du conflit en sa chair.

Il ne nous reste qu'à espérer que cet ouvrage ouvre la voie à une longue série, permettant de mieux connaître ce sud musulman à travers le dire de ceux qui le côtoient. La bibliographie en fin d'ouvrage, qui s'ouvre largement sur la littérature musulmane et philippine contemporaine, est dans tous les cas une invitation à un peu plus d'intérêt pour un domaine jusque-là délaissé.

Elsa CLAVÉ

Lalita SINHA, *The Other Salina. A. Samad Said's Masterpiece in Translation,* Pulau Pinang, Penerbit Universiti Sains Malaysia, 2006, 222 p., Annexes, bibliographie, index. ISBN 983-3391-78-8

L'étude de Lalita Sinha, enseignante à l'Universiti Sains Malaysia de Pulau Pinang, relève à la fois du domaine de la littérature comparée et des théories post-coloniales. D'une part, l'auteure se propose, de comparer le roman malaisien *Salina* (du nom de son héroïne) à ses deux versions anglaises ici, appelées "the other *Salina*", et ces dernières entre elles. D'autre part, elle s'efforce de montrer que, lors de leur traduction en anglais, les « textes non-occidentaux ou appartenant à une culture mineure » peuvent être soumis aux « normes occidentales ou de la culture dominante » (p. 3).

Salina est le premier roman du *Sasterawan Negara* A. Samad Said. La première édition date de 1961, mais Lalita Sinha utilise la troisième parue en 1976. Quant aux deux traductions anglaises, il s'agit de celle de l'Australien Harry Aveling (1975) et de la Malaise Hawa Abdullah (1991). Tous ces textes ont été publiés par le Dewan

Bahasa dan Pustaka. L'intrigue du roman se déroule à Singapour après la deuxième guerre mondiale, dans le Kampung Kambing « Village aux chèvres », ainsi dénommé, car constitué d'anciennes étables habitées par de pauvres gens. L'héroïne, Salina, a tout perdu dans les bombardements pendant la guerre, sa famille, son fiancé, Yusuf, ses biens, et a été violée par des soldats japonais. Elle habite avec Fakar, qui ressemble étrangement à Yusuf. Il ne fait rien, et, pour vivre, Salina doit se prostituer. L'auteur décrit aussi les relations de Salina avec les autres habitants du village et les liens privilégiés qu'elle entretient avec certains d'entre eux. Ne pouvant plus supporter ce compagnon, Salina quitte finalement le Kampung Kambing et entreprend une nouvelle vie à Kelantan.

L'auteure analyse avec minutie la manière dont les deux traducteurs ont représenté les principales particularités de l'œuvre. Elle tente aussi de montrer comment les rapports qu'ils entretiennent avec l'original et son auteur peuvent influer sur leur stratégie de traduction. Selon elle, les traducteurs de *Salina* se devraient de reproduire le « portrait vivant et coloré de la culture ou du milieu source » (p. 8), de même que la vision du monde et la façon de vivre des Malais. Le traducteur a l'obligation d'être fidèle au texte original et de ne pas lui imposer son point de vue.

Lalita Sinha se penche en particulier sur la traduction du langage des dialogues entre les habitants du Kampung Kambing, appartenant aux diverses communautés malaise, chinoise, et indienne, qui donne au roman sa couleur locale et le distingue de ceux parus à la même époque dans lesquels les relations interethniques n'étaient généralement pas traitées. Comment rendre en anglais la langue parlée, avec ses allusions, ses métaphores, ses onomatopées, ses exclamations, ses euphémismes, et ses termes d'adresse (tel l'appellatif malais *Cik* lorsqu'on s'adresse à une jeune fille, ou le *Aci* pour une femme plus âgée). Elle insiste aussi sur la traduction des aspects de la « religion formelle » (prières, invocations islamiques…) et de la « religion informelle » (croyances, monde spirituel, magie…) et des relations entre les sexes.

Après cette analyse interne des textes, Lalita Sinha en vient à celle de leurs éléments extérieurs. Les traducteurs de *Salina* ont adopté deux stratégies diamétralement opposées. Celle basée principalement sur « la paraphrase et l'omission », permet à Harry Aveling de produire un texte assez éloigné de l'original (*fairly independent, or free*) (p. 151) et beaucoup plus court, alors que celle de Hawa, au contraire, en est très proche. L'auteure analyse ces choix stratégiques en termes de relations hiérarchiques. Selon elle, « Il est largement reconnu que la nature des relations contemporaines entre les sociétés occidentales et non-occidentales est celle d'une dichotomie entre le centre et la périphérie, dans laquelle la race et la culture occidentales ou « blanches » dominent les « non-blanches ». […] De même, dans les relations entre hommes et femmes, la domination masculine est une force omniprésente dans presque tous les domaines, y compris celui de l'expression littéraire (p. 154). De ce fait, poursuit-elle, Aveling est placé à un niveau plus élevé que Samad et Hawa. Comme le sexe est un facteur subsidiaire par rapport à la race, les deux hommes se trouvent à un niveau plus élevé que la femme (p. 155).

Se basant sur ces principes « post-coloniaux », l'auteure se lance ensuite dans une analyse des relations contrastées suivantes : Samad-Aveling = race et fonction ; Samad-Hawa = sexe et fonction et Aveling-Hawa = race et sexe. Pour ce qui est de

la relation Samad-Aveling, le premier, Malais, étant l'auteur et le second, Australien, le traducteur, il y a donc une tension entre deux niveaux de hiérarchie, à savoir « l'autorité de l'auteur sur le traducteur par opposition à celle du Blanc sur le non-Blanc » (p. 156). Si Aveling ne se soumet pas à la « hiérarchie selon laquelle l'auteur se trouve au-dessus du traducteur », c'est, selon elle, du fait de « sa position en terme de race », comme le montre sa stratégie de traduction basée sur la paraphrase et l'omission. La paraphrase, avoue-t-elle, pourrait être une stratégie de traduction valable, mais dans le cas de la version de *Salina* d'Aveling, cela consiste à « minimiser, généraliser, banaliser, déformer et produire des inexactitudes » (p. 157). De plus, « la représentation de l'identité anglaise est exagérée, alors que la malaise est réduite » (p. 157). Bref, sa traduction est, selon elle, « une mutilation du texte original » (p. 157). Elle fait remarquer aussi que le traducteur s'arroge « certains droits sur l'original en le recréant consciemment selon des critères qui en Occident définissent ce qu'est un bon roman ou selon les siens propres » (p. 158). Il s'arroge aussi « certains droits sur le lecteur » (*Ibid.*), déterminant ce qui est important et a de la valeur. C'est, pour elle, une approche « caractéristique de l'attitude paternaliste et dominatrice du colonisateur » (p. 161).

Dans le cas de la relation Samad-Hawa, le premier est dans une position dominante, en tant qu'homme, auteur de *Salina* et un écrivain de renom ; la seconde est femme, traductrice et relativement peu connue. Tous deux ont le même arrière-plan culturel et linguistique, ce qui explique l'« adhérence » de la traduction à l'original. Elle dépasse même un peu l'original en longueur, du fait que chaque terme est traduit avec beaucoup de méticulosité. La traduction fait également preuve de créations linguistiques (p. 167).

La troisième relation étudiée est celle entre les deux traducteurs. À première vue, on pourrait les considérer comme des égaux, mais il n'en est rien. Aveling, en tant qu'« homme blanc » est au sommet de l'échelle, tandis que Hawa, en tant que femme non-blanche, est tout en bas. De plus, Aveling a l'avantage d'avoir fait sa traduction en premier. Pourtant, le Dewan Bahasa dan Pustaka a chargé Hawa d'en établir une nouvelle. En ce sens celle-ci « représente un effort malais(ien) pour rectifier un préjudice se rapportant au texte original de *Salina* » (p. 171). Cette nouvelle traduction peut être considérée comme une forme de « résistance à la représentation par Aveling de l'original » (p. 171). Étant l'instrument de cette résistance, Hawa est « indirectement un instrument de subversion ». Elle est « une femme, non-blanche, une traductrice, responsable d'une traduction qui en défie celle précédemment réalisée par Aveling, un homme, un Blanc, un traducteur » (p. 171).

Toute cette démonstration amène finalement Lalita Sinha à conclure son étude en affirmant que l'« autre *Salina* » de Hawa est mieux réussie que celle d'Aveling, la première ayant pour caractéristique la « fidélité », la deuxième la « trahison ».

Cet ouvrage est intéressant pour ce qui est de la comparaison minutieuse qu'effectue Lalita Sinha entre les deux « traductions » d'un même roman. Cependant son analyse « post-coloniale » de la position du traducteur par rapport au texte original et à son auteur laisse une impression de malaise, tout particulièrement dans le cas de la version anglaise de *Salina* de Harry Aveling à qui sont attribuées des intentions de domination qu'il n'a peut-être pas eues. Il est vrai que ses « traductions » sont souvent contestées. Il en est ainsi, par exemple, de *The Pilgrim*

(1975), sa « traduction » du roman de l'écrivain indonésien Iwan Simatupang, *Ziarah* (1969). Selon Umar Junus, cette traduction n'a plus rien à voir avec l'œuvre originale, étant en réalité « l'interprétation de *Ziarah* par Aveling » (*Archipel* 15, 1978, p. 218). Telle était bien en fait l'intention d'Harry Aveling et il ne s'en cache pas. Il ne prétend pas faire des traductions qui collent à l'original. On s'en aperçoit, quand il écrit dans sa « Note du traducteur », placée avant sa version de *Salina*, que sa traduction sera plus courte que l'original. Il aurait été préférable de dire que nous sommes là en présence d'une adaptation et non d'une traduction, ce qui aurait réglé le problème. Connaissant l'intention d'Harry Aveling, Lalita Sinha ne pouvait donc pas arriver à d'autre conclusion qu'à celle selon laquelle l'« autre *Salina* » d'Aveling était une « trahison » de l'original.

Monique ZAINI-LAJOUBERT

RÉSUMÉS – ABSTRACTS

Claude Guillot, Centre national de la Recherche scientifique & **Ludvik Kalus**, Université Paris IV, Sorbonne, Paris
Note sur le sultanat de Pidir. Début du XVI^e s. [Épigraphie islamique d'Aceh. 3]

Continuing the publication of Islamic inscriptions from North Sumatra, the authors present here the only two ancient tombs of the short-lived sultanate of Pidie. The first is the only known epitaph of a sovereign of this petty state who died in 1511, and the second that of a daughter of a *mu'allim* (probably a Muslim religious teacher), who died in 1562. Historical conclusions will be drawn only after completion of the analysis of all the tombstones of the western part of North Sumatra since the transitional period between the decay of the kingdom of Lamuri and the founding of the potent sultanate of Aceh still remains largely in the dark.

Sanjay Subrahmanyam, Department of History, UCLA
Pulverized in Aceh: On Luís Monteiro Coutinho and his 'Martyrdom'

Cet essai traite essentiellement d'un texte mineur sur le martyre d'un certain Luís Monteiro Coutinho écrit par le célèbre auteur eurasien Manuel Godinho de Erédia. Coutinho, issu d'une famille noble de Lamego, au nord du Portugal, était en Asie à partir de 1570 environ. Après avoir été capturé lors un combat naval dans le détroit de Malaca, il fut apparemment tué à Aceh, dans les années 1580, ayant été éjecté par la bouche d'un canon. Erédia, à la demande du frère du défunt, rédigea ce texte pourvu d'illustrations en 1615. L'essai décrit et analyse étroitement ledit texte et sa véracité, puis présente les divers contextes de sa production, y compris le fait qu'il appartient à une série d'écrits sur le martyre séculaire s'inscrivant dans le cadre de la rivalité entre le christianisme de la contre-réforme et l'islam en Asie maritime.

Pavel Durdik
Cinq années à Sumatra. Récits d'un médecin militaire, 1877-1883 (Extraits)
Traduction du tchèque et adaptation en français par **Ludvik Kalus,** Université Paris IV, Sorbonne & **Claude Guillot,** Centre national de la Recherche scientifique, Paris

Pavel Durdik spent 5 years in Aceh as a military surgeon for the Dutch troups during the war between 1878 and 1883. After returning to his native Bohemia, he wrote an account of his Sumatran experience in Czech, *Pet let na Sumatra. Vypraveni vojenského lékare, 1877-1883* (*Five years in Sumatra. Accounts of a military surgeon, 1877-1883*), published in 1893. The book has never been translated. Here we present long extracts in French.
The testimony of this witness to the conquest of Aceh by the Dutch is all the more worthy of interest as it depicts the horrific realities of the clashes Its author was free from prejudice, as he was unacquainted with the dispute. The fact that he was himself a subject of a nation still under foreign (Austrian) hegemony doubtless helped him become an admirer of the Acehnese's courageous endeavours in their struggle for independence.

Pierre Labrousse, INALCO, Paris
Auguste de Molins. Un artiste à Java dans Le Tour du monde *(1864)*

The Swiss artist Auguste de Molins is known for his travelogue in the Dutch Indies first published in *Le Tour du monde* (1864) and translated into Dutch two years later. The circumstances of his stay in Java (1858-1861) are unclear. His unconventional personality and his traveling habits allowed him to observe closely the daily life of the common people of Java; consequently he reacted against the colonial oppression and all manifestations of violence. Along with Auguste Borget he represents a new generation of artist-travelers.

Luis Filipe Thomaz, Université nouvelle, Lisbonne
La découverte de Madagascar par les Portugais au XVI^e s.

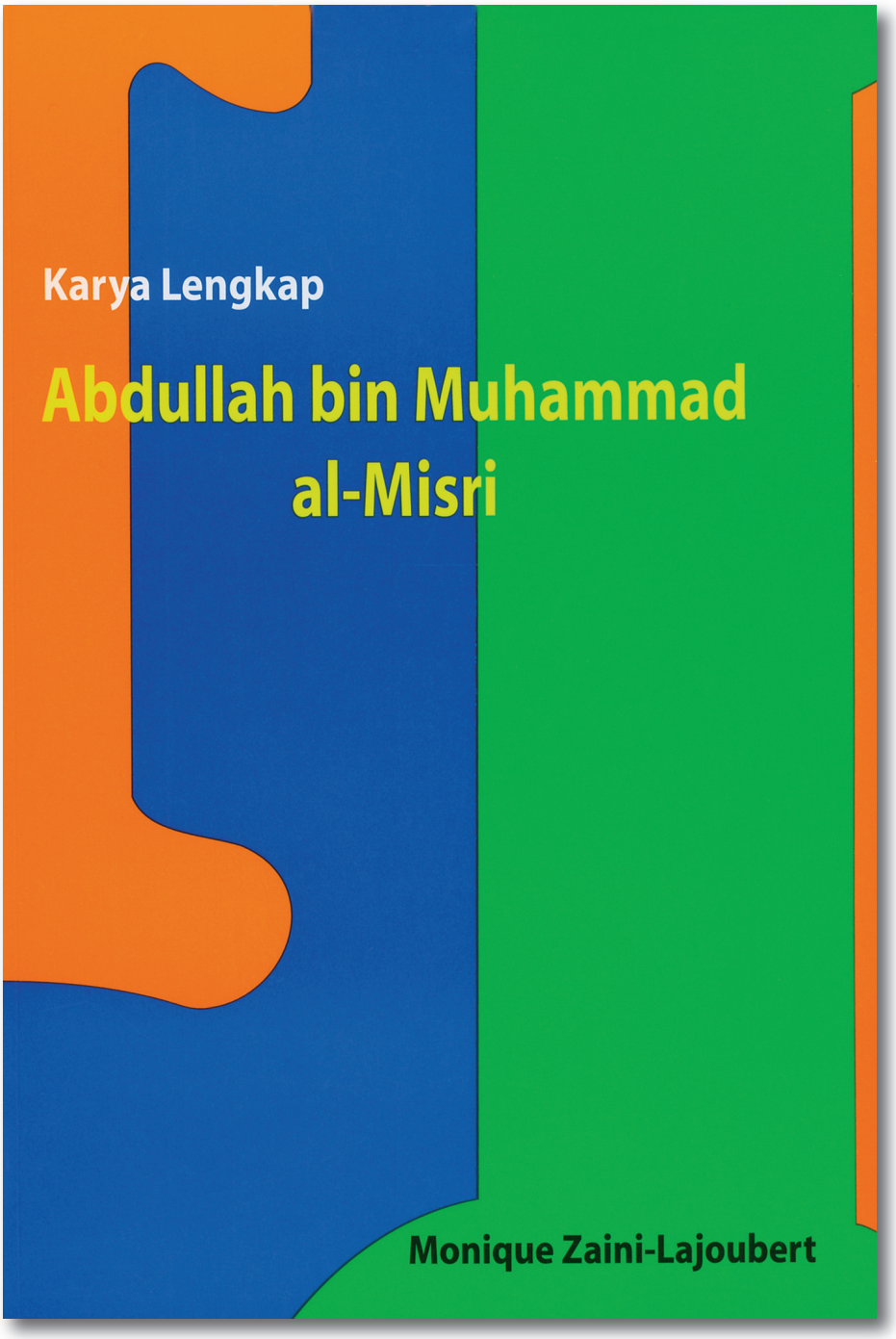
As Madagascar was known in the West at least since the 12th century, the Portuguese were presumably aware of its existence. At any rate the first Portuguese ship to sight it was apparently one of the fleet of Pedro Álvares Cabral – probably on 10th August 1500, whence the name of *Isle of Saint Lawrence* as the island is referred to in Portuguese sources. Madagascar was met with a second time by Afonso de Albuquerque, who in February 1504 navigated the coast of the island from Cape Amber to Cape Saint Andrew. Knowledge of Madagascar improved during the year 1506: in February Fernão Soares sailed along the whole East shore; and in October two ships of the fleet of Afonso de Albuquerque sighted again the island. Albuquerque and Tristão da Cunha explored the coast between Capes St Andrew and Amber; one of their ships was able to explore the East coast up to Matatana, where it was well received – a fact that gave the Portuguese King the idea of using it as a port of call. The news that reached the Portuguese court exaggerated the riches of the island, and accredited the belief that the source of cloves and nutmeg lay nearby. This led King Emmanuel to report the good news to the Pope. In 1508, he sent an expedition to explore Madagascar, which caused the myth of the "New India" or "Taprobana Major" to collapse.

Claudine Salmon, Centre national de la Recherche scientifique, Paris
Malay (and Javanese) Loan-words in Chinese as a Mirror of Cultural Exchanges

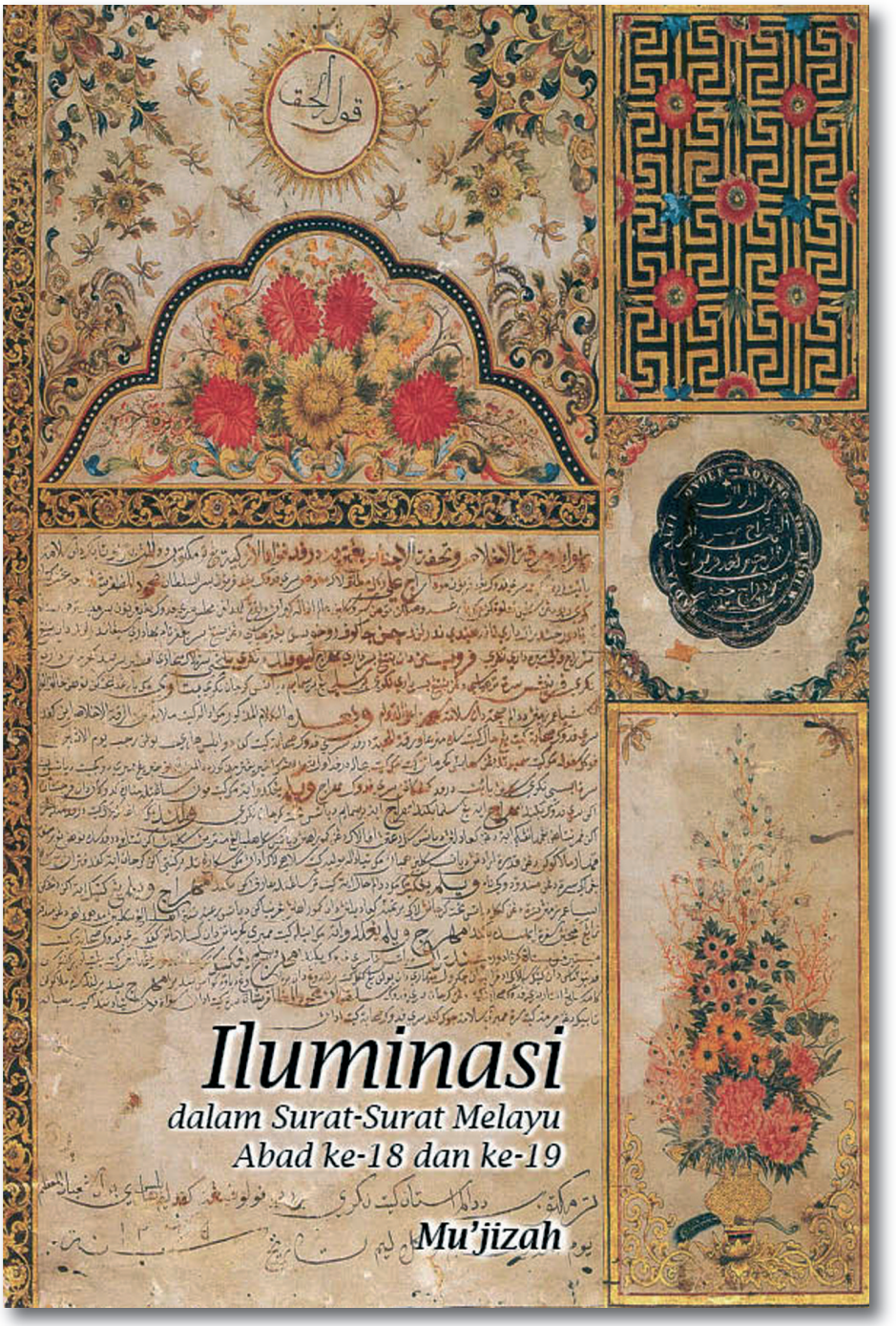
Le but de cet article est de réfléchir sur les emprunts malais (et javanais) en chinois afin de voir ce qu'ils nous apprennent sur les échanges culturels entre les deux mondes dans le temps long. Nous avons retenu trois types de sources : les récits de voyage et sommes sur les contrées d'Asie du Sud-Est, les relations de missions diplomatiques, et les écrits émanant de Chinois établis en Insulinde. On peut distinguer deux phases : la première, la plus longue, durant laquelle les emprunts se sont faits de l'intérieur du monde chinois, après avoir été introduits par des marchants, voyageurs ou émissaires, les plus anciens remontant au début de notre ère, tel le terme *pinang* ou « noix d'arec ». La deuxième, durant laquelle les populations insulindiennes étaient en étroit contact avec les gens du Fujian, ce qui entraîna la formation de communautés mixtes et l'incorporation d'un plus grand nombre de termes malais dans le dialecte du Minnan et aussi la création d'expressions hybrides.

Monique Zaini-Lajoubert, Centre national de la Recherche scientifique, Paris
La « bonne gouvernance » selon l'écrivain indonésien Abdullah bin Muhammad al-Misri (fin XVIII^e s.-début XIX^e s.)

The as yet unrecognized Indonesian writer of Arab descent born in Palembang, Abdullah bin Muhammad al-Misri, was the author of at least five works: three mirrors for princes and two semi-historical texts (about Siam and Bali). These works belong to the revival movement of Malay literature of which he was one of its precursors. The mirrors for princes (*Bayan al-Asma'*, *Hikayat Mareskalek* and *'Arsy al-Muluk*), discussed here, reflect the author's concern with the social and political situation of his time, marked by the end of the VOC and the succession of Western dominations. The works were generally written in the form of quotations interspersed with anecdotes, sometimes rather long, about personalities of the Arab and Persian world but also of the Malay world where he lived. One of the latter was Marshal Herman Willem Daendels (*Mareskalek*), Governor-General of East Indies during the "French period" (1808-1811), who had the greatest impact on him. Abdullah's mirrors for princes were apparently meant to inspire in the local rulers appreciation of good governance and to make them aware that they were subjects of White rulers.



École française d'Extrême-Orient & Komunitas Bambu
Jakarta, 2008, 24 cm x 16 cm, 272 p.
ISBN 13: 978-979-8116-13-1 & ISBN 10: 979-8116-13-5



Kepustakaan Populer Gramedia, École française d'Extrême-Orient, Pusat Bahasa
KITLV-Jakarta, 21 x 29,7 cm, 204 p.
Jakarta, 2009, ISBN 978-979-91-0175-4

SÉRIE : CAHIERS D'ARCHIPEL

N° 1 D. LOMBARD
INTRODUCTION À L'INDONÉSIEN (3E ÉDITION RÉVISÉE), 1991 — 27,45

N° 2 R. JONES
ARABIC LOAN WORDS IN INDONESIAN, 1978 — épuisé

N° 3 P. LABROUSSE
MÉTHODE D'INDONÉSIEN, VOLUME N° 1 (2E ÉDITION RÉVISÉE), 1994 — (voir série : Autres publications)

N° 4 P. LABROUSSE
MÉTHODE D'INDONÉSIEN, VOLUME N° 2, 1978 — (voir série : Autres publications)

N° 5 F. SOEMARGONO
EXERCICES STRUCTURAUX D'INDONÉSIEN, 1978 — épuisé

N° 6 CL. SALMON & D. LOMBARD
LES CHINOIS DE JAKARTA, TEMPLES ET VIE COLLECTIVE, 1977 — (voir série : études insulindiennes n° 1)

N° 7 F. PECORARO
ESSAI DE DICTIONNAIRE TAROKO-FRANÇAIS, 1977 — épuisé

N° 8 G. HOOYKASS
INTRODUCTION À LA LITTÉRATURE BALINAISE, 1979 — 7,60

N° 9 F. SOEMARGONO
LE « GROUPE DE YOGYA » (1945-1960) –
LES VOIES JAVANAISES D'UNE LITTÉRATURE INDONÉSIENNE, 1979 — épuisé

N° 10 U. SIRK
LA LANGUE BUGIS (CÉLÈBES-SUD), 1979 — épuisé

N° 11 H. CHAMBERT-LOIR
SASTRA : INTRODUCTION À LA LITTÉRATURE INDONÉSIENNE CONTEMPORAINE, 1980 — épuisé

N° 12 PRAMOEDYA ANANTA TOER
CORRUPTION, 1981 — épuisé

N° 13 N. PHILLIPS & KHAIDIR ANWAR (ED.)
PAPERS ON INDONESIAN LANGUAGES AND LITERATURES, 1981 — épuisé

N° 14 G. MOUSSAY
LA LANGUE MINANGKABAU, 1981 — épuisé

N° 15 P. LABROUSSE
DICTIONNAIRE GÉNÉRAL INDONÉSIEN-FRANÇAIS, 1984 — 59,45

N° 16 P. LABROUSSE
DICTIONNAIRE DE POCHE INDONÉSIEN-FRANÇAIS, 1985 — 9,15

N° 17 P. CAREY (ED.)
VOYAGE À DJOCJA-KARTA EN 1825 DE A.A.J. PAYEN, 1988 — 14,50

N° 18 F. SOEMARGONO & W. ARIFIN
DICTIONNAIRE GÉNÉRAL FRANÇAIS-INDONÉSIEN, 1991 — 59,45

N° 19 CL. SALMON (ED.)
LE MOMENT « SINO MALAIS » DE LA LITTÉRATURE INDONÉSIENNE, 1992 — 18,30

N° 20 CHANATIP KESAVADHANA (ED.)
CHULALONGKORN, ROI DE SIAM. ITINÉRAIRE D'UN VOYAGE À JAVA EN 1896, 1993 — 22,55

N° 21 M. BONNEFF (ED.)
L'INDONÉSIE CONTEMPORAINE.
UN CHOIX D'ARTICLES DE LA REVUE PRISMA *(1971-1991)*, 1994 — 24,40

N° 22 H. CHAMBERT-LOIR (ED.) *LA LITTÉRATURE INDONÉSIENNE. UNE INTRODUCTION*, 1994	18,30
N° 23 M. ABAZA *ISLAMIC EDUCATION. PERCEPTION AND EXCHANGES :* *INDONESIAN STUDENTS IN CAIRO*, 1994	25,60
N° 24 M. ZAINI-LAJOUBERT *L'IMAGE DE LA FEMME DANS LES LITTÉRATURES MODERNES* *INDONÉSIENNE ET MALAISE*, 1994	25,60
N° 25 PHAN HUY LÊ, CL. SALMON & TA TRONG HIÊP *UN ÉMISSAIRE VIÊTNAMIEN À BATAVIA. PHAN HUY CHÚ.* *« RÉCIT SOMMAIRE D'UN VOYAGE EN MER » (1833)*, 1994	25,60
N° 26 L. HUSSON *LA MIGRATION MADURAISE VERS L'EST DE JAVA*, 1995	36,60
N° 27 G. MOUSSAY *DICTIONNAIRE MINANGKABAU-INDONÉSIEN-FRANÇAIS*, 2 VOLUMES, 1995	94,50
N° 28 A. FEILLARD *ISLAM ET ARMÉE DANS L'INDONÉSIE CONTEMPORAINE*, 1995	33,55
N° 29 N. LANCRET *LA MAISON BALINAISE EN SECTEUR URBAIN*, 1997	28,20
N° 30 C. GUILLOT (SOUS LA DIRECTION DE) *HISTOIRE DE BARUS. LE SITE DE LOBU TUA*, VOLUME N° 1, 1998 *HISTOIRE DE BARUS. LE SITE DE LOBU TUA*, VOLUME N° 2, 2003 *HISTOIRE DE BARUS*. VOLUMES N° 1 & 2 PRIX SPÉCIAL	30,50 30,50 50,00
N° 31 J. CUISINIER *JOURNAL DE VOYAGE, MALAISIE (1933), INDONÉSIE (1952-55)*, EXTRAITS ÉDITÉS PAR DANIEL PERRET, 1999	épuisé
N° 32 S. VIGNATO *AU NOM DE L'HINDOUISME.* *RECONFIGURATION ETHNIQUE CHEZ LES TAMOULS ET LES KARO EN INDONÉSIE*, 2000	38,10
N° 33 J.-M. DE GRAVE *INITIATION RITUELLE ET ARTS MARTIAUX. TROIS ÉCOLES DE* KANURAGAN *JAVANAIS*, 2001	29,70
N° 34 J.-B. PELON *DESCRIPTION DE TIMOR OCCIDENTAL ET DES ILES SOUS DOMINATION HOLLANDAISE (1771-1778)* TEXTE ÉTABLI, PRÉSENTÉ ET ANNOTÉ PAR ANNE LOMBARD-JOURDAN, 2002	17,00
N° 35 J.-L. MAURER *LES JAVANAIS DU CAILLOU*, 2006	30,00
N° 36 M.-F. DUPOIZAT *CATALOGUE OF CHINESE STYLE CERAMICS OF MAJAPAHIT. TENTATIVE INVENTORY*, 2007	29,00
N° 37 C. GUILLOT & L. KALUS (ED.) *LES MONUMENTS FUNÉRAIRES ET L'HISTOIRE DU SULTANAT DE PASAI À SUMATRA*, 2008	38,00
N° 38 D. PERRET & H. SURACHMAN (ED.) *HISTOIRE DE BARUS III :* *REGARDS SUR UNE PLACE MARCHANDE DE L'OCÉAN INDIEN (XIIE - MI-XVIIE S.)*, 2009	38,50

SÉRIE : ÉTUDES INSULINDIENNES / ARCHIPEL

N° 1 CL. SALMON ET D. LOMBARD *LES CHINOIS DE JAKARTA. TEMPLES ET VIE COLLECTIVE*	épuisé

N° 2 M. BONNEFF ET AL. *PANCASILA. TRENTE ANNÉES DE DÉBATS POLITIQUES EN INDONÉSIE*	16,75
N° 3 CL. SALMON *LITERATURE IN MALAY BY THE CHINESE OF INDONESIA. A PROVISIONAL ANNOTATED BIBLIOGRAPHY*	épuisé
N° 4 C. GUILLOT *L'AFFAIRE SADRACH. ÉTUDE SUR LE CHRISTIANISME À JAVA AU XIX^E SIÈCLE*	épuisé
N° 5 M. CHARRAS *DE LA FORÊT MALÉFIQUE À L'HERBE DIVINE*	16,75
N° 6 F. RAILLON *LES ÉTUDIANTS INDONÉSIENS ET L'ORDRE NOUVEAU*	25,15
N° 7 M. BONNEFF *PÉRÉGRINATIONS JAVANAISES. LES VOYAGES DE R.M.A. PURWA LELANA*	25,15
N° 8 CH. VULDY *PEKALONGAN : BATIK ET ISLAM DANS UNE VILLE DU NORD DE JAVA*	21,35
N° 9 B. SELLATO *NOMADES ET SÉDENTARISATION À BORNÉO*	27,45
N° 10 M. FRANCK *QUAND LA RIZIÈRE RENCONTRE L'ASPHALTE...*	29,00

SÉRIE : AUTRES PUBLICATIONS

. D. LOMBARD *LE CARREFOUR JAVANAIS* (3 VOLUMES)	79,00
. C. GUILLOT *THE SULTANATE OF BANTEN*	14,50
. OUVRAGE COLLECTIF *BABOUIN ET AUTRES NOUVELLES DE MALAISIE*	14,95
. F. SOEMARGONO ET W. ARIFIN *DICTIONNAIRE DE POCHE FRANÇAIS-INDONÉSIEN*	19,05
. P. LABROUSSE *MÉTHODE D'INDONÉSIEN* (NOUVELLE ÉDITION)	28,20
. CL. SALMON, W. FRANKE & A.K. SIU *CHINESE EPIGRAPHIC MATERIALS IN INDONESIA (JAVA)* VOL. 2 – PART N° 1 & N° 2 (2 VOLUMES)	57,95
. M.O. SCALLIET *ANTOINE PAYEN : PEINTRE DES INDES ORIENTALES –* *VIE ET ÉCRITS D'UN ARTISTE DU XIX^E S.*	44,20

PRIX ÉTABLIS EN EUROS, FRAIS DE POSTE EN PLUS
ENVOI PAR POSTE, PAIEMENT À RÉCEPTION DE LA FACTURE

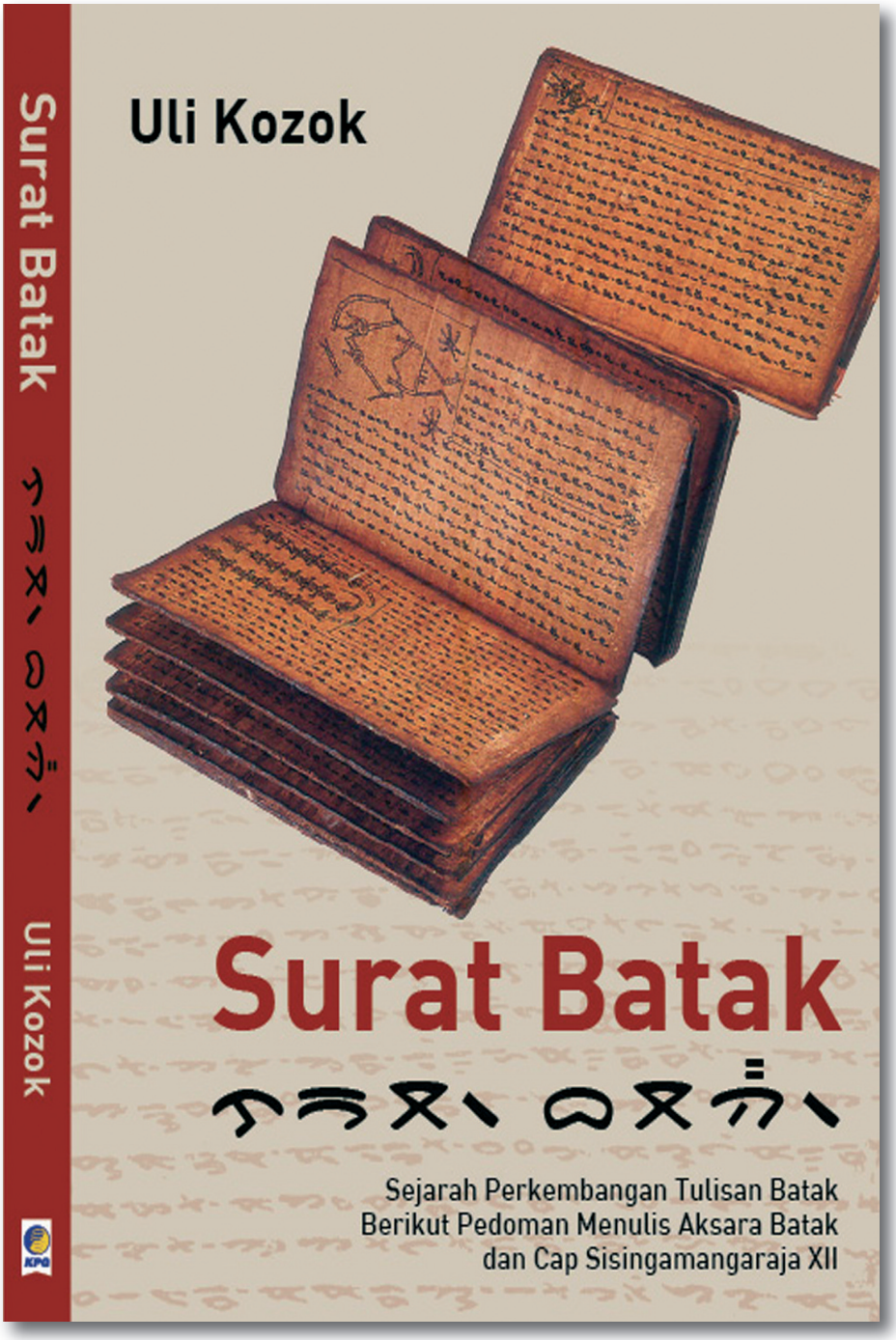
ASSOCIATION ARCHIPEL
ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES EN SCIENCES SOCIALES
54, BOULEVARD RASPAIL – 75006 PARIS – FRANCE

TÉL : 01 49 54 25 64 – FAX : 01 45 44 93 11
e-mail : archipel@ehess.fr

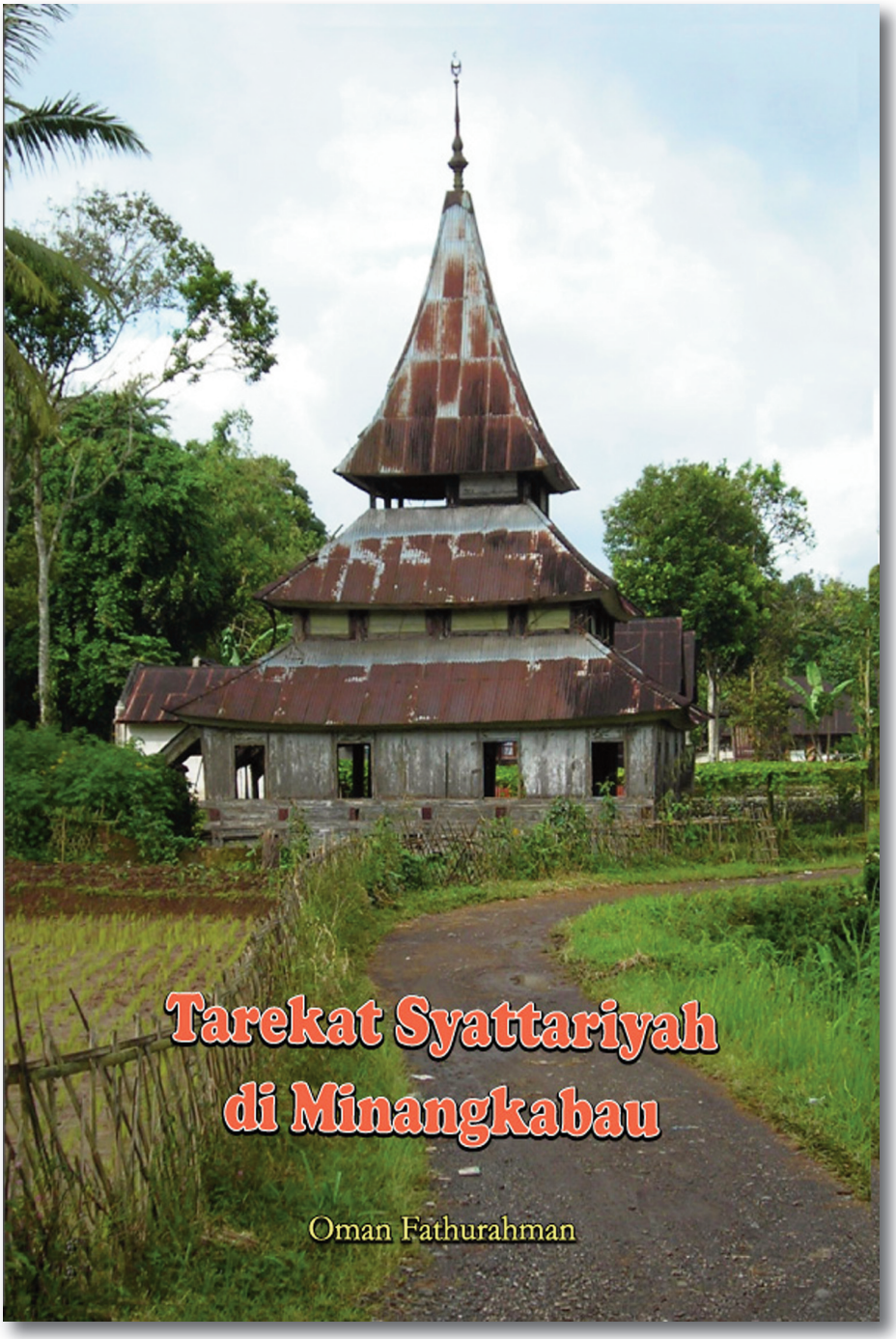
BAHASA SANSKERTA DAN BAHASA MELAYU

James T. Collins

Kepustakaan Populer Gramedia, École française d'Extrême-Orient, Pusat Bahasa
16 x 24 cm, 142 p.
Jakarta, 2009, ISBN 978-979-91-0141-9



Kepustakaan Populer Gramedia, École francaise d'Extrême-Orient
16 x 24 cm, 194 p.
Jakarta, 2009, ISBN 978-979-91-0153-2



Prenada Media Group, École francaise d'Extrême-Orient,
Pusat Pengkajian Islam dan Masyarakat UIN Jakarta
KITLV-Jakarta, 21 x 29,7 cm, 185 p.
Jakarta, 2008, ISBN 978-979-3464-43-5

NUMBER 13-14 NOW AVAILABLE

Moussons

Social Science Research on Southeast Asia
Recherche en sciences humaines sur l'Asie du Sud-Est

Numéro spécial / *Special Issue*

VIETNAM : HISTOIRE ET PERSPECTIVES CONTEMPORAINES
VIETNAM: HISTORY AND PRESENT PERSPECTIVES

Sous la direction de / *Edited by*
Christian CULAS & Jean-François KLEIN

Un ensemble de / *A set of*

12 articles

par / *by*

Daniel HEMERY, Jean-François KLEIN, Emmanuelle AFFIDI, Caroline HERBELIN, François GUILLEMOT, Heinz SCHÜTTE, Olivier TESSIER, Sylvie FANCHETTE & NGUYEN Xuan Hoan, Christophe GIRONDE, Anne-Valérie SCHWEYER, Jérémy JAMMES, Agnès DE FEO

NOTES / *NOTES*

COMPTES RENDUS / *BOOK REVIEWS*

SALES & SUBSCRIPTIONS
Publications de l'Université de Provence, 29 avenue Robert-Schuman, 13100 Aix-en-Provence
Ph: 33-(0)442953191 – Fx: 33-(0)442953180 – E-mail: pup@up.univ-aix.fr
www.univ-provence.fr/wpup

MOUSSONS, c/o IRSEA, Maison Asie Pacifique
Université de Provence, 3 place Victor-Hugo, 13003 Marseilles, France
Ph: 33-(0)491106114 – Fx: 33-(0)491106115 – E-mail: moussons@newsup.univ-mrs.fr
http://sites.univ-provence.fr/irsea/Public/Moussons.php

Recommandations aux auteurs

Nous vous recommandons de bien vouloir nous fournir votre article sous forme d'un document imprimé (en deux exemplaires), accompagné d'un support informatique comportant les polices correspondantes (le document informatique peut également être joint à un message électronique à l'adresse suivante : ARCHIPEL@ehess.fr).
Il est préférable que votre article ne dépasse pas 80 000 signes, soit 25 pages imprimées. Le nom de l'auteur, son appartenance institutionnelle et l'adresse complète devant figurer en page de garde.
Il est nécessaire de joindre un résumé de l'article d'une dizaine de lignes. En français, si celui-ci est rédigé en anglais, et en anglais s'il est en français.
Tous les articles proposés à la rédaction seront soumis au comité de lecture d'*Archipel*, le comité de rédaction se réservant le droit d'apporter des modifications mineures aux articles sur l'épreuve définitive, sans consulter à nouveau l'auteur, pour des raisons de délais de fabrication.
La publication des articles fera l'objet d'un contrat avec cession de droits.
L'auteur reçoit un exemplaire du numéro de la revue, et 25 tirés à part de son article.
Les manuscrits ne seront pas renvoyés aux auteurs.

Recommendations for authors

We recommend that you send us your article in the form of a printed document (two copies) along with a computer support including the corresponding font (the computer document may also be joined to an email to the following address: ARCHIPEL@ehess.fr).
It is preferable that your article not be longer than 80,000 characters, that is 25 printed pages. The author's name, the institution or organization to which he or she belongs and the complete address should appear on the title page.
The article should be accompanied by a résumé of about 10 lines, in French if the article is in English, in English if the article is in French.
All articles proposed for publication will be submitted to the Archipel *editorial board, the editors reserving the right to make small changes in the final proofs of the articles without consulting the author, because of publication deadlines.*
Publication of the articles will be the subject of a contract with cession of rights.
The authors will receive a copy of the issue of the review, and 25 offprints of their articles.
Manuscripts will not be returned to their authors.

Assemblée générale

La publication de la revue Archipel est assurée par l'Association Archipel régie par la loi de 1901. Les statuts de celle-ci prévoient le service de la revue aux membres associés qui se sont acquitté de leur cotisation annuelle.

Toutes les personnes ou institutions qui auront réglé leur souscription pour l'année sont inscrites *ipso facto* comme « membre associé », et peuvent participer à l'Assemblée générale de l'Association, avec voix consultative.

La prochaine Assemblée générale aura lieu au siège de l'Association,
54 boulevard Raspail, bureau 732, le **21 janvier 2010 à 16h**. Le présent avis tient lieu de convocation.

Archipel sur Internet : www.archipel-revues.com
Sommaire de tous les volumes parus
Index détaillé, établi par Monique Zaini-Lajoubert, couvrant l'intégralité des articles, la liste des auteurs, la liste des ouvrages ayant fait l'objet d'un compte rendu
Liste des cahiers d'Archipel
Commandes

Archipel on the internet: www.archipel-revues.com
Summary of all published volumes
Detailed index drawn up by Monique Zaini-Lajoubert, covering all the articles, a list of authors, a list of reviewed works
List of Archipel supplements
Orders

***Archipel* (Vol. 1/1971 - 68/2004) is available at http://www.persee.fr**